BIBLIOTHECA

FF. PRÆDICATORUM

CONVENTUS

CIVIT. BENITIÆ

Lit.....

Pl.....

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

LA

VIERGE MARIE

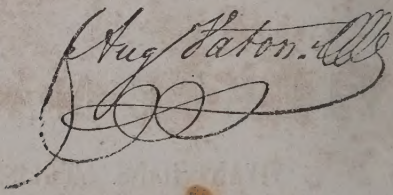
VIVANT DANS L'ÉGLISE

NOUVELLES

ETUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME

3e PARTIE

Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

LA

VIERGE MARIE

VIVANT DANS L'ÉGLISE

NOUVELLES

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME

PAR

AUGUSTE NICOLAS

3e PARTIE

TROISIÈME ÉDITION

TOME I

PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

50, RUE DU BAC

—

1860

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de propriété et de traduction.

PRÉFACE

Voici le troisième traité, qui complète notre œuvre sur la Vierge Marie. La richesse de la matière a dépassé les proportions dans lesquelles nous avions pensé pouvoir la contenir : elle s'est déployée, pour cette dernière partie, en deux volumes. Le dessein général n'en sera que mieux ordonné. *La Vierge Marie, vivant dans l'Église*, sera comme l'épanouissement de la fleur dont nous avons précédemment montré la tige, *d'après l'Évangile*, et la racine, *dans le Plan divin*.

Nous avons ainsi acquitté de notre mieux l'engagement que nous avions pris envers notre sujet et envers nos lecteurs. Cela nous a coûté beaucoup, il est vrai : sept ans de notre vie ont été courbés sur cette grande tâche ; mais que ne doit-on pas à Celle à qui le monde doit la Vie? Outre cette raison générale de piété, une obligation plus étroite de justice nous liait à ce religieux travail. Ce livre est un *ex-voto*. Nous en avons touché le prix inestimable, à

1864

l'avance, dans le salut inespéré d'une chère enfant, du moment que nous eûmes fait à la Vierge-Mère le vœu paternel de lui élever ce monument.

Tels ont été nos premiers mobiles dans la composition de cet ouvrage. Comme on le voit, il n'en est pas de plus étrangers aux préoccupations de la gloire humaine. Nous ne ferons donc pas, comme un de nos devanciers du seizième siècle, le procès à la littérature de notre temps, si elle refuse à cet écrit le droit de bourgeoisie; nous ne nous écrierons pas comme lui : « Nous vivons dans un tel siècle, « ô douleur! qu'il faut y rendre raison même de la « piété, comme si les Lettres étaient profanées par « un emploi religieux... Si la pureté vous plaît, « veuillez souffrir que la Vierge soit célébrée : « même si une piété savante a votre estime, ne lui « refusez pas une place dans les Lettres[1]. » Non, nous ne ferons pas entendre une telle plainte, en eussions-nous le droit. Mais nous dirons volontiers avec le même apologiste : « Pour moi, je prise hau- « tement un culte par qui nos Ancêtres, hommes « éminents en vertu, faisant profession de vénérer

[1] Eo nunc, proh dolor, sæculo scribimus, ut et Pietatis reddenda ratio sit : tanquam religioso Litteræ argumento profanentur... Si casta placent, permittite, quæso, ut Virgo colatur : imo si erudita placet Pietas, ut in Litteris locum habeat.

« Dieu et la Vierge, Mère de Dieu, méritèrent à « leur temps des destins meilleurs. Je fais mes « délices de préconiser de si grands mystères, et « le panégyrique de MARIE a pour mon esprit la « douceur du miel [1]. »

Et toutefois, si nous pouvons parler de nos travaux avec la liberté d'un simple ouvrier qui n'a fait qu'exécuter les inspirations de son Maître, nous dirons que ces *Nouvelles Études* ne nous paraissent pas devoir se borner à la satisfaction d'un goût ou d'un engagement particulier, mais que nous les croyons appropriées à un besoin général de la société présente.

Qu'on nous permette de dire nos pensées à ce sujet.

Il y a deux manières d'agir sur l'ensemble des âmes : l'une, en relevant les faibles ; l'autre, en élevant les forts : l'une, en donnant le lait ; l'autre, en donnant le pain. Cette seconde action n'a pas moins de portée que la première, non-seulement

[1] At ego cultum respicio, quo Majores nostri, homines innocentissimi, Deum, Matremque Dei Virginem venerati, meliora temporum fata meruerunt. Deliciæ mihi tam magni mysterii laudes sunt, mel animi *Mariæ* encomium. (ERYCII PUTEANI *Pietatis thaumata in Bernardi Bauhusi Proteum Parthenium.* — Ex officina Plantiniana, MDCXVII.)

sur ceux qu'elle touche immédiatement ; mais sur l'*ensemble*, et, par conséquent, sur les faibles eux-mêmes, qui ne pourraient directement la supporter. Fortifier une âme déjà venue, la convaincre plus profondément de sa foi, l'éclairer des clartés de la doctrine, lui en faire visiter les profondeurs, l'enflammer d'admiration et l'élever jusqu'à l'enthousiasme pour ce qui lui était peut-être encore un sujet d'épreuve ou une tentation de défaillance, c'est non-seulement faire du bien à cette âme, mais c'est accroître, dans la même proportion, son rayonnement et son influence sur ceux qui lui sont inférieurs ; c'est agir par elle sur eux, et agir de la meilleure façon, par interposition d'une force et d'une vie qu'on subit souvent sans le savoir.

Tel est le genre de bien que ces *Nouvelles Études* peuvent être appelées à faire. Leur opportunité, sous ce rapport, nous paraît appréciable. Il y a vingt ans, lorsque la société était comme au début de ce mouvement religieux qui a pris, depuis, un si consolant développement, il n'y avait, pour ainsi parler, que des faibles, des languissants, des découragés, des effrayés, des fugitifs. C'était comme un champ de bataille après une déroute. Alors, que de ménagements et de condescendance ne fallait-il pas pour relever, raffermir, attirer, rassem-

bler, remettre en mouvement toutes ces forces éparses et chancelantes ! Mais depuis, les rangs se sont formés, grossis, disciplinés : un chemin considérable a été fait : nombre de mécréants et de lâches d'hier sont devenus des confesseurs et des héros aujourd'hui. Dans cette situation, ne s'occuper toujours que des attardés, et ne rien faire pour la tête de la colonne, serait s'oublier, ce nous semble, dans un anachronisme doublement fâcheux : fâcheux aux forts, en les privant d'une direction et d'un progrès pour lesquels ils sont mûrs ; fâcheux aux faibles, à qui l'activité du mouvement général profite plus encore que le secours particulier. Sans doute, il y aura longtemps encore à s'occuper de ceux-ci, et si Dieu nous y rappelait, nous y reviendrions avec prédilection pour un devoir déjà béni ; mais nous avons obéi au sentiment d'une utilité plus actuelle en nous portant en avant.

Un préjugé funeste tend à se fixer dans les esprits : c'est de croire que du moment où une âme est convertie à la foi, elle a, comme par une sorte d'illumination céleste, toute la somme de connaissances qui convient à sa nouvelle profession. Sans doute ses facultés sont merveilleusement épurées et rectifiées, elle a même acquis une sorte d'intuition des choses qu'elle ne sait pas, et enfin

la soumission supplée à la connaissance de ce qu'elle ignore. Mais tout cela n'est tout au plus suffisant que pour elle-même, et la laisse sans action dans un monde dépourvu de ces éléments et tout imprégné d'éléments contraires ; dans un monde plus éclairé des choses humaines que cette âme ne l'est des choses divines, et qui pèse sur elle dans la même proportion. Il y a plus : cette âme, impuissante au dehors, sera-t-elle assez puissante au dedans ? ne subira-t-elle pas la pression qu'elle ne peut dominer ? Sa résistance étant rigoureusement dans le rapport de sa foi, sans aucune provision d'intelligence, aura-t-elle toujours la même rigidité ? ne fléchira-t-elle pas dans le vide, et ne composera-t-elle pas alors avec les préjugés qui l'environnent ? Ne la verra-t-on pas, d'autant plus orgueilleuse qu'elle sera moins éclairée, se faire de son ignorance même un tribunal de censure où elle rabaissera les sublimes vérités auxquelles elle ne peut s'élever, et se piquant d'autant plus de religion qu'elle l'entend à sa manière, apporter à la défection le poids d'une prétendue fidélité ? Voilà ce qui est à craindre et à conjurer ; voilà ce qui fait qu'après la déraison des incrédules, il y a un danger non moins grand peut-être qui nous menace : l'ignorance parmi les croyants.

Outre ces raisons particulières de cultiver la connaissance de la religion, il y en a une plus générale que nous ne ferons que rappeler ici, parce que nous l'avons développée ailleurs et que nos *Études* en sont le commentaire : c'est que la foi est un germe qui n'est pas jeté en nous pour y demeurer stérile, mais dont le développement doit se faire dans tous les sens : dans le sens de l'intelligence comme dans celui de la volonté, puisqu'il doit aboutir à la Vérité autant qu'à la Charité, à Dieu qui est à la fois l'une et l'autre. Ce serait une sacrilége erreur que celle qui verrait dans la foi la *borne* de la raison. Elle en est plutôt la *carrière*. Son objet est immuable sans doute ; mais c'est l'immutabilité de l'infini qui comprend et mesure tout développement, l'immutabilité de Dieu, de sa parole et de ses mystères. La Religion est une science, et la plus sublime en même temps que la plus proportionnée de toutes à nos facultés, depuis le catéchisme, où elle élève les petits enfants à une plénitude de vérité qui passe les philosophes, jusqu'aux vastes traités de théologie, où les plus grands génies trouvent toujours à s'exercer. Et comment une science si belle, à laquelle nous sommes finalement tous appelés, serait-elle ici-bas une science occulte ou réservée à un petit nombre d'initiés ? Non ; elle doit être le patrimoine

de tous, docteurs et disciples. En tous, la foi doit être en quête de l'intelligence comme de sa fin; car celui que nous adorons est la VÉRITÉ, et il nous a nommés les FILS DE LA LUMIÈRE.

Le Clergé s'est admirablement inspiré de toutes ces vues, en instituant, au commencement de ce siècle, avec un zèle et une intelligence qu'il ne saurait trop déployer, les *Catéchismes de Persévérance*, où les jeunes âmes, après les premiers éléments nécessaires pour la participation aux saints mystères, trouvent un cours complet de religion qui achève en elles l'édifice de la doctrine, et pénètre les familles chrétiennes des lumières de la foi[1]. Mais outre que tous ceux, — et le nombre en est heureusement très-grand, — que la grâce de Dieu saisit dans le cours de la vie ne peuvent pas se remettre sur les bancs, il y a deux méthodes d'enseignement de la religion : la méthode catéchistique et la méthode philosophique. Celle-ci convient mieux aux

[1] L'institution des *Catéchismes de Persévérance* est due à la savante et pieuse Maison de Saint-Sulpice. Les *caveaux* de l'église de Saint-Sulpice en ont été le berceau : ils y furent d'abord comme un écho prolongé des célèbres *Conférences* que Monseigneur de Frayssinous avait fait entendre dans la nef. C'est là que tout ce qu'il y a eu d'éminent, depuis, dans le Clergé a fait ses premières armes, et a préludé à cet enseignement qui a brillé dans tant de chaires et sur tant de siéges.

intelligences qui ont respiré l'air du siècle, précisément parce qu'elle est *séculière*, parce qu'elle se moule sur les formes de leur esprit, et qu'elle fait tourner à l'enseignement de la foi les forces rationnelles qui lui ont été si longtemps hostiles. C'est la méthode qui a servi à l'établissement intellectuel du Christianisme dans le monde païen, la méthode des anciens Pères, philosophes devenus chrétiens, et plusieurs restés laïques : saint Justin, Tatien, Athénagore, Aristide, Hermias, Minutius Felix, Arnobe, Lactance, Tertullien : méthode qui n'est que trop redevenue de saison, par la rechute du monde moderne dans les aveuglements du monde ancien.

C'est au moyen de ce procédé, déjà employé par nous pour l'apologétique extérieure de la religion, que nous avons essayé dans ces *Nouvelles Études* son apologétique intérieure, son exposition doctrinale, évangélique, sociale : toute l'économie, en un mot, de sa structure et de son plan divin. Que si l'on s'étonnait que cette vaste exposition pût s'allier avec un cadre en apparence aussi restreint que celui d'une thèse sur la Vierge, cet étonnement accuserait une grande ignorance de la religion, et justifierait cette nouvelle forme de son apologie.

La Vierge Marie est le plus puissant réflecteur de Jésus-Christ et de son œuvre. Par la première ren-

contre, en elle, du ciel et de la terre, la Vérité divine, comme nous le disions en commençant et comme nous croyons l'avoir montré à cette heure, se présente sous son angle le plus ouvert. C'est donc la généralité du Christianisme, vue déjà à la splendeur de Jésus-Christ dans nos premières *Études*, que nous avons revue à la clarté de Marie dans celles-ci. Et de même que le soleil, en éclairant la terre, dérobe, par l'éblouissement de son foyer, la vue du ciel, dont le spectacle étoilé n'apparaît qu'à la lueur des astres qui le reflètent, de même le ciel du Christianisme, je veux dire ce qu'il a d'intérieur et de profond, l'harmonie de ses mystères, l'économie de sa doctrine, ne se déploient à nos regards et ne se laissent étudier et contempler qu'à la mystique lueur de cette Vierge, *belle comme la lune*, dont Jésus-Christ est le divin soleil [1].

Cette générale importance de la Vierge Marie dans la religion est manifeste, d'ailleurs, de nos jours, par la séparation profonde que son culte établit entre les catholiques et les protestants ou rationalistes à tous les degrés. Jamais ne s'est plus vérifié l'oracle de Siméon associant Marie à cette destinée

[1] C'est le sentiment de cette vérité qui, dans la composition des litanies du Saint Nom de Jésus, a fait suivre cette invocation : *Jesu Sol justitiæ*, de celle-ci : *Jesu Fili Mariæ Virginis*.

du Rédempteur, d'*être posé pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre, et pour être un signe de contradiction, afin que les secrètes dispositions des cœurs soient manifestées*[1]. La Vierge Marie est aujourd'hui la grande épreuve. On n'est pas indifférent à son égard, et le parti qu'on prend influe sur la foi tout entière. Nous voyons tous les jours des âmes dont l'infidélité rejette, avec irritation, sur la doctrine de l'Église touchant la sainte Vierge leur éloignement de la religion, comme nous en voyons d'autres qui, des extrémités les plus lointaines de l'erreur, reviennent à la foi la plus fervente, du moment qu'elles ont adhéré à cette doctrine, et qu'elles en ont expérimenté la vertu. Par elle, on entre ; et par elle, on sort. Elle est la Porte : *Janua cœli*. Il y a donc, à tous les points de vue, un immense intérêt de généralité et d'actualité dans un tel sujet ; c'est se risquer peut-être que de le traiter, mais ce n'est pas du moins se méprendre.

Telles sont les explications que nous devions au public, avant de prendre ici congé de lui, après un si long et si doux commerce. Il les a lui-même déjà prévenues de sa faveur. Le même attrait et les mêmes vues qui nous ont inspiré nous ont fait suivre de nombreux lecteurs, dont les fréquents rappels n'ont

[1] Luc II, 34, 35.

cessé d'encourager notre travail. Au moment où paraît cette dernière partie, la première touche à sa cinquième édition. Tant il y a de goût et de goût croissant pour les Lettres chrétiennes! tant il y a de germes d'avenir dans le fond de cette société superficiellement si profane! Sans doute, la plainte que nous rapportions, en commençant, de notre devancier du seizième siècle, peut s'appliquer à notre temps; nous nous rencontrons avec lui au même point : mais avec cette grande différence, qu'au seizième siècle on descendait les hauteurs de la foi, et qu'au dix-neuvième on les remonte. Ascension pénible comme toute ascension, mais qui a pour elle une force d'impulsion si affranchie d'instruments, et cependant si sensible par ses effets, si manifeste, à raison même des obstacles à travers lesquels elle se produit, qu'elle révèle la main de Dieu.

Un seul instrument est visiblement admis à l'honneur de coopérer avec cette main souveraine à cette grande rénovation : c'est cette Vierge en qui *le Tout-Puissant a déployé la force de son bras*, et par qui il a toujours *fait de grandes choses*[1]. Son influence éclate partout de nos jours : c'est là un caractère religieux si saillant, que l'observateur, même indifférent, en est frappé, et que l'hostilité

[1] Luc, I, 49.

comme la ferveur le proclament. L'âge qui commence en prendra le nom : on l'appellera *le Siècle de Marie*. Car, comme le culte de la Vierge contribue de nos jours puissamment à la renaissance de la foi, il en reçoit une nouvelle consécration ; il en partage toute l'importance. Ce qui est certain, ce qu'il n'est au pouvoir de personne de nier, parce que les faits qui l'attestent ont des proportions trop vastes, c'est que ce mouvement religieux qui grandit sous nos yeux, qui transforme ou soulève tout sur son chemin, et qui fait de notre époque la plus prodigieuse peut-être des temps modernes, après la naissance du Christianisme, dont il est la résurrection, revêt ce caractère de piété envers Marie, et en reçoit ses plus pures comme ses plus puissantes inspirations. Tous les événements viennent payer tribut à cette vérité, et le plus grand de tous, la gloire de nos armes. L'histoire, qui aura tant de leçons à recueillir dans ce que nous voyons, n'aura pas trop de toute son admiration pour ce fortifiant spectacle de deux cent mille hommes, sortis des entrailles de la France, et déployant tous les genres d'héroïsme qui, jusque-là, semblaient s'exclure, ou n'être le partage que de quelques rares caractères dont la gloire classique atteste l'exception : la plus exquise délicatesse de mœurs dans

les plus violents travaux de la guerre : le mépris de la mort, et le respect de la vie : tout l'élan du soldat dans le capitaine, et la sagesse du capitaine dans le soldat : l'énergie du sacrifice, l'ardeur du devoir, l'indomptable, l'irrésistible puissance de la volonté soutenant tous les chocs ou enlevant tous les obstacles, sans cesser jamais de se posséder : l'amour de l'ennemi, vaincu par la générosité après l'avoir été par les armes, et confondu avec le vainqueur dans les embrassements d'une même charité : la résignation la plus magnanime dans la lente obscurité d'une mort douloureuse, où toutes les vertus du chrétien viennent couronner celle du héros : enfin, la modestie dans le triomphe, et les humbles vertus de la paix succédant sans effort à toutes ces merveilles. Voilà ce qui s'est vu, non dans un chevalier, mais dans une armée. Mérites si grands, que la victoire elle-même en est ombragée, et n'en est que la suite et que l'ornement. Eh bien! ce qu'il faut dire, ce qu'il nous appartient de publier, c'est que cette armée de preux, cette armée *Fulminante*, l'admiration et l'effroi du monde, était une armée de *Croisés de la Vierge;* c'est qu'elle en réclamait et revêtait partout les insignes, comme l'armure de sa vertu. De toutes les *médailles* que portaient ces braves, celle de la Vierge

était la plus près du cœur. Ce qu'Erycius disait des ancêtres, disons-le donc de nos contemporains et de nos fils : « Pour moi, je prise hautement un culte par qui ces héros, éminents en vertu, faisant profession de vénérer Dieu et la Vierge, Mère de Dieu, mériteront à nos temps des destins meilleurs. Je m'estime heureux de préconiser ces pieux mystères, dont l'humble croyance les a faits si grands. »

Ces généreux souvenirs conviennent à la situation dans laquelle paraît cet ouvrage, alors que *celui dont la Vierge écrase la tête se replie insidieusement contre son talon*, et vomit contre sa *semence* le noir venin de ses *inimitiés*[1]. Dans ce grand combat, où nous avons pour nous quatre mille ans de promesse et deux mille ans de victoire, nous ne devons pas craindre, sans doute ; mais il ne faut pas non plus s'oublier : car, s'il est écrit que nous gagnerons la bataille, il n'est pas dit que nous ne perdrons pas de soldats. C'est une épreuve, où le salut et la dignité de chacun de nous ne sont plus seulement au prix de vertus privées, mais imposent des devoirs publics. Le sujet de cette publication réclamait plus particulièrement de nous cette expression de notre fidélité et de notre zèle. La Vierge Marie,

[1] Genèse, chap. III, v. 15.

vivant dans l'Église, s'offense de tout attentat contre l'Église; et elle confond toujours et partout ses ennemis. Puissent ces pages, que nous lui avons vouées dans le calme de la retraite, être pour plusieurs un baume et un fortifiant dans l'action! Puissent-elles, en faisant mieux connaître et mieux aimer Jésus-Christ par Celle qui nous l'a donné, accroître ce règne de Dieu qu'il est venu établir sur la terre, et contre lequel l'enfer ne prévaudra pas!

Paris, février 1860.

A. N.

LA VIERGE MARIE

VIVANT DANS L'ÉGLISE

PROLOGUE.

EXPOSITION GÉNÉRALE DE CETTE TROISIÈME PARTIE, DANS SON RAPPORT AVEC LES DEUX PRÉCÉDENTES.

Nous avons reculé quelque temps, nous l'avouerons, devant la richesse et les difficultés de cette troisième partie de la grande tâche que notre faiblesse a assumée. Comme un seul moissonneur qui n'aurait que son bras pour couper et lier une immense moisson, nous avons senti fléchir notre courage; puis, nous prenant d'une résolution proportionnée à l'œuvre, nous avons conçu un plan de recherches et d'études préparatoires qui aurait retardé indéfiniment l'exécution, et l'aurait peut-être fait échouer par trop de zèle.

On concevra ces hésitations et ces perplexités si l'on mesure par la pensée toute l'étendue, toute la plénitude de matière que comporte ce seul titre : *La Vierge Marie vivant dans l'Église.* Demander à dix-neuf siècles, demander à l'univers chrétien tout ce qu'ils ont fait pour la gloire de Marie et tout ce que Marie a fait pour

leur destin ; — déterminer les lois constitutives du culte d'honneur, d'imitation et d'invocation dont elle est l'objet dans le monde ; — dérouler le cycle liturgique de ce culte, dans son rapport avec celui de Jésus-Christ, ses rites, ses fêtes, ses hymnes, ses prières, ses pratiques, et toutes les formes sacrées qu'il revêt ; — tracer son histoire, évoquer son antiquité méconnue, décrire ses phases, raconter ses triomphes sur les hérésies et ses développements dans les âges de foi ; — revendiquer enfin tout ce qui revient à l'influence de Marie dans la formation des mœurs modernes, dans l'état et l'action de la femme, dans l'esprit de la famille, dans les relations de la sociabilité, dans le caractère des institutions, dans la fécondité des œuvres, dans les inspirations de l'art, dans les saints amendements ou les angéliques préservations de l'âme humaine, dans le souffle et la vie du monde et l'élévation du niveau moral de l'humanité : — faire, en un mot, la *Somme de Marie*, — quelle entreprise ! et n'est-elle pas tout simplement impossible comme serait celle de compter les feuilles que chaque printemps fait naître au front des forêts, ou les vagues que chaque souffle de l'air fait arriver aux grèves de l'Océan ?

Assurément, s'il ne s'agissait que de prouver notre thèse, elle le serait surabondamment par cette impossibilité même de suffire à la richesse de sa démonstration.

Que nous sommes-nous proposé, en effet, dans ce grand travail ? Trois choses qui vont en s'éprouvant et se justifiant l'une l'autre de plus en plus :

Premièrement, nous avons exposé l'importance dogmatique de Marie dans le plan divin, et comment elle a droit à tous nos hommages et à toute notre confiance

comme la créature en qui Dieu a couronné toutes ses œuvres en se les unissant; comme la coopératrice de ce merveilleux dessein de grâce et de gloire, visiblement prédestinée pour faire naître Jésus-Christ à notre vie et pour nous faire renaître à la vie de Jésus-Christ; pour être notre Mère selon l'esprit, en étant sa Mère selon la chair; pour être la nouvelle Ève, comme il est le nouvel Adam : glorieux ministère qui l'a offerte à nos regards toute revêtue de la divinité de ce Fils de Dieu qu'elle a revêtu de notre humanité, et présentant à son apogée et dans son éclat le plus souverain la destinée de tous les élus, de tous les Saints dont elle est la Reine.

Mais quelque justifié que fût ce plan par sa propre beauté et par le concert des Pères et des Docteurs à le célébrer de leurs voix les plus éloquentes, ce n'était qu'un plan, qu'un idéal, divin sans doute, supposant nécessairement une existence en Dieu et une exécution dans le monde par laquelle seule nous avons pu le connaître, mais dont le sujet, la Vierge Marie, était encore à paraître dans la réalité, dans la personnalité terrestre et historique de son existence. Quelle épreuve pour une conception aussi sublime que de trouver un sujet qui pût en soutenir la majesté, une femme entre toutes les femmes qui fût à la hauteur de cette destinée accablante de *Mère de Dieu*, de Mère de l'humanité régénérée; et quel écueil semblait devoir confondre plus dérisoirement notre doctrine que la disproportion énorme de tant de grandeur, de tant de gloire, avec la bassesse et le néant de cette pauvre fille de Nazareth, nommée *Marie*, de laquelle est né Jésus, avec son obscurité et son effacement, je ne dis pas seulement dans le monde et par

les hommes, mais dans l'Évangile même et par son Fils!

C'est alors que nous avons entrepris de montrer le triomphe de notre doctrine dans cet écueil : je veux dire dans cette bassesse et ce néant, dans cette obscurité et dans cet effacement de Marie. Et qu'avons-nous eu à faire pour cela, qu'à rappeler au lecteur, doublement étonné de l'apprendre et de l'avoir oublié, l'esprit de l'Évangile, l'esprit de la régénération chrétienne; qu'à lui dire, ce qui est par soi évident, que le Christianisme étant fondé sur l'anéantissement d'un Dieu, c'était d'un sein obscur que ce Dieu devait naître, et que l'assomption de la nature humaine devant s'opérer dans les membres comme dans le chef par ce même procédé d'anéantissement, c'était déjà pour Marie un titre exceptionnel à la gloire de Mère de Dieu que d'être la plus humble des créatures, et j'entends par là non-seulement humble par condition et par nécessité, mais par inclination et par volonté, jusqu'à s'attirer cette gloire à force de s'y soustraire? Puis, cette gloire reçue, quelle admirable conformité de Marie avec sa destinée que l'humilité plus profonde dans laquelle elle s'est maintenue sur les pas de son Fils! Qu'elle est la digne Mère d'un Dieu humilié en ce silence et cette obscurité où elle nous apparaît dans l'Évangile! Qu'elle est à la hauteur de sa gloire par la profondeur même de son abaissement! Mère de Dieu, elle ne dit rien, elle ne fait rien qui la fasse sortir de la foule : elle y reste, elle s'y laisse oublier et abîmer, et par qui? par son Fils! alors que ce même Fils appelle à lui et comble de ses distinctions et de ses faveurs les étrangères et les pécheresses,

et se répand en témoignages de tendresse et d'amour sur les multitudes empressées autour de lui, sur le genre humain, sur le monde, sans en rien excepter, ce semble, que sa Mère ! Exception désolante, puisqu'elle humilie et anéantit Marie dans ce qui fait sa gloire ; mais exception glorieuse au sens chrétien, et doublement glorieuse, parce que la manière admirable dont Marie reçoit cette épreuve la consomme dans cette humilité qui est le fondement de sa grandeur, et aussi parce que son Fils étant venu pour les *pécheurs*, comme il ne cesse de le publier, c'est non-seulement un caractère de l'universalité de sa mission que de ne pas faire acception de sa Mère, mais c'est un témoignage incomparable de la sainteté de cette Mère que d'en faire *exception*.

Du reste, nous n'en avons pas été réduit à la conjecture sur ce sens de l'obscurité évangélique de Marie. Cette obscurité devient transparente, en même temps que plus méritoire, par les témoignages formels de gloire qui viennent l'entrecouper : la salutation de l'Ange et la consommation du grand mystère au *Fiat* de la Vierge ; l'exclamation inspirée d'Élisabeth et la sanctification du Précurseur à sa *Visitation ;* l'exultation prophétique de Marie elle-même à la vue de ses grandeurs célébrées d'âge en âge ; l'adoration par les bergers et les mages de l'Enfant-Dieu dans ses bras ; la prophétie de Siméon qui l'associe à toute la destinée du Rédempteur ; la communauté d'exil en Égypte, de retour et de vie cachée à Nazareth ; la soumission à sa maternité bienheureuse de la divine Sagesse qui avait ébloui les docteurs dans le temple ; la possession exclusive, durant trente années, de ce trésor de grâce et de gloire qui devait racheter et enrichir l'univers ; la manifestation du Fils de Dieu par

l'ouverture anticipée du cours de ses miracles à sa voix ; le partage de la vie apostolique du Sauveur, le partage héroïque de sa croix et le don filial du genre humain à sa douloureuse maternité qui l'enfante ; son absence des scènes de la Résurrection, sa présence au cénacle après l'Ascension, également glorieuses pour cette foi qui l'avait soutenue au Calvaire, et qui coopère avec la descente du Saint-Esprit à l'enfantement de l'Église comme elle avait coopéré avec le même Esprit à l'enfantement de Jésus ; enfin, comme *résultante* obligée en quelque sorte de toutes ces gloires, la gloire finale de l'Assomption. Témoignages incomparables qui rendent l'obscurité de Marie, si j'ose ainsi dire, lumineuse, et qui ne tentent son humilité que pour nous la montrer à toutes les épreuves, à celles de la gloire comme à celles de l'humiliation. Toute la vie évangélique de Marie nous est ainsi apparue dans ce clair-obscur qui lui convient si bien, et au milieu duquel elle ne se départ pas un instant de ce calme harmonieux de la foi, de la fidélité, de la résignation, de la constance et de l'amour qui forme le caractère suave et supérieur de sa virginale physionomie.

C'est ainsi que la personnalité évangélique de Marie est venue remplir le cadre immense du ministère que nous lui avions reconnu au plan divin, et que le sujet de notre thèse en a soutenu dignement le poids.

Mais une dernière épreuve, une épreuve finale et décisive attend encore notre doctrine et nous demande un suprême effort. Pour bien apprécier cette épreuve, ainsi que la puissance de son résultat, il faudrait pouvoir faire abstraction par la pensée de toute l'histoire

du monde depuis l'Évangile ; il faudrait pouvoir tirer un rideau sur les dix-huit siècles qui en forment comme la perspective, et s'imaginer que nous ne savons rien encore de la part effective et historique de Marie dans la vie nouvelle de l'humanité. Supposons donc que nous écrivons et que vous nous lisez à la sortie du cénacle, aux premiers jours de la prédication apostolique, et que, vous montrant la Mère de Jésus, je vous expose, comme je l'ai fait, les deux premières parties de ma thèse : le plan divin et la personnalité évangélique de Marie. Cela est fort beau, me direz-vous ; le grand ministère de cette femme se noue admirablement à toute l'économie doctrinale de la religion, et y répand une divine harmonie ; d'autre part, cette figure évangélique de Marie nous apparaît comme préordonnée pour ce ministère et justement faite pour le remplir. Mais reste à savoir si elle le remplira ; si le fait viendra justifier la théorie ; c'est-à-dire, en définitive, si Marie aura dans l'événement la part qu'elle a dans le dessein, si elle vivra, si elle fonctionnera dans l'Église et dans le monde, par une influence décisive de grâce et de bénédiction, par une action vivifiante de sainteté et de vertu, par des effets d'intercession et de puissance qui forceront les plus impies à reconnaître en elle la Mère de Dieu, la coopératrice de Jésus-Christ, et qui dégageront grandement votre doctrine.

A cette exigence légitime, mais finale, je ferais une seule réserve, celle de toutes les merveilles de salut et de gloire imputables à Marie, que le secret des âmes qui en sont l'objet et le ciel qui en est le terme doivent nécessairement nous dérober ; puis je tirerais le rideau qui, à l'époque où je me place, cacherait encore toute

l'histoire extérieure de l'Église et du Christianisme telle qu'elle s'est déroulée depuis dix-huit cents ans.

Et maintenant je vous le demande, à vous qui êtes placé à l'extrémité de ces dix-huit siècles, dernier venu de cette race chrétienne qui de génération en génération n'a cessé, dans tout l'univers, par tant d'hommages, par tant de vœux, par tant de temples, par tant de fêtes, par tant d'écrits, par tant de pieuses pratiques, par tant de souveraines décisions, par tant de consécrations, d'honorer, de célébrer, d'invoquer le nom de Marie, et qui n'a cessé aussi par tant de grâces, par tant de bénédictions, par tant de secours, par tant de miracles, par tant de victoires, et surtout par tant d'œuvres et de vertus, d'éprouver la haute puissance et la miséricordieuse intercession de cette Mère de Dieu et des hommes : quelle serait l'impression de celui qui à l'origine du Christianisme aurait eu la vision de ce règne universel de Marie ; et *La Vierge Marie vivant dans l'Église* eût-ce été une thèse à lui démontrer ?

Quant à nous, nous avons été tenté de ne pas l'entreprendre, autant par inutilité de cette démonstration, que par sa difficulté, puisque cette difficulté vient de sa trop grande richesse. Et ainsi l'histoire entière de l'Église, le témoignage de l'univers chrétien achèvent notre travail, et nous n'aurions qu'à vous y renvoyer.

Toutefois, pour l'acquit de notre promesse, par égard pour les rappels multipliés qui nous en ont été faits, et pour la bénédiction que Dieu peut réserver à nos efforts, nous allons nous essayer à cette grande thèse.

Quatre expositions différentes de la vie de Marie dans

l'Église nous paraissent devoir en faciliter la vue et l'intelligence et partageront notre dessein :

Exposition *théorique* du culte d'honneur, d'imitation et d'invocation dont la très-sainte Vierge est l'objet dans l'Église ;

Exposition *liturgique* de ce culte, prières, offices, fêtes, dévotions qui en composent l'exercice ;

Exposition *historique* de ses origines, de ses développements, de ses triomphes, de ses institutions et de ses œuvres dans le monde ;

Exposition *pratique* et *sociale* de son influence et de ses effets.

En un mot, organisme, fonction, cours et effets de la vie de Marie dans l'Église : tel est donc le plan de cette troisième partie.

La *théorie* du culte de la sainte Vierge, dont nous allons traiter d'abord, est une des matières les plus délicates et les plus importantes : importante, on le comprend, puisque tant vaut la théorie, tant valent les applications : délicate, parce qu'elle se complique des rapports de ce culte de la Vierge avec celui de Dieu et des Saints, qu'il est le champ de bien des méprises, de bien des ignorances, de bien des préventions, et un des côtés les plus attaqués quoique des plus beaux et des plus secourables du Christianisme. Un traité spécial approprié aux dispositions actuelles des esprits serait à désirer sur ce sujet ; consacrons-lui du moins

une place capitale, et donnons-lui notre première attention.

Et moi qui crois, moi qui ressens ce que je vais exposer, obtenez-moi, Mère du Verbe et Reine des Docteurs, de le faire passer dans l'intelligence et dans l'âme de ceux qui doivent me lire, et de ne pas l'écrire en vain.

Ne scribam vanum, duc, pia Virgo, manum.

LIVRE PREMIER.

EXPOSITION THÉORIQUE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE. — HONNEUR. — IMITATION. — INVOCATION.

CHAPITRE PREMIER.

HONNEUR PROPORTIONNEL DU A LA CRÉATURE SANCTIFIÉE PAR JÉSUS-CHRIST.

Quand le Christianisme rapporta dans le monde païen la notion de Dieu créateur, seul étant par lui-même, et tout ce qui existe n'étant que par lui, il en chassa l'idolâtrie.

La création tout entière fut dépouillée par cette doctrine de ce culte sacrilége d'adoration dont elle était l'objet : elle parut dépendante, précaire, suspendue sur le néant d'où la toute-puissance de Dieu l'avait tirée ; et l'idée de ce Dieu gagna tout ce que celle de la création perdait.

Mais, — qu'on le remarque bien déjà, — par une réaction nécessaire, la création regagna dans son Dieu ce qu'elle semblait avoir perdu en elle-même, avec tout le bénéfice de la vérité sur le mensonge. Quoique fille du néant, elle fut plus consacrée comme reflétant les perfections du Souverain Être dont elle était l'ouvrage, que comme possédant en propre celles que le paganisme lui prêtait. Dieu seul fut *adoré ;* mais la créature fut

d'autant plus *honorée* que cette unique adoration la faisait l'ouvrage et l'image d'un plus grand Dieu.

Cet honneur rendu à la créature en vue du Créateur ne différa pas seulement de l'idolâtrie par le degré, mais par le principe. Loin de favoriser le retour de cette grande erreur, il en consomma la ruine. Il était, en effet, la profession de la gloire de l'Ouvrier dans son ouvrage, comme dans le temple visible de sa Majesté ; et comme il avait sa source dans le sentiment de cette souveraine grandeur, il y ramenait.

Mais la notion du Christ et de son œuvre vint assurer et porter à son comble ce beau résultat de la notion de Dieu créateur.

Le paganisme reposait sur un principe de *confusion*, la confusion du monde avec Dieu[1]. Le Christianisme n'aurait qu'imparfaitement détruit cette erreur, s'il ne lui avait opposé que la distinction de l'Être Souverain d'avec sa créature; car rien n'aurait garanti le maintien de cette distinction contre la tendance de l'humanité à la faire disparaître dans son aveugle besoin de Dieu. Un principe plus radicalement contraire au principe païen de la confusion dut lui être opposé, en donnant une satisfaction complète à ce besoin : c'est le grand principe chrétien de l'*union*.

L'union implique nécessairement la distinction des termes dont elle est le rapport. Le Christianisme, par l'union de Dieu avec son ouvrage, assurait donc leur dis-

[1] « La foule de leurs dieux et leur culte insensé proviennent de « ce qu'ils n'ont pas su distinguer Dieu de la matière. Mais les « chrétiens qui font cette distinction avec grand soin, et qui sépa- « rent, comme il convient, le Créateur de la créature, ne peuvent « consentir à offrir à la créature, ou, ce qui est pis, à des ouvrages

tinction. Et, par cette même union, Dieu élevait son ouvrage à un honneur prodigieux, à la participation de sa divinité : honneur sans péril de confusion avec lui, puisqu'il reposait sur un principe d'union, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, de distinction.

Et cette distinction de Dieu et de son ouvrage est dans la même proportion que l'union de celui-ci à sa divinité; et cela par une raison des plus simples, savoir que cette distinction et cette union s'opèrent par le même moyen.

Ce moyen est Jésus-Christ : Jésus-Christ, qui est tout à la fois pour l'humanité, par rapport à Dieu, un infini, si je peux ainsi dire, de distinction et d'union.

Par Jésus-Christ, l'humanité, le monde, tous les mondes, la création tout entière sont convaincus de n'être que pur néant devant Dieu, sans proportion avec sa Majesté infinie; puisqu'il proclame, par son abaissement et par son sacrifice, que ce Dieu est si grand, que pour être pleinement honoré il fallait qu'il le fût par un autre lui-même.

Et par le même Jésus-Christ, cet honneur étant rendu, et rendu pour nous puisqu'il est notre pontife, par nous puisqu'il est homme autant qu'il est Dieu, nous entrons avec lui en participation de la gloire qu'il rend à son Père et de celle qu'il en reçoit : de néant que nous étions devant Dieu par nature, de réprouvés même par le péché, nous devenons non pas serviteurs, mais amis, familiers, cohéritiers, enfants, DIEUX.

« faits de main d'homme, comme le sont les idoles, les hommages « qui ne sont dus qu'au Créateur. » Athénagore, *Legatio pro christianis*, c. 15-17.

Dieux sans idolâtrie possible, puisque le titre même de notre participation à la divinité porte le sceau de notre néant et de notre dépendance, la Croix de Jésus-Christ à laquelle ce titre est attaché, et contre laquelle nous ne saurions jamais prescrire.

Sans presser encore ici les résultats de cette belle doctrine, reconnaissons donc comme une vérité hors de controverse qu'un principe religieux d'honneur a été apporté et déposé par le Christianisme dans l'humanité unie à Dieu par Jésus-Christ. Cet honneur religieux est commun à tous les hommes, mais plus particulièrement à tous les chrétiens dont la réunion forme l'Église. Il constitue une communion entre eux tous avec Jésus-Christ, Chef d'un corps dont ils sont les membres, Roi de gloire dont ils sont les cohéritiers et les compagnons. Cet honneur est solidaire, c'est l'honneur du corps. Tous sont donc intéressés à ce qu'il ne soit pas dénié, à ce qu'il soit fidèlement rendu. Et comme, tout commun qu'il est, il n'est pas égal entre les membres qui y participent, mais proportionnel au rapport de chacun d'eux avec le Chef, le corps, le système tout entier est intéressé, non-seulement à ce qu'il soit rendu, mais à ce qu'il soit rendu dans cette juste et complète proportion. Ne pas rendre aux Saints, selon le degré de gloire où ils sont élevés par leur rapport avec Jésus-Christ, tout l'honneur qui leur est dû; ne pas rendre par conséquent à la très-sainte Vierge, Reine de tous les Saints, le comble de cet honneur, c'est y porter atteinte jusque dans le dernier des fidèles; c'est troubler, c'est affecter le corps tout entier. Il faut, ou nier le principe, c'est-à-dire le Christianisme, ou le suivre jusqu'à cette conséquence.

Telle est la donnée et comme le thème que nous allons développer dans ses applications au culte de la Vierge et des Saints, par rapport au culte de Dieu et de Jésus-Christ.

CHAPITRE II.

HONNEUR DU A LA TRÈS-SAINTE VIERGE PAR RAPPORT AU CULTE SUPRÊME QUI N'EST DU QU'A DIEU SEUL.

Pour nous rendre maître de ce sujet, il importe de le distribuer en ces trois études.

1° Le culte religieux se borne à Dieu seul, et comprend Jésus-Christ.

2° Un honneur est dû à la très-sainte Vierge en commun avec tous les Saints.

3° Un honneur exceptionnel est dû à la très-sainte Vierge au-dessus de tous les Saints.

§ I.

Le culte religieux se borne à Dieu et comprend Jésus-Christ.

I. — TU ADORERAS LE SEIGNEUR TON DIEU, ET TU NE SERVIRAS QUE LUI SEUL.

Ce commandement, promulgué sur le mont Sinaï, au sein de l'idolâtrie universelle qui pressait le peuple de Dieu, a été élevé par le Christianisme à une hauteur infinie, en même temps qu'étendu à toutes les nations qui le méconnaissaient.

En Jésus-Christ, pontife et victime de la nouvelle alliance, ce n'est pas l'homme, ce n'est pas l'ange, c'est le Fils de Dieu et son égal qui vient dire à son Père : *Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté, moi de-*

venu votre serviteur et le fils de votre servante ; et qui, rehaussant ainsi le culte de Dieu de la grandeur infinie de son pontificat et de son immolation, y ramène et lui assujettit toute créature.

« Nous ne sommes donc, nous chrétiens, autre chose « que les adorateurs du Roi suprême, sous notre Maître « le Christ ; c'est le sommaire de tout notre culte, le « terme et la fin de tous nos actes de religion [1]. »

L'Église a été si jalouse de réserver le culte religieux pour Dieu seul, que les mots qui semblaient devoir exprimer le plus ce culte : *culte*, *religion*, *piété*, *adoration* même, ont été écartés par elle comme profanés en quelque sorte par l'application qui en était déjà faite au culte des parents, des majestés humaines, de la patrie, et qu'elle a créé un mot unique comme son objet pour le distinguer : c'est le mot *latrie*, lequel veut dire servitude, sujétion ; le même mot qui dans celui d'ido-*lâtrie* caractérisait le culte divin, et qui, arraché aux idoles, devait être restitué au Dieu vivant.

Servitude, sujétion, c'est donc là ce qui constitue, dans son acte interne, le culte divin ; *et illi soli servies*, c'est-à-dire un culte de *dépendance nécessaire*, exclusivement rendu à l'Être Souverain pour lui-même, comme au principe de cette existence que nous lui soumettons.

Le mot *adoration* en lui-même et dans son usage ancien n'exprime point rigoureusement un tel culte. Il signifie proprement porter la main à la bouche, *ad-os*, et la baiser en signe de vénération, ce qui n'implique pas absolument l'idée de *dépendance*. Aussi voyons-nous, dans l'Écriture sainte, l'adoration rendue

[1] Arnobe.

par de saints personnages aux anges, aux princes, aux parents; et dans le commandement divin : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu* NE *serviras* QUE *lui seul*, il est remarquable que l'exclusiveté ne tombe que sur le mot *servir* et non sur celui *adorer*. Toutefois, dans son acception moderne et française, le mot *adoration* a pris la signification exclusive d'honneur *divin*.

Cette observation était nécessaire pour expliquer comment le mot *adorer* est appliqué, sans abus, dans beaucoup d'auteurs qui ont écrit en latin, à tout autre qu'à Dieu : à la Vierge et aux Saints. Du reste, loin de nous en prévaloir, nous considérons, non-seulement ce mot, mais ceux de religion, de culte, et en général tous ceux qui peuvent être pris dans un sens de dépendance religieuse, comme synonymes de *latrie*, et ne devant s'appliquer qu'à Dieu. A Dieu seul est dû le culte religieux.

A lui seul aussi sont élevés les temples où ce culte est professé. Les chrétiens ne connaissent pas de temple qui ne soit proprement et directement dressé et dédié à Dieu seul. Tous ceux, en effet, qui se trouvent sous le vocable de la Vierge et des Saints sont consacrés à Dieu sous leur invocation; c'est-à-dire que c'est en union plus particulière avec la très-sainte Vierge ou avec tel Saint que le culte y est rendu à Dieu.

Ceci est incontestable. Qui dit un Temple, en effet, dit un Autel, et qui dit un Autel, dit un Sacrifice : or, jamais, sous le soleil du christianisme, il n'y a eu de *sacrifice* offert à autre qu'à Dieu. Il n'y a que Dieu qui ait des prêtres; il n'y a que Dieu qui ait des autels; il n'y a que Dieu qui ait des temples; parce que temples, autels, prêtres ne sont que pour le sacrifice, et que le sacrifice n'est que pour Dieu.

Le *sacrifice* est l'acte externe, caractéristique et distinctif du culte divin, comme la *sujétion* en est l'acte interne : aussi dit-on le *Service divin* pour dire le saint Sacrifice : c'est toujours le *Illi soli servies* du vieux commandement. Le sacrifice a toujours été considéré par tous les peuples comme la profession de cette sujétion religieuse symbolisée par l'immolation de la victime. Le Catholicisme seul, dans les temps modernes, continue, par le sacrifice chrétien, les traditions religieuses du genre humain, qui avaient cet auguste sacrifice pour objet. Le judaïsme et le protestantisme sont déshérités de ce caractère de toute religion ; ils n'ont pas de sacrifice, de *service* divin : aussi n'ont-ils pas de temples proprement dits, mais des synagogues et des prêches [1].

Le très-saint sacrifice de la Messe, aboli avec tant de fureur par les protestants, nous présente le service le plus auguste, le plus divin qui se puisse concevoir, je ne dis pas seulement sur la terre, mais au ciel même ; puisque la Victime qui y est offerte est infinie comme le Dieu à qui elle se voue par les mains du prêtre. Parcourez les diverses parties de cet incomparable office, et vous serez frappé de ce caractère purement et exclusivement divin, uniquement jaloux de la gloire du Très-Haut. C'est au Dieu Souverain dans sa plus haute acception de Majesté, de Paternité et de Puissance que tout s'y rapporte. La profession de ce Dieu y revient à chaque instant sous les invocations les plus solennelles et les plus sublimes : *Confiteor* Deo Omni-

[1] Vinet donne lui-même le nom d'*auditoire* à ce qu'on est convenu d'appeler très-improprement, selon lui, *temples protestants*. (*Traité du ministère pastoral.*)

POTENTI ; — *Gloria in* EXCELSIS DEO ; — *Credo in* UNUM DEUM PATREM OMNIPOTENTEM ; — *Suscipe*, SANCTE PATER OMNIPOTENS, ÆTERNE DEUS ; — *Te igitur* CLEMENTISSIME PATER ; — PATER NOSTER QUI ES IN CŒLIS ; — et ce chant dialogué de la préface où la terre, le ciel, les cieux, la création tout entière, avec tous les êtres qu'elle contient, depuis l'atome jusqu'au Séraphin, éclatent dans un commun transport de louange, *socia exultatione concelebrant*, et redisent ce VERE DIGNUM ET JUSTUM EST, ce triple SANCTUS, ce PLENI SUNT CŒLI ET TERRA MAJESTATIS GLORIÆ TUÆ, et cet HOSANNA IN EXCELSIS qui n'ont rien de pareil, en religieuse grandeur, dans aucune langue.

La réserve de l'adoration au Dieu tout-puissant est telle, dans cet acte sacramentel du culte catholique, que le Fils de Dieu, tout Dieu qu'il est, n'y est pas invoqué (si ce n'est après le sacrifice et à la communion), parce qu'il est lui-même le *sujet* de ce sacrifice dans son humanité, et que ce n'est que dans sa divinité pure et comme faisant partie de la Trinité qu'il en reçoit l'hommage.

La très-sainte Vierge et les Saints y sont mentionnés plusieurs fois, notamment dans le *Communicantes et memoriam venerantes*, mais ils n'y sont pas une seule fois invoqués ; par cette très-juste et belle raison qu'en donne Alcuin, que le célébrant, là, est le prêtre du Très-Haut et non pas leur prêtre, et que loin que ce soit à eux qu'il offre le sacrifice, c'est eux qui sont le sacrifice en union avec la victime. Aussi est-il fait mémoire dans ce même esprit, non-seulement d'eux mais des vivants, et aussi des morts, afin que tout ce qu'il y a de membres de Jésus-Christ sur

la terre, dans le purgatoire et dans le ciel, l'Église tout entière, dans son triple état de militante, de souffrante et de triomphante, soit convoquée et rassemblée en un seul corps avec son divin Chef, dans ce sacrifice perpétuel et universel où tous les mondes communiquent et se concentrent.

Ce n'est pas que, dans cette merveilleuse communion, les habitants du ciel, ceux du purgatoire et ceux de la terre n'aient pas un concours différent comme leur état : non, il est fait mention des fidèles du ciel pour qu'ils aident, des fidèles du purgatoire pour qu'ils soient aidés, et des fidèles de la terre pour qu'ils aident et qu'ils soient aidés; de tous pour qu'ils composent à ces diverses fins le corps mystique de la Victime auguste qui les vivifie et qui les consacre à la gloire du Souverain Dieu.

Tel est le culte catholique dans son acte essentiel et sacramentel : Dieu seul en est l'objet.

II. — Maintenant, dans ce culte chrétien de Dieu, se trouve nécessairement inscrit le culte de Jésus-Christ ; puisque Dieu subsiste en trois personnes, dont la seconde est son Fils Jésus, *vrai Dieu de vrai Dieu;* et que dès lors, « par un seul et même commandement, comme dit « un saint Docteur, il n'est pas permis aux chrétiens de « rendre les honneurs divins à ce qui n'est pas Dieu, et « de ne pas les rendre à son Fils unique Jésus-Christ, « comme au vrai Dieu [1]. »

C'est toujours la même adoration au Dieu unique,

[1] *Nec Christianis licitum est, ei qui natura non est Deus, sicut vero Deo servire : nec cuiquam fas est, Christo unigenito Dei Filio, non sicut vero Deo servire.* S. Fulgence.

lequel étant Père, Fils et Saint-Esprit, y a droit également dans ses trois personnes. Nous adorons Dieu, nous adorons son Fils qui est encore Dieu.

Et ce Fils Dieu étant en deux natures, par son incarnation, c'est dans ces deux natures que nous l'adorons: dans son humanité, par conséquent, dans sa chair.

Non que nous adorions sa chair, son humanité prise en soi; car notre adoration ne porte pas sur les deux natures dans le Fils de Dieu, mais sur le Fils de Dieu dans ses deux natures : dans sa nature divine, par soi adorable; dans sa nature humaine, parce qu'il l'a rendue adorable en se l'appropriant.

En un mot, c'est la *Personne* qui est le *sujet* à qui s'adresse l'honneur ; et comme, selon la juste expression de Leibnitz, *on ne peut rendre hommage qu'à une personne entière* [1], c'est la personne entière du Christ qu'on adore ; *entière*, et dès lors corps, âme et divinité.

D'où résulte que *non-seulement nous ne péchons pas*, dit saint Augustin, *en adorant la chair du Christ ; mais que nous pécherions en ne l'adorant pas* [2].

L'imputation d'idolâtrie que les protestants nous jettent, pour cette adoration, ne saurait donc nous atteindre, et elle les convainc eux-mêmes d'impiété [3].

[1] Systema theologicum.

[2] *Et non solum non peccamus adorando, sed peccemus non adorando.*

[3] J'écarte ici la question de la *Présence réelle* qui compliquerait inutilement celle que nous traitons. Celle-ci est autre. Elle consiste à savoir si, croyant Jésus-Christ corporellement présent au Sacrement de l'autel, il y a idolâtrie à l'y adorer. Les luthériens, qui croient ou doivent croire à la Présence réelle, ne sont pas moins animés que les calvinistes contre cette adoration : c'est donc de cette adoration en elle-même qu'il s'agit.

Cette imputation ne saurait nous atteindre ; car, ce n'est pas la chair du Christ, en elle-même et séparément que nous adorons ; puisque jamais elle n'a été dans cet état, même dans le tombeau où la divinité ne l'a pas quittée ; et que, spéculativement, les docteurs catholiques refusent à l'humanité du Christ *en elle-même* les propriétés et les honneurs de la divinité. — Elle les convainc d'impiété ; car, en refusant l'adoration à cette humanité telle qu'elle se comporte, c'est-à-dire comme appartenance du Verbe, ils la refusent au Verbe, ils la refusent à Dieu, autant qu'il est vrai que le Verbe est Dieu, et que cette humanité est l'humanité du Verbe.

Cette imputation d'idolâtrie, dans la bouche des protestants, suppose qu'ils ne croient pas fermement à la divinité du Christ, Homme-Dieu. Au surplus, cette incrédulité se trahit partout chez eux de nos jours : on peut dire même qu'elle s'affiche [1].

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils ne savent où ils en sont. Ils croient et ne croient pas Jésus-Christ. Idolâtres, dès lors, s'ils l'adorent ; ils ne sont pas chrétiens s'ils ne l'adorent pas ; et saint Ambroise les pressait, il y a déjà quinze cents ans, de ce dilemme, dans les Ariens de son temps : « S'ils regardent le Christ comme « autre que son Père, pourquoi l'adorent-ils lorsqu'il est « écrit : *Tu n'adoreras pas de dieu étranger ?* Que s'ils « ne l'adorent pas, qu'ils conviennent de leur incrédu- « lité, et qu'ils mettent fin à cette équivoque, pour ne

[1] C'est ce qui ressort, entre mille preuves, de l'ouvrage que M. le pasteur Athanase Coquerel a publié naguère sous le titre de *Christologie*.

« plus tromper personne sous le nom confessionnel « d'une religion qui n'existe pas [1]. »

§ II.

Un culte d'honneur est dû à la très-sainte Vierge en commun avec tous les Saints.

I. — Comme nous l'avons posé dans le précédent paragraphe, il n'y a qu'un culte religieux, c'est le culte d'adoration, c'est-à-dire de sujétion, rendu à l'Être nécessaire pour lui-même, comme principe de l'existence et de tous les biens de la nature et de la grâce que nous lui devons. Ce même culte est dû, par conséquent, à la personne et à la personne entière de Jésus-Christ, comme étant avec son Père et le Saint-Esprit, ce Dieu unique, ce principe ; selon que lui-même l'a déclaré : *Je suis le Principe* [2].

Mais, en dehors de la Trinité de Dieu, à qui un tel culte pourrait-il s'adresser sans idolâtrie ? Évidemment à nul être, parce que nul être que Dieu n'est nécessaire, nul être que lui n'a droit à notre sujétion.

Il suit de là que le culte de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, épuise tout culte religieux proprement dit. Cela n'est pas douteux. Nous donnons acte à qui voudra de cette doctrine, et nous prétendons la professer dans toutes ses conséquences.

[1] Si alienum putant, cur adorant eum, cum scriptum sit : Non adorabis deum alienum ? Aut si non adorant, fateantur, et finis est, ne quem sub religioni nominis professione decipiant. S. Ambros., *de Fide*.

[2] Jean, VIII, 25.

Quel est donc le culte que nous rendons à la Vierge et aux saints ?

Il n'y a qu'une voix dans toute l'Église pour répondre par la bouche de Bossuet : « Nous honorons les Saints et « la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude « et de sujétion (car nous sommes libres pour tout au- « tre, et ne sommes assujettis qu'à Dieu seul dans « l'ordre de la religion), mais nous les honorons, dit « saint Ambroise, d'un honneur de charité et de société « fraternelle. *Honoramus eos charitate, non servitute,* « comme dit encore saint Augustin [1]. »

On sait si peu en dehors du Christianisme ce que c'est que le respect et que la charité, on a tellement perdu le sens de ces deux grands sentiments chrétiens, et on sait si peu, aussi, les concilier avec une digne et juste liberté, qu'on est toujours porté à les prendre pour de l'adoration et de la servitude, et qu'on ne voit d'autre parti que de les refuser et de les supprimer, faute de savoir les ressentir et les rendre. De là cette disposition chagrine et jalouse qui voit de l'idolâtrie partout, jusque dans le plus simple hommage, qui sait encore moins jusqu'où peut aller l'hommage sans tomber le moins du monde dans l'adoration, et qui, pour vouloir éviter l'idolâtrie, tombe à chaque instant elle-même dans l'impiété.

Qu'on le sache donc bien, tout ce culte que nous rendons à la Vierge, aux Anges et aux Saints, n'est qu'un honneur de charité et de société *fraternelle*, de la même nature que celui dont les fidèles chrétiens se

[1] Bossuet, *Sermon sur la dévotion à la sainte Vierge.*

préviennent les uns les autres dans leur commerce ici bas.

Qu'on ne se récrie pas : c'est la doctrine et la pratique constante de l'Église : « Nous honorons les martyrs dans le même esprit de charité et de société « fraternelle que *nous honorons les amis de Dieu vi-* « *vant encore ici-bas*, » dit saint Augustin[1]; et Suarez, à l'appui du même sentiment, que professent unanimement tous les docteurs, cite ce passage de la lettre du pape Adrien à Constantin, qui se trouve au deuxième acte du septième synode : « De quel « culte honorons-nous les Saints? Assurément D'AUCUN « AUTRE que de celui dont *nous nous prévenons les uns* « *les autres, par des marques de déférence et de res-* « *pect*[2]. » C'est à cela que se réduit tout le culte des Saints et de la Vierge.

II. — Pour le comprendre, remarquons bien deux choses qu'il ne faut pas confondre : l'*ordre* de l'honneur que nous rendons à la Vierge et aux Saints; et le *degré* dans cet ordre. Nous ne nous occupons d'abord ici que de préciser l'ordre de cet honneur, c'est-à-dire ce qu'il a de commun à la Vierge et aux Saints.

Eh bien, ce qu'il a de commun, ce qui le caractérise, c'est qu'il n'a rien de commun avec ce qui caractérise le culte divin.

Ce qui caractérise le culte divin, c'est que c'est un culte de dépendance nécessaire rendu à l'Être Souve-

[1] Contra Faust., lib. XX, c. XXIII.
[2] Suarez in 3 part. Disp. 52, sect. 2.

rain pour lui-même. Ce qui caractérise le culte de la Vierge et des saints, c'est que ce n'est pas un culte de dépendance, et qu'il ne leur est pas rendu pour eux-mêmes : c'est un culte d'honneur fraternel qui leur est rendu pour Dieu et pour Jésus-Christ.

D'où il faut conclure deux choses : 1° qu'on peut acquitter ce culte sans idolâtrie; 2° qu'on ne peut le refuser sans impiété.

Expliquons bien tout ceci : les développements en sont aussi beaux qu'ils sont utiles.

L'adoration est tout autre chose que le simple honneur. *Honorer*, c'est marquer l'estime plus ou moins grande que l'on fait du mérite d'une personne; *adorer*, c'est ajouter à cette marque d'estime une profonde *soumission*.

Toute adoration renferme donc un honneur; mais tout honneur ne renferme pas une adoration : cette remarque est de saint Augustin : *Honorat omnis qui adorat, non autem adorat omnis qui honorat*[1].

Et ceci, comme on le voit, est une affaire de principe, non de degré. Quelque grande que soit l'estime que je fais d'une personne, et quelque grand que soit l'honneur qu'en cela je lui rends, je ne fais pas acte de *sujétion* envers elle. On peut honorer un égal, même un inférieur. *Honorez toutes sortes de personnes*, dit saint Pierre[2]. *Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence*, dit saint Paul[3]. *Honneur et gloire à tout homme qui fait le bien*, dit le

[1] Serm. contr. Arian., lib. III, cap. XXIII.
[2] 1re Épître, II, 17.
[3] Rom., XII, 10.

même apôtre[1]. Il n'est pas jusqu'à Dieu qui ne puisse honorer. Il honore ses Saints : *Si quelqu'un me sert*, dit Jésus-Christ, *mon Père* L'HONORERA[2]. *Vous nous traitez, ô Dieu, avec une grande révérence*, dit le Sage[3]; et le Roi-Prophète chante sur sa harpe : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus*[4]; mais on ne dira pas que Dieu puisse adorer.

C'est de l'honneur ainsi entendu que nous honorons la Vierge et les Saints. Cet honneur est proportionné sans doute à l'excellence de ceux à qui il s'adresse. En ce sens, celui qui se rend aux Saints glorifiés dans le ciel doit être plus grand que celui qui s'adresse aux fidèles vivants, parce que la sainteté des premiers est une sainteté consommée et couronnée, tandis que celle des seconds est encore imparfaite et chancelante; et parmi les Saints glorifiés dans le ciel, l'honneur doit être proportionné au degré de gloire où ils sont élevés. Mais, si différent qu'il soit par le *degré*, il ne s'ensuit pas qu'il soit d'un autre *ordre* ou qu'il se rende dans un autre esprit. Nous honorons toujours en eux des excellences *finies*, de la même nature que celles dont chacun de nous est capable, et qui n'ont rien par conséquent en soi de nécessaire, de souverain et d'infini, comme l'excellence divine, que seule pour cela nous *adorons*.

Aussi, comme nous l'avons déjà observé, l'acte caractéristique de l'adoration, et de la dépendance qu'elle implique, le *sacrifice*, n'a jamais été offert aux Saints.

[1] Rom., VIII, 10.
[2] Joan., XII, 26.
[3] Sap., XII, 8.
[4] Ps. CXXXVIII, 17.

« Nous ne dressons pas des autels aux saints martyrs, « dit saint Augustin, mais seulement au Dieu des mar- « tyrs ; car quel est le pontife qui, étant à l'autel dressé « sur leurs tombeaux, a jamais dit : C'est à vous, *Pierre*, « ou bien c'est à vous, *Paul*, ou bien c'est à vous, *Cy- « prien*, que nous offrons[1] ? » Une fois se produisit dans l'Église, parmi des populations arabes, une pratique concernant la sainte Vierge, qui avait quelque rapport avec le sacrifice, et qui consistait à lui offrir des petits pains qu'on mangeait ensuite en son honneur. Cette pratique fut anathématisée aussitôt, et devint l'hérésie des *collyridiens ;* et ce qui est remarquable, c'est qu'elle le fut à la poursuite d'un des plus fervents zélateurs du culte de Marie, de saint Épiphane. Au dernier siècle encore, une coutume, dont les adhérents se recrutaient surtout dans la magistrature, qui n'avait rien en soi de mauvais, et qui consistait à porter au poignet de petites chaînes symboliques du service *volontaire* qu'on avait voué à la Mère de Dieu, fut improuvée par l'Église et supprimée sur ses décisions, tant l'Église est jalouse de réserver pour Dieu seul ce culte de service ou de *latrie* par lequel nous nous déclarons *sujets* de l'Être Souverain.

Mais, autant l'Église est prudente pour arrêter et ramener toute tendance abusive, autant elle est large pour permettre, favoriser et inspirer le culte d'honneur et de charité que nous rendons aux Saints, et surtout à la Reine de tous les Saints. Dans cet ordre il ne saurait y avoir d'excès : on ne doit craindre que de ne jamais pouvoir rendre des hommages assez multipliés et assez fervents. Quoi qu'on fasse, en effet, on restera toujours

[1] Cont. Faust., lib. XX, c. XXI.

au-dessous de ce qui est dû d'honneur et de louange à la *Mère de Dieu*. Nous en avons vu les raisons en grand dans nos deux premiers volumes, et nous en préciserons les conséquences dans le paragraphe suivant. En ce moment, attachons-nous seulement à bien reconnaître et à bien comprendre que la différence entre l'honneur et l'adoration n'étant pas une différence de degré, mais de nature, tout l'honneur possible et imaginable ne peut devenir une simple adoration. Qu'on ramasse en quelque sorte tout le culte qui a jamais été rendu à la très-sainte Vierge, tous les hommages, tous les vœux, toutes les consécrations, toutes les invocations, toutes les fêtes, toutes les pompes, tous les transports qui ont jamais composé et animé ce culte, qu'on les soumette, pour ainsi parler, à l'analyse, et on n'y trouvera, en définitive, aucun principe, aucun élément d'adoration : beaucoup d'honneur sans doute, mais rien que de l'honneur, et toujours trop peu, si on le mesure sur la dignité de Mère de Dieu.

III. — Outre la raison que nous en avons donnée jusqu'ici, à savoir que la *dépendance nécessaire* est l'acte interne, et le *sacrifice* l'acte externe de l'adoration; et que c'est en cela que celle-ci diffère du simple honneur que nous rendons à la Vierge et aux Saints, il y a une seconde raison bien décisive en doctrine, et surtout bien sensible et bien reconnaissable dans l'application, c'est que, ce simple honneur, nous ne le rendons pas encore à la Vierge et aux Saints *pour eux-mêmes*, comme nous rendons à Dieu *pour lui-même* notre culte d'adoration, mais nous le leur rendons pour Dieu et pour Jésus-Christ.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Qu'y a-t-il, en effet, tout à la fois de plus décisif et de plus manifeste contre le reproche d'idolâtrie, que ce caractère essentiellement *relatif* de tout le culte catholique à l'égard des Saints? Qu'honorons-nous en eux autre chose que les *membres* vivants de Jésus-Christ, et dans la très-sainte Vierge que sa *Mère*, et *parce qu'*ils sont ses membres, *parce qu'*elle est sa Mère?

Honorer les ministres, les princes du sang, la mère d'un roi pour la dignité qu'ils tirent de lui, est-ce lui faire injure; et ne serait-ce pas, au contraire, lui faire injure que de ne pas les révérer? Et encore combien la comparaison est imparfaite! car, après tout, un roi n'est qu'un homme, et l'honneur qu'on lui rend n'est qu'un honneur fini, qu'un autre honneur peut partager et diminuer; mais l'honneur qu'on rend à Dieu n'ayant point de bornes, puisqu'on y regarde toujours la disproportion de créature à Créateur qui est infinie, Dieu ne peut rien perdre du sien quand on honore ses serviteurs. Et ensuite un roi ne donne pas à ses ministres ou à ses enfants le fond de l'être, ni toutes les qualités d'esprit et de corps qui peuvent les distinguer et les rendre l'objet d'une recherche dont il aurait lieu d'être jaloux; tandis que tous les avantages que nous révérons dans les Saints leur viennent de Dieu, ne sont même qu'un faible écoulement de sa grandeur infinie, et s'ils provoquaient Dieu à jalousie, c'est de lui-même que Dieu serait jaloux.

Un mot qui revient toujours dans le Christianisme résume, rappelle et sauvegarde de toute méprise et de tout oubli ce bel enseignement : c'est le mot GRACE.

Toute la gloire à laquelle nous sommes appelés en Jésus-Christ n'est fondée que sur la grâce. Les Saints

sont les ouvrages, les merveilles de la grâce. Or, qui dit *grâce*, dit au plus haut degré don gratuit, dépendance et sujétion de l'être qui la reçoit par rapport à celui qui la donne : tout ce qu'il y a de plus contraire à l'idolâtrie. De sorte que par là le culte rendu aux Saints est dans l'impossibilité radicale de s'élever jamais à la hauteur de celui de Dieu. Il en relève nécessairement comme l'écoulement relève de sa source.

Et non-seulement il en relève, mais il le relève, il le rehausse loin de le diminuer. Plus nous élevons les Saints par la gloire, plus nous les abaissons devant Dieu par la grâce; plus nous relevons Dieu en élevant ses Saints. Leur gloire étant toujours dans la proportion des grâces qu'ils ont reçues, les Saints que nous honorons le plus sont ceux en qui nous glorifions le plus l'Auteur et l'Ouvrier de leur sainteté, et c'est Marie pleine de grâce qui *glorifie*, et en qui nous glorifions par-dessus tout le *Seigneur*.

Et qu'on ne dise pas que, selon la doctrine catholique, le mérite de correspondance à la grâce étant dans les saints une condition de la gloire qui les couronne, c'est autant ce mérite que cette grâce que nous honorons en eux, et que ce culte d'honneur leur devenant ainsi personnel, peut glisser par là dans l'idolâtrie; car, outre que la même doctrine proclame que ce mérite lui-même est le fruit formé, nourri et consommé de la grâce, et ne peut par conséquent lui être jamais opposé, il suffit de se demander en quoi consiste ce mérite, pour rester convaincu que, loin de pouvoir détourner à soi le culte que nous leur rendons, il le ramène à Dieu.

Le mérite que nous révérons dans les Saints est un mérite de fidélité, de dévouement, de sacrifice de tout

leur être à la gloire de Dieu. Nous honorons en eux les *Serviteurs de Dieu*. Les plus grands et les plus honorés ne le sont que pour avoir été les plus humbles et les plus consumés du zèle de cette divine gloire. C'est là ce qui les fait Saints. Qui dit un Saint sur la terre, dit un homme qui, reconnaissant combien il est néant par lui-même, s'humilie aussi jusqu'au néant pour donner gloire à son Auteur; et, dans le ciel, c'est un homme qui se sent à peine lui-même, tant il est possédé de Dieu et abîmé dans sa gloire. De sorte qu'en regardant un Saint on ne peut jamais s'arrêter à lui : lui-même vous élève, vous porte vers Dieu, et sa sainteté qui est l'objet de notre culte en est la règle. Il y a plus, ce que nous estimons dans les Saints, ce que nous révérons, ce n'est pas ce qui leur est naturellement propre et qui les constitue individuellement Paul, Jean ou Pierre, mais c'est ce qui les fait *saint* Paul, *saint* Jean, *saint* Pierre; c'est ce qu'ils acquièrent surnaturellement de Jésus-Christ dans leur commerce avec lui : c'est sa sainteté, sa sagesse, sa grâce, sa gloire, lui-même en eux : lui-même *maître* des Apôtres, *docteur* des Évangélistes, *force* des Martyrs, *lumière* des Confesseurs, *pureté* des Vierges, *couronne* de tous les Saints; de sorte que, honorer Dieu dans les Saints ou honorer les Saints pour Dieu, ce sont choses équivalentes.

Le mérite des Saints, loin de détourner à soi, dans le culte dont il est l'objet, l'honneur qui revient à Dieu, lui renvoie donc tout cet honneur; c'est cet honneur même qu'ils ont rendu à Dieu qui est le motif de celui que nous leur rendons à eux-mêmes. C'est Dieu, par conséquent, que nous honorons et que nous honorons doublement, on peut dire même triplement,

dans ses serviteurs : et pour les grâces qu'ils en ont reçues, et pour les mérites qui en ont été le fruit, et pour la gloire dont il les couronne ; et comme l'Auteur, et comme l'Objet, et comme la Récompense de leur sainteté.

IV. — J'entends qu'on dit : Tout ceci est de la doctrine, mais dans la pratique le peuple ne fait pas toutes ces distinctions, et, se prosternant également devant Dieu et devant ses Saints, devant Jésus et devant Marie, il est naturellement porté à les confondre dans une même religion.

Nous verrons dans le paragraphe suivant, en ce qui touche la très-sainte Vierge, par quelle admirable application des principes que nous venons d'exposer, ce qui lui vaut des honneurs incomparables prévient, dans la même proportion, tout écart, toute appropriation idolâtrique de ces honneurs ; quant à présent, raisonnant toujours sur ce qui lui est commun avec les autres Saints, nous dirons que ces principes sont trop élémentaires, trop constants, trop pratiques, pour que le fidèle le plus ignorant n'en soit pas instinctivement pénétré. Mais, en outre, tout, dans le culte même des Saints, les rappelle et les exprime d'une manière sensible et frappante. Car enfin ce culte exhale leur vie. Il ne leur est rendu que pour les actions par lesquelles ils sont devenus saints, actions connues, écrites, racontées, imprimées dans les traditions populaires ; et ces actions étant des actions de sainteté, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, d'*immolation à la gloire de Dieu*, il serait par trop absurde de croire les honorer en leur immolant cette gloire à laquelle ils se sont immolés ; car

ce serait les outrager dans ce pour quoi on les honore ; et toute leur mémoire repousserait ce sacrilége honneur, en s'écriant comme Paul et Barnabé aux païens qui voulaient leur sacrifier : « Que faites-vous ? nous ne « sommes que des hommes comme vous, qui vous an- « nonçons de quitter les vaines idoles pour vous con- « vertir au Dieu vivant[1]. » Ce n'est pas qu'en rejetant ainsi l'adoration et le sacrifice les Saints n'accueillent pas, pour la gloire de Dieu, les honneurs qui leur sont décernés comme à ses serviteurs ; ainsi le même saint Paul et son compagnon Silas souffrent que leur geôlier se jette à leurs pieds[2], sans s'y opposer, comme lorsqu'on avait voulu leur sacrifier, et la très-sainte Vierge, dans le cantique même de son humilité, nous a laissé celui de sa béatification universelle. Mais autant, dans l'ordre de cet honneur relatif, ils ont pour agréable un culte qui revient à Dieu, autant ils auraient en horreur un culte qui s'arrêterait à eux-mêmes. Aussi bien, toutes les prières, tous les chants, toutes les pratiques de l'Église en leur honneur, toutes les traditions, toutes les légendes même, et jusqu'aux représentations plastiques les plus inspirées comme les plus grossières qui constituent ou signifient le culte rendu aux Saints, sont-ils autre chose que des témoignages parlants de leur amour pour Dieu, de leur horreur de l'idolâtrie, de leurs travaux et de leur martyre pour confesser ces sentiments et les répandre, loin de favoriser un culte qui les détruirait ? Il est même remarquable que toutes les hymnes de l'Église en l'honneur des Saints, sans exception, après

[1] Actes, XIV, 14.
[2] Actes, XVI, 29.

avoir célébré les actes de leur zèle, de leur apostolat ou de leur martyre pour la gloire de Dieu, éclatent à la fin par un chant à cette gloire, comme étant le motif, la leçon et le fruit de ce culte que nous leur rendons. Ce refrain de *gloire à Dieu*, qui revient sans cesse dans le culte catholique, et qui s'appelle pour cela *doxologie*, répond autant de fois à ce reproche d'idolâtrie que ses ennemis ont coutume de lui adresser, et le leur renvoie comme une conviction de préjugé, d'irréflexion et d'ignorance.

Aussi bien ce n'est pas le culte que nous rendons aux Saints, dans la manière que nous le rendons, qui est taxé d'idolâtrie; car un culte étant reconnu devoir leur être rendu, on ne saurait en trouver un plus sage, mieux ordonné, plus glorieux pour Dieu et pour Jésus-Christ que le culte catholique : c'est *tout culte* qu'on leur dénie. Les protestants font profession d'horreur et certains catholiques d'indifférence et de dédain pour ces sacrés corollaires du culte divin. Mais quelle déraison en cela! Comment! vous honorez à l'envi les mémoires de vos grands hommes, de Luther, de Calvin, d'Henri VIII, vous dressez des statues, vous frappez des médailles, vous célébrez des *Jubilés* en leur honneur, et quels grands hommes! ! ! et vous abattez les monuments que l'antiquité chrétienne a élevés aux vainqueurs de l'idolâtrie, à un Pierre, à un Paul, à un Jean, et à cette Vierge qui a terrassé toutes les idoles en mettant au monde le vrai Dieu! Ce que l'humanité a toujours fait, ce qu'elle fait de nos jours plus que jamais, honorer d'un culte sensible de souvenir et de reconnaissance ses héros et ses bienfaiteurs, on le dénie aux plus grands héros et bienfaiteurs, à ceux qui se survivent, quoi qu'on fasse, dans

leurs grandes et populaires mémoires et dans leurs admirables institutions! Et pourquoi? Parce qu'ils sont des Saints; c'est-à-dire parce qu'ils honorent d'autant plus Dieu et que Dieu les honore; parce que leur culte, continuant leur vie, confond l'idolâtrie et glorifie la Divinité. Quel non-sens si vous êtes chrétien! Quel aveu si vous ne l'êtes pas!

V. — On a osé dire que c'est précisément ce que cet honneur a de *religieux* qui le fait exclure, par la crainte qu'il ne détourne à soi le culte divin en venant s'y mêler. Mais cette crainte, dont nous avons déjà dissipé les vains prétextes, devrait aller jusqu'à ne pas honorer dans les fidèles vivants le caractère chrétien, dans les parents et dans les magistrats les représentants de la Providence, et dans le ciel et la terre l'ouvrage de la Divinité et les images de ses perfections invisibles. Tout ce qui existe, en un mot, étant de Dieu, qu'il soit fait ou qu'il soit refait par le Verbe de Dieu, devrait n'être l'objet d'aucun honneur, d'aucune admiration, d'aucune louange; et ainsi par je ne sais quelle jalouse avarice, pour réserver à Dieu seul l'honneur, on devrait lui refuser l'honneur que lui font ses ouvrages naturels et surnaturels, et pour lequel seulement il les a créés. On ne saurait sans doute pousser la déraison jusqu'à une telle folie, et Luther lui-même la désavoue en professant que : « ma-
« gistrats, empereur, roi, prince, consul, docteur,
« orateur, précepteur, disciple, père, mère, enfants,
« maître, serviteur, etc., sont des personnages ou re-
« présentations que Dieu veut que nous reconnais-
« sions pour ses créatures et que nous honorions d'un

« *culte religieux*, sans leur attribuer toutefois la divinité [1]. »

Assurément c'est plus que l'Église a jamais enseigné ; car elle a soigneusement distingué le simple honneur *civil* qui est dû aux princes et magistrats de l'honneur *religieux* qui est dû aux Saints. Et encore pour ceux-ci elle n'a jamais proprement employé le mot de *culte religieux* que Luther prodigue aux princes, tant cette expression lui a paru devoir être réservée pour le seul culte religieux en lui-même, le culte de Dieu : elle en a toléré seulement l'application *lato sensu* au culte des Saints. Quoi qu'il en soit, il est reconnu que l'honneur religieux doit être rendu aux simples représentants civils et naturels de la Divinité, et on refuserait cet honneur aux *membres vivants* de Jésus-Christ, à ceux qu'anime sa vie, que sanctifie sa grâce, qu'attend ou que couronne sa gloire, aux Saints? Mais quoi ! on reconnaît qu'on peut et qu'on doit honorer les saints vivants, les fidèles chrétiens sur la terre, mais ce sont les Saints dans le ciel qu'on ne peut plus honorer et glorifier, et pourquoi? à cause qu'ils sont arrivés au comble de l'honneur et de la gloire : quelle absurdité !!!

Ce qu'on honore dans les saints vivants, c'est une sainteté commencée, mais faillible ; c'est une grâce reçue, mais fragile ; c'est une gloire promise, mais suspendue : et cette sainteté couronnée, cette grâce victorieuse, cette gloire conquise ne seraient l'objet d'aucun honneur ! Le vainqueur aurait moins de droits à la louange que celui qui peut en démériter !

Écoutez comme Dieu en juge autrement, et comment

[1] Luther in cap. 2. Epist. ad Galat.

il traite ceux que vous craignez d'honorer : *Au vainqueur je donnerai de s'asseoir avec moi sur mon propre trône, comme j'ai été vainqueur moi-même et que j'ai pris séance avec mon Père sur son trône*[1]; — à mes Saints *je donnerai pouvoir absolu sur les nations, ainsi que j'ai reçu moi-même pouvoir de mon Père*[2]; — *je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes comme juges des douze tribus d'Israël*[3]. Ce n'est pas assez : *Il relèvera lui-même sa robe à sa ceinture, et, après les avoir fait mettre à table, il ira*, Lui, tout Maître, tout Dieu qu'il est, *il ira et viendra pour les servir*[4].... Entendez-vous ce *servir*, ce MINISTRABIT ILLIS, de quelle hauteur il tombe sur vos refus d'honorer les Saints!

En un mot, c'est ignorer le premier élément de la foi chrétienne, ou les plus simples données du sens commun, que de ne pas voir que le Christianisme n'étant pas autre chose que Dieu étant venu partager nos infirmités pour nous faire partager sa gloire, Dieu fait homme pour que l'homme soit fait Dieu, les Saints doivent être les compagnons de gloire de Jésus-Christ sur la terre comme au ciel; doivent être par conséquent l'objet d'un culte d'honneur comme suite et accompagnement du culte d'adoration que nous rendons à ce divin Chef. En lui c'est un culte direct; en eux c'est un culte réflexe, qui vient de lui et qui lui revient. Culte essentiellement *relatif*, qui,

[1] Apoc., III, 21.
[2] *Id.*, II, 26-27.
[3] Matth., XXIV, 47. Luc, XII, 44.
[4] *Ibid.*

dès lors, est si peu idolâtrique, remarquez-le bien, si peu pris sur celui que nous devons à Dieu, que ce serait un sacrilége que de le lui rendre à lui-même, puisque ce serait l'honorer pour tout autre que pour lui.

Ce culte peut donc être rendu sans idolâtrie.

VI. — J'ajoute qu'il ne peut être systématiquement refusé sans impiété.

Tout le Christianisme respire la solidarité la plus étroite entre les Saints et Jésus-Christ, leur gloire et sa gloire. On dirait que c'est une seule et même gloire ; si ce n'est (et cela suffit pour ne les jamais confondre) que celle de Jésus-Christ lui est personnellement propre, et que celle des Saints leur est communiquée de Jésus-Christ. C'est ce qui ressort notamment des grandes paroles que nous avons déjà citées, et de toutes celles qui composent le sublime testament de ce Dieu sauveur : « Je vous prendrai *en moi-même*, dit-il, afin que là où « je suis vous soyez *aussi*... Mon Père, je désire que *là* « *où je suis*, ceux que vous m'avez donnés soient *pareil-* « *lement*... Glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous « glorifie... et qu'il donne la vie à tous ceux que vous lui « avez donnés, afin que *tous* ensemble ils ne soient *qu'un.* « *Comme* vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en « vous, *de même* qu'ils ne soient *qu'un en nous*, afin « qu'ils soient un *comme* nous sommes un, qu'ils soient « consommés dans l'unité, et *que le monde connaisse que* « *vous les avez aimés comme vous m'avez aimé*[1]. »

Répudier ce testament de l'amour divin, séparer ce

[1] Jean, XVII.

que Jésus-Christ a si étroitement associé, ne pas honorer ses Saints, ses membres, comme lui-même les honore, comme il a demandé à son Père de les honorer, et les disjoindre de ce divin Chef, n'est-ce pas de l'impiété ?

Cette expression de *chef* et de *membres* qui revient à chaque instant dans les saintes Lettres, serait déjà une figure dont l'énergie résisterait à ce retranchement impie du culte des Saints ; mais qu'est-ce donc lorsqu'on observe que ce n'est pas une figure, mais une réalité, un *vrai corps* que forment en Jésus-Christ tous ceux qui vivent de sa grâce ; aussi vrai que l'est cette vie de la grâce, ce sang de la nouvelle alliance, cette chair divine qui joint et incorpore les fidèles chrétiens à Jésus-Christ ? « Quoique plusieurs, dit l'Apôtre, nous « ne sommes tous qu'un corps en Jésus-Christ, et réci- « proquement membres les uns des autres [1] ; » — « C'est « pourquoi il ne doit point y avoir *de schisme* dans le « corps, et si l'un des membres souffre, tous les autres « souffrent avec lui ; ou si l'un des membres est *glorifié*, « *tous les autres membres s'en réjouissent* [2]. »

Admirable société, admirable communion des Saints à travers les âges, à travers les mondes, qui fait participer ceux qui combattent à la gloire de ceux qui triomphent, ceux qui triomphent aux épreuves de ceux qui combattent, les uns et les autres aux souffrances de ceux qui expient ; tous à la divine destinée de Celui qui le premier a combattu et expié, et qui règne à jamais attirant à soi le reste de ses membres : corps sacré de

[1] Ad Rom., XII, 5.
[2] Ad I. Corinth., XII, 25, 26.

l'Église dont la catholicité embrasse toute l'humanité, toute la création, et la fait palpiter d'une seule vie croissante en Jésus-Christ de la nature à la grâce, de la grâce à la gloire, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue et consommée avec lui dans l'unité de la Trinité même de Dieu : sainte Épouse de Jésus-Christ enfantée si douloureusement sur la croix, qu'êtes-vous devenue dans les mains de l'hérésie? Ce n'était pas assez de retrancher les membres qui souffrent, on a retranché aussi ceux qui triomphent et qui secourent, et, par un juste châtiment, ceux qui combattent ont été livrés à la plus effroyable division!

Il y a une tendance aujourd'hui à l'individualisme jusque dans le Christianisme et le Catholicisme même. Chacun veut faire son salut privativement et dans une sorte d'*a parte*. On ne tient nul compte, dans la pratique de la vie, de la communion des Saints, si vivante et si florissante au moyen âge. Cette disposition qui dérive du protestantisme est fausse et antichrétienne. Jésus-Christ n'est pas venu pour chacun de nous pris individuellement, mais pour chacun de nous en société et en communion, *afin que tous ensemble ne soient qu'un*. Tous les membres ne tiennent pas au chef isolément, mais comme appartenant à tout le corps qui, par les ligatures et les jointures, dit énergiquement saint Paul, est alimenté et constitué, et croît de l'accroissement de Dieu. *Tenens caput ex quo totum corpus per nexus et conjunctiones subministratum et constructum, crescit in augmentum Dei*[1].

L'Église honore ainsi les Saints d'un honneur de so-

[1] Ad Colos., II, 19.

ciété fraternelle et de codépendance par rapport à Jésus-Christ, de qui tous, mais en communion, nous tirons la vie et le progrès. Source et terme adorable de tout honneur, c'est de lui que descend et à lui que remonte cet honneur chrétien qui nous consacre les uns aux yeux des autres, et qui, par conséquent, lui est dû, non-seulement par-dessus tous, mais en tous.

Aussi tout, à divers degrés, est un objet d'honneur et de respect dans l'Église, au-dessous de l'adoration qui n'est due qu'à Dieu et à l'Homme-Dieu.

C'est ce qui a fait dire à un éminent esprit cette belle parole qui est un aveu de l'erreur qui le retient : *Le Catholicisme est une école de respect*[1].

VII. — Mais ce qui est admirable, et ce qui distingue éminemment le Catholicisme comme la vraie Église de Dieu et de Jésus-Christ, c'est qu'il n'est une école de respect que parce qu'il est *une école de charité.*

Je recommande cet aperçu à toute l'attention du lecteur, parce qu'il tranche magnifiquement toute la question qui s'agite entre le Catholicisme et ses ennemis, sur ce culte d'honneur à la Vierge et aux Saints dont il a gardé et défendu contre eux la doctrine.

Au commandement de l'ancienne loi, *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul*, répond ce commandement de la loi nouvelle, *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces.* Non que ce dernier commandement ne soit de l'ancienne loi et que le commandement d'adoration soit étranger à la nouvelle ; mais parce que

[1] M. Guizot.

Dieu, dans celle-ci, a voulu plus particulièrement se faire aimer, et qu'il n'a voulu commencer par se faire adorer dans sa Majesté que pour nous faire apprécier davantage l'immense amour qui l'a porté à ne vouloir en quelque sorte que se faire aimer. De là cette ineffable parole : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis*. La loi de servir n'est pas abrogée, mais elle est transfigurée en celle d'aimer.

C'est qu'en effet servir et aimer Dieu sont les deux formes d'un même précepte, puisqu'on ne peut le servir sans l'aimer, ni l'aimer sans le servir : seulement, comme *Dieu est amour*, selon sa manifestation et sa définition suprême, l'aimer, c'est par excellence l'honorer, et l'adoration n'est que la plus haute expression de l'amour.

Aussi ce culte d'amour n'est pas moins absolu que celui de l'adoration : c'est de *tout* notre cœur, de *toute* notre âme et de *toutes* nos forces que nous devons aimer l'Être souverainement aimable, sans partage dès lors et sans détournement à quelque objet que ce soit. Nous voilà dès lors replacés en face de la même rigueur dont la fausse notion a fait abolir le culte des Saints.

Si cette conséquence qu'on en a tirée était vraie, Dieu n'étant pas moins jaloux de tout notre amour que de tous nos hommages, il devrait nous être interdit d'aimer rien autre chose que lui, de nous aimer, par conséquent, les uns les autres.

Cependant, après le commandement de l'aimer de *toute* notre âme, vient aussitôt le second commandement : *Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes*.

Comment concilier cette apparente opposition ? Par cette très-belle liaison que le divin Maître établit entre les deux commandements, lorsque, après avoir promul-

gué *le premier et le plus grand*, il dit : « Et voici le se-
« cond *qui lui est semblable.* »

Comment *semblable?* — En ce que l'amour que nous devons avoir pour notre prochain n'est qu'une extension de l'amour supérieur que nous devons avoir pour Dieu; parce que c'est Dieu dans nos frères que nous devons aimer, selon les assurances si multipliées qu'il nous donne qu'il se tiendra fait à lui-même tout le bien que nous aurons fait à nos frères, jusqu'à se personnifier en eux et ne nous juger que sur cette règle : *J'ai eu faim et vous m'avez donné* ou *vous ne m'avez pas donné à manger*, etc., etc.

De sorte que le culte de charité qui est le vrai culte de Dieu, loin d'exclure tout culte de charité envers nos frères, comprend ce second culte; loin d'en être appauvri, s'en enrichit; et que, même, c'est à l'amour que nous aurons les uns pour les autres que nous ferons connaître l'amour que nous avons pour Dieu.

Or, l'amour consiste à nous faire ressentir tous les intérêts de l'objet aimé comme s'ils étaient les nôtres, à nous réjouir de sa gloire comme à nous affliger de ses souffrances; à honorer, par conséquent, les membres glorifiés de Jésus-Christ dans le ciel, autant qu'à secourir ses membres affligés sur la terre.

Le culte de la Vierge et des Saints est ainsi une branche de la charité. Cette même charité qui nous porte à secourir ceux de nos frères qui souffrent, doit nous porter à glorifier ceux qui triomphent, d'autant que leur triomphe est le triomphe et la consommation de la charité.

Aussi, remarquons-le bien, tout le culte que nous rendons aux Saints n'est pas autre chose, comme nous l'avons défini au commencement, qu'*un honneur de cha-*

rité et de société fraternelle. Il prend son caractère dans le culte de Dieu, qui est bien un culte d'adoration dans son droit incommunicable et exclusif, mais qui revêt en Jésus-Christ la forme de la charité, et par là sollicite l'honneur de charité que nous rendons à ceux de ses membres qui règnent avec lui dans le ciel, autant que le soulagement de ceux qu'il a laissés souffrants sur la terre.

Sans doute, dans cette forme même de charité, le culte de Dieu est bien toujours absolu ; mais ce caractère absolu consiste précisément à aimer et à honorer Dieu dans nos frères ; car, si nous ne faisions que l'aimer *par-dessus tout*, nous aimerions quelque chose en dehors de lui, tandis qu'en l'aimant *en tout* nous ne l'aimons pas seulement d'un amour souverain, mais nous l'aimons d'un amour universel et d'un amour unique.

VIII. — Pour nous résumer, il y a deux manières d'honorer et d'aimer Dieu : l'une que j'appellerai négative, l'autre positive.

Celle-là consiste à le croire jaloux de ses ouvrages, à considérer comme une idolâtrie tout culte d'honneur et de charité qui s'adresse aux créatures naturelles ou régénérées en vue de Dieu et de Jésus-Christ ; à professer l'horreur ou le mépris de cette religieuse expansion du culte de Dieu dans les merveilles de sa puissance et de sa grâce ; à rétrécir, à resserrer, par conséquent, toute religion, tout culte dans le seul culte de Dieu considéré en lui-même, abstraction faite de tout ce qui l'honore et nous porte à l'honorer. Et comme par cette scission, par ce schisme entre le Créateur et son ouvrage, entre Jésus-Christ et ses membres, on va directement contre les fins de la création et de l'incarna-

tion, on tombe ou l'on s'expose à tomber dans les deux excès, dans les deux abîmes dont ces deux manifestations de Dieu ont eu pour fin de nous préserver ou de nous retirer : l'impiété et l'idolâtrie. L'impiété, parce que notre esprit étant trop pesant et trop vil pour cette orgueilleuse prétention d'atteindre à Dieu considéré en lui-même, et de nous soutenir à la hauteur de cette sublimité inaccessible, toute religion sérieuse finit par s'évanouir en religiosité, qui est l'impiété dans sa forme la plus spécieuse; l'idolâtrie, parce que les créatures douées de tous les attraits que Dieu a mis en elles pour nous élever à lui n'en sont pas moins aimables pour ne pas servir à cette fin; seulement, au lieu d'être aimées et honorées pour Dieu, elles le sont pour elles-mêmes, et leur empire sur l'âme, se fortifiant de tout l'affaiblissement de celui de Dieu, finit par le détrôner et par nous asservir à une idolâtrie d'autant plus fatale, qu'elle se couvre d'une haute et fastueuse spiritualité.

Telle est la manière négative d'honorer Dieu : c'est, à divers degrés, la manière anticatholique.

La manière positive ou catholique d'honorer Dieu consiste au contraire à l'honorer et à l'aimer, non-seulement par-dessus tout, mais *en tout :* d'abord en Jésus-Christ qui n'est pas seulement Dieu, mais qui est homme, et qui, comme tel, est adorable, parce qu'il n'est pas moins Dieu, et d'autant plus aimable que c'est comme homme qu'il nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous; puis dans la Vierge et les Saints qui sont les membres les plus vivants et les plus glorieux de ce corps mystique dont il est le Chef, avec cette différence que la personne des membres, n'étant pas Dieu

comme celle du Chef, mais seulement unie à Dieu, n'est l'objet que d'un culte d'honneur et de charité pour la gloire que leur communique cette union, culte toutefois que nous devons leur rendre avec amour dès lors que nous aimons Jésus-Christ et que nous lui appartenons, puisque ce sont ses bien-aimés et nos frères, ses tabernacles en qui il se complait et il vit de sa vie heureuse et glorieuse. Par suite de la même charité nous aimons Dieu, nous aimons Jésus-Christ dans ses autres membres souffrants ou éprouvés dans le purgatoire et sur la terre. Nous l'aimons même et nous l'honorons dans ceux qui le haïssent et le blasphèment ici-bas, parce qu'ils peuvent encore l'aimer et le glorifier, qu'ils sont les appelés de sa bonté, les poursuivis de son amour, les objets de sa patience, et peut-être les conquêtes réservées de sa miséricorde et de sa grâce. Nous aimons Dieu et Jésus-Christ jusque dans les choses insensibles et naturelles, dans toutes les créatures qui peuplent l'univers, parce qu'elles sont les ouvrages et les images de toutes ses perfections invisibles, le temple de sa manifestation, le fonds ou les dépendances de sa grâce, le marchepied de sa gloire. Il n'est rien, enfin, de tout ce qui existe sur qui ne déborde et à qui ne s'étende ce culte proportionnel de charité, d'amour et de sympathie dont Dieu est le principe, le motif et l'objet souverain, et qui par Notre-Seigneur Jésus-Christ, médiateur pontife, anime tout, vivifie tout, consacre et sanctifie tout de ce merveilleux sentiment, j'allais dire de ce fluide de charité, qui coule et circule incessamment de Dieu à l'homme, de l'homme à Dieu, de l'homme à l'homme et à toutes les créatures, comme la sève, comme le sang de l'union, de la fraternité, de la catholicité universelle.

Cette charité, étant divine dans sa source et dans sa fin, est imprégnée d'un religieux respect dans son cours, et tourne en honneur et en culte pour ceux qu'elle consacre et qu'elle pénètre. Chose admirable! la forme du respect dans le Catholicisme est un baiser, soit à la joue entre fidèles, soit à la main pour un évêque, soit au pied pour le Souverain Pontife : c'est toujours, plus ou moins profond, un culte de charité. Le Catholicisme a gardé cela, comme tout le reste, de la primitive Église : « La prière finie, dit saint Justin, les chrétiens « se saluent par un baiser[1]. » Cet usage se retrouve encore dans les cérémonies de la Messe, sous le nom de *la Paix*, et dernièrement il nous a été donné d'en voir un exemple à la fois sublime et touchant.

C'était au monastère de la Grande-Trappe, où nous avions été passer quelques heures d'édification, durant les fêtes de la Pentecôte. Nous étions à la tribune de la chapelle d'où nous dominions tout ce qui s'y faisait. Le Père Abbé officiait, tout le chœur était occupé par les religieux dans leurs stalles, en grandes robes de laine blanche comme les toges des anciens, la tête couronnée d'un nimbe de cheveux, et immobiles dans un religieux silence. Dans l'avant-chœur, au-dessous de nous, étaient les frères convers et les familiers, ceux-là en cape brune, ceux-ci en casaque de même couleur, usées et brûlées par le travail, la tête entièrement rasée et le visage mortifié. Au moment de la communion, après avoir fait mémoire de la Vierge et des Saints dans le ciel, des morts dans le purgatoire, et des vivants sur la terre, après s'être uni avec eux en Jésus-Christ dans la com-

[1] Dialogue avec Tryphon, c. XXXIII.

munion, et s'être incorporé le gage de l'éternel amour, le Père Abbé se tourne de côté et donne le baiser de Dieu au diacre, qui s'est avancé avec un profond salut pour le recevoir. Celui-ci le transmet de la même façon au sous-diacre qui va se placer au pied de l'autel ; puis, là, chaque religieux, sortant de sa stalle lentement, s'avance : le premier salue profondément le sous-diacre qui attend et reçoit son salut, lui donne le baiser et le salue à son tour d'un salut réciproque, après l'en avoir rendu digne par cette consécration de la charité. Le premier religieux prend la place du sous-diacre et accomplit le même cérémonial à l'égard du second, puis celui-ci à l'égard du troisième et ainsi des autres, tous venant s'agenouiller ensuite successivement deux à deux sur le pavé du chœur. Quand je dis cérémonial je me trompe ; car si cela en avait la majesté et l'ordre, rien n'était plus exempt de la froideur et de la banalité qui s'attache à ce mot : chaque embrassement donné par ces saints religieux, croisant leurs têtes vénérables et posant leurs bras sur les épaules l'un de l'autre, respirait l'amour le plus vrai, le plus profond et le plus suave ; chaque salut donné et rendu était inspiré par le respect le plus pénétré, et faisait éprouver chaque fois, malgré la répétition, une émotion particulière et nouvelle et comme un divin rayonnement de dignité et de charité. Quand le dernier religieux eut ainsi reçu ce gage de fraternité et de respect, il traversa tout l'espace du chœur, et fut le porter dans l'avant-chœur à l'un des frères convers qui se le transmirent successivement de la même manière, jusqu'au dernier familier, et montèrent, à mesure, dans le chœur, à la suite des religieux, pour prendre part à la communion, tourner l'autel, et re-

venir insensiblement à leur place. Cette effusion de la divine charité, partant du cœur même de Jésus-Christ et descendant de son Prêtre à ses frères, ne s'arrêta pas au plus humble de ceux-ci; car tous, au sortir des saints offices, se répandant aux ateliers ou dans les champs, furent porter en quelque sorte *la Paix* de Dieu à tous les êtres de la nature, et en embaumèrent la création.

Et n'est-ce pas ce que chantait le Prophète royal dans ce beau cantique de la charité : « Qu'il est donc bon et « délicieux de ne faire tous qu'un comme des frères ! « C'est comme le parfum répandu sur la tête qui descend « sur toute la barbe, la barbe d'Aaron, qui descend jus- « qu'aux extrémités de ses vêtements, comme la rosée « du mont Hermon qui descend sur la montagne de « Sion. C'est là la bénédiction que le Seigneur a répandue « sur nous et sa vie à jamais [1]. »

Ainsi descend du Christ Jésus, vrai pontife Aaron, vraie tête de l'Église et de la création, vrai *Oint* du Seigneur sur qui la Divinité même répand l'onction de vie, tout cet honneur de société et de communion fraternelle que nous rendons à la Vierge et aux Saints, que nous nous rendons les uns aux autres, jusqu'aux infériorités de l'Église, jusqu'aux extrémités de la création qui est comme le vêtement sacerdotal sous lequel le Dieu pontife rend à son Père l'adoration et reçoit celle des créatures.

Tel est donc l'honneur, tel est le culte que nous rendons à la très-sainte Vierge en ce qu'il a de commun avec l'honneur que nous rendons aux Anges et aux Saints

[1] Ps. CXXXII, 1.

dans le ciel, aux enfants de Dieu sur la terre, et universellement à toutes les créatures. Il n'est pas autre pour elle que pour la plus humble de celles-ci ; en ce sens que c'est un honneur exempt de tout principe d'adoration, en ce sens aussi que c'est un honneur essentiellement *relatif*, et qui n'est religieux que parce qu'il est relatif, relatif à Jésus-Christ, à Dieu, que nous n'adorons que pour lui-même, et pour qui nous honorons tout ce que nous honorons. D'où suit que, pour s'inscrire contre le culte de la sainte Vierge, il faut s'inscrire contre tout honneur rendu à la créature naturelle en vue du Créateur, contre tout honneur rendu à la créature régénérée en vue de son Sauveur, contre tout honneur rendu à la créature glorifiée en vue de son Rémunérateur, et priver Dieu de tout cet honneur qui lui revient de ses ouvrages créés, régénérés et glorifiés, et pour lequel seulement il les a faits ; en un mot il faut faire taire le *Magnificat* universel de la création, depuis l'insecte qui le bruit sous l'herbe, jusqu'à la Vierge auguste qui le chante au-dessus des Séraphins.

§ III.

Du culte dû à la très-sainte Vierge en ce qui la distingue des autres Saints et de toutes les créatures.

I. — Cet honneur commun rendu à la créature en vue du Créateur doit être en raison de l'excellence dont il l'a douée, excellence qui est elle-même en raison de son rapport avec Lui.

De là, dans l'honneur commun que nous rendons aux

créatures, divers degrés mesurés sur la grandeur qu'elles tirent de leur rapport avec Dieu.

Ainsi, plus dignes d'honneur sont les créatures élevées à l'ordre de la grâce que celles qui sont restées dans l'ordre de la nature, et plus dignes d'honneur celles qui sont élevées à l'ordre de la gloire que celles qui sont encore dans l'ordre de la grâce; parce que plus immédiat et plus vivant est le rapport qui les unit à la Souveraine Excellence.

Et dans chacun de ces ordres principaux, de nature, de grâce et de gloire, sont divers degrés, sur lesquels, d'après le même principe, doit encore se graduer l'honneur commun. Ainsi l'homme fait à l'image de Dieu a été couronné d'honneur et de gloire entre tous les ouvrages de la nature; le chrétien élevé à la dignité d'enfant de Dieu est plus consacré entre les hommes à raison des grâces qu'il a reçues et de sa fidélité à leur faire porter des fruits de vertu et de sainteté. Les Saints et les Anges, transférés ou créés dans la gloire de Dieu, occupent des trônes de béatitude et de splendeur dont la hiérarchie va s'élevant à raison de leur rapprochement du Roi de gloire Jésus-Christ, par la prédestination, la sainteté et le ministère qui les rattachent à ce divin Chef.

De ces prémisses je conclus que s'il est un être que Dieu ait manifestement élevé au-dessus de tous les autres, par un rapport de nature, de grâce et de gloire avec lui, tel, qu'il épuise en quelque sorte tout ce qu'il peut faire à une simple créature, cet être merveilleux devra être l'objet d'un culte qui épuise tout honneur fini et relatif.

Telle est la très-sainte Vierge:

Ici se pressent toutes les raisons, toutes les considérations, toutes les vues que nous avons déployées dans les deux premiers traités de cet ouvrage, et qui ne sont que quelques pâles rayons de la gloire que nous avons voulu célébrer. Concentrons-les dans un rapide aperçu.

II. — Elles se résument toutes dans cette parole que Dieu lui-même a fait entendre par la bouche de Celle à qui elle s'applique : *Fecit mihi Magna qui Potens est. Magna... Potens...* Dieu m'a fait des choses si grandes que leur nom est grandes, *Magna*, et que leur mesure est le Tout-Puissant, *qui Potens est ;* et le Tout-Puissant y mettant toute la force de son bras, *fecit Potentiam in Brachio suo.*

Quelle incommensurable idée ces étonnantes paroles ne nous donnent-elles pas de la grandeur de Marie !

Et cependant que sont-elles, que seraient toutes les qualifications, toutes les expressions de la langue la plus hyperbolique et la plus enthousiaste que des bégaiements et des balbutiements, auprès de la simple réalité ?

Supposons, en effet, que vous ne sachiez pas quel est cet honneur que Dieu a fait à Marie. Je vous le donne à concevoir. Bâtissez sur ce *Magna* et sur ce *Potens* toutes les conjectures, toutes les hypothèses de l'imagination la plus inventive et la plus hardie. Accumulez grandeur sur grandeur, privilége sur privilége. Partant des plus riches créations de la nature, parcourez, traversez tous les degrés de la grâce et de la gloire, les Saints, les Confesseurs, les Martyrs, les Apôtres, les Prophètes, les Patriarches; montez par delà tous les Anges, tous les Chérubins, tous les Séraphins, tous les Trônes, toutes les Vertus, toutes les Puissances. De toutes ces

grandeurs créées, de toutes ces excellences et de toutes ces dignités composez une seule grandeur et une seule dignité. A quelle distance serez-vous encore de la grandeur et de la dignité de Marie? A une distance inexprimable.

Mais enfin, me direz-vous, de quoi s'agit-il? Marie est-elle ou n'est-elle pas une créature?

Oui, Marie est une créature, et qui plus est la plus humble de toutes les créatures, mais une créature qui, pour cela même, est, entendez-le bien, LA MÈRE DU CRÉATEUR..... DE DIEU. Voilà sa dignité. Mesurez-la si vous le pouvez.

Saint Paul, voulant exprimer la grandeur de Jésus-Christ, dit de lui qu'*il est autant élevé au-dessus des Anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. Car*, ajoute-t-il, *qui est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils?* — Et qui est l'Ange aussi à qui Dieu ait dit : Vous êtes ma *Mère?* Mère, dès lors, autant élevée au-dessus des Anges que ce nom est plus excellent que le leur. Et combien en effet ne doit-elle pas voir tous les chœurs des Anges s'incliner devant elle dans la gloire, celle qui, dans sa mortalité et avant sa maternité même, a reçu leurs hommages dans l'Archange député de Dieu!

Et qu'on ne murmure pas ici le mot d'exagération, si l'on est chrétien; car Marie est Mère de Dieu aussi vrai que son Fils est Dieu.

Sans doute, et c'est ici le caractère distinctif qui sauve la grandeur de Marie de tout péril d'idolâtrie, c'est *par grâce* qu'elle est Mère de Dieu et non par nature; par la grâce de l'abaissement du Fils de Dieu dans son sein; mais grâce dont le propre est d'unir pro-

portionnellement son sujet à son Auteur, anéantissement dont l'effet est d'élever proportionnellement à Dieu tout ce à quoi il s'abaisse.

Ainsi, au-dessus de Marie, l'humanité qu'elle a fournie au Verbe a contracté avec Lui une suprême union qui va jusqu'à rendre cette humanité adorable. Le même anéantissement qui fait le Dieu homme fait l'homme Dieu en Jésus-Christ.

Aucune union, sans doute, n'est comparable à cette première union ; parce qu'elle est *personnelle*, et que comme c'est la personne entière qui reçoit l'honneur, l'adoration qui est due au Fils de Dieu comprend la nature humaine qu'il s'est *personnifiée*. Rien de pareil dans la sainte Vierge, parce qu'elle n'est pas personnifiée à Jésus-Christ.

Mais si, pour ce motif, elle n'est pas adorable, elle est honorable pour le motif de l'union que la grâce de sa Maternité lui a fait contracter avec son Fils, et dans la rigoureuse proportion de cette union.

Cette union est la seconde, comme venant immédiatement après celle de l'humanité à la Divinité en Jésus-Christ. Mais elle est la première entre toutes celles qui viennent ensuite, qui rattachent les membres vivants de Jésus-Christ à ce divin Chef et constituent le corps universel de l'Église. Et qu'elle leur est supérieure ! qu'elle est sublime et incomparable ! Car enfin, remarquez-le bien, et ceci est rigoureusement logique, la maternité fait de la mère et de son fruit une seule chair, laquelle est autant, ce semble, la chair de la mère que la chair de l'enfant : non pas absolument sans doute, parce que la personne de l'enfant s'approprie dans la chair de la mère une chair qu'il fait sienne, et que celle-là fournit et nourrit ;

mais quelle communion de vie que celle qui va jusqu'à un même sang, une même pulsation, un même souffle ! Si bien qu'on a pu dire que la maternité de Marie n'était guère moins unie à l'humanité de son divin Fils que celle-ci l'était à la divinité, et que saint Thomas, toujours si mesuré, a dit que, par l'opération de sa maternité, Marie confine en quelque sorte à la Divinité : *Sua operatione fines Divinitatis propinquius attingit*[1].

Dirait-on que c'est attribuer à un état physique des effets spirituels et moraux qu'il ne comporte pas ; que c'est par l'âme, par l'esprit, par la sainteté que nous sommes unis à Dieu, et que tout cela n'a rien à voir avec une connexion purement charnelle ?

Je demande pardon à ceux d'entre les chrétiens à qui je peux prêter une pareille objection, tant elle suppose d'irréflexion ou d'ignorance. Le seul mot *Incarnation* la fait disparaître. Pourquoi Dieu s'est-il fait chair si ce n'est parce que, *par sa chair*, il devait nous faire esprit? La chair, l'humanité du Verbe est donc le lien qui nous unit à sa divinité, et Marie était par conséquent unie à la Divinité dans la proportion où elle était unie à l'humanité de son divin Fils.

Et puis, oublierait-on que cette humanité était elle-même formée du *Saint-Esprit* en Marie ; que la maternité de Marie était sainte, virginale, divine ; qu'elle était l'effet de la vertu du Très-Haut et de la coopération de Marie elle-même, de la foi, de la charité, de l'humilité, de la sainteté en un mot, dont la plénitude lui avait déjà valu les hommages du Ciel même ?

C'est au naturel sans doute que Marie est la Mère de

[1] Div. Thom., I part. 9, 25, *a b*.

Jésus, que le Fils de Dieu est son Fils ; mais naturel qui a été l'effet, en elle, d'une opération surnaturelle, pour en être le principe dans le monde, à commencer par elle qui, la première, par anticipation et d'une manière incomparable, en a reçu la grâce dans son intégralité.

Marie, en un mot, est la *Fille de Dieu* dans la proportion où elle en est la Mère ; elle a été comblée de grâce dans toute la plénitude qui était nécessaire pour en enfanter l'Auteur. Elle a été revêtue de lui comme elle l'a revêtu ; et c'est ainsi qu'elle nous est montrée dans la vision de Pathmos : *Amicta sole*, vêtue du soleil.

Ainsi dans cette dignité unique de Mère de Dieu, se trouve comprise et nous devons honorer à un égal degré celle de Fille de Dieu.

Celle d'*Épouse* de Dieu en sort aussi nécessairement et à double titre : en premier lieu, parce que la Vertu du Très-Haut qui l'a rendue Mère du Verbe est la même que celle qui engendre ce Verbe dans les profondeurs de la céleste Paternité, et qui, par Marie, se l'est donné pour Fils dans le temps comme elle l'avait pour Fils dans l'éternité ; en second lieu, parce que, avec Jésus-Christ comme *Premier-né*, le Père s'est donné par Marie tous les hommes rachetés pour enfants.

Dans sa divine Maternité, Marie s'offre encore à nos hommages comme le *Sanctuaire du Saint-Esprit*, puisque c'est en elle, comme dans le vivant atelier, si j'ose ainsi dire, de ses opérations, que Dieu a ouvré l'Œuvre de ses œuvres, en vue duquel il a tiré celles-ci du néant et nous a prédestinés à sa gloire ; ce qui fait de Marie, coopérant à ce grand ouvrage, la Mère des élus et la cause seconde de la création.

Enfin, à ces grands titres de Marie à notre culte, il faut joindre ceux de *Reine*, Reine des Anges et des Saints; spécialement des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Vierges, des Confesseurs, des Docteurs, de chaque Ordre de sainteté qui a fleuri et qui fleurira à jamais dans l'Église; Reine et Mère de l'Église, Reine et Dame des royaumes, de toutes les créatures et de l'univers. Titres qui sont aussi *solides* qu'ils sont glorieux, comme ces simples raisonnements, développés ailleurs, suffisent à le démontrer :

D'une manière générale, Marie est Reine, parce qu'elle est la Mère du Roi, la Fille du Roi, l'Épouse du Roi, le Trône et le Pavillon du Roi. Et d'autant plus Reine à tous ces titres, que c'est au *Fiat* de sa foi et de son humilité que le Fils de Dieu a voulu devoir cette Royauté; et qu'elle a partagé avec Lui tous les travaux, tous les combats, toutes les souffrances par lesquels il l'a conquise.

D'une manière particulière, Marie est Reine des Anges et des Saints, parce que toutes les grâces, toutes les gloires dans lesquelles les Anges ont été créés et les Saints édifiés ont eu leur plénitude en Marie comme dans leur Océan; puisqu'elles y ont été non-seulement dans leur Auteur Jésus, mais dans la production de leur Auteur.

D'une manière spéciale, Marie est la Reine de chaque Hiérarchie angélique et de chaque Ordre de sainteté, parce que dans cette plénitude de grâce dont elle a été comblée, Marie a reçu toutes les grâces spéciales qui la constituent la Première dans chacun de ces Ordres et Hiérarchies; et que c'est par elle que ces grâces ont passé et qu'elles passent toutes dans leurs rayonnements et leurs applications.

Marie est Reine et Mère de l'Église : la première elle a été l'Église au pied de la Croix et dans tout le cours de la vie de son divin Fils; parce que la première elle en a gardé et repassé dans son cœur tous les mystères; la première elle a été le ministre de ses grâces spirituelles et temporelles; la première elle a enfanté les chrétiens, l'Église même, qui ne fait que réaliser dans le cours des siècles l'œuvre de sa Maternité, et qui la couronne des étoiles de l'Apostolat.

Marie enfin est Reine et Dame de tous les royaumes, de toutes les créatures et de l'univers, soit toujours parce qu'elle est la Mère de leur Créateur, de Celui qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires, du Roi par qui toutes choses vivent; soit parce que tout l'ordre de la nature, n'ayant été fait et n'étant mû que pour l'ordre de la grâce et de la gloire, est une dépendance de sa Souveraineté, et se courbe sous ses pieds comme le croissant de la lune.

Ainsi donc Mère, Fille, Épouse du Très-Haut, Sanctuaire de ses opérations; Reine des Anges et des Saints; Reine et Mère de l'Église; Reine et Dame du ciel et de la terre. Que de grandeurs! Que de gloires! Quels honneurs ne lui sont pas dus et qui peut en calculer la portée, puisqu'elle doit être celle de ces gloires mêmes et de ces grandeurs!!!

A cette vue, nous ne pouvons nous défendre d'un tressaillement d'enthousiasme. Marie elle-même, dans l'abîme de son humilité, l'a ressenti, *exultavit*, et l'a communiqué au monde qui, de génération en génération, la redit Bienheureuse, et la glorifie dans le Seigneur.

Ce n'est pas que dans cette juste exaltation nous ra-

battions rien de ce que nous avons dit précédemment, savoir que les honneurs dus à Marie ne doivent pas être *d'un autre ordre* que ceux que nous rendons aux Anges et aux Saints, et même aux fidèles vivant sur la terre ; mais ce sont ces honneurs à la plus haute puissance : ce qu'il faut reconnaître, à moins de nier deux choses dont l'évidence a été posée, l'une qu'un honneur est dû à la créature en vue du Créateur, aux fidèles et aux saints en vue de Jésus-Christ; l'autre que cet honneur doit être mesuré sur son principe, qui est l'excellence que la créature tire de son rapport avec Dieu.

Le rapport de Marie avec Dieu prime tous les rapports religieux des autres créatures; son culte doit donc primer également tout culte secondaire et inférieur à celui de Dieu.

Il faut même dire que ce rapport de *Mère de Dieu* et tout ce qu'il contient est tellement spécial et hors ligne, il est non-seulement tellement au-dessus, mais tellement à part, que le culte qui lui est dû doit être un culte *unique* comme sa dignité.

Dans cette distance infinie qui reste encore et qui restera toujours entre la créature la plus élevée et le Créateur, Marie occupe une place si sublime, qu'elle est moins la première que la seule : « Plus distante, « dit Gerson, en dignité et en gloire du Séraphin « que celui-ci ne l'est du Chérubin et de toute la « milice céleste, elle constitue à elle seule une hié- « rarchie qui est immédiatement la seconde au-des- « sous de la Trinité du Dieu suprême. » *Virgo sola constituat hierarchiam secundam sub Deo trino et uno hierarchiâ summâ : Plus enim distat Virgo à Sera-*

phim in dignitate et gloriâ quam Seraphim à Cherubim [1].

Voilà ce qu'il faut reconnaître comme la conséquence logique de l'éminente, de l'incomparable et incalculable dignité de Mère de Dieu.

III. — Mais en quoi une telle dignité peut-elle être encore commune avec celle des autres Saints dans une si prodigieuse sublimité?

En deux caractères, qu'il importe de bien observer : le premier, c'est qu'elle est comme la leur une dignité inférieure et relative par rapport à la souveraine grandeur de Dieu ; le second, c'est qu'elle n'est dans Marie, comme dans les Saints, que le privilége de la sainteté.

Le premier de ces caractères est manifeste dans tout le culte de Marie. Loin d'être effacé par les honneurs exceptionnels que nous lui rendons, il en ressort davantage. Ce que nous avons dit d'une manière générale en parlant du culte des Saints se voit au plus haut degré dans celui de la sainte Vierge. Son élévation, comme la leur, est fondée sur la *grâce* de Dieu et sur la *fidélité* de la créature : deux fondements qui proclament la munificence et la grandeur de Dieu dans ses Saints, l'un par ce qu'ils en reçoivent, l'autre par ce qu'ils lui rapportent. Et ces deux éléments de dépendance, étant en raison de leur élévation, éclatent au plus haut degré dans Marie. D'une part, en effet, Marie est *pleine de grâce*, elle n'est grande que parce que le Tout-Puissant *lui a fait* de grandes choses ; et plus ces grandes choses l'élèvent,

[1] Tract. 4, super *Magnificat*.

plus elles la montrent redevable au Tout-Puissant. Ce qui faisait très-bien dire à saint François de Sales que « la Vierge est *plus créature* de Dieu et de son Fils que le reste du monde, pour autant que Dieu a créé en elle beaucoup plus de perfections qu'en tout le reste des créatures ; et qu'elle est plus rachetée que le reste des hommes, parce qu'elle a été rachetée non-seulement du péché, mais de l'inclination même au péché. » Ainsi l'élévation de Marie glorifie Dieu plus que que toutes les créatures, puisque nulle créature n'a autant reçu. D'autre part, nulle créature ne rapporte plus à Dieu ce qu'elle en a reçu ; nulle n'est plus humble, nulle ne glorifie plus le Seigneur. Toutes les gloires de Marie, remarquez bien ceci, méritent d'autant plus nos hommages, et ces hommages sont d'autant plus pieux, que ces gloires consistent et se résument dans le ministère spécial de *Servante* de la gloire de Dieu. Marie n'est si fort glorifiée que parce qu'elle glorifie excellemment Dieu. Elle est le plus merveilleux instrument de *doxologie* qui se puisse concevoir : c'est là sa prédestination et sa fonction. Marie, c'est le *Magnificat*.

Et comme tout en Marie, telle que l'Évangile nous en a tracé la physionomie et que nous la personnifions sur nos autels, répond à ce ministère ! Comme elle l'emporte sur les autres Saints, par cette *commune* propriété, de renvoyer à Dieu la gloire ! Tous les autres Saints, en effet, se sont plus ou moins distingués par des actions éclatantes de sainteté, par des états surnaturels, par des miracles, par des institutions et des bienfaits qui ont pu leur attirer l'admiration et la reconnaissance des peuples, jusqu'à leur faire dresser des statues sur nos places publiques autant que sur nos autels ; leur vie est un en-

semble de *faits personnels* dont la gloire humaine s'empare et que la religion est souvent obligée de lui disputer. Dans la très-sainte Vierge, rien de tout cela. Comme on nous l'objecte, et comme nous le professons à la suprême gloire de cette Vierge sainte, elle n'a rien dit, elle n'a rien fait. Ce qui la distingue éminemment, c'est que rien ne la distingue que Dieu. Il ne faut pas chercher les faits de sa vie dans l'histoire, dans des *Actes* : cette vie est toute scellée dans les mystères du Christ; elle en fait partie et s'y réfère immédiatement, tirant de là toute sa grandeur, mais aussi toute sa dépendance. Marie est purement la Mère de Dieu. Toute à ce religieux ministère, elle n'est rien par elle-même qu'humilité, silence, adoration, consécration virginale et maternelle à l'Homme-Dieu : comme un réflecteur dont la cavité polie et pure de toute aspérité ne reçoit et ne concentre la lumière que pour la renvoyer avec plus d'éclat. Chose admirable! comme le Fils de Dieu, dans son état d'anéantissement et de victime, reflète la Majesté du Père, la Mère de Dieu, dans son état d'effacement et d'adoration, reflète la Majesté du Fils. En se montrant sa première adoratrice et servante, elle imprime en nous ces sentiments de toute la hauteur de sa dignité de Mère et de Vierge. Sans doute, au sens chrétien c'est ce qui l'élève elle-même au-dessus des Anges qu'un tel effacement et qu'une telle humilité dans une telle grandeur; mais c'est aussi ce qui, dans une élévation si prodigieuse, sauve son culte de tout accident possible d'idolâtrie, ou plutôt ce qui en fait, par excellence, un culte pieux.

Par ce premier caractère, d'être un culte essentiellement *relatif*, le culte de Marie rentre donc au plus haut degré dans celui de tous les autres Saints.

Le culte de Marie est encore *commun* avec celui des autres Saints, avons-nous dit, par un second caractère, c'est qu'en elle, comme en eux, la grandeur n'est que le privilége de la sainteté.

Nous avons déjà développé cette doctrine, dans la seconde partie de cet ouvrage, au sujet de ces paroles du Sauveur en réponse à la femme qui préconisait le sein qui l'avait porté et les mamelles qui l'avaient nourri : *Bienheureux* PLUTOT *ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent;* et de cette autre parole : QUICONQUE *fait la volonté de Dieu, écoute et observe sa parole, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère.* Sans reproduire ici une étude qu'on a présente ou qu'on peut relire, nous en tirerons cette application à notre étude actuelle, que ce que nous honorons en Marie, c'est la même grâce et la même sainteté qui est l'objet de notre culte dans les autres Saints. Ce n'est pas à un autre titre qu'elle est glorifiée. Son incomparable dignité de Mère de Dieu ne laisse pas, assurément, de contribuer, comme nous l'avons vu, à sa béatitude et à sa gloire, et de l'élever à un rang unique : mais comment? En ce que cette dignité lui a valu des grâces correspondantes, des grâces extraordinaires, dont elle a rempli la mesure par sa fidélité, par sa sainteté; en ce que sa Maternité a rehaussé le prix de son humilité. De sorte que ce que nous révérons dans son élévation, c'est la base commune de toute élévation : l'humilité, la sainteté. Élévation prodigieuse en Marie, parce que prodigieuse a été son humilité, l'ayant été en raison de cette élévation. Marie a été comme le fils d'un grand Monarque, prédestiné aux plus hautes splendeurs du trône entre tous les autres sujets de son Père, mais à qui celui-ci a voulu faire

gagner tous les grades de son élévation en le jetant au dernier rang, et qui là s'est montré le premier en soumission, en fidélité, en vaillance, en tous les mérites du dévouement et de la subordination ; mérites évidemment d'autant plus grands qu'ils étaient plus humbles, et d'autant plus humbles qu'ils étaient associés à un destin plus grand ; de sorte que, lorsque ce destin vient à se faire jour, ce soit moins la naissance de ce prince que son mérite qui soit glorifié, ou plutôt ce soit sa naissance justifiée par son mérite. Voilà ce que nous glorifions en Marie.

On le voit donc : c'est ce que nous glorifions dans les autres Saints, c'est ce qui, par proportion, peut être glorifié en chacun de nous. Chacun de nous est comme le simple soldat qui, selon le mot d'un roi de France, porte un bâton de commandement dans son havre-sac. Dans notre condition de chrétien, nous portons ainsi une couronne, un royaume. Ce royaume souffre violence ; mais il nous est assuré : à nous de le ravir. Ainsi Marie l'a ravi par un chemin qui nous est ouvert après elle. Nous courons la même fortune. La loi selon laquelle Dieu lui faisant justice a relevé les abaissements volontaires de son humilité, n'a point été une loi particulière pour elle, mais une loi universelle pour tous les hommes : QUICONQUE *s'humilie sera exalté* : — QUICONQUE *fait la volonté de Dieu et observe sa parole, celui-là est*..... MA MÈRE.

Ainsi ce que nous honorons dans Marie c'est le chrétien glorifié, élevé au faîte de sa destinée : c'est une élévation proportionnellement commune à tous les chrétiens, à l'humanité, à la création. Loin d'être jaloux et chagrins de sa gloire, nous devons la préconiser

à l'envi comme celle de notre race ; nous devons la célébrer comme la nation juive célébrait Judith, chantant autour d'elle : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, « vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre « race [1]. »

La gloire que nous a portée l'Incarnation du Verbe,— que l'on remarque bien cet aperçu, — consiste dans l'élévation de l'homme par l'abaissement de Dieu. Or, en Jésus-Christ, nous avons l'abaissement de Dieu, mais nous n'avons pas proprement l'élévation de l'homme, en ce sens que le Fils de Dieu n'a pris que la nature et non une personne humaine, et que c'est la personne qui est le sujet de l'élévation. Aussi n'a-t-il pris notre nature que pour communiquer à nos personnes la sainteté et la gloire qu'il lui conférait ; et c'est en cette communication personnelle que consiste proprement l'assomption de l'humanité. Or c'est dans Marie et par Marie qu'a lieu, au premier chef, cette communication, qui nous est ensuite distribuée. C'est en elle que s'est opérée au plus haut degré l'*Assomption* de l'humanité correspondante à l'Incarnation du Verbe. C'est par elle que Dieu a voulu rattacher le monde inférieur au monde supérieur, comme il a voulu rattacher par Jésus-Christ le monde supérieur au monde inférieur. Par là nous pouvons mesurer la grandeur de Marie, soit du côté de Dieu, soit du côté des créatures. Du côté de celles-ci elle est la Première. Ce n'est pas Dieu qui est le premier, ce serait un blasphème de le dire, puisque ce serait le classer parmi les êtres contingents. Ce n'est pas même Jésus-Christ, car, à moins de tomber dans l'Arianisme, il faut adorer

[1] Judith, xv, 10.

en lui Dieu même, n'étant le premier que par assimilation de notre nature. Mais Marie est réellement la *Première des créatures*, et à un degré qui exclut tout rapprochement. Dans cette élévation, elle ne saurait être trop honorée, puisqu'elle est la première. Elle ne saurait non plus devenir jamais un objet d'idolâtrie, parce qu'elle n'est *que la première*, et même la première parce qu'elle s'est mise *la dernière*.

Pour reprendre la figure, ou plutôt la mystique vérité de ce *corps* de l'Église universelle dont les élus sont les membres et dont Jésus-Christ *est le Chef, de qui, par les ligatures et les jointures, tout le corps tire sa subsistance et son accroissement*, il faut dire que, dans cette merveilleuse structure, Marie est le cou, qui porte la tête, qui lui est joint immédiatement, et par qui toutes les autres parties lui sont jointes. L'honneur de ce rapport immédiat lui est propre; mais par elle il devient commun, par elle tous les membres inférieurs sont glorifiés, et le corps entier, l'Église, le monde monte s'unir à son Chef pour glorifier par lui son Auteur et en être béatifié.

Et maintenant, comment Celle par qui tout est glorifié et béatifié ne serait-elle pas glorifiée et béatifiée?

Que si elle doit l'être, comment le serait-elle autrement que dans la proportion de sa dignité et de sa fonction?

Que si elle doit l'être dans cette proportion, comment pourrait-elle l'être trop? comment pourrait-elle l'être assez?

IV. — Car enfin, vous qui craignez toujours de passer la mesure de l'honneur dû à Marie, vous ne l'honorerez jamais autant que Dieu, dont le jugement doit être

la règle de tous les nôtres, l'a honorée, en la faisant, entre toutes les créatures célestes et terrestres, sa Mère, son temple, et l'ouvrière de ses desseins. Vous ne lui rendrez jamais un culte qui approche, je ne dis pas de celui que lui ont rendu de tout temps les Justes, les Docteurs, les Pères, les Apôtres, les Prophètes, les Patriarches, Élisabeth, l'Ange, les plus sublimes esprits du ciel et de la terre, mais le Fils de Dieu en personne, lorsque, de concert avec le Père et le Saint-Esprit, il l'a prédestinée de toute éternité à son union avec le monde, lorsqu'il l'a préservée entre tous les enfants d'Adam de la souillure originelle, lorsqu'il a suspendu à son consentement le grand ouvrage de son Incarnation, en vue duquel il avait fait celui de la Création ; lorsqu'il a été conçu divinement dans son sein à la vie humaine, qu'il n'a fait avec elle qu'une même chair, et qu'il est né d'elle sans blesser sa virginité ; lorsqu'il a honoré sa Maternité par la soumission prolongée de son enfance, de sa jeunesse et de sa virilité ; et enfin lorsque, mourant pour vous, il l'a associée à toutes ses souffrances, pour l'associer à tous ses droits sur nos cœurs, et que, toute consacrée par ce divin partage, il en a fait votre Mère comme elle était la sienne, et vous a légué à remplir envers elle ce même culte filial qu'il lui avait rendu.

Comment, après cela, pourriez-vous décliner une obligation que lui-même, tout Dieu qu'il est, a si fidèlement remplie, et dont il vous a légué le précepte formel avec l'exemple : *Voilà votre Mère !* Elle est la mienne, et à ce titre elle a droit, de votre part, à tous les honneurs ; mais, pour que vous ne puissiez en douter, je la fais *Vôtre*, comme elle le devient, en effet, en vous enfantant à ma vie par sa compassion à ma mort ; je vous constitue

son Fils; et je fonde par là le culte que vous lui devez à jamais.

Ce culte d'honneur est par là au plus haut degré un culte de *charité*, d'amour. Il l'est déjà par ce qu'il a de commun avec celui des autres Saints, comme nous l'avons vu à la fin du précédent paragraphe; mais en ce qu'il a de propre il l'est bien davantage; car il n'est pas seulement un culte de charité fraternelle, il est un culte d'amour filial.

Un culte d'amour filial pour notre Mère, pour la Mère de Jésus notre Dieu.

Pour notre Mère, titre sacré qui est inscrit dans celui de notre dignité de frères de Jésus-Christ et d'enfants de Dieu; qui est écrit surtout au pied de la croix, et qui nous lie envers elle par tous les sentiments de piété, de tendresse, de reconnaissance, de confiance, de recours et d'abandon filial que Dieu a mis entre l'enfant et la Mère, élevés à la hauteur d'une telle Mère, et du Dieu qui a voulu, le premier, en être le Fils.

Culte d'amour filial envers la Mère de ce Dieu, comme telle : caractère du culte de Marie qui en est le fondement, le résumé, le correctif. Révérer et aimer Marie comme *Mère de Dieu*, non-seulement ce n'est pas diminuer le culte de Dieu de ce culte de Marie, comme on le prétend avec une étrange méconnaissance du cœur humain, mais c'est évidemment l'en accroître : c'est honorer et aimer Jésus d'un culte plus large, plus profond, plus humble et plus délicat. Car, enfin, ce pour quoi une chose est telle est d'autant plus tel lui-même, et, honorer une personne à cause d'une autre, c'est d'autant plus honorer celle-ci. Jésus est d'autant plus honoré, que, *pour lui*, sa Mère est plus honorée. Tout

l'honneur que nous décernons à la Mère reflue ainsi vers le Fils qui le lui vaut [1]. D'où il faut conclure que l'exagération n'est pas possible, en quelque sorte, dans le culte de Marie, tant qu'on ne l'honore pas à cause d'elle-même, mais à cause de son Fils; parce que, ce qui ne lui conviendrait pas en propre, conviendrait à ce Fils pour qui nous le lui adressons [2]. Et combien cette manière d'honorer le Fils n'est-elle pas plus large et plus élevée, précisément parce qu'elle est indirecte et prise de plus loin ! Aussi ne se proposant que de louer Jésus-Christ, la femme de l'Évangile ne trouve pas de mode plus expressif et plus solennel que d'exalter le sein qui l'avait porté et les mamelles qui l'avaient nourri : *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti !* Manière enfin d'honorer et d'aimer Jésus plus tendre et plus délicate, et surtout plus humble et plus pénétrée de foi : comme celle de cette autre pauvre femme de l'Évangile atteinte d'un mal qui avait épuisé tout l'art des médecins, dévoré sa fortune en traitements, et n'avait fait que s'aggraver, qui, ayant entendu parler de Jésus, vint dans la foule qui le pressait, s'en approcha par derrière et toucha son vêtement, disant: « Si je peux *seulement* toucher le bord de son vêtement je serai guérie, » et le fut en effet au même instant par une vertu sortie de Jésus qui, se retournant vers cette femme toute saisie de crainte, lui dit : « Ma fille, votre foi vous a sauvée; allez en paix, et soyez guérie de votre mal [3]. » Et cette manière

[1] Omnis honor impensus Matri redundat in Filium. S. Jérome.

[2] Si Mariæ non congruit, congruit Filio quem genuit. S. Augustin.

[3] Marc, v, 25-34.

de témoigner la foi en Jésus et d'en ressentir les grâces était pratiquée généralement par tous les malades, qui, en quelque lieu qu'il entrât, dit l'Évangile, se faisaient porter sur son passage, le priaient qu'il *leur permît de toucher seulement le bord de son vêtement*, et soudainement étaient guéris.

Ainsi, par le culte de Marie, qui est comme le vêtement de Jésus, nous le touchons d'une manière plus délicate, plus humble, et par cela même plus efficace.

Toutes ces raisons d'honorer Marie que nous n'avons pu que présenter, et bien d'autres que nous avons dû laisser à la méditation du lecteur, animent son culte, attirent les multitudes au pied de ses autels, en même temps qu'elles font de ce culte la prédilection des esprits les plus élevés et des âmes les plus tendres. Les temps se succèdent avec des vicissitudes effroyables; les opinions, les mœurs, les institutions, les empires, les sociétés s'écroulent et se renouvellent; les fondements de la terre sont ébranlés, et ses habitants, emportés par un mouvement de plus en plus rapide, courent à des avenirs inconnus : mais le culte de Marie reste, survit et grandit au-dessus de toutes ces agitations, et chaque génération en passant la proclame *Bienheureuse.*

Marie vit au plus haut degré, dans ce culte, dans cette béatification incessante et universelle qui de la terre monte au ciel où elle en reçoit l'hommage avec celui de tous les Anges et de tous les Saints. Elle vit d'autant plus ainsi du haut de sa gloire que, même du fond de son humilité, elle avait conscience de cette incomparable destinée et la prophétisait. Elle se voyait acclamée Bienheureuse par toutes les générations qui devaient se suc-

céder : *Beatam me dicent omnes generationes*. Elle vivait par avance de cette vie de gloire que l'accomplissement ne fait que réaliser. Et comme elle en vivait avant l'accomplissement dans la prophétie, elle en vit après la prophétie dans l'accomplissement : l'un et l'autre étant l'effet d'un même esprit, d'un même transport, d'une même vie.

Et quelle n'est pas la puissance et le souffle de cet Esprit de Dieu, qui pousse, qui porte les humains à ce culte filial envers Marie, pour que la bouche la plus ennemie lui ait un jour obéi en ces paroles mémorables que nous tenons à rappeler :

« Que ce ne soit pas *seulement* de langue et en pa-
« roles que l'honneur lui soit rendu, ou par des génu-
« flexions et des prostrations, par des érections de sta-
« tues et d'images, ou par des édifications de temples,
« toutes choses que font *même* les impies ; mais de
« toutes les forces de notre être, du fond de l'âme, de
« pensée ou de bouche, en vérité et devant Dieu disons-
« lui donc : O Bienheureuse Vierge[1] ! »

Prenons acte de ce transport de Luther pour le culte de Marie, et tirons-en la juste application de cette antique décision de l'Église :

« Que celui qui refuse de proclamer Bienheureuse
« au-dessus de toutes les créatures et de toute la nature
« humaine, réserve faite de Celui qui a voulu prendre
« cette nature dans son sein, la vénérable et toujours
« Vierge, Mère de Notre-Seigneur, qui refuse de

[1] Martini Lutheri *super Divæ Virginis Mariæ canticum Commentarii*, Oper., t. V, p. 85. Witteberge, 1554. — Voir le texte cité à la page 249 du second volume de cet ouvrage.

« l'honorer et de la révérer, que celui-là soit ana-
« thème[1]. »

[1] Quisquis Beatam super omnem creaturam, et naturam humanam, absque eo qui genitus est ex ea, venerabilem semperque Virginem, Matrem scilicet Domini nostri non honorat, atque adorat, anathema sit. — In Collectanei Anastasii Bibliothecarii de Exilio S. Martini Papæ, p. 73.

CHAPITRE III.

CULTE D'IMITATION.

I. — La très-sainte Vierge ne vit pas seulement dans l'Église par cette béatification universelle qu'elle recueille de tous les points de la création sur le trône de sa divine Maternité. Elle y vit encore par le culte d'imitation dont elle est l'objet, par la contemplation de ses vertus, par leur rayonnement et leur reproduction dans les âmes, par la purifiante influence de sa virginale figure dans le Christianisme et dans l'humanité.

Ce culte d'imitation, la religion l'a pris dans les sentiments les plus purs et les plus élevés de l'âme humaine, et elle l'a surnaturalisé et universalisé en des types que l'antiquité païenne ne connaissait pas, *les Saints*, formés sur l'archétype divin, l'Homme-Dieu.

Dans l'admirable péroraison de la *Vie d'Agricola*, burinée en airain dans la mémoire de tous ceux qui l'ont lue, Tacite, élevé par le souffle religieux de sa piété filiale envers ce grand homme, s'écrie : « Jouis, ô Agri-« cola, du grand repos, et nous, ta maison, ramène-« nous de nos regrets stériles à la ferme contemplation « de tes vertus.... Voilà les vrais hommages par lesquels « la tendresse des proches doit consacrer la mémoire « d'un père, s'attachant à sa gloire et aux traits de son « âme bien plus qu'à ceux de son corps; non que je « veuille interdire ces images que nous retracent le « marbre et l'airain, mais les représentations de la figure

« sont frêles et périssables comme la figure elle-même, « au lieu que les traits de l'âme sont ineffaçables ; et « cette âme, ce n'est point avec un art et une matière « étrangère à nous, c'est dans nous, par notre propre « caractère qu'on peut en retenir et en garder l'em- « preinte. »

Ce que Tacite disait si éloquemment de son beau-père à sa maison, ce que chaque maison, dans le sanctuaire de ses foyers, garde et s'exerce à reproduire des mémorables vertus, des traits de l'âme de quelqu'un des siens, d'un père vénéré, d'une sainte mère, le Christianisme, avec une céleste grandeur, le propose et le dit de Dieu même au genre humain ; à nous tous, hommes rachetés, qui, par Jésus-Christ, sommes les proches et les enfants de Dieu, ses commensaux et *sa maison*[1]. Il nous adresse ces étonnantes paroles : SOYEZ PARFAITS COMME VOTRE PÈRE CÉLESTE EST PARFAIT.

II. — Mais cette vocation à la perfection même de Dieu, adressée à l'homme misérable, eût été une cruelle ironie ou une folle provocation, si le Christianisme ne l'eût facilitée par un moyen et par un secours dont la sagesse et l'efficacité ne révèlent pas moins la Divinité que la hauteur de l'entreprise.

Ce moyen, c'est l'humanité du Verbe ; ce secours, c'est sa Grâce.

L'homme chétif ne pouvant évidemment saisir cette invisible et infinie perfection de Dieu et s'y élever, cette perfection même s'est inclinée vers lui, elle s'est coulée dans un moule humain pour lui devenir un moule divin

[1] Quæ Domus sumus nos. Ad *Hebr.*, III, 6.

dans lequel il n'aurait ensuite qu'à se transformer lui-même. Dieu s'est fait homme afin que nous n'eussions qu'à imiter un homme pour imiter Dieu. *Qui me voit*, disait ce divin modèle, *voit mon Père* [1], et par là n'a qu'à faire ce que je fais pour l'imiter; l'imiter dans toute sa perfection assortie à la condition humaine. Car, remarquez bien cette belle économie : la perfection de Dieu, outre son invisible sublimité, n'était pas assortie à notre condition, ne revêtait pas la forme des vertus qui sont de notre ressort : l'humilité, la patience, l'obéissance, la chasteté, l'abnégation, etc., parce que ces vertus supposent une dépendance et des épreuves qui ne peuvent se concevoir en Dieu. Il fallait donc que Dieu même vînt pratiquer ces vertus devant nous, et pour cela se fît homme, en restant Dieu, pour que nous eussions la sainteté même de Dieu exprimée en vertus humaines.

C'est ce merveilleux modèle que nous voyons en Jésus-Christ. Sans doute, pour le réaliser en nous, il y faut de plus l'opération de sa grâce; mais comme il y faut aussi notre coopération, il convenait qu'il nous devînt saisissable, et pour cela semblable.

Le Fils de Dieu s'est donc fait homme, non-seulement pour nous *racheter* par son sacrifice, mais pour nous *édifier* par son exemple.

Ainsi s'est posée en exemple à l'humanité la perfection même de Dieu en homme; et sur elle, sur cet archétype divin, l'humanité, si dégénérée, s'est rectifiée en un seul type, le type chrétien. Tout y a passé, et le mol Asiatique, et le Grec raffiné, et le Romain altier, et le Germain

[1] Joan., XIV, 9.

indompté, et l'Indien timide, et le sauvage même le plus déprimé : l'homme a été refait chrétien ; si bien que là où il n'est pas encore chrétien, on peut dire qu'il n'est pas homme.

III. — Mais pour s'humaniser et se vulgariser ainsi, la divine perfection a employé des moyens encore plus appropriés à la faiblesse et à la diversité humaines.

En Jésus-Christ le sujet est Dieu : et bien qu'il se soit fait homme, les vertus qu'il a déployées, s'appuyant sur un fonds divin, paraissaient de difficile accès à l'imitation proprement humaine. Entre lui et nous, il convenait donc qu'il réalisât des exemplaires d'imitation dont le fonds fût entièrement le nôtre, et qui, formés d'après lui, nous offrissent des reproductions de sa sainteté appropriées à la diversité de nos caractères et de nos conditions, et dont nous ne pussions pas décliner la complète similitude.

C'est ce que, par des opérations supérieures de sa grâce, il a fait dans les Saints. Les Saints sont, par rapport à Jésus-Christ, comme des prismes, par rapport à la lumière ; ils décomposent l'éclat de sa sainteté en diverses couleurs amies des yeux, en diverses perfections accommodées à notre nature. Jésus-Christ se réfracte dans les Saints comme dans autant d'étoiles du firmament de la sainteté, comme dans autant de fleurs du jardin de l'Église, afin que, selon nos inclinations et nos caractères, nous puissions trouver en eux des exemples à cueillir, à contempler et à imiter, et par cette imitation secondaire et partielle, nous élever au céleste original de toute perfection. C'est ce que saint Paul enseignait, en se proposant lui-même en exemple aux premiers Chré-

tiens : *Soyez mes imitateurs*, leur disait-il, *comme je le suis du Christ*. C'est ce que saint Augustin se disait à lui-même pour s'encourager par l'exemple des Saints : *Ne pourras-tu pas*, se disait-il, *ce qu'ont pu ceux-ci et ceux-là ?*

C'est toujours Jésus-Christ et ce n'est que Jésus-Christ que nous imitons, puisque nous n'imitons dans les Saints que ce qu'ils ont imité de lui, ce que lui-même a mis en eux de sa sainteté : mais c'est cette sainteté tempérée et assortie à tel ou tel état, à telle ou telle condition particulière de l'humanité, comme, en lui, la perfection même de Dieu est assortie à la condition générale de l'humanité.

De là le culte d'imitation dont les Saints sont l'objet, culte où ils sont pris pour *patrons* ou modèles d'imitation du divin Modèle.

IV. — Or, dans ce culte d'imitation, la très-sainte Vierge a une importance égale à son élévation dans le culte d'honneur, puisque ce culte d'honneur n'est fondé, comme nous l'avons vu, que sur l'élévation de sa sainteté.

Reine des Saints, elle nous offre, entre eux et Jésus-Christ, la plénitude de sainteté dont ils n'ont que des portions et des parcelles.

Ce n'est pas que cette plénitude de sainteté aille se confondre avec celle de Jésus-Christ : ce sont deux saintetés et deux plénitudes bien différentes ; car en Jésus-Christ c'est la sainteté incréée et la plénitude infinie, et en Marie c'est une sainteté créée et une plénitude finie ; mais qui cependant est une plénitude, et comme un Océan, en ce qu'elle réunit tout ce qui a été départi de

sainteté à toutes les créatures humaines et angéliques ; et en ce qu'elle a pour étendue et pour mesure l'incommensurable dignité de Mère de Dieu.

La même économie qui a porté la divine perfection à se fractionner dans les Saints en traits divers dont l'essai nous élevât à Jésus-Christ, lui a fait créer dans Marie la réunion de tous ces traits, le *portrait* achevé de Jésus-Christ.

Et assurément une telle création est tellement justifiée par la gloire de Jésus-Christ et celle de l'humanité, qu'elle se ferait deviner si elle était inconnue et désirer si elle n'existait pas. Jésus-Christ, Notre-Seigneur, étant venu nous communiquer la divine perfection, il était de sa gloire et de la nôtre que ce grand dessein trouvât dans l'un de nous sa complète et suprême réalisation. Supprimez par la pensée la très-sainte Vierge, et Dieu sera admirable encore, sans doute, dans ces myriades de Saints et de créatures angéliques en qui vient se refléter à divers degrés la céleste perfection. Mais il restera à désirer pour sa gloire un sommaire, un chef-d'œuvre, un microcosme en qui il ait réussi à concentrer toutes les merveilles de sainteté éparses dans le monde des âmes, et à reproduire intégralement sa perfection. C'est ce que nous voyons dans l'ordre de la nature. Tout ce que Dieu a réparti de vie et de perfection naturelle dans l'univers vient se ramasser et se concentrer dans l'homme, qui est le monde en abrégé ou plutôt en grand. Pareillement, dans l'ordre de la grâce, la gloire de Jésus-Christ réclamait une création qui vînt couronner toutes les autres en rassemblant toutes leurs perfections, et qui fût faite dans cet ordre à l'image et à la ressemblance de Jésus-Christ, comme dans l'ordre de la nature l'homme

a été fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance. Or, supprimez encore une fois la très-sainte Vierge, et faites-moi voir ensuite une telle création. Sera-ce saint Jean, saint Paul, saint Augustin, saint Bernard ou tout autre? Évidemment, malgré la gloire de ces grands Saints, l'esprit souffre à leur attribuer une telle portée. Nommez et faites paraître maintenant la très-sainte Vierge, et vous avez aussitôt la satisfaction que votre âme appelait : vous avez en elle la Reine de la grâce, comme l'homme est le roi de la nature ; et la grâce impliquant la nature, vous avez, dans une pure créature, la Reine de la création.

Vous avez, surtout, ce que nous cherchons, un modèle d'imitation de Jésus-Christ achevé, qui était réclamé par les mêmes raisons qui nous font voir dans tous les autres Saints des modèles partiels de cette imitation.

V. — Et remarquez, maintenant, comme tout, à ce point de vue, désigne la très-sainte Vierge à notre contemplation, et avec quelle intention manifeste Dieu s'est complu à mettre la main à ce chef-d'œuvre qui devait être sa Mère. On a mainte fois remarqué combien la création de l'homme diffère de celle des autres êtres, et ce *Faciamus hominem* qui nous fait voir Dieu se recueillant pour ce grand ouvrage. Il en est de même de Marie dans l'ordre de la sainteté. Pour cette création, Dieu aussi se recueille dans un *Faciamus;* il se recueille ainsi, on peut le dire, quatre mille ans, durant lesquels il ne cesse de faire annoncer ce prodige de sa grâce et d'y préluder par des figures et des ébauches qui sont comme des *études* de ce grand dessein. Non qu'il n'ait pu le faire

d'un seul coup, mais parce qu'il a voulu par ces préludes et par ce retard nous en signaler toute l'importance. Quel autre saint a été l'objet de tels préparatifs, et nous est représenté occupant la pensée de Dieu depuis l'origine du monde?

Et quand le moment de son apparition est venu, quel autre saint nous est aussi représenté recevant la salutation de la Cour céleste dans le plus élevé des Esprits et proclamé par lui *plein de grâce.* Il n'y a que de Jésus-Christ et de Marie que cela ait été dit, avec la différence que nous avons signalée plus haut : de Jésus-Christ, *plenum gratiæ et veritatis*[1], et de Marie, *gratia plena;* et de même qu'il est dit encore du Fils qu'*à son entrée dans le monde il reçoit l'adoration des Anges*[2], il est dit de la Mère qu'elle en a reçu la *salutation.*

Et ceci n'est encore que le prélude; car voici que le héraut céleste, tout éminent et tout pur qu'il est, s'efface et se retire devant une déjà si merveilleuse perfection, et que Dieu même s'en approche pour la porter à un plus haut comble, et Dieu dans sa Trinité, comme pour l'homme. Le Très-Haut la couvre de sa *Vertu*, c'est-à-dire s'y applique de toute la puissance de sa perfection; l'Esprit d'amour et de complaisance ne vient pas seulement, mais *survient* en elle avec tous ses dons; et enfin *le Saint*, le Fils de Dieu, Dieu même prend notre vie dans son sein et lui donne la sienne dans la même proportion.

Ce n'est pas tout; ce Fils de Dieu, devenu le propre

[1] Joan., I, 14.
[2] Ad Hebr., I, 6.

Fils de Marie, consacre à l'instruction du monde trois années de sa vie; et de tout le reste, des trente années qui précèdent, que fait-il? Pourquoi ne parcourt-il pas l'univers pour le convertir par ses miracles, le sanctifier par ses vertus, l'illuminer par les clartés de sa parole? Pourquoi, faisant onze parts de cette vie qui importe tant au salut du monde, en enfouit-il *dix* entre les parois d'une pauvre demeure? Vous croyez, sans doute, qu'il a été oisif pendant tout ce temps celui qui a dit : *Mon Père agit sans cesse; pareille est mon action*[1]? Vous croyez qu'elle ne se proposait et qu'elle ne produisait aucun fruit cette longue conversation avec Marie de celui qui est la *Parole*, qui *a dit et tout a été fait;* avec Marie qui *gardait et repassait* si fidèlement tout ce qu'elle entendait de lui *dans son cœur?* Quelle erreur est la vôtre! Sachez-le bien, il s'appliquait à consommer la suprême opération de sa grâce, qui a été de former la sainteté de sa Mère en l'élevant à un degré supérieur à celui de tous les élus, et aussi rapproché de sa propre sainteté qu'il est possible à une pure créature; il s'est proposé de la modeler sur lui et de la signaler à notre imitation comme l'exemplaire de toutes les vertus qu'il voulait nous appeler à pratiquer. Déjà elle avait reçu, dans cette plénitude de grâce qui était comme la provision de sa Maternité, les traits de la physionomie qu'elle devait communiquer à l'humanité sainte de Jésus-Christ : elle était *comme un Jésus-Christ commencé*, selon l'expression de Bossuet : mais combien cette ébauche, déjà si supérieure, a-t-elle été achevée par

[1] Joan., v, 17.

Jésus-Christ même, s'appliquant à consommer la perfection de sa Mère avec tout l'art d'un Dieu et tout l'amour d'un Fils!

Et que n'avons-nous pas eu à admirer de cette perfection de Marie dans son étude *d'après l'Évangile*, c'est-à-dire d'après ce qui fait *loi* entre les adversaires de son culte et nous! L'Évangile ne parle pas de Marie, ose-t-on dire : sourds et aveugles que vous êtes, comment ne comprenez-vous pas que l'Évangile est tout plein de Marie, de son silence, de son obscurité; silence et obscurité entrecoupés par de tels accents et de telles clartés, qu'ils en prennent une valeur prodigieuse d'humilité, de douceur, de foi, d'amour, de résignation, de simplicité, de courage, de patience, de calme et d'union à Jésus-Christ. Si le divin Modèle, résumant tout son enseignement et son exemple, a dit de lui : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur;* — s'il a dit encore : *Que celui qui veut être mon disciple se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive*, qui s'est approché de plus près de lui, qui en reproduit une effigie plus fidèle et plus complète que Marie : elle, dont l'humilité a été jusqu'à éclipser aux yeux du monde sa dignité de Mère de Dieu autant qu'elle la fait briller aux yeux des âmes saintes; elle, dont la charité, l'esprit de sacrifice, d'union et de foi à Jésus-Christ l'a toujours fait marcher sur ses traces depuis la crèche jusqu'à la croix, dont seule, entre tous les humains, elle a partagé le divin supplice.

Comme nous l'avons remarqué dans ces études de Marie *d'après l'Évangile*, il n'y a pas un seul des mystères de Jésus-Christ, sa conception, la sanctification de son précurseur, sa nativité, l'adoration des bergers

et des mages, sa présentation au temple, sa circoncision, sa fuite en Égypte, sa manifestation parmi les docteurs, sa vie cachée à Nazareth, l'ouverture de ses miracles à Cana, ses courses apostoliques, sa mort, où Marie ne figure à côté de Jésus et en union avec lui, tellement que nous ne pouvons y voir Jésus sans y voir Marie. Chaque trait de ces mystères et de ces caractères de Jésus vient se reproduire et se décalquer en quelque sorte en Marie, adouci et tempéré par la privation de la divinité qui, en Jésus, et malgré son humanité, éblouit encore nos yeux débiles.

Et tout cela encore une fois, pourquoi, si ce n'est, comme l'affirme le Docteur Angélique, parce que Dieu a voulu que la Bienheureuse Vierge fût exposée en universel exemplaire de toutes les vertus chrétiennes : *Posita est Beata Virgo ut universale exemplar omnium virtutum*[1]; pour que nous eussions de quoi nous élever graduellement de l'exemple des Saints, qui nous offrent des études partielles de sainteté, à l'exemple de Marie, qui nous présente toute sainteté créée dans sa virginale plénitude, comme transition elle-même à la sainteté incréée de Jésus-Christ qui, sous le voile de son humanité et sur les ailes de sa grâce, nous porte à la perfection même de Dieu, soleil de toute sainteté.

VI. — Dans le divin cantique de l'Amour, la beauté de l'épouse est comparée à celle de la lune : *Pulchra ut luna*[2]. Cette comparaison résume tout ce bel enseignement. Les Saints, avec leurs caractères si multiples, si

[1] Div. Thom., *Opusc.* I^er^.
[2] Cant., VI, 9.

divers et si épars dans l'Église, sont comme les diverses constellations semées dans le firmament chrétien; et Marie, Reine des Saints, est comme la lune, dont le pudique éclat reflète en plein Jésus-Christ, rayon de Dieu, soleil de gloire.

Le commun des hommes s'agite et se meut dans la lumière du jour sans lever le regard sur elle. Plongés qu'ils sont dans leurs passions et dans leurs intérêts, ils lui tournent le dos et ne voient que les ombres que projettent les vanités qu'ils lui opposent. Ils ne connaissent donc pas le jour, ou s'ils viennent à rencontrer son foyer, ils en sont aveuglés et le maudissent. Ils ne connaissent aussi de la nuit que le repos qu'elle amène, que le sommeil qui les enveloppe et les confond avec les animaux. Cette humble sœur du jour n'existe pas pour eux, parce qu'ils n'existent pas pour elle, et ils s'offenseraient avec mépris des appels qui leur seraient faits de venir la contempler. Mais il est des esprits délicats, des âmes tendres et méditatives pour lesquels le spectacle de la nuit a des charmes ravissants, des harmonies secrètes, et s'illumine de mystérieux reflets. Dans la contemplation silencieuse de cette beauté voilée qui répond si bien à la nature humble et à la fois élevée de leurs sentiments, ils puisent une disposition méditative qui se prolonge pendant le jour, et qui, les soutenant au-dessus des impressions de la terre, les porte à lever des regards exercés vers le ciel.

Ainsi le culte, la contemplation des beautés mystiques de Marie, reflet de Jésus-Christ, nous exerce à la contemplation de la Divinité transparente dans ce divin Fils, qui nous prépare et nous élève lui-

même à la vision de la Divinité apparente dans son Père.

Regarde à la face qui ressemble le plus à celle du Christ,
Elle seule par sa clarté peut te disposer à voir le Christ[1].

« Telle est, en effet, l'infirmité de notre raison, » dit excellemment Bossuet « qu'elle ne peut soutenir l'éclat « de la lumière qui éblouit nos faibles yeux : il faut une « moindre lumière pour nous faire découvrir la grande, « un petit flambeau pour nous montrer le grand flam- « beau[2] ».

Ainsi s'explique et se justifie le culte d'imitation dont la très-sainte Vierge est l'objet dans le monde.

VII. — Ce culte, on le comprend, est un des plus puissants moyens de vie et d'action de Marie dans l'Église et dans l'humanité. Nous en verrons les effets; mais d'ores et déjà nous pouvons reconnaître quelle immense part a la très-sainte Vierge dans cette formation du type chrétien qui a changé la face du monde par l'impression de Jésus-Christ, et dans cette action incessante du Christianisme pour entretenir et renouveler ce grand ouvrage.

Quelle n'est pas déjà la part des Saints, et sous combien de formes ne sont-ils pas déjà dans la main de Jésus-Christ comme des outils, comme des burins par

[1] DANTE, *Paradis*. C'est saint Bernard qui parle ainsi au Dante, lequel ajoute : « Je vis pleuvoir sur Elle tant d'allégresse de tous « les Esprits célestes créés pour voler vers cette sublimité, que tout « ce que j'avais vu auparavant ne m'avait pas saisi d'une telle ad- « miration, et ne m'avait montré de Dieu une telle ressemblance. »

[2] Discours aux religieuses de Sainte-Marie.

lesquels il se reproduit lui-même dans les âmes, et qu'il anime, à cet effet, de sa vie dans l'Église! Voyez saint Vincent de Paul : il y a deux cent quatre-vingt-deux ans qu'il est né, et il vit encore; que dis-je? il s'accroît et il se multiplie dans ces légions de célestes filles de sa paternité spirituelle, d'œuvres et de sociétés innombrables qui portent l'action de sa charité à toutes les misères de l'univers, et qu'il anime de cette vie qu'il a reçue lui-même de Jésus-Christ. Quelle preuve de la divinité de Celui qui, après dix-huit cents ans, et à travers tant de résistances, vit ainsi dans ses serviteurs, et fait vivre par eux jusqu'à ses ennemis! Où trouver rien de comparable à ce phénomène de divinité, à cette verdeur féconde de Jésus-Christ dans ses Saints? Et ce que nous disons de saint Vincent de Paul, nous pouvons le dire de saint Ignace, de saint Dominique, de saint François, de sainte Thérèse, de saint Benoît : les siècles n'y font rien : les Saints n'ont pas d'âge; associés à la vie de Jésus ressuscité, comme lui ils ne meurent plus, même sur la terre. Ils se survivent et se reproduisent à perpétuité dans ces familles, dans ces ordres, dans ces œuvres, si distinctes qu'on reconnaît toujours en chacune d'elles la physionomie propre de leurs saints fondateurs, et si unanimes qu'on ne reconnaît pas moins en toutes le divin caractère de Jésus-Christ.

. . . . . *Facies non omnibus una,*
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Or, comme toutes ces sœurs, dans la diversité qu'elles ont reçue de leurs saints fondateurs, ont Jésus-Christ pour commun Père, elles ont Marie pour Mère. Marie règne et vit en elles et dans tout ce qui est chrétien, d'une

juridiction et d'une vie universelle comme Jésus-Christ, par l'union immédiate que sa Maternité lui donne avec ce divin Fils. On ne peut trouver Jésus sans trouver Marie, puisque c'est par Marie même qu'on trouve Jésus, par son imitation, au-dessus de celle de tous les autres Saints. Comme ceux-ci donc vivent en particulier, Marie vit en tout dans l'Église. Il y a une impression de Marie dans tout ce qui est chrétien.

Qui m'aura trouvée, lui fait dire le Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse, *trouvera la vie ;* c'est-à-dire Jésus qui est *la Vie*. — Comment cela? — Parce que avec Jésus est toujours la Mère de Jésus ; il faut chercher Jésus pour trouver Marie ; mais il faut trouver Marie pour trouver Jésus, parce que quand on cherche Jésus on voit venir au-devant de soi Marie, qui vous introduit en grâce auprès de Jésus.

De là vient que, par une belle ellipse, Marie elle-même est appelée *la Vie ;* ce qui veut dire tout à la fois qu'elle a la Vie de source, de Jésus, et que c'est par elle que nous l'avons tous.

Mais nous touchons ici à la prunelle de l'œil de l'hérésie, et il faut aborder avec précaution ce point délicat.

C'est ce que nous allons faire en traitant du culte *d'Invocation* de la très-sainte Vierge.

CHAPITRE IV.

CULTE D'INVOCATION.

On passerait encore à l'Église le culte d'honneur et le culte d'imitation qu'elle rend à la très-sainte Vierge, parce que, après tout, ce double culte peut s'adresser à sa Mémoire, comme à celle de tout personnage qui a été éminent en vertu et qui se survit dans ses admirateurs et ses imitateurs. Il n'est pas nécessaire de supposer qu'elle y prend elle-même part; qu'elle voit les hommages que nous lui rendons, et qu'elle y est sensible; qu'elle reçoit nos vœux, et qu'elle les exauce; qu'elle est en commerce de vie et de grâce avec nous, et qu'elle nous assiste réellement du haut du ciel : ce qui est en faire, dit-on, une divinité.

C'est sur cela qu'il faut exposer et expliquer la doctrine catholique, et montrer qu'elle a pour elle la raison et le cœur.

Nous reconnaissons, selon la foi catholique, à la très-sainte Vierge, dans le ciel, deux sortes de pouvoirs qui sont l'objet de notre culte d'invocation, et par lesquels nous sommes en commerce de grâce et de vie avec elle : un pouvoir d'*intercession* pour nous auprès de Dieu, et un pouvoir de *coopération* avec Dieu auprès de nous.

Nous invoquons en Marie le premier de ces pouvoirs en l'appelant des noms de *Protectrice*, de *Patronne*,

d'Avocate ; et en lui disant : PRIEZ POUR NOUS ! et le second, en l'appelant des noms de *Mère de la miséricorde, notre douceur, notre espérance, notre vie*, et en lui criant SAUVEZ-NOUS !

Il faut justifier par des raisons irréfragables pour tout chrétien, et d'un saisissant enchaînement pour ceux même qui ne le sont pas, l'un et l'autre de ces pouvoirs.

Mais avant tout, il faut poser cette observation importante qui, en généralisant la question, y intéresse tout le Christianisme : que nous n'attribuons pas à la très-sainte Vierge auprès de Dieu un autre *genre* de pouvoir, en principe, qu'à tous les autres saints qui sont dans le ciel, qu'à tous ceux même vivant encore sur la terre. En elle s'agite la destinée chrétienne tout entière : la différence ne gît que dans le *degré* de notre confiance et celui de son crédit. C'est pourquoi nous ne dirons rien d'abord que de tellement général, qu'il ne puisse s'appliquer à tout chrétien, soit au ciel, soit sur la terre ; de cette généralité, nous dégagerons ensuite ce qui est spécial aux Saints qui sont dans la gloire, puis au-dessus d'eux à la très-sainte Vierge.

Et pour faciliter l'attention sur une matière si importante, nous diviserons notre étude en ces quatre paragraphes :

1° De l'intercession des Saints ;

2° De la coopération des Saints ;

3° Réponse aux difficultés concernant la communication des Saints dans le ciel avec les fidèles sur la terre ;

4° Application de tout ceci à la très-sainte Vierge.

§ I.

De l'intercession des Saints.

I. — *Invoquer*, qu'est-ce à dire? Ce mot ne peut-il s'appliquer qu'à Dieu, et ne s'applique-t-il pas, dans un autre sens, aux hommes?

Invoquer, c'est *appeler à son aide*. Il suit de cette définition que le sens de ce mot est *relatif* à l'idée qu'on se fait du pouvoir de celui qu'on invoque : par lui-même, il n'a pas un sens absolu.

Invoquer Dieu, comme Dieu, c'est lui demander comme à l'Auteur de la nature, de la grâce et de la gloire, tous les biens dont nous avons besoin et que nous ne pouvons recevoir que de lui. Mais ce mot n'est pas tellement consacré à Dieu, comme celui *d'adorer*, qu'il ne puisse s'appliquer en des sens inférieurs et divers aux Anges, aux Saints, aux fidèles vivants, et même à une multitude de circonstances humaines et ordinaires.

On peut donc *invoquer les Saints* (ici-bas ou dans le ciel). En soi, cela n'a rien que de très-licite ; cela dépend de ce qu'on entend par là.

Or on entend par là, dans le Catholicisme, obtenir des Saints qu'ils *intercèdent* pour nous auprès de Dieu. Notre *invocation* répond à leur *intercession*. Nous les prions de prier Dieu pour nous ; nous les invoquons pour qu'ils l'invoquent en notre faveur. De sorte que c'est Dieu que nous prions par leur prière, c'est Dieu que nous invoquons par leur intercession. Notre prière ne fait que s'appuyer sur la leur pour s'élancer vers Dieu. En un

mot, ce n'est qu'une manière de prier Dieu et de l'invoquer.

Que peut-on trouver à redire à cela ?

Dira-t-on que c'est diminuer le culte de Dieu de ce partage d'invocation entre lui et les Saints, et que ce serait l'honorer bien plus de réserver pour lui seul les prières que nous dépensons aux Saints?

Cette objection n'implique rien moins qu'une impiété, car elle suppose que nous pourrions adresser à Dieu l'espèce de prières que nous adressons aux Saints ; elle suppose un être qu'il pût lui-même prier, qui lui serait dès lors supérieur. Pour que Dieu pût être jaloux des prières que nous adressons aux Saints, il faudrait qu'il pût vouloir d'un culte qui passerait seulement par lui, mais qui se rapporterait à un autre que lui comme à sa fin ; car tel est le culte que nous rendons aux Saints. Qui ne voit au contraire que cette invocation des Saints rehausse Dieu de leur intercession ; et le rehausse d'autant plus, qu'ils sont eux-mêmes plus élevés en gloire. L'honneur que la prière fait à celui à qui elle s'adresse est en raison de la dignité de celui qu'elle incline. Aussi, bien plus honoré est Dieu par la prière du juste, bien plus par celle du Saint, bien plus par celle de la Reine de tous les Saints. Loin de diminuer la majesté de Dieu par ces interpositions de prières, nous la relevons, nous la glorifions. Toutes ces prières, en définitive, n'arrêtant pas la nôtre, mais la grossissant, si j'ose ainsi dire, et l'agrandissant, la font monter, se briser et se répandre aux pieds de Dieu, comme une vague de supplication qui intéresse d'autant plus sa gloire.

Il est vrai, dira-t-on, mais Dieu est toujours prêt à nous écouter ; il nous aime plus que ne fait aucun Saint ;

il est jaloux de notre confiance et la provoque dans toutes les Écritures par mille assurances que nous n'avons qu'à demander et qu'il est pressé par son amour de nous accorder ses bienfaits et de les répandre. C'est donc une marque de défiance envers lui que de nous substituer les Saints.

Il est aisé de répondre à ce paradoxe que Dieu écoute la prière en raison de sa valeur, des bonnes dispositions qu'on y apporte; sans quoi autant vaudrait dire qu'il n'est pas même besoin de prier. Or la prière du juste, des Saints, la prière de la très-sainte Vierge est bien meilleure, bien plus efficace, dès lors, que notre seule prière. En joignant leur supplication à la nôtre, ce qui n'est pas nous la substituer, nous faisons la nôtre meilleure, plus agréable à Dieu. Nous ne prions pas avec moins de confiance, mais avec une confiance plus légitime. Nous ne nous défions pas de Dieu; mais, ce qui est bien différent, nous nous défions de nous; et par là nous donnons à notre prière ce qui en est l'essence et le fondement, l'*humilité*, et ce qui est aussi le fondement de la vraie confiance.

Dieu, du reste, s'est expliqué plusieurs fois, dans les saintes Écritures, de manière à ne pas nous laisser dans le doute à ce sujet. Ainsi, au dernier chapitre de Job: *Allez à mon serviteur Job*, dit-il aux interlocuteurs de ce saint homme, *et Job, mon serviteur, priera pour vous, et, en considération de sa face, la folie de vos discours ne vous sera point imputée*. Au chap. xx de la Genèse nous voyons pareillement Abimélech ne pouvant obtenir de Dieu sa guérison que par les prières d'Abraham; et au chap. xxii d'Ézéchiel, Dieu cherchant lui-même un homme qui s'opposât à sa colère, voulant pardonner à son peuple, mais

voulant aussi que ce fût par la prière de quelque Saint : exemple touchant et frappant qui prouve à la fois, et combien notre confiance doit être grande en un Dieu qui est aussi pressé du besoin de pardonner, et combien, pour être légitime et digne de sa sainteté, elle doit s'envelopper en quelque sorte de la médiation des Saints [1].

II. — Mais ce mot *médiation* réveille tout un nouvel ordre de difficultés plus spécieuses, et dont l'examen et la solution seront le plus intéressant moyen de faire connaître et briller la vérité.

Ces difficultés sont tirées de la médiation de Jésus-Christ, et consistent dans ce raisonnement :

Jésus-Christ est précisément notre Médiateur, en vue

[1] Comme nous écrivions ces lignes, elles recevaient leur justification d'un fait des plus remarquables, qui se passait auprès de nous, et dont nous garantissons l'exacte vérité. Une dame anglaise, d'un grand sens et d'un noble cœur, protestante de naissance, mais déiste de préjugé, avait gardé de la parole du R. P. de Ravignan l'impression de la nécessité de s'éclairer, en appliquant à la question religieuse toutes les forces de la volonté aidée de la prière. Sa conscience ne lui laissa pas de repos qu'elle n'eût satisfait à ce qui lui apparaissait sous le caractère impérieux d'un *devoir*. Elle pria donc Dieu de l'éclairer et elle le fit franchement. Cette prière la laissa dans le même état : elle se trouvait toujours au pied du *surnaturel* comme d'un mur que sa conviction ne pouvait ni percer, ni franchir. Une âme commune se serait crue quitte envers la vérité. Mais, soit par l'effet naturel d'une grande sincérité, soit par l'effet surnaturel de cette première prière qui n'avait, ce semble, rien produit, cette âme-ci se dit à elle-même : « Ai-je assez bien, ai-je suffisamment prié, pour avoir le droit de rien conclure de l'état dans lequel je me trouve après cette prière, lorsque je la mesure sur la grandeur du don que j'ai sollicité? » Mue par ce juste sentiment de l'objet de toutes ses préoc-

de nous rendre Dieu propice; et comme il est lui-même Dieu, sa médiation est infinie, et dès lors, non-seulement suffisante, mais surabondante. Nous n'avons donc besoin d'aucune autre médiation. Recourir à celle de la Vierge et des Saints est donc, non-seulement inutile, mais sacrilége, puisque c'est admettre une insuffisance dans les mérites divins. C'est donner non-seulement des égaux à Jésus-Christ, mais des aides, comme s'il n'était pas *le seul médiateur* et *suffisant* médiateur.

Telle est la grande objection de l'hérésie.

Il n'est pas un esprit judicieux qui ne doive sentir la force victorieuse des réponses que nous allons y faire.

Du commun consentement de tous les chrétiens, Jésus-Christ est *unique* médiateur de trois manières qui lui sont absolument et exclusivement propres :

cupations, elle entreprit comme un assaut de prière, s'y prépara par la retraite, et s'y livra avec une émotion qui déborda en abondantes larmes dont Dieu seul fut témoin. Larmes précieuses qui ne devaient pas être perdues, mais qui cependant ne lui dessillèrent pas les yeux! Aucune lumière nouvelle ne se leva sur son esprit. Cependant Dieu lui faisait faire dans l'ombre de l'épreuve un pas de plus, la faisant arriver à lui par l'expérience même de la doctrine catholique avant de lui en donner la conviction. Cette seconde prière, en effet, plus humble que la première, fit naître en elle un sentiment plus profond encore de son indignité, et lui inspira cette réflexion : « Faut-il m'étonner que ma seule prière, si fervente qu'elle soit, n'ait pas été reçue de Dieu? Ai-je épuisé tous les moyens de m'en faire écouter pour autoriser ma sécurité de son silence? Si je le faisais prier par les Saints, qui sont ses amis, et par la Vierge Marie, qu'on dit être sa Mère! » Cette pensée fut comme l'éclair qui précède le coup. Les Saints et la Vierge Marie invoqués par cette âme sincère, la divinité de Jésus-Christ lui apparut avec une victorieuse évidence : elle vit, elle crut; elle abjura l'erreur au sein profond de la Vérité.

Premièrement, à cause de sa nature, étant Dieu et homme tout ensemble, mitoyen, par conséquent, entre la créature et le Créateur qu'il réunit dans sa personne.

Secondement, à cause de son emploi, étant *Rédempteur*, c'est-à-dire ayant payé pour nous.

Troisièmement, à cause de son indépendance, n'ayant nul besoin lui-même de médiateur ni pour lui, ni pour nous.

Cela posé, qu'on nous dise en quoi nous associons le moins du monde la Vierge et les Saints à aucun de ces trois caractères de l'unique médiation de Jésus-Christ.

Est-ce que nous les faisons médiateurs par la réunion en eux des deux natures divine et humaine ? est-ce que nous disons que la Vierge est une *femme-Dieu* et les Saints des *hommes-Dieu ?*...

Est-ce que nous les faisons médiateurs de *rédemption*, ayant payé pour nous, pouvant dire à Dieu : Ils ne doivent rien, nous avons satisfait pour eux ?...

Est-ce que, enfin, nous avons jamais prétendu que les Saints et la Vierge ont été dispensés et nous dispensent de la médiation de Jésus-Christ, eux que nous n'honorons et que nous n'invoquons que comme les merveilles et les canaux de sa grâce ?...

Il suffit d'énoncer ces imputations pour en faire voir l'absurdité, qui est telle, que jamais on n'a osé les formuler et les produire contre nous. Et cependant il le faudrait pour soutenir l'imputation générale de faire de la Vierge et des Saints des médiateurs *semblables* à Jésus-Christ.

La médiation des Saints n'a donc aucun des carac-

tères de celle de Jésus-Christ, et laisse celle-ci dans sa souveraine et incomparable excellence.

Si cette médiation des Saints était prise sur celle de Jésus-Christ, on devrait pouvoir la revendiquer pour Jésus-Christ, et elle lui serait applicable. Or c'est ici qu'éclate l'erreur du reproche; car loin qu'on puisse revendiquer une telle médiation pour Jésus-Christ, ce serait un *blasphème* que de la lui attribuer.

En effet, les caractères de la médiation des Saints sont :

Premièrement, de n'être qu'une médiation d'intercession;

Deuxièmement, d'être subordonnée à celle de Jésus-Christ;

Troisièmement, de n'être pas nécessaire.

Essayons d'appliquer ces caractères à Jésus-Christ.

Et d'abord sa médiation n'est-elle qu'une médiation d'intercession? On peut réconcilier deux personnes qui sont en différend de trois manières : ou en déclarant laquelle des deux a raison; ou en payant au créancier pour le débiteur, ou en priant le créancier de remettre la dette.

Or la première manière n'est pas applicable entre Dieu et l'homme; la seconde a été remplie par Jésus-Christ; la troisième l'est par nous et les Saints. Et cette troisième manière, savoir, de *prier* le créancier de *remettre* sa dette, qui est la médiation d'*intercession*, ne pourrait être revendiquée pour Jésus-Christ sans lui enlever la seconde, la médiation de *rédemption;* sans supposer qu'il n'a pas eu de quoi payer notre dette, sans lui donner un rôle de suppliant. Sur ce premier point le reproche se retourne donc contre ses

auteurs : il dégrade Jésus-Christ de son caractère de *Rédempteur*.

Il est vrai, dira-t-on : mais d'un autre côté n'est-ce pas méconnaître l'efficacité de ce divin caractère que de demander par les Saints la remise de la dette que Jésus-Christ a acquittée; car, s'il l'a acquittée, tout est fait, tout est dit.

Oui ; mais à condition de prier nous-mêmes pour qu'il nous soit fait application des mérites de Jésus-Christ ; car on ne prétendra pas que nous n'ayons pas besoin nous-mêmes de prier ; — que si nous avons besoin de prier, nous avons besoin de bien prier ; — que si nous avons besoin de bien prier, il est bon de le faire en communion avec la sainte Vierge et les Saints.

Sous ce premier rapport, le culte d'invocation des Saints est donc non-seulement quitte de reproche, mais victorieux.

Il en est de même du second caractère de leur médiation, savoir, d'être entièrement subordonnée à celle de Jésus-Christ. — Non-seulement en effet la Vierge et les saints ne sont pour nous que des suppliants, mais ils ne le sont que par Jésus-Christ. Ce n'est que par ce divin chef que l'Église parle à Dieu en la bouche de la Vierge et des Saints comme en celle des simples fidèles. Et cette commune subordination de tous les membres relève et exalte l'unique et souveraine médiation du chef loin de la diminuer.

Pour la diminuer, il faudrait qu'elle consistât à faire quelque chose qui fût du ressort de Jésus-Christ. Or, peut-on dire qu'il soit du ressort de la médiation de Jésus-Christ, non-seulement de supplier, mais de supplier *par tout autre que par soi*, comme font les Saints? Ce se-

rait évidemment lui enlever son caractère de chef pour le réduire à celui de membre. Revendiquer pour Jésus-Christ ce second caractère de la médiation des Saints, c'est donc encore tomber sous le coup du reproche qu'on nous adresse.

Enfin, le troisième caractère de la médiation des Saints, c'est qu'elle n'est pas *nécessaire*, qu'elle est facultative. C'est une doctrine publique et invariable de l'Église catholique, exprimée notamment dans le Concile de Trente, qu'il est *bon* et *utile* d'invoquer les Saints : mais voilà tout. Sans doute il est téméraire de se passer de la médiation des Saints; il est criminel même de la rejeter : mais, en définitive, peut-on s'adresser directement à Dieu sans le Christ? *Non :* peut-on s'adresser à Dieu et au Christ sans les Saints? *Oui.* Voilà la doctrine.

Est-ce là ce que vous revendiquez encore pour Jésus-Christ? est-ce ce caractère facultatif et non nécessaire que vous nous accusez de lui dérober?

Ainsi, pour résumer cette dissertation, trois caractères distinguent la médiation de Jésus-Christ; 1° elle a lieu par l'union des deux natures divine et humaine dans sa seule personne; 2° elle agit par rédemption; 3° elle se suffit à elle-même. — Le reproche de détourner aux Saints ces trois caractères de la médiation de Jésus-Christ ne peut nous être fait sans absurdité.

Trois caractères distinguent la médiation des Saints : 1° c'est une médiation d'intercession; 2° elle est subordonnée à celle de Jésus-Christ; 3° elle n'est pas nécessaire. La revendication pour Jésus-Christ de ces trois caractères de la médiation des Saints ne peut être faite sans impiété.

Absurdité et impiété, tel est donc le double vice du

reproche qu'on fait à la doctrine de l'invocation des Saints.

III. — Rien n'est plus simple en dernière analyse que cette doctrine. Elle comprend trois personnes dans la prière : la première est la personne du Père céleste à qui on demande les biens dont on a besoin ; la seconde, celle de Jésus-Christ par qui on demande ; et la troisième, celle du fidèle qui demande.

A quelle de ces trois places mettons-nous la Vierge et les Saints, lorsque nous les prions ? Précisément à la nôtre, à celle du fidèle. Nous les prions de faire ce que nous faisons, et rien de plus ; parce qu'ils peuvent le mieux faire et plus efficacement que nous, et que leurs prières, jointes aux nôtres, sont plus puissantes que celles-ci toutes seules.

Leibnitz a écrit là-dessus une page à intention catholique, évidemment, puisqu'elle appartient à son *Systema Theologicum*, mais dans laquelle se laisse voir, parmi cette vérité que nous venons d'émettre, une réserve et une critique implicite qui suppose, dans ce grand esprit, une étrange méprise sur la doctrine qu'il exposait, tant l'hérésie fausse la notion des vérités qu'elle attaque, jusque dans ceux qui veulent et qui peuvent le plus s'affranchir de son erreur. Qu'est-ce donc dans la généralité de ceux qui lui appartiennent ?

« Bien que nous employions l'intercession des Saints « *comme un faible appendice* de notre piété, dit-il, nous « ne devons pas négliger en même temps de nous « adresser directement à Dieu. Tous les Saints, quelque « grands qu'ils soient, sont serviteurs de Dieu comme « nous. Le seul véritable médiateur entre Dieu et les

« hommes, c'est le Christ, aussi près, dans son éléva-
« tion, de son Père, que les Saints, dans leur abaisse-
« ment, sont près de nous. Tous les Saints sont, pour
« ainsi dire, de notre côté, parmi nous ; priant avec
« nous. C'est pourquoi leurs intercessions *ne peuvent*
« *être un instant comparées* avec la médiation du Christ,
« pas plus que les prières des saints personnages vivants
« à qui nous demandons d'appuyer les nôtres ; car bien
« que les prières des âmes bienheureuses surpassent
« celles d'aucun homme vivant, cependant *comparées* à
« l'intercession du Christ, la différence disparaît dans
« cette distance démesurée, de même que ce n'est pas
« se rapprocher du soleil que de s'élever de terre de la
« hauteur d'un saut. »

Évidemment Leibnitz est préoccupé de la pensée qu'on peut vouloir *comparer* l'intercession des Saints à la médiation du Christ ; et lui-même ne déprime si fort cette intercession que parce qu'il fait une telle comparaison ; que parce qu'il met entre ces deux médiations une différence de grandeur et non de nature ; que parce qu'il les met en concurrence. Dans cette fausse vue, il n'a qu'un tort : c'est d'admettre la moindre valeur dans l'intercession des Saints, c'est de lui accorder ce que nous lui refuserions nettement. Il excède la doctrine catholique en voulant l'amoindrir ; et pour vouloir diminuer l'intercession des Saints, il lui donne une importance sacrilége. C'est trop et trop peu.

Non : entre l'intercession du Christ et celle des Saints, il n'y a nulle proportion. Ce sont deux ordres de médiation, comme nous l'avons vu, qui n'ont aucun rapport, puisque celle du Christ traite de notre salut par voie de justice, de mérite et de rédemption ; et celle des Saints

par voie de très-humbles prières, de supplication et d'intercession; et que, même avec ce caractère, celle-ci ne s'adresse encore à Dieu que par la médiation du Christ, toujours en jeu dans le Christianisme. Aussi faut-il, autant que possible, réserver l'expression de *médiation* pour le Christ et celle d'*intercession* pour les Saints.

Cela bien entendu, l'intercession des Saints se relève de l'amoindrissement auquel la réduisait la fâcheuse comparaison que Leibnitz en faisait avec la médiation du Christ, et elle grandit de tout l'avantage qu'elle a dans sa comparaison avec nos seules prières ou celles des saints personnages vivants à qui nous demandons de nous appuyer.

IV. — Au surplus, qu'on le remarque bien, tout ce que nous avons dit jusqu'ici est commun aux Saints vivants sur la terre et à ceux qui sont dans le ciel. Il n'est aucune des difficultés que nous avons écartées, à savoir que le culte de Dieu est diminué par le partage de l'invocation entre lui et les Saints; que c'est nous défier de sa miséricorde que de ne l'approcher que par les Saints; que c'est méconnaître en Jésus-Christ notre unique et suffisant médiateur que de lui adjoindre les Saints; il n'est, dis-je, aucune de ces difficultés qui, si elle était fondée, ne dût porter autant contre le recours aux prières des fidèles vivants que contre l'invocation des Saints dans le ciel, et plus, même, à proportion de l'infériorité de leur état.

Or, la communion, le secours de prières entre les fidèles vivants est admise par tout le monde; elle est recommandée par cette assurance de notre divin Médiateur lui-même, que *là où plusieurs seront réunis en son*

nom il sera au milieu d'eux [1] ; par la parole et l'exemple de saint Paul, lorsqu'il écrivait aux Thessaloniciens : *Frères*, PRIEZ POUR MOI, *afin que la parole de Dieu ait cours parmi vous* [2] ; et aux Romains : *Je* VOUS CONJURE, *frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de m'aider par* LES PRIÈRES QUE VOUS FEREZ A DIEU POUR MOI [3] ; par la conduite du peuple de Dieu disant à Samuel : *Ne cessez de crier pour nous auprès du Seigneur votre Dieu* [4] par la conduite de Dieu lui-même, comme nous l'avons vu, disant aux interlocuteurs de Job : *Allez vers mon serviteur Job, et Job mon serviteur* PRIERA POUR VOUS, *et* EN CONSIDÉRATION DE SA FACE *la folie de vos discours ne vous sera point imputée* [5] ; disant aussi dans Ézéchiel : *J'ai cherché un homme parmi eux qui* S'INTERPOSAT *comme une haie et* S'OPPOSAT A MOI *pour le salut de cette terre et je n'en ai point trouvé* [6].

Tous ces appels et ces invocations de secours, d'aide, de protection auprès de Dieu, d'opposition même à sa justice, qu'on incrimine tant quand nous les adressons à la très-sainte Vierge et aux Saints dans le ciel, sont légitimes, comme on le voit, quand ils s'adressent aux justes vivants sur la terre ; et, par le fait, l'hérésie professe et pratique cette doctrine ; elle reconnaît dans les Saints vivant ici-bas une efficacité d'intercession et de prières qu'il est permis, qu'il est bon d'invoquer [7]. J'en

[1] Matth., XVIII, 20.
[2] II ad Thess., III, 1.
[3] Ad Rom., XV, 30.
[4] I Reg. VII, 3.
[5] Job, XLII, 8.
[6] Ézéch., XXII, 30.
[7] Voir Calvin et tous les docteurs protestants, notamment Dumoulin, contre le cardinal du Perron. liv. VII, c. 11, p. 45.

conclus, de par son aveu, que les difficultés générales que nous avons précédemment réfutées sont vaines et sans portée (sauf à examiner les difficultés spéciales qu'elle élève contre l'invocation des Saints qui sont dans le ciel); et que lorsque, néanmoins, elle oppose encore à cette dernière invocation ces difficultés générales qui ne l'arrêtent pas lorsqu'il s'agit de l'invocation des justes vivants encore sur la terre, elle tombe, selon sa conduite ordinaire, dans la plus flagrante contradiction.

Ainsi se trouve établie et justifiée la doctrine qui reconnaît dans les Saints en général un pouvoir *d'intercession* que nous pouvons à bon droit invoquer, et qui, dans la très-sainte Vierge, comme nous le verrons, a des degrés exceptionnels de *puissance*.

Mais notre culte d'invocation s'adresse à un second ordre de pouvoir en elle, le pouvoir de *coopération* avec Dieu à notre salut; pouvoir par lequel elle n'est pas seulement notre *avocate*, mais notre *vie*, et que nous n'invoquons pas en lui disant seulement : *Priez pour nous*, mais en lui disant : *Sauvez-nous*.

C'est là le point le plus choquant pour les adversaires du culte de la très-sainte Vierge : il paraît établir entre elle et Dieu une confusion qu'ils ne savent ou ne veulent pas démêler, et qui les scandalise, alors que les humbles fidèles y voient et y goûtent un ordre parfait.

Il faut le leur montrer.

Pour cela, comme nous l'avons fait pour le pouvoir d'intercession, nous généraliserons la question; et, en nous réservant d'en dégager ce qui regarde spécialement la très-sainte Vierge, nous dirons que ce pouvoir de coopération qui vous paraît si exorbitant en elle appartient non-seulement à tous les Saints dans la gloire, mais

à tous les fidèles chrétiens sur la terre ; que c'est le pouvoir chrétien par excellence, jusque dans ceux qui le contestent à la Mère de Dieu.

§ II.

De la coopération des Saints.

Jésus-Christ vit aux siècles des siècles, *hier*, *aujourd'hui*, *à jamais*.

Jésus-Christ, non-seulement vit ainsi, mais il est LA VIE : vie rationnelle des intelligences dans la splendeur de son foyer naturel et universel qui nous éclaire en venant au monde ; vie surnaturelle des âmes dans la chair qu'il a prise pour leur redonner cette vie supérieure qu'elles avaient perdue, et la leur redonner plus abondamment.

Mais, ce qu'il faut bien considérer, la vie ne s'offre pas à nous en Jésus-Christ comme un océan où chacun va puiser séparément, mais comme une source qui se communique et qui se fait un chemin et un véhicule de son parcours. Pour rappeler toujours la comparaison, ou plutôt le mystique caractère de cette vie surnaturelle, nous sommes, par rapport à son Auteur, comme les membres d'un corps dont il est le chef, comme les pampres d'une vigne dont il est le cep ; c'est-à-dire que sa vie passe en nous, et, en nous vivifiant, circule par nous dans nos frères et dans l'Église, à proportion que, par notre vocation et par notre correspondance, nous en sommes les fidèles coopérateurs, les conducteurs.

Par là, non-seulement nous recevons la vie de Jésus-Christ, mais nous la donnons, nous devenons nous-mêmes des auteurs de vie au second chef, des causes se-

condes et instrumentales de Jésus-Christ, et, si j'ose ainsi dire, des *Jésus-Christ*. Nous le reproduisons en nous et dans nos frères, par l'apostolat de la prière, de l'édification, de l'instruction et de la charité, comme le pouls reproduit dans les artères les hautes impulsions du cœur.

Et non-seulement Dieu veut bien nous faire ainsi les uns envers les autres les instruments et les coopérateurs de sa vie, mais il est jaloux de ne la donner au monde que par notre action, et de l'assujettir en quelque sorte au ministère de sa créature.

C'est ce qu'il fait déjà dans l'ordre de la nature. Comme nous l'avons observé ailleurs, Dieu n'agit généralement que par interposition de personnes. Il veut que nous nous devions réciproquement le bien qu'il nous fait, pour nous unir entre nous de la même charité qui nous unit tous à lui, et la faire circuler dans nos relations, comme un fleuve dont les détours fertilisent les campagnes que sa haute source laisserait languir. Ainsi il pourrait par lui-même nous donner l'existence, mais il nous la donne par nos parents. Il pourrait encore par lui-même nourrir un pauvre, guérir un malade, instruire un ignorant; cependant, il se sert pour cela d'un riche, d'un médecin, d'un maître. Par là il exerce en nous mille vertus réciproques : la bonté, la reconnaissance, la confiance, la sociabilité, la mutuelle assistance. Il fait valoir ses dons, qu'une facilité trop immédiate de les obtenir de lui nous ferait mépriser, et il en partage avec nous la dispensation pour nous honorer de ce bienfait, en même temps qu'il le rehausse, et le mettre à la portée de notre confiance en le tenant au-dessus de notre présomption.

Cette belle économie se retrouve dans l'ordre surnaturel, et avec d'autant plus de sagesse, que d'autres vertus du même ordre, la foi, la charité, l'humilité, le zèle y trouvent leur salutaire exercice. Jésus-Christ agit beaucoup plus par l'interposition et la coopération de ses apôtres, de ses ministres, de ses fidèles que directement et à découvert, faisant d'eux comme autant de sacrements de sa vie dans l'Église. C'est ce qui a éclaté au plus haut degré dans la conversion du monde. Dieu a mis dans les Apôtres son pouvoir et son autorité jusqu'à leur faire faire de plus grandes choses qu'il n'avait fait lui-même, comme il le leur avait annoncé. Ainsi, c'est une question de savoir si lui-même, durant sa vie mortelle, a converti un seul homme, si ce n'est le bon larron; puisque ses disciples eux-mêmes, sans en excepter le chef, Pierre, et le bien-aimé, Jean, ont succombé à l'épreuve de sa croix, et ont eu besoin des témoignages multipliés de sa résurrection pour y croire ; — et, par ces mêmes disciples, il a refait l'Univers.

Et avec quelle autorité et quelle assurance ils se sentaient investis et pourvus de son pouvoir : « Je n'ai ni « or ni argent, dit saint Pierre à un pauvre paralytique, « mais *ce que j'ai* je vous le donne : levez-vous et mar- « chez ! » Il n'avait pas ce prodigieux pouvoir de lui-même, assurément; mais il l'avait en lui-même, par délégation divine, par grâce et provision d'état, et il l'avait ainsi jusque dans son *ombre*. Et ce pouvoir qu'il avait sur les corps n'était encore lui-même que l'ombre de celui qu'il avait sur les âmes qui, par milliers, se convertissaient à sa voix. Il en a été de même, depuis, des martyrs et des confesseurs; sur quoi saint Augustin disait : *Faciunt autem ista, vel potius Deus, vel* ORANTI-

BUS, *aut* COOPERANTIBUS[1] ; d'où Suarez conclut « qu'il y « a dans les Saints deux causalités : l'*oraison* et la *coo-* « *pération*, et que nous pouvons invoquer en eux l'une « et l'autre[2]. »

Cette causalité de *coopération* qui révolte tant dans la sainte Vierge est, du reste, attribuée dans toutes les saintes Écritures à chaque serviteur de Dieu, soit envers ses frères, soit envers lui-même : RACHETEZ *vos péchés par vos aumônes*, est-il dit dans Daniel[3] ; *L'homme qui fera revenir un pécheur de son égarement* SAUVERA SON AME DE LA MORT, dit saint Jacques[4] ; *Tant que je serai l'apôtre des Gentils j'honorerai mon ministère, pour donner de l'émulation à mes frères et pour en* SAUVER QUELQUES-UNS, dit saint Paul[5] ; *Vous, femme*, écrit-il encore, *savez-vous si vous ne* SAUVEREZ *point votre mari? Et vous, mari, savez-vous si vous ne* SAUVEREZ *point votre femme*[6] ? *Je me suis fait tout à tous pour* LES SAUVER TOUS, dit le même Apôtre[7]. Toute la langue sacrée et chrétienne est pleine de ces expressions *sauver*, *racheter*, *édifier*, *convertir*, appliquées aux fidèles les uns envers les autres, pour signifier leur coopération à cette action souveraine de Jésus-Christ, qui n'en est pas moins notre *unique* sauveur, médiateur et rédempteur, mais qui, comme notre *chef*, nous élève à la participation de ces divins

[1] De Civit. Dei, lib. XXII, cap. x.
[2] De Relig. Tract., lib. I, cap. x, n. 7.
[3] Dan., IV, 24.
[4] Jacob., V, 20.
[5] Ad Rom., XI, 14.
[6] I Corinth., VII, 16.
[7] *Ibid.*, IX, 22.

caractères de sauveur et de rédempteur en les exerçant en nous et par nous.

Nous ne saurions trop le faire remarquer, c'est cette règle générale de la grandeur chrétienne que nous appliquons proportionnellement aux Saints et à la très-sainte Vierge, comme aux simples fidèles. Nous ne louons, nous n'invoquons dans Marie aucune grandeur et aucune puissance qui ne soit commune, en principe, à tous les chrétiens, et que tous les chrétiens ne soient par conséquent intéressés à célébrer en elle comme à son apogée. C'est le Christianisme tout entier en Marie que nous professons; le Christianisme dans la créature, comme en Jésus-Christ nous professons le Christianisme dans le Créateur. Et comme le Christianisme n'est que l'union surnaturelle du Créateur avec la créature, ce n'est que dans Jésus et Marie que nous avons le Christianisme intégral.

Pour rompre cette économie, il faut aller jusqu'à refuser à la très-sainte Vierge et aux Saints régnant avec Dieu dans le ciel, ce double pouvoir d'intercession et de coopération qu'on ne peut méconnaître dans les justes chancelant encore sur la terre. Mais quoi! ces mêmes justes perdent-ils ce pouvoir en montant à sa source, en étant à jamais consommés en union avec Jésus-Christ au sein de la gloire? Les Saints sont-ils comme les invalides du royaume de Dieu?... Quelle déraison de le penser!

C'est cependant là ce que nous avons à discuter avec l'hérésie, et tous ceux, plus nombreux qu'on ne pense, qui, sans lui appartenir, reçoivent à divers degrés ses inspirations.

§ III.

Réponse aux difficultés concernant la communication des Saints dans le ciel avec les fidèles sur la terre.

I. — Quelles sont les raisons de refuser, contre toute raison, aux Saints, dans le ciel, les pouvoirs d'intercession et de coopération qu'on reconnaît aux fidèles sur la terre?

Elles se résument en ceci : que les Saints vivant sur la terre y sont avec nous en relations sensibles qui leur permettent de nous connaître, de nous entendre, de partager nos nécessités et nos épreuves, et de nous assister en conséquence de leurs prières ou de leurs actions, tandis que, dans le ciel, les Saints étant privés de ces moyens sensibles et naturels de connaissance et de communication, étant réduits à l'état d'esprits, étant devenus pareillement étrangers à nos misères par la félicité même qui les absorbe, pour admettre qu'ils s'occupent de nous, il faudrait leur attribuer le don de connaître et d'entendre en lisant dans les âmes comme Dieu même, il faudrait leur prêter les sentiments, les vues, et l'action de la Providence; c'est-à-dire en faire des dieux, ce qui est proprement l'idolâtrie [1].

[1] *Qui invocat animas Sanctorum*, dit, avec tous les autres, un docteur protestant, *idololatra est : et ille Spiritus quem invocas est tibi idolum. Quæ vero est causa cur invoces? Quia persuasum habes et te, et alios ubique terrarum ab illo Spiritu audiri posse, et exaudiri : cum tamen hoc sit Dei proprium omnium preces, ubicumque sint, audire, et exaudire.* — Hieronymus Zanchius, t. IV, lib. I, cap. XVII, p. 489.

Sous une forme religieuse, cette objection n'est autre que celle que l'incrédulité souffle au fond des âmes, et qui y dessèche la plus consolante et la plus secourable de toutes les croyances, la croyance à la communion des âmes saintes qui ont quitté cette vie avec celles qu'elles y ont laissées, et à leur communication avec nous à travers la mort.

Il en résulte que ces âmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas; que leur état est pour nous comme celui du corps qu'elles ont abandonné. C'est la négation *pratique* de la survivance et de l'immortalité de l'âme.

Cette doctrine soulève la répulsion de toute âme, je ne dis pas chrétienne, mais religieuse et spiritualiste, et les instincts les plus universels de l'humanité qui, partout, a identifié la croyance à l'immortalité de l'âme à celle de son rapport supérieur avec les êtres d'ici-bas.

Aussi c'est à l'école de l'humanité, même païenne, que je la renverrai d'abord : à l'école de Tacite qui, dans un siècle de défaillance religieuse, inspiré par les hautes suggestions de la philosophie et du cœur humain, s'écriait : « S'il est un asile pour les mânes de l'homme « vertueux ; si, comme le pensent les sages, les grandes « âmes ne meurent pas avec le corps qu'elles animaient... « *ramène-nous*, ô Agricola, de ces regrets stériles à la « ferme contemplation de tes vertus [1] ; » — à l'école de Virgile qui, honorant dans des vers immortels la mémoire d'un simple berger que ses bienfaisantes vertus ont rendu cher à ses pareils, après les soins pieux donnés à son corps, nous représente son âme ingénue ravie d'admiration sur le seuil infréquenté de l'Olympe,

[1] Vie d'Agricola.

d'où elle voit au-dessous de soi les astres et les nues, et lui adresse cette invocation : « Sois favorable et propice à « ceux que tu as laissés, » *Sis bonus ô felixque tuis*[1] ! — à l'école de Cicéron, dans la conception qui fait le plus d'honneur à son génie, le *Songe de Scipion*, faisant communiquer ce grand homme avec l'âme céleste de son aïeul qui lui dit : « Apprends que tous ceux qui ont sauvé, « défendu, agrandi la patrie, ont dans le ciel un lieu « marqué où ils jouissent d'un éternel bonheur... *c'est « d'ici que partent les génies tutélaires qui gouvernent « les peuples, c'est ici qu'ils reviennent ;* » — enfin à l'école de Platon, parlant de ceux qui *sont de la race d'or*, pour avoir bien mérité de leur pays, et disant qu'après leur trépas « ils deviennent des génies purs, bienfaisants et *protecteurs de la race humaine*[2] », et qui, ailleurs, s'inspirant des *traditions antiques* auxquelles il faut, dit-il, ajouter foi, recommande aux gardiens des lois de craindre premièrement les dieux du ciel, qui connaissent l'abandon des orphelins ; puis après : « Qu'ils « craignent encore, dit-il, les âmes des parents morts, « lesquelles s'intéressent à ce qui touche leurs enfants, « veulent du bien à ceux qui ont des attentions pour « eux, et du mal à ceux qui les négligent[3]. »

Telles ont été les croyances de l'humanité, entièrement pures en cela d'idolâtrie, mais seulement nébuleuses et vacillantes dans le demi-jour de l'esprit humain. Et c'est dans le grand jour de la foi qu'elles seraient répudiées ; c'est au sein du Christianisme, dont le propre

[1] Églogue cinquième, *Daphnis*.
[2] La République, liv. V.
[3] Les Lois, liv. XI.

objet a été de nouer par Jésus-Christ des rapports surnaturels entre le ciel et la terre, de faire de lui, ne cessons pas de le rappeler, le *Chef d'un seul corps* dont les membres au ciel, au purgatoire et sur la terre sont animés de sa grâce et de sa vie et correspondent dans sa vérité et dans son amour ! Et c'est à ceux de ses membres qui sont les plus unis à lui, c'est aux compagnons de son règne qu'on refuserait ce qu'on accorde à ceux qui languissent encore et qui défaillent dans la poussière de l'exil !!!

II. — Mais allons aux motifs de cette doctrine, et faisons voir combien ils sont inconséquents et ruineux ; combien au contraire sont solides et rationnels ceux de la doctrine catholique.

C'est le propre de Dieu, dit-on, de connaître et d'entendre les pensées et les vœux des cœurs en quelque endroit qu'ils soient et de les exaucer : on ne peut prêter ce pouvoir aux Saints sans les assimiler à Dieu.

Assurément cela est le propre de Dieu ; mais qu'est-ce qui n'est pas le propre de Dieu de tout ce que nous avons, puisque nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de lui ? Indépendamment des choses qu'il nous a données, n'y a-t-il pas des choses qu'il peut nous donner encore, lui qui a été jusqu'à se donner lui-même ? Et ce don ne suppose-t-il pas tous les dons ?

Ainsi n'est-ce pas le propre de Dieu de lire dans l'avenir ? et cependant il a communiqué ce pouvoir à ses Prophètes ; que si les Prophètes voyaient l'avenir, pourquoi les Saints ne verraient-ils pas le présent ?...

Ces mêmes Saints ont eu quelquefois sur la terre des visions du ciel ; pourquoi, dans le ciel, n'auraient-ils pas des visions de la terre ? d'autant que ces visions du ciel

ont eu lieu dans un état de suspension de leurs sens dont la mort les décharge entièrement. Ces sens, qui étaient des agents de relation pour eux ici-bas, ne limitaient et n'obscurcissaient-ils pas la connaissance même qu'ils leur procuraient, comme les jours de souffrance d'une prison; et au lieu de dire qu'ils ont été *réduits* à l'état d'esprits par la démolition de cette prison, ne faut-il pas dire qu'ils ont été *élargis* à la liberté des esprits, plus semblables à Dieu qui est Esprit?

Mais ce n'est pas tant cet état d'esprits que la qualité de leur être en cet état qu'il faut considérer; je veux dire leur sainteté. Cette sainteté donne à leur vision le plus grand objet possible : l'Infini, Dieu, dont ils contemplent éternellement la face, et en qui ils plongent à d'incommensurables profondeurs : et maintenant, comment voyant l'Infini ne verraient-ils pas le fini? comment voyant ce qui est au dedans de Dieu ne verraient-ils pas ce qui est au dehors?

Mais que dis-je? il n'y a rien qui soit hors de Dieu. Dieu comprend tout. *In ipso vivimus, movemur et sumus.* Il est la vérité des choses dont son Verbe est la connaissance; et la vie éternelle consistant *à le connaître Lui et le Fils qu'il a envoyé*, on possède toute connaissance en le connaissant; on voit tout en Celui qui voit tout : on sait tout en Celui qui sait tout; on a toute lumière dans sa lumière, *in lumine tuo videbimus lumen*[1]. Quel observatoire! quelle optique! quel miroir! Si nous voyons ici-bas Dieu dans les créatures, combien plus ne voit-on pas au ciel les créatures en Dieu, en Dieu en qui les Anges et les Prophètes les voyaient soit

[1] Ps., xxv, 10.

en exemplaire, soit en prescience, avant qu'elles fussent, et en qui nous-mêmes ici-bas connaissons tout ce que nous connaissons !

« A bien considérer les choses, dit Leibnitz, Dieu est « déjà à présent le seul objet *immédiat et intérieur* de « notre pensée. C'est par l'intermédiaire de Dieu que « nos idées nous représentent ce qui se passe dans ce « monde ; car on ne peut expliquer autrement comment « l'âme affecte le corps, et comment les diverses sub- « stances créées peuvent communiquer. Croyons donc « que notre intelligence n'est jamais qu'un miroir de « Dieu et de l'univers : seulement cette intuition est « troublée et cette connaissance confuse ici-bas. Mais le « nuage de notre mortalité étant écarté, et Dieu se ren- « dant manifeste alors que nous le verrons face à face, « nous continuerons à voir les choses à travers lui, mais « avec beaucoup plus de clarté, de distinction et d'éten- « due ; et cela arrivera en partie par la nature d'un es- « prit glorieux, en partie par une grâce spéciale de « Dieu[1]. »

Nous ne prétendons pas, assurément, en tout ceci, préciser ni expliquer pertinemment l'état de connaissance des Saints dans l'autre vie, par rapport aux choses d'ici-bas ; mais seulement au *Comment peuvent-ils connaître ce qui se passe ici bas ?* de l'hérésie, nous opposons avec une masse de raisons déduites de la foi : *Comment peuvent-ils ne pas le connaître ?*

III. — Et maintenant, pour ce qui est de ce côté de l'objection, que c'est les rendre semblables à Dieu, en

[1] Systema theologicum, édit. de M. Alb. de Broglie, p. 141.

faire des dieux, nous l'acceptons; et nous y trouvons une raison de plus, et une raison supérieure, de croire à cette céleste clairvoyance.

Déjà par nature nous sommes faits à la ressemblance de Dieu, déjà par grâce nous sommes élevés à la dignité d'enfants de Dieu; quand donc par gloire nous aurons la vision de Dieu, nous ne ferons qu'*achever* de lui devenir semblables. C'est l'assurance que nous en donne l'Apôtre des visions : « Mes bien-aimés, dit-il, *déjà* nous « sommes enfants de Dieu; mais ce que nous serons un « jour ne paraît pas encore. Nous savons que, lorsqu'il « paraîtra, *nous serons semblables à lui*, parce que nous « le verrons tel qu'il est[1]. » Le voyant tel qu'il est, en effet, les Saints sont pénétrés de ce qu'il est, et, par cette divine pénétration de ce qu'il est, ils deviennent tels eux-mêmes, comme le cristal pénétré de la lumière devient lumière, comme le fer incandescent devient feu.

Le Fils de Dieu, d'ailleurs, il faut toujours en revenir là, ne s'est fait homme que pour que l'homme soit fait Dieu. Aussi n'*est-il pas Fils seulement, mais notre filiation même*, dit Thomassin, et par là sa gloire s'accroît de tout ce qu'elle communique. Car ainsi il n'est pas Dieu seulement, mais Dieu des dieux; c'est-à-dire qu'il n'est pas maître seulement de sa Divinité, mais qu'il en est le dispensateur magnifique; d'autant plus grand, que par soi et au-dessous de soi il constitue des médiateurs dont il est le Médiateur, comme il est le Pontife des pontifes, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Saint des saints. Le Fils de Dieu s'est ainsi fait la tête de l'humanité régénérée pour en faire son corps,

[1] 1er Épit. S. Jean, c. III. v. 2.

et faire resplendir en elle tous les caractères de sa divinité. Tout ce qu'il est, ses Saints le sont, avec cette différence qu'il l'est par nature et qu'ils le sont par communication : différence qui non-seulement sauve de tout péril d'idolâtrie, mais qui glorifie et fait resplendir Dieu dans ses Saints, comme le soleil dans ses satellites.

IV. — Mais dans cette pénétration de la lumière, de la gloire et de la félicité de Dieu qui les ravit et qui les absorbe, comment les Saints peuvent-ils avoir souvenir et souci de nous? Leur félicité même est-elle compatible avec la sollicitude et la compassion que nous leur attribuons pour nos misères? Tel est le reste de l'objection.

A cela je réponds : Comment les Saints n'auraient-ils pas au contraire souvenir de nous? comment n'auraient-ils pas le plus ardent désir, le plus pressant *besoin* même de nous assister, de nous secourir, de nous attirer à leur félicité, et comment cette sollicitude, éclairée par la connaissance et validée par le pouvoir, ne ferait-elle pas d'eux nos intercesseurs et nos sauveurs bien plus qu'ils n'ont pu l'être sur la terre?

Les Saints sur la terre sont d'autant plus occupés de leurs frères qu'ils sont plus saints : leur sainteté étant une émanation du cœur de Jésus-Christ est charité. Lors donc qu'elle est consommée, c'est la consommation et le comble de la charité. Aussi c'est cette vertu entre toutes qui est récompensée en eux. *Venez, les bénis de mon Père*, leur dit le souverain Juge; *car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai été malheureux et vous m'avez consolé*, etc., et cette récompense de la charité étant la Charité même, ne saurait s'éteindre : elle s'allume et s'enflamme immensément. D'autant que

toutes les autres vertus, la foi, l'espérance, la patience, étant les vertus de l'épreuve, cessent avec celle-ci, et que la charité, occupant toute la place qu'elles laissent, survit seule à cette vie, et entre seule dans le ciel comme dans son Océan.

Le ciel est par excellence la patrie et le foyer de la charité. Le même Dieu qui éclaire et pénètre les Saints comme vérité les anime et les enflamme comme charité; et comme, par cette divine pénétration, ils lui deviennent semblables, ils sont ainsi que lui charité. Ainsi que lui, dès lors, ils nous aiment, ils se souviennent de nous, ils s'occupent de nous, et cette miséricordieuse sollicitude se concilie en eux comme en lui avec la suprême félicité. Que dis-je? c'est cette félicité même qui, en les enivrant de ses délices, les enivre aussi, en quelque sorte, du besoin de la communiquer, parce qu'elle est la félicité de la charité, qui ne s'abreuve que pour se répandre; de la charité, qui, comme le dit excellemment Bossuet, pousse les Esprits célestes du ciel à la terre, du Créateur à la créature, comme elle élève les hommes mortels de la terre au ciel, de la créature au Créateur.

Non, non, le ciel n'est pas la terre de l'oubli; ce n'est pas du Léthé que boivent les Saints; et nous ne devons pas craindre qu'ils nous oublient, dit saint Augustin, lorsque vous, Seigneur, dont ils s'abreuvent, avez souvenir de nous[1]. Loin de nous, dit pareillement saint Bernard, la pensée que cette charité que nous avons vue si active sur la terre soit diminuée ou tarie dans le ciel, alors que le Saint, appliqué à la propre source de l'éternelle cha-

[1] Nec sic eum arbitror inebriari ex ea, ut obliviscatur mei, cum tu, Domine, quem potat ille, nostri sis memor. *Confess.*, libr. IX, c. 3.

rité, aspire à pleine bouche ce torrent dont quelques gouttes seulement l'altéraient sur la terre. La charité n'a pas été vaincue par la mort, car elle est forte comme la mort et plus forte. La latitude du ciel dilate les cœurs et ne les contracte pas, étend les affections et ne les resserre pas, ravit les esprits et ne les dissipe pas. Dans la lumière de Dieu la mémoire est rassérénée et non obscurcie : on y apprend ce qu'on ignore ; on n'y désapprend pas ce qu'on sait. Ce n'est pas, enfin, la terre, mais le ciel[1].

V. — Une autre vue, hautement chrétienne, et prise aux plus pures sources de la doctrine des Pères, nous donne de cette consolante vérité un gage plus souverain. Elle est tirée de ce principe évangélique auquel nous revenons toujours dans ce travail, que Jésus-Christ est le Chef d'un corps qui doit comprendre comme membres tous les élus, et qui croît sans cesse par l'adjonction de ceux-ci jusqu'à ce qu'il ait atteint son complément. De ce principe fondamental sort, comme corollaire, la solidarité de tous les membres de ce divin corps entre eux, et non-seulement de tous les membres confirmés en union avec le

[1] Absit ut imminuta nedum exinanita tua illa tam operosa charitas reputetur, cum ad ipsum fontem æternæ charitatis procumbis, pleno hauriens ore, cujus et ipsa prius stillicidia sitiebas. Non potuit mortui cedere charitas, fortis ut mors, imo et morte fortior ipsa.... Fratres, latitudo cœli dilatat corda, non arctat : exhilarat mentes, non alienat : affectiones non contrahit, sed extendit. In lumine Dei serenatur memoria, non obscuratur : discitur quod nescitur ; non quod scitur dediscitur : non denique terra sed cœlum est. *Epistola de obitu sancti Malachiæ*, — et *Sermo in obitu Humberti*.

Chef dans le ciel, mais de ceux-ci avec tous ceux qui sont en travail de formation sur la terre et qui le seront jusqu'à la fin des temps. De cette grande solidarité découlent maintenant deux belles conséquences : la première, c'est la participation des fidèles sur la terre aux mérites des Saints dans le ciel; la seconde, c'est la participation des Saints dans le ciel aux épreuves des fidèles sur la terre.

La participation des fidèles sur la terre aux mérites des Saints dans le ciel n'est que l'application à l'ordre surnaturel et céleste de cette loi de la réversibilité qui régit déjà l'ordre humain et providentiel. Dans le cercle de la famille, qui est une petite société, comme dans celui de la société, qui est une grande famille, nous ne vivons et ne mourons pas tout entiers pour nous-mêmes : il y a un flux et reflux de fautes et de mérites qui les répartit à divers degrés entre les membres du corps social. Dans l'ordre providentiel nous avons un exemple touchant de cette économie dans l'histoire des *dix Justes* qui auraient sauvé Sodome : et le monde n'est-il pas une grande Sodome qui n'est sauvée que par cette poignée de Justes qu'elle souffre à peine dans son sein? Il en est de même et plus hautement encore dans l'ordre surnaturel chrétien, par la solidarité plus profonde et plus active que la grâce établit entre tous les membres de Jésus-Christ. Sans doute les mérites de ce divin Chef sont surabondants pour innocenter le monde, et il serait absurde autant qu'impie de leur comparer les mérites des Saints; mais aussi sommes-nous si loin de le faire que nous n'admettons dans les Saints nul mérite qui ne soit lui-même fondé sur les mérites et sur la grâce de Jésus-Christ. De telle sorte que ce sont les mérites de

Jésus-Christ que nous honorons dans les mérites des Saints. Et ces mérites des Saints ainsi redevables à ceux de Jésus-Christ, nous ne disons pas encore qu'ils peuvent mériter pour nous, mais nous aider à obtenir les grâces et les mérites divins qui les ont eux-mêmes produits, et qui seuls peuvent mériter pour tout le monde. Ainsi entendus, les mérites des Saints ont un grand prix qui, bien qu'il soit inscrit dans le prix infini de ceux de Jésus-Christ, bien qu'il en découle et qu'il y remonte, ne s'y absorbe pas. Jésus-Christ a voulu être le Chef, mais non le corps tout entier. Il a voulu laisser aux membres un *jeu*, si j'ose ainsi dire, qui les fît agir dans un rapport de liberté et de charité avec lui. C'est en vertu de ce jeu qu'il est vrai de dire que les mérites des Saints qui sont dans le ciel, tout en se rapportant à Jésus-Christ, profitent aux fidèles qui les présentent à Dieu sur la terre, et aux pécheurs mêmes qui n'y songent pas, par cette réversibilité, conséquence elle-même de la solidarité qui nous fait tous un seul en Jésus-Christ. Solidarité que la mort resserre entre les Saints et son principe sans l'affaiblir entre eux et nous. Ainsi il est vrai de dire que les fidèles sur la terre participent aux mérites des Saints dans le ciel.

Les Saints dans le ciel, à leur tour, avons-nous dit, participent aux épreuves des fidèles sur la terre. Cette seconde conséquence a cela d'encourageant pour nous qu'elle nous présente les Saints intéressés au secours que nous leur demandons, et à celui même que, par un aveuglement qui nous rendrait plus dignes de leur pitié, nous ne leur demanderions pas, comme si leur sort était encore engagé dans le nôtre. Sans doute ils ont atteint le port et jouissent de la béatitude, mais non

entièrement, peut-on dire, par cette solidarité qui les rattache à ceux que battent encore les orages, et qui, si elle ne peut leur faire rien perdre de leur félicité, peut du moins l'accroître par le salut de leurs frères encore éprouvés. Ils ne pâtissent pas, sans doute, mais ils compatissent. L'Église est un seul corps enfanté à Dieu, et dont la partie supérieure, entrée déjà à la suite du Chef dans la vie éternelle, appelle à elle l'autre partie encore en travail, avec toute la conscience et en raison même de la félicité dont elle jouit. Jésus-Christ, on peut le dire, n'est pas tout entier dans le ciel : il a faim encore, il a soif, il est éprouvé et crucifié dans ceux de ses membres qui ressentent ces maux sur la terre; et les Saints, vivant de sa vie, ont pour nous la même sympathie et la même compassion. Ils nous suivent, ils nous assistent avec amour, partagés entre notre misère et leur béatitude, dans laquelle ils ne seront consommés que par notre réunion. « Il y a *plus de joie dans le ciel*, a dit « Notre-Seigneur, pour un seul pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. » Comme ce *plus de joie* éclaire et justifie notre doctrine! Sans doute il y a toujours de la joie dans le ciel, et il ne peut y avoir que de la joie, mais une joie toujours altérée pour être toujours satisfaite. Et d'où peut venir cet accroissement de joie? de Dieu sans doute, de sa gloire et de sa félicité; mais de sa gloire et de sa félicité non-seulement en lui, mais dans nos frères, par la même charité qui nous unit les uns aux autres et tous à lui : joie de famille qui rend propre à chacun le bien de tous, et à tous le bien de chacun; qui compose la félicité des élus dans le ciel du salut de ceux qui sont sur la terre, et qui ne sera dès lors à son comble

que lorsque le dernier des élus y sera entré. « Oh ! si nous « savions comme ils nous attendent ! s'écrie saint Ber- « nard, combien ils désirent notre avénement ! avec « quel intérêt ils s'enquièrent de nous, avec quelle joie « ils apprennent notre bien ! »

VI. — Mais si nous ne pouvons les voir comme ils nous voient, nous les sentons ; nous éprouvons les effets de leur invisible assistance, nous les voyons dans leur secours. Nous en avons un témoignage bien éclatant dans la défaite du paganisme et la conversion du monde par l'action céleste des martyrs. Ceux-ci aussitôt morts, ou plutôt vivants, réagissaient du haut du ciel par des coups de grâce et des traits de vie contre l'aveugle fureur qui venait de les immoler, et la changeait en clartés et en ardeur de les suivre. Ainsi s'est recruté le Christianisme.

Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières,
Son sang, dont ses bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas,
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.

Corneille n'a fait que mettre en ces beaux vers, il le dit lui-même, ce qui se passait d'ordinaire à la mort des martyrs. Origène et Tertullien en citent de nombreux exemples. Et par combien d'expériences moins éclatantes, mais non moins certaines, chaque fidèle n'a-t-il pas ressenti soit dans son âme, soit dans les circonstances de sa situation, et quelquefois dans son corps, les effets surnaturels et même miraculeux de l'assistance des Saints ! Et je ne parle pas seulement des Saints procla-

més tels, mais dans les relations privées qui nous ont unis à quelque âme sainte, à un père, à une mère, à une épouse, à un ami que la mort semblait nous avoir ravi sans retour, ne nous laissant d'eux que le parfum de leurs vertus, n'avons-nous jamais éprouvé une assistance secrète, une influence invisible, une direction salutaire qui trahissait leur céleste intervention, en les rendant souvent plus présents et plus utiles pour notre bien que lorsqu'ils vivaient avec nous sur la terre? Et n'est-ce pas par des signes éclatants, par des gages publics de leur bienfaisant pouvoir que tous les Saints que nous invoquons dans l'Église se sont fait reconnaître, et ont fourni eux-mêmes la preuve canonique et juridique de leurs titres à ce culte que nous leur rendons?

La vie des Saints dans l'Église, leur concours d'intercession et de coopération du haut du ciel dans les intérêts chrétiens de la terre, la sainte fédération des âmes à travers la mort, est un fait dont nous vivons tous à quelque degré, et qu'on ne saurait méconnaître sans fermer les yeux aux plus pures lumières de la foi, de la raison, de la nature et de l'expérience.

Cette grande doctrine ainsi établie, il ne nous reste plus qu'à en faire application à la très-sainte Vierge.

§ IV.

Application de cette doctrine à la très-sainte Vierge.

I. — La très-sainte Vierge hérite de cette doctrine avec tous les autres Saints. Comme nous invoquons la prière de ceux que nous estimons en grâce auprès de Dieu, nous invoquons la sienne pour qu'elle supplée à ce qui

manque à la nôtre. Seulement nous l'invoquons de préférence à tous les fidèles vivant sur la terre, parce qu'elle est dans le ciel; et nous l'invoquons de préférence à tous les Saints qui sont dans le ciel, parce qu'elle est au plus haut du ciel.

Ne pas l'invoquer avec cette supériorité de préférence, c'est retirer la raison que nous avons d'invoquer les autres Saints; c'est retirer la raison que nous avons de réclamer la prière des fidèles vivant sur la terre; c'est retirer la raison que nous avons nous-mêmes de prier; c'est nier la prière dans son plus haut exercice et dans son plus souverain pouvoir; c'est nier le Christianisme et toute religion qui est *prière*. Tout cela se tient.

Le Christianisme se distingue de toutes les autres religions en ce que, par les mérites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la prière humaine a un accès auprès de Dieu qu'elle n'aurait pas par elle-même : mais encore faut-il prier. *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom*, a dit ce Dieu Sauveur, *il vous le donnera :* mais encore faut-il demander. Lui-même, tout Dieu qu'il est, *demande* les grâces qu'il nous obtient, quelque infaillible droit qu'il y ait par ses mérites; il *intercède* à la droite de son Père pour nous. Comment, après lui et par lui, serions-nous dispensés de demander, de prier nous-mêmes? La prière, en un mot, trouve sa *valeur* générale, mais non sa *dispense*, dans les mérites de Jésus-Christ; et elle y trouve dès lors sa valeur générale en raison de sa valeur particulière, sans quoi elle y trouverait sa dispense.

Il suit de là que celui qui prie bien obtient, que celui qui prie mieux obtient davantage, que celui qui prie parfaitement obtient abondamment.

Or, toutes choses d'ailleurs étant égales, celui qui prie par soi prie bien, celui qui prie par les Saints prie mieux, celui qui prie par la Reine de tous les Saints prie excellemment. Et cela par toutes les raisons que nous avons développées dans les précédents paragraphes de ce chapitre, dégagées de toutes les objections qu'on y faisait.

Nos prières, si bien faites qu'elles soient, n'ont de valeur particulière auprès de Jésus-Christ que celle qu'elles trouvent en nous ; tandis que par l'entremise de la très-sainte Vierge elles deviennent les prières de la très-sainte Vierge. Non que cette communion de prières nous dispense de prier et de bien prier, puisqu'elle est elle-même en raison de nos prières, mais parce qu'elle supplée à l'insuffisance de nos meilleures prières de toute l'adjonction de celles de la Mère de Dieu.

II. — Et quelle n'est pas la richesse, la puissance, la munificence et l'efficacité souveraine de ce secours comparé à tous les autres!

Nous avons un moyen certain de connaître proportionnellement le crédit des Saints auprès de Dieu dans le ciel et leur charité envers les hommes ; de calculer par conséquent le crédit et la charité de la très-sainte Vierge : c'est d'observer ce qu'ils ont été pour Jésus-Christ sur la terre, et la part qu'ils ont eue à l'œuvre de grâce dont il est l'Auteur. Car le royaume de Dieu n'étant que le couronnement de cette œuvre, et la gloire n'étant que la floraison de la grâce, les Saints sont en gloire ce qu'ils ont été en grâce ; ils sont à Jésus-Christ régnant ce qu'ils ont été à Jésus-Christ souffrant. Leurs rapports avec lui sont maintenus, et même plus que jamais resserrés et

confirmés ; seulement ils sont *transposés*, en eux comme en lui, de la terre au ciel, du temps à l'éternité, avec tout le déploiement de gloire, de grandeur, d'universalité et de puissance qui s'est manifesté en lui. En un mot, Jésus-Christ est monté au ciel et il continue à y monter tout entier, avec ses membres, tels qu'ils lui ont été associés ici-bas, avec sa Mère telle qu'il a voulu qu'elle fût pour lui parmi nous.

Sur ce principe, applicable à tous les justes et qui n'a rien de particulier à la très-sainte Vierge, si ce n'est que, par une anticipation de leur commune destinée, elle est ainsi au ciel jusque dans son corps, nous pouvons baser la connaissance certaine de ce qu'elle est pour nous auprès de Jésus-Christ.

Elle y est sa Mère et la nôtre telle que nous l'avons vue ici-bas, plus la clairvoyance, la puissance, la charité, la gloire, qui sont du ciel, et qui, en elle, sont dans la proportion de ce rapport et de ce ministère de Mère.

Je dis de ce *ministère* de Mère, car la Maternité divine en Marie a été un ministère comme tous les autres ministères des Saints, comme le ministère de Précurseur en saint Jean, d'Apôtre des Gentils en saint Paul, de chef de l'Église en saint Pierre, de fondateurs d'Églises particulières ou d'ordres religieux dans les Saints qui en ont rempli la mission. Et comme ces Saints continuent, du haut du ciel, à protéger d'une manière spéciale ce qui a été l'objet de leur apostolat sur la terre, Marie continue à gérer le ministère de sa Maternité.

Or, de combien ce ministère n'est-il pas plus élevé que tous les autres ! Quelle antériorité, quelle universalité, quelle souveraineté le distinguent ! Tous les autres Saints

ont été comme des ruisseaux qui ont distribué dans le monde, avec plus ou moins d'abondance, le cours déjà existant, la source déjà ouverte de la vie surnaturelle en Jésus-Christ. Marie en a été *l'Aqueduc* total, universel et primitif; seule, elle a contenu ce que tous les autres ont partagé; que dis-je? seule elle *nous l'a obtenu;* seule, elle a attiré du haut du ciel, elle a ouvert et fait jaillir sur la terre cette source qui *rejaillit jusqu'à la vie éternelle*, et qui vivifie et régénère toute la création; et c'est de la plénitude de grâce dont la première elle a été comblée, que nous sommes tous abreuvés.

Voilà ce que Marie a été sur la terre, voilà par conséquent ce qu'elle continue à être dans le ciel. Car, encore une fois, ce que les Saints ont été et ont fait sur la terre se continue dans le ciel; et comme chacun d'eux, sous Jésus-Christ, est le patron de la part de son œuvre qui lui est échue en ministère, Marie est la patronne de toute l'œuvre de Jésus-Christ : sa spécialité, c'est l'universalité.

Elle est avec lui dans la gloire, avons-nous dit, dans le même rapport où elle a été avec lui dans l'épreuve, dans le rapport dès lors *de Mère à Fils;* dans ce rapport qui nous apparaît à la Crèche, en Égypte, à Nazareth, à Cana, au Calvaire, et que Jésus-Christ a voulu manifester et consacrer par tant et de si prolongés témoignages; seulement, ce qui était revêtu de faiblesse est devenu puissant; ce qui était local est devenu universel; ce qui était humble est devenu glorieux. A Cana, Marie était assise à côté de Jésus-Christ, et pour obtenir de lui le premier de ses miracles, pour le lui faire même produire avant son heure, elle n'eut qu'à lui dire : *Ils manquent de vin.* Pareillement dans le royaume de Dieu, qui

est *semblable à un festin* [1], mais à un festin de béatitude qui repaît tous les élus et auquel nous sommes tous conviés, Marie est à la même place auprès de Jésus, elle est émue pour nos défaillances de la même charité qui la fit s'intéresser aux convives de Cana, et elle dit à son divin Fils avec le même crédit et la même confiance : Ils manquent de grâces, ils manquent de forces, de consolation, de paix, de vertu, de vie. Et comme ses demandes doivent être exaucées de la part de Celui qui n'est notre Sauveur que parce qu'il est son Fils, et dont le titre de règne est ce titre de *Fils de Marie* ou *Fils de l'homme !* Car, sachons-le bien, c'est en cette qualité et non en celle de Fils de Dieu, quoique inséparablement, que le Verbe incarné règne et nous apparaîtra dans la gloire. Cette grande et consolante vérité est une de celles qui sont le plus souvent sorties de sa bouche divine. Si lui-même, parlant des élus, dit qu'il les fera asseoir à sa table et siéger sur son propre trône, qu'il leur donnera pouvoir absolu sur les nations, ainsi qu'il a reçu ce pouvoir de son Père ; s'il va jusqu'à dire qu'il les servira lui-même et que, tout Dieu qu'il est, il fera leur volonté, combien toutes ces grandes prérogatives de puissance sur le monde et de crédit sur Jésus-Christ doivent être portées à leur comble dans Marie, qui réunit à elle seule la sainteté de tous les élus, qui en est la Mère et la Reine, et qui seule, entre tous, peut dire à son Roi : Vous êtes mon Fils, ici, dans le ciel, comme vous l'avez été sur la terre ; et vous n'êtes mon Roi que parce que vous êtes mon Fils !

Et quelle autre parole peut lui répondre ce Fils que

[1] Matth., xxii, 2.

celle qu'il lui a dite figurativement et prophétiquement par la bouche de Salomon, parlant à sa Mère: « Deman- « dez, ma Mère, car il ne m'est pas possible de vous « rien refuser. » *Pete, Mater, neque enim fas est ut avertam faciem tuam*[1]. *Demandez*, je vais moi-même au-devant de vos vœux, loin de les faire attendre; *demandez*, car je suis pressé du besoin de donner, pressé comme Dieu, pressé comme Sauveur, et ce besoin c'est moi-même; *demandez*, car, si pressée que soit ma miséricorde de se répandre et de se décharger, ma sainteté et ma justice ne le lui permettent qu'à la voix de la prière, et nulle prière n'a la vertu de la vôtre; de la vôtre qui, la plus humble comme la plus haute, est la prière souveraine instituée auprès de ma charité pour lui frayer le chemin par la satisfaction de ma sainteté et le désarmement de ma justice. Ce que vous avez obtenu une fois de moi en m'attirant du ciel en terre dans votre sein virginal pour le salut du monde, continuez et ne cessez de l'obtenir pour le cours et la dispensation des grâces qui en sont le fruit; et comme j'en suis resté la source et mes saints les ruisseaux, restez-en le canal, et que par vous continuent à passer tous les biens que j'ai résolu de donner aux hommes.

III. — Ces quelques vues, dont le déploiement serait d'une richesse infinie, suffisent pour justifier la profonde vérité de ce titre donné à Marie de *Toute-Puissance suppliante*, OMNIPOTENTIA SUPPLEX; toute-puissance qui est telle, sans doute, parce qu'elle s'appuie sur les mérites

[1] III Reg., II, 20.

infinis de Jésus-Christ, sans lesquels nulle prière n'aurait de puissance, et sur son infinie charité qui conspire avec la prière ; mais qui, par la plus parfaite correspondance à ces mérites divins et à cette infinie charité, est la prière à sa plus haute puissance.

Combien donc jaillissent des entrailles de la foi catholique ces accents du Dante à Marie :

« Vierge Mère, fille de ton Fils, humble et haute plus « qu'aucune autre créature... Tu es si grande et tu as « tant de puissance, que celui qui veut une grâce et « ne recourt pas à toi, veut que son désir vole sans « ailes. »

Et qu'il n'est pas moins bien inspiré lorsqu'il ajoute :

« Dans le ciel, tu es pour nous un soleil de charité « dans son midi ; et là-bas, parmi les mortels, tu es « une source de vive espérance.... car ta bonté ne se- « court pas seulement celui qui demande, mais elle va « libéralement au-devant de la demande[1]. »

Que Marie, en effet, eût toute puissance sur le cœur de Jésus-Christ pour en obtenir ses grâces, ce serait en vain pour nous si elle n'était portée dans la même mesure à faire usage de ce pouvoir en notre faveur. Mais, admirable économie ! comme elle est Mère de Dieu pour tout obtenir, elle est Mère des hommes pour tout accorder ; sa grandeur est la main qui puise, sa bonté est la main qui répand. Tout ce que nous avons dit précédemment sur l'intérêt de charité que les Saints dans le ciel prennent à nos épreuves et à nos misères, s'applique à Marie au degré le plus souverain. Marie est *Mère* et Mère de qui ? Mère de la miséricorde, de la charité,

[1] Dante, *Paradis*, chant XXXIII.

sanctuaire et foyer de l'amour divin, en qui s'est rallumé cet amour dont la chaleur a fait germer le fruit de vie ; et l'objet de cet amour étant notre salut, Marie n'en est la Mère que pour être la nôtre. Comme Jésus-Christ est le *Fils de l'homme*, Marie est la *Mère de l'homme*. Nous avons sur son cœur les droits qu'elle a sur celui de son Fils : elle nous doit sa maternité, comme ce Fils lui doit son humanité ; et c'est avec une double confiance que nous lui adressons cette invocation, *Monstra te esse Matrem :* Montrez-vous Mère et Mère des deux parts, Mère du Christ pour obtenir, notre Mère pour accorder ; que par vous reçoive nos prières Celui qui, *pour nous*, a voulu être *votre* Fils : le VÔTRE, mais POUR NOUS.

Et que le cœur de Marie est bien fait pour ressentir ce double amour de Dieu et des hommes, pour exercer cette double Maternité, elle qui a été prédestinée à ce Ministère en union avec Jésus-Christ de toute éternité ; qui n'a pas été appelée d'entre les pécheurs comme les autres saints, mais qui a été créée *exprès*, avec toute la perfection que Dieu donne à ses œuvres en vue de leur fin ; qui a été prévenue à cet effet, dès avant sa conception, de la grâce dont elle devait être la Mère ; qui a été appelée ensuite à donner son consentement à cette divine Maternité pour qu'elle lui devînt propre ; qui en a chanté le mystère avec des accents qui en dévoilent la plus lumineuse intelligence dans la plus profonde obscurité ; qui en a si admirablement soutenu les épreuves et géré la charge durant la vie mortelle de son divin Fils ; qui en a surtout si héroïquement payé le tribut au Calvaire, en concourant avec lui à nous donner la vie par le déchirant partage de ses souffrances et de sa mort ; et qui, enfin, portée après lui par les Anges au faîte de la gloire,

a reçu toute la consommation, tout l'élargissement, tout le déploiement et la dilatation de sa maternelle charité en celui qui en est l'Océan!

Plongée plus avant, unie plus intimement qu'aucune autre céleste existence au sein de Celui qui a voulu naître ici-bas de son sein, et qui est la Vérité et l'Amour appliqués au salut du monde, nul autre comme elle ne doit voir en cette vérité, ne doit ressentir en cet amour nos misères; nos misères qu'elle a traversées dans toute leur amertume, et dont le souvenir, mêlé à sa béatitude, doit composer dans son cœur maternel la plus miséricordieuse pitié. Penchée sur notre terre comme une mère sur le lit de souffrance de son enfant, elle recueille, elle prévient nos gémissements, nos vœux, nos maux, nos larmes, et, les présentant à son Fils qui les reçoit, elle nous en rapporte le baume de ses grâces, le dictame de ses consolations, le soulagement ou le support de nos misères, la satisfaction ou la résignation, et dans tous les cas, la vertu, la paix, la vie et l'éternel salut.

Avec quelle vérité, avec quelle confiance ne devons-nous donc pas élever vers elle ce chant invocateur que l'Église met sur nos lèvres, et qui monte si souvent en nuée de tristesse pour retomber en rosée de consolation. « Salut, Reine, Mère de la miséricorde; notre vie, notre « douceur, notre espérance. Salut! vers vous nous « crions, enfants exilés d'Ève; vers vous nous soupi- « rons, gémissants et pleurants dans cette vallée de « larmes. De grâce, ô notre Avocate! tournez vers nous « vos miséricordieux regards, et à la sortie de notre « exil faites-nous trouver Jésus, le fruit béni de vos « entrailles! »

Que l'hérésie est donc malheureuse et que le rigorisme chagrin des censeurs de notre dévotion envers Marie est dur, faux et dénaturé, pour ne pas comprendre, sentir et goûter tout ce qu'il y a de philosophiquement vrai autant que de dogmatiquement justifié dans cette doctrine! Qu'est-ce qui les choque donc tant en elle? Est-ce ce titre *d'Avocate* que nous donnons à Marie et que nous donnons aussi à Jésus-Christ? titre, dit-on, qui les confond d'autant plus que nous y joignons souvent celui de *Médiatrice*. Mais n'avons-nous pas déjà dissipé cette objection en ce qu'elle a de commun entre Marie et tous les autres Saints, ou bien peut-on refuser à cette Vierge sainte ce qu'on accorde à ceux-ci, aux simples fidèles vivant sur la terre? Avons-nous besoin encore de redire après saint François de Sales : « Son « Fils est notre avocat, elle est notre avocate, mais bien « diversement; je l'ai dit cent fois. Le Sauveur est « avocat de *justice*, car il plaide notre *droit*, fondé sur « sa rédemption. Mais la Vierge, comme les Saints, est « avocate de *grâce*, car elle plaide ou plutôt implore « notre *pardon*, et notre pardon par la passion du Sau- « veur, joignant à cet effet ses prières, *non aux siennes*, « *mais aux* NÔTRES. »

C'est assez, c'est surabondant pour qui veut comprendre.

IV. — Mais comment faire passer ces autres expressions appliquées à une créature, *notre Douceur*, *notre Espérance*, *notre Vie;* surtout lorsque leur sens absolu se trouve confirmé par celles-ci, adressées souvent à Marie, *Secourez-nous*, *Sauvez-nous !*

Nous avons encore répondu à ces difficultés, affectées dans la persistance de ceux qui les reproduisent.

Nous avons dit que c'était par *ellipse* que nous parlions ainsi à Marie : l'*ellipse* est le langage du cœur, et le culte de Marie relève du cœur. En elle, plus qu'en tout autre, ce langage se comprend et au besoin se corrige par le rapport aussi étroit que manifeste qui l'unit à son divin Fils, et qui nous fait trouver en lui le sens explicatif et justifié de ce qui serait excessif en ne s'arrêtant qu'à Marie, conformément à cette judicieuse parole déjà citée de saint Augustin : *Si Mariæ non congruit, congruit Filio quem genuit*, si cela ne convient pas à Marie, cela convient au Fils qu'elle a engendré.

Mais il y a plus, cela convient à Marie, nous l'avons démontré par la doctrine essentiellement chrétienne de la *coopération* des Saints, des simples fidèles à l'œuvre de Jésus-Christ. Cette doctrine, éminemment philosophique, a été suffisamment exposée dans la généralité de son application à tous les élus, depuis l'Ange, dont le ministère de *secours*, de *salut* et de *délivrance* intervient si souvent dans l'histoire de la Religion, jusqu'à l'Apôtre écrivant aux fidèles qu'il se fait tout à tous pour *les sauver tous*, jusqu'à ces fidèles eux-mêmes qui peuvent, qui doivent *s'édifier*, se *sauver* les uns les autres et *racheter* leurs propres péchés, *sauver* leur âme de la mort. Ainsi tous les membres de Jésus-Christ, avons-nous dit, sont, à divers degrés, les uns envers les autres, selon l'élévation de leur ministère et de leur sainteté, des *causes secondes* de la vie de Jésus-Christ, des coopérateurs, des conducteurs et comme des sacrements de cette vie surnaturelle au sein de l'humanité.

L'application de cette doctrine à la très-sainte Vierge se fait toute seule. Marie doit être la coopératrice, la conductrice de la vie de Jésus-Christ au corps de l'Église, en raison de l'élévation de son ministère et de sa sainteté. Or, quel est ce ministère, quelle est cette sainteté? C'est le ministère et la sainteté de Mère de Dieu, c'est-à-dire tels que notre auteur Jésus-Christ ait voulu, non-seulement donner par elle sa vie à l'universalité des créatures, mais prendre lui-même la nôtre dans son sein. Si le simple fidèle est une cause seconde de la vie de Dieu dans l'Église, qu'est-ce donc de la Mère même de Dieu, de celle dont le *Fiat* l'a attiré du ciel en terre, lui a donné la première naissance et l'a introduit dans l'univers? de celle, dit saint Irénée, dont le *consentement* a été requis pour ce grand ouvrage, parce que Dieu a voulu qu'elle fût le principe de tous les biens : *Quia nempe vult illam Deus omnium bonorum esse principium?*

Et ce que Marie a été une fois sur la terre, elle l'est toujours, comme nous l'avons établi, elle l'est bien plus encore du haut du ciel. De sorte que, par ce haut et incomparable rapport avec la source, Marie vit la première de la vie divine, et elle influe sur son écoulement dans l'Église avec cette même supériorité et cette même plénitude qui lui en ont fait produire une première fois l'Auteur. « Cette abondance de grâces est telle, dit l'Ange de « l'École, que non-seulement elle en est remplie, mais « qu'elle a de quoi en répandre sur tous les hommes, « *non solum in se, sed etiam quantum ad refusionem in* « *omnes homines.* C'est beaucoup, poursuit saint Tho- « mas, que chaque Saint ait eu autant de grâces qu'il en « faut pour sauver plusieurs personnes; mais s'il en

« avait autant qu'il en est nécessaire pour le salut de « tous les hommes, ce serait la plus grande de toutes les « plénitudes, et c'est cette plénitude qui se rencontre « dans Jésus-Christ et dans la bienheureuse Vierge, *et « hoc est in Christo et in beata Virgine* (proportionnelle- « ment, non également, dans le Christ comme source, « dans Marie comme réservoir) ; car, dans tout danger, « vous pouvez trouver en elle le salut ; dans tout com- « bat, l'assistance ; c'est pourquoi cette glorieuse Vierge « a dit d'elle-même : « *En moi est toute l'espérance de « la vie et de la vertu* [1]. »

Chaque Saint, même sur la terre, produit autour de lui comme un rayonnement de sainteté, comme une émanation de la grâce dont il est porteur, et qui suffit quelquefois pour opérer des miracles de conversion dans les âmes et de guérison dans les corps. Non qu'il ait cette grâce en source et en principe, mais en communication et réverbération, pour son salut et celui de ses frères. Ce même Saint, élevé dans la gloire, a une action de grâce et de vie bien plus puissante, parce qu'il est dans un rapport plus parfait avec l'Auteur de la grâce et de la vie. Mais, si grande que soit cette puissance, elle n'est que partielle et que médiate auprès de celle de la très-sainte Vierge, en qui elle est plénière et immédiate, comme dans celle qui la première a reçu et la première a donné au monde Jésus-Christ tout entier, et qui, toujours Mère comme il est toujours Fils, continue à le recevoir et à le donner avec la même universalité et la même plénitude, de toute la hauteur de la béatitude et de la gloire.

[1] S. Thom. Opusc., 8.

En un mot, s'il est vrai que l'action des Saints sur le monde est en raison de leur sainteté et du rapport qu'elle leur donne avec Jésus-Christ, Marie a une action qui, soit par l'étendue, soit par le caractère de sa sainteté, réunit et domine à elle seule toute celle qui est répartie entre les anges et les hommes. Par l'étendue, cette sainteté est telle qu'elle a dû être pour soutenir le plus prodigieux de tous les rapports de la créature avec le Créateur, le rapport de *Mère de Dieu ;* et par le caractère, cette sainteté reçoit de cette divine maternité une impression et une forme qui la rend la plus agréable à son Auteur. De sorte que Marie n'est pas Mère de Dieu seulement, mais Sainte dans la proportion de cette dignité, et qu'elle n'est pas Sainte seulement dans cette prodigieuse mesure, mais Mère par le caractère et la forme de cette sainteté : sainteté maternelle, maternité sainte qui se pénètrent et se consacrent réciproquement pour faire de Marie un ciel à part dans les cieux où tendent toutes les supplications des hommes, comme à leur accès le plus propice auprès de Dieu, et d'où la vie, la grâce et la vertu rayonnent dans l'Église et sur le monde par la réverbération immédiate de leur soleil et de leur foyer.

Adressons-lui donc, avec André de Crète, cette belle invocation qui résume en peu de mots tout ce discours : « Montez dans la paix, et apaisez le Seigneur pour le « commun ouvrage de ses mains. Car, pendant que « vous étiez sur la terre, une portion seule de cette « terre vous possédait ; mais du moment que vous « avez été transférée dans le ciel, l'univers entier « contient en vous son commun propitiatoire. O mar- « chepied de la vie, et vie des vivants, et cause de

« la vie! » *Abi in pace, placa Dominum pro communi figmento. Nam quamdiu versabaris in terra, te habuit parva terræ portio; ex quo autem translata es e terra, te universus mundus continet commune propitiatorium. O vitæ suppeditatrix et vita viventium et causa vitæ!*

CHAPITRE V.

RÉSUMÉ DE CETTE PREMIÈRE EXPOSITION.—CONCLUSION EN RÉPONSE A UNE VIEILLE ATTAQUE RENOUVELÉE DE NOS JOURS.

§ I.

Nous croyons avoir établi la parfaite rationalité du culte de la très-sainte Vierge, en exposant ses vrais caractères et en redressant toutes les fausses vues qui ont cours à ce sujet. Le système chrétien étant posé, ce culte s'en déduit si logiquement, il réalise si excellemment les principes qui s'y trouvent contenus, il satisfait si complétement les conceptions qui en résultent, il fait rendre, pour ainsi parler, à la doctrine chrétienne des accords si purs, si pleins, si consonnants ; il relie en un mot si parfaitement tous les membres du système, que la vérité générale du Christianisme y trouve une de ses manifestations les plus saisissantes, et l'erreur de l'hérésie une de ses plus accablantes convictions.

La donnée générale, aussi belle que rigoureuse, sur laquelle repose cette exposition, c'est que la créature, par la même Révélation qui l'a dépouillée du culte d'*adoration* dont elle était l'objet, a été entourée d'un culte d'*honneur* qui, en la glorifiant, l'assujettit à Dieu, pour lequel ce culte lui est rendu, comme à l'Auteur de son être, de son ennoblissement et de sa gloire ; que par conséquent ce culte préserve de l'idolâtrie loin d'y exposer, et que le refuser c'est refuser à Dieu la gloire qui

lui revient de ses ouvrages, c'est livrer ceux-ci à tous les égarements mutuels que provoquent leurs attraits, c'est rouvrir à deux battants la porte de l'idolâtrie.

La conséquence de cette première donnée, non moins rigoureuse qu'elle, c'est que, si toute créature doit être honorée comme l'ouvrage et l'image du Créateur, elle doit l'être *proportionnellement* à ce rapport avec Dieu et à l'excellence qu'elle en tire. Conséquence qui se voit déjà dans l'ordre de la nature, où l'homme a été *couronné d'honneur et de gloire* au-dessus de tous les ouvrages de Dieu comme fait à sa ressemblance; conséquence qui doit se poursuivre dans l'ordre de la grâce et de la gloire, où le Chrétien doit être honoré à proportion de son rapport de grâce et de sainteté avec Jésus-Christ, comme refait à cette image incarnée de Dieu lui-même.

De là, entre tous les Chrétiens, un honneur commun et proportionnel dont le culte est le corollaire de celui de Jésus-Christ, et qui est d'autant plus légitime, d'autant plus sacré que l'union de grâce et de gloire qui les associe à ce divin Chef est plus merveilleuse et qu'elle va jusqu'à ne faire avec lui qu'un seul corps, jusqu'à les rendre participants de sa divinité comme il s'est rendu participant de notre humanité. Et cela sans le moindre péril de confusion avec lui, avec d'autant plus, même, de distinction et de dépendance, parce que plus est élevé l'honneur de cette union, plus il tourne à la gloire de Dieu et s'éloigne de l'idolâtrie, étant fondé sur la grâce plus grande que Dieu a faite à sa créature et sur la fidélité plus absolue avec laquelle celle-ci s'est sacrifiée à son service et à son amour. Enfin ce culte d'honneur étant aussi un culte de charité trouve dans ce caractère

une nouvelle raison qui découle, jusqu'à l'équipollence, du grand commandement d'aimer Dieu de tout notre cœur; puisque, pour l'aimer ainsi, il faut l'aimer dans nos frères, à proportion qu'il y habite lui-même par ses dons.

Sur cette base commune du culte d'honneur et de charité que se doivent réciproquement les Chrétiens, présentant une diversité infinie de hiérarchies solidaires, dont toutes ont pour garant la juste rétribution de ce qui est dû à chacune, s'élève le culte de la très-sainte Vierge. Culte qu'on ne peut refuser ou diminuer sans attenter à la destinée chrétienne tout entière dont Marie est la plus haute personnification. Culte qui glorifie en elle notre race, puisqu'elle est notre sœur en Adam et notre Mère en Jésus-Christ. Culte qui, par cela même qu'il est dû, est dû dans toute sa mesure qui est d'être sans mesure, puisqu'il a pour objet une dignité dont Dieu même est la proportion, l'incommensurable dignité de *Mère de Dieu*. Culte qui néanmoins ne peut, en cela, tomber dans l'excès, parce qu'il ne fait qu'épuiser sa nature qui est le simple honneur, sans adoration, sans sujétion. Culte qui non-seulement ne peut ainsi jamais faire ombrage à celui de Dieu, mais qui glorifie Dieu plus qu'il ne l'est dans tous ses autres ouvrages, puisque Marie est celui en qui il a fait de plus *grandes choses* et qui s'anéantit le plus devant lui; qui en a reçu le plus de grâce et qui lui rend le plus de gloire; un abîme de grandeur porté et relevé par un abîme d'humilité : un *Magnificat* qui remplit toute la terre et le ciel même. Culte enfin que nous pouvons d'autant moins refuser qu'il a été rendu à Marie non-seulement par tous les Justes des deux alliances, non-seulement par la nature Angélique, mais par Dieu lui-

même, qui, après avoir voulu naître de son consentement et de son sein, a rempli envers elle tous les devoirs de la plus filiale soumission, et nous l'a léguée pour Mère sur la croix au suprême instant où elle le devenait par les déchirements de sa compassion.

Tels sont les fondements du culte de la sainte Vierge comme culte d'honneur et de charité.

Ce culte, avons-nous dit ensuite, est un culte d'*Imitation*, et ce second caractère sort du premier. Contempler et reproduire en soi les vertus d'un père ou d'une mère, *voilà les vrais hommages* par lesquels la tendresse des proches doit consacrer leur mémoire. Ainsi parle la nature humaine par un de ses interprètes les plus profonds. Le culte d'honneur dû à la sainte Vierge doit donc se traduire dans un culte d'imitation. Et ce qui est ainsi pris dans la nature, à quel degré de vérité et d'excellence n'est-il pas porté dans la Religion! La Religion a pour but final l'imitation, la reproduction dans l'âme humaine de la perfection même de Dieu. Nous racheter et nous édifier, voilà la double fin de l'Incarnation du Verbe. C'est pour cela qu'il s'est fait homme: pour que, dans cette nature d'homme, il eût, non-seulement de quoi expier par son sacrifice, mais de quoi nous former par son exemple; avec cette différence que l'expiation n'a été que le moyen, et que notre formation était le but. Pour cela, donc, Dieu même s'est posé en exemple approprié à notre nature. Mais ce n'a été là que la tête du système. Sa suite a été de reproduire l'image de Jésus-Christ dans des copies assez parfaites pour devenir elles-mêmes des modèles secondaires d'imitation, par lesquels, comme par une sorte d'enseignement mutuel, nous pussions nous élever au divin

modèle. Tels sont les Saints. Telle est, au-dessus d'eux, la très-sainte Vierge; la très-sainte Vierge en qui Dieu a réalisé la plénitude de cette perfection qu'il a semée à divers degrés dans les Anges et les Saints, non-seulement pour en tirer sa gloire, comme l'Ouvrier de son chef-d'œuvre, mais pour en faire un instrument de reproduction de sa sainteté dans nos âmes. C'est là, avec tous les traits de cette visible destination que nous avons signalés dans notre étude, la fonction de la très-sainte Vierge entre Jésus-Christ et nous. D'où il faut conclure l'obligation de notre part de l'imiter, et pour cela de l'honorer. De sorte que si le culte d'honneur, dont nous avons vu d'abord la raison d'être, doit se traduire par un culte d'imitation, le culte d'imitation, qui n'a pas moins sa raison propre, doit se traduire dans un culte d'honneur, et que ces deux caractères du culte de la très-sainte Vierge s'engendrent et se fortifient réciproquement. L'admiration porte à l'imitation, et l'imitation part de l'admiration, la justifie et la féconde; fait que le culte d'honneur n'est pas un culte oiseux et superstitieux, mais éminemment pieux et religieux; d'autant plus pieux et religieux, que ce que nous honorons et imitons en Marie, ce sont des vertus par où elle nous porte elle-même à Jésus-Christ et nous élève à Dieu, qui nous forment à être les serviteurs de Dieu comme elle en a été la servante, et qui font de son culte la haute école de l'imitation de Jésus-Christ.

Mais ce n'est pas à l'honneur et à l'imitation que se borne le culte de la très-sainte Vierge; il a encore pour objet l'*Invocation*, l'invocation de son *intercession* auprès de Dieu pour nous en obtenir les grâces, et de sa *coopération* même pour nous enfanter à la vie de Dieu

et pour nous sauver. En cela, encore, nous n'attribuons rien à la sainte Vierge, sauf le degré, que ce qui est déjà le partage des autres Saints dans le ciel, et même des fidèles vivant sur la terre; et le lui refuser, c'est en déshériter tous les chrétiens. Tous, nous avons le pouvoir et le devoir d'*intercéder* les uns pour les autres, de nous *édifier* et de nous *sauver* mutuellement : pouvoir qui n'est pas *de* nous sans doute, qui est de Dieu et de Jésus-Christ, mais qui est *en* nous, et qui, comme tel, loin d'être incompatible avec le souverain caractère d'*unique Médiateur* et *Sauveur* en Jésus-Christ, est institué par Dieu lui-même qui, dans ses deux Testaments, non-seulement a proclamé ce pouvoir de ses Saints, mais qui a subordonné son souverain pouvoir lui-même à leur entremise. Il faut renverser tout le Christianisme dans ses Écritures, dans ses dogmes et dans son histoire, ou reconnaître cette vérité. Cette vérité reconnue et le pouvoir d'intercession et de coopération des Saints étant en raison de leur sainteté et de leur élévation dans la gloire, il s'ensuit que la puissance d'intervention et de coopération de la sainte Vierge prime toute autre puissance, qu'elle est dans la proportion de sa dignité et de sa sainteté de Mère de Dieu, c'est-à-dire qu'elle est une *Toute-Puissance* par qui Dieu a résolu de faire passer tous les biens de sa grâce, comme suite du glorieux dessein qui a fait naître d'elle leur Auteur.

Tel est, dégagé de toutes les objections de détail dont nous avons fait justice et d'où nous avons tiré de plus riches développements, le fondement du culte d'*Invocation* de la très-sainte Vierge. Culte qui fait profiter les chrétiens sur la terre de toute la vie, de toute la gloire et de toute la puissance dont Marie jouit dans le ciel;

qui établit entre eux et cette Mère sainte un commerce et comme un échange des hommages et des vœux qu'ils lui adressent, et des secours et des grâces qu'elle leur obtient. Culte qui complète et conclut le culte d'honneur et d'imitation, en faisant que cette dignité que nous honorons nous soit secourable, et que cette sainteté que nous nous efforçons d'imiter nous soit communicable, qui nous vaut les grâces et les vertus sans lesquelles le culte d'honneur et d'imitation serait stérile et impuissant. Culte qui, par là surtout, ne s'adresse pas à une idole et à une divinité, mais à un être vivant, à des entrailles de Mère, que nous appelons à bon droit notre douceur, notre espérance, notre vie; et qui, ne l'étant que par la grâce de Jésus-Christ, source de cette vie dont elle est le déversoir, n'intercepte pas, mais alimente nos rapports avec Dieu, à qui se termine tout le culte.

Tel est le résumé pressé et substantiel de cette première exposition.

Voyons maintenant la conclusion qui résulte de cette doctrine et qu'une ancienne attaque renouvelée de nos jours en a fait jaillir éloquemment.

§ II.

Un philosophe contemporain, qui se dit et qui se croit catholique, mais dont le talent et le caractère se sont déplorablement fourvoyés dans un gallicanisme janséniste qui ne va à rien de moins qu'à accuser l'Église de perversion dans le culte, dans le gouvernement, dans la

morale [1] et jusque dans le dogme [2] ; et qui voit dans les doctrines de 89, notamment dans *la proclamation des droits de l'homme*, une *troisième révélation*, d'où sortira la *Rédemption universelle* par *la constitution civile du clergé*, M. Bordas-Dumoulin, dans un livre récent sur *Les pouvoirs constitutifs de l'Église*, justement condamné à Rome, a consacré deux chapitres à ce qu'il appelle *le Marianisme substitué au Christianisme*.

Pour apprécier le malheur de cette attaque, il faut savoir qu'un des plus grands griefs de M. Bordas-Dumoulin contre l'Église est la tolérance qu'elle apporte dans l'interprétation de la maxime : *Hors de l'Église point de salut*, en lui donnant pour tempérament celle-ci : *L'ignorance invincible de la vraie religion n'est pas coupable aux yeux de Dieu*. Selon M. Bordas-Dumoulin, *les hommes sont coupables, quoique invinciblement emportés* [3]. La maxime *hors de l'Église* doit par conséquent n'admettre aucun tempérament : sa rigueur doit être judaïque et entraîner impitoyablement la damnation de tous ceux sur qui elle tombe littéralement ; doctrine d'autant plus désolante, que, d'autre part, M. Bordas-Dumoulin ne voit dans l'Église qu'un foyer de perversion, et qu'ainsi, dans l'Église comme hors de l'Église, point de le salut.

Un tel rigorisme devait évidemment avoir en horreur un culte tout miséricordieux comme celui de la très-sainte Vierge. Mais ce qui est remarquablement instructif,

[1] Page 520.

[2] Page 532.

[3] Cette proposition fait l'objet de tout le chapitre III du sixième livre de l'ouvrage de M. Bordas-Dumoulin.

c'est que cette haine qui prend la forme d'un zèle outré pour le Christianisme, qu'il veut purger du *Marianisme*, va se perdre dans la négation de Jésus-Christ, et, par cette fatale issue, accuse hautement l'erreur qui l'y conduit.

Nous n'avons qu'à citer pour justifier cette assertion.

Ainsi à propos de cette belle pensée de Monseigneur de Parisis : « Il est à remarquer que presque tou-« jours, quand le genre humain s'est trouvé dans des « crises extraordinaires, il lui a été donné, pour en « sortir, de reconnaître et bénir une perfection de plus « dans cette admirable créature qui fut ici-bas le plus « magnifique reflet des perfections du Créateur, » à propos, dis-je, de cette belle pensée, le zèle chrétien de M. Bordas-Dumoulin s'enflamme, et quelle est l'expression qui l'échauffe le plus? On ne le devinerait jamais. C'est le mot *reflet*. « Nous aurions cru, dit-il, « que le plus magnifique reflet des perfections divines « ici-bas avait été.... Jésus-Christ [1]. »

Ainsi les perfections divines n'appartiennent pas à Jésus-Christ, il n'en a que le *reflet*, il n'est donc pas Dieu... Et l'auteur sait très-bien ce qu'il dit, car il a déjà professé, p. 69, que *les perfections divines n'appartiennent qu'à la Divinité.*

C'est ainsi que les censeurs du culte de la très-sainte Vierge ne nous reprochent si fort de l'exalter que parce qu'ils veulent rabaisser Jésus-Christ ; Jésus-Christ dont ils prétendent cependant venger la gloire...

Ailleurs, l'auteur, nous reprochant de vouloir divi-

[1] Page 535.

niser Marie, alors que nous n'en faisons que le reflet des perfections divines, ajoute : « Ils ne s'aperçoivent « pas qu'en divinisant la mère ils déshumanisent le fils, « et se perdent dans l'Eutychéisme. La Vierge, faite « Dieu, pourra créer un homme et elle ne pourra l'en- « gendrer, car *on n'engendre que son pareil* [1]. »

Par cette dernière proposition, l'auteur tombe évidemment dans le Nestorianisme ; car si *on n'engendre que son pareil*, Marie, simple femme, n'a pas engendré Dieu, mais un simple enfant d'Adam comme elle, une personne humaine à laquelle est venue se joindre seulement la personne divine du Fils de Dieu, ce qui est la négation radicale du Christianisme. M. Bordas-Dumoulin ne se borne pas à cette négation implicite de la divinité du Fils de Marie ; nous le verrons, à l'occasion du concile d'Éphèse, articuler explicitement le Nestorianisme, et justifier par là tristement ce culte de Marie qu'on n'attaque jamais impunément.

Mais M. Bordas-Dumoulin ne s'est pas borné à attaquer le culte de la Vierge par une agression directe : il a cru devoir exhumer et réimprimer un écrit plus spécieux, plus adroit et plus cauteleux, qui parut dans le dix-septième siècle sous le titre : *Avis salutaires de la Bienheureuse Vierge Marie à ses dévots indiscrets*, et dans lequel, parmi des propositions orthodoxes et reconnues de tous les chrétiens, on insinue, par la bouche de la très-sainte Vierge, une censure générale qui ne tend à rien de moins qu'à effacer son culte de dessus la terre.

Cet écrit, composé d'abord en latin par un Adam Widelketz, jurisconsulte de Cologne, puis risqué en fran-

[1] Page 68.

çais par le fougueux Gerberon, fut le manifeste du jansénisme et le programme des mutilations liturgiques que la secte introduisit depuis dans les offices relatifs au culte de la Mère de Dieu. Soutenu d'abord à grands renforts d'approbations flamandes de docteurs, chanoines, suffragants; couvert par l'archevêque de Cologne même, et enfin, comme l'observe avec complaisance M. Bordas-Dumoulin, par Gilbert de Choiseul-du-Plessis-Praslin, évêque de Tournai et rapporteur à l'assemblée du clergé pour la Déclaration de 1682, il n'en fut pas moins condamné à Rome le 22 juin 1675.

Mais ce qui recommande cet écrit à notre curiosité, ce qui lui donne un intérêt historique, c'est l'honneur qu'il eut de tomber sous les coups de l'éloquence française, à laquelle il fournit l'heureuse occasion de se déployer pour la gloire de cette Vierge auguste qu'il voulait obscurcir.

Bourdaloue, que M. Bordas Dumoulin n'a pas craint d'invoquer à l'appui de sa thèse, s'éleva à cette occasion à des accents catholiques où toute sa raison parut enflammée par la piété de son cœur. C'est la plus solide et la plus belle apologie du culte de la sainte Vierge qui ait peut-être jamais été prononcée : elle n'a pas vieilli, et elle porte aujourd'hui, comme au grand siècle, sur ces censeurs du culte de la Mère de Dieu qui sont plus chagrins de ses prétendus excès et abus qu'ils ne sont touchés de ses beautés et de ses avantages. Cette pièce d'éloquence avait toutefois perdu une partie de son intérêt par l'ignorance où nous étions de la circonstance qui l'avait provoquée. Remercions M. Bordas-Dumoulin, en faisant revivre les *Avis salutaires*, de faire remonter, devant nous, Bourdaloue dans sa chaire, et

de redonner sur ce point à la parole du grand orateur une actualité qu'elle n'avait plus [1].

Ce fut le jour de la grande fête de l'Assomption que le prince des prédicateurs choisit pour protester contre les *Avis*. Avec cet ensemble de vues qui le faisait appeler par madame de Sévigné *le grand Pan* [2], il pose premièrement que « pour honorer saintement la Mère de Dieu, il « faut l'honorer judicieusement..... Mais, ajoute-t-il, on « doit en même temps convenir d'une autre vérité, qui me « paraît également incontestable, savoir, que, s'il faut « du discernement et de la prudence pour honorer la « Mère de Dieu, il n'en faut pas moins, que dis-je? il « en faut même encore plus pour censurer ceux qui « l'honorent, et pour s'ériger en juge du culte et des « honneurs qu'on lui rend..,.. Il peut y avoir dans le « monde, parmi les personnes adonnées au service de « la Vierge, des *dévots indiscrets*, j'en veux bien tomber « d'accord avec vous; et s'il y en a de tels, à Dieu ne « plaise que je prétende ici les excuser ni les autoriser! « mais aussi peut-il y avoir des *censeurs indiscrets* de « la dévotion envers cette même Vierge; et c'est à quoi

[1] Voici comment M. Bordas-Dumoulin enregistre cette infortune des *Avis* : « On s'étonne que Bourdaloue les ait attaqués « (nous réservons à M. Bordas-Dumoulin un autre étonnement). « Fut-ce de son propre mouvement (on va le voir), ou agit-il sous « l'influence de ses confrères les Jésuites? Quoi qu'il en soit, forcé « de s'appuyer sur les textes apocryphes dont j'ai parlé, et sur les « écarts où ils avaient jeté saint Bernard (nous parlerons plus « tard de ces textes), *il fait pitié*. »

[2] « Tous les prédicateurs de cette année sont écoutés quand le « *grand Pan* ne prêche pas : ce *grand Pan*, c'est le grand Bour- « daloue (Lettre du 28 mars 1689). »

« l'on ne pense pas assez. De ces deux désordres, on « se pique d'éviter le premier, et il arrive tous les jours « qu'on se fait un faux mérite ou une vanité bizarre du « second. Cependant le second n'est pas moins dange- « reux que le premier; et l'homme chrétien ne court « pas moins de risque devant Dieu en condamnant avec « témérité un culte légitime et saint, qu'en pratiquant « par ignorance un culte outré et superstitieux... »

Bourdaloue, abordant plus ouvertement les *Avis*, en caractérise ainsi les auteurs et la portée :

« On a prétendu que, malgré le soin qu'ont eu les « pasteurs d'instruire les peuples, et d'épurer dans « notre siècle la religion ou la dévotion des fidèles, il « y avait encore de l'excès, et par conséquent de l'abus « dans le culte qu'on rend à la sainte Vierge; et ce que « je vous prie de bien remarquer, ce ne sont pas seule- « ment les ennemis déclarés de l'Église qui en ont jugé « de la sorte. Quelques-uns même de ses propres en- « fants ont déploré cet abus : des catholiques prétendus « zélés, mais dont le zèle sans doute n'a pas eu toutes « les qualités requises pour être ce zèle selon *la science* « que demandait l'Apôtre; quoi qu'il en soit, des ca- « tholiques même ont cru devoir prendre sur ce point « la cause de Dieu; et de la manière qu'ils s'en sont ex- « pliqués, voici les trois chefs où la vénération du com- « mun des fidèles leur a paru aller jusqu'à l'*indiscrétion*. « Car c'est le terme dont ils se sont servis, et il nous « importe une fois de bien comprendre à quoi ils l'ont « appliqué.

« Touchés des intérêts de Dieu, ils se sont plaints « qu'on rendait des hommages à Marie comme à une « divinité; — ils se sont plaints qu'on lui donnait des

« titres d'honneur qui ne lui appartenaient pas, surtout « ceux de Médiatrice et de Réparatrice du monde perdu; « — ils se sont plaints qu'on lui attribuait de nouveaux « priviléges, qui ne nous étaient révélés ni dans l'Écri- « ture ni dans la tradition. » (Ce dernier grief avait trait surtout à la croyance à l'Immaculée Conception, de plus en plus professée dans l'Église, et dont il a été donné à notre âge de voir la proclamation.)

« Examinons leurs plaintes sans préjugé, reprend « Bourdaloue, et puisqu'ils les ont publiées dans le « monde chrétien en forme d'*Avertissements donnés par « Marie elle-même à ses dévots indiscrets*, nous qui « voulons de bonne foi que notre dévotion soit prudente, « qu'elle soit solide, qu'elle soit sans reproche, profitons « de ces *Avis*, et servons-nous de l'examen que nous al- « lons en faire pour nous rendre encore plus exacts « et plus irrépréhensibles dans le culte de la Vierge que « nous honorons. »

Après avoir ainsi caractérisé et déterminé le débat, avec ce grand calme d'honnête raison qui faisait le fond de sa nature, Bourdaloue entreprend l'examen des trois griefs articulés.

Il a bientôt disculpé l'Église du premier, savoir, qu'elle aurait pu favoriser ou tolérer qu'on rendît à Marie des hommages divins. Il montre que le culte dû à Marie, pour être judicieux, doit être un culte inférieur à celui de Dieu, mais, en même temps, supérieur à tout autre que celui de Dieu. Malheur à celui qui la confondrait avec Dieu! Mais aussi malheur à celui qui ne lui rendrait pas des hommages particuliers, et qui, dans son estime, ne la mettrait pas au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu! Voilà comment tous les siècles chrétiens

ont honoré Marie. « Nous sommes donc bien éloignés « de cette grossière erreur, conclut-il, ou de cette « énorme indiscrétion, qui consisterait à faire de Marie « une déesse; et l'indiscrétion, s'il y en avait ici, serait « plutôt de la part de ceux qui, dans leurs *Avis*, au- « raient supposé qu'un nombre de fidèles, à la vue de « leurs pasteurs, avaient pu tomber et étaient en effet « tombés dans une telle corruption; l'indiscrétion se- « rait, non-seulement d'avoir par là renouvelé les accu- « sations vaines et frivoles des anciens hérétiques contre « l'Église, mais d'avoir donné l'avantage à l'hérétique « protestant de voir des catholiques mêmes persuadés « que notre foi s'était ainsi corrompue dans ces derniers « siècles.... »

Répondant ensuite au second grief : « On a blâmé « comme indiscret, dit-il, le zèle des fidèles qui attri- « buaient à Marie des titres d'honneur qu'on prétend « ne lui pas convenir : et moi j'avance et je soutiens « que depuis que l'Église universelle, par le plus solen- « nel de ses décrets, qui fut celui du Concile d'Éphèse, « a maintenu la Vierge, dont je défends ici la gloire, « dans la possession du titre de Mère de Dieu, que l'hé- « résiarque Nestorius lui disputait, il n'y a point de titre « d'honneur qui ne lui convienne, ni de qualité émi- « nente qu'on puisse sans indiscrétion lui contester.... » Après cette déclaration générale, Bourdaloue prend en main la défense des titres particuliers de *Médiatrice* et de *Réparatrice* du monde, qui étaient disputés dans les *Avis* contre le langage constant de l'Église. Il explique ces titres, comme nous l'avons fait précédemment, d'après la doctrine catholique, en distinguant la Médiation de *Rédemption*, qui ne convient qu'à Jésus-Christ,

de la médiation d'intercession qui convient aux Saints et par-dessus tout à Marie, et en rappelant aussi, pour le titre de *Réparatrice*, que s'il est vrai que Jésus-Christ seul a racheté le monde par son sang, on ne peut ignorer que ce sang qu'il a répandu a été formé de la substance même de Marie, et que, par conséquent, Marie a fourni, a offert, a livré pour nous le sang qui nous a servi de rançon : car c'est sur quoi, dit-il, toute l'Église s'est fondée pour la qualifier de Médiatrice et de Réparatrice des hommes. Puis il vient se renfermer dans cette grande et souveraine raison de *l'enseignement de l'Église*, qui déterminait saint Bernard à honorer Marie de ces titres qu'on voudrait lui enlever : « Sans raisonner davantage, dit-il avec ce Père, il me suffit que « l'Église m'ait appris à honorer de cette manière la « Mère de Dieu : car ce qu'enseigne l'Église c'est à quoi je « m'attache inviolablement, et de quoi je ne me départirai jamais. Tout ce qu'elle croit, je le crois; et tout « ce qu'elle pratique, je le veux pratiquer : en le croyant, « en le pratiquant sans distinction et sans restriction, « je me tiens en assurance, puisqu'elle est l'Oracle que « je dois écouter sur tout, et le guide infaillible que je « dois suivre : *Quod ab illa accepi, securus teneo* [1]. »

Appuyé sur cette large base, c'est ici que Bourdaloue exhale, avec l'élan d'une âme catholique, toute sa foi, toute sa piété envers Marie; c'est la doctrine, c'est l'Église même qui semble publier, ou plutôt chanter par sa bouche la gloire de Marie et la confusion de ses ennemis :

« Or, selon cette règle, mes chers auditeurs, nous ne

[1] Saint Bernard.

« craignons point d'être des dévots indiscrets de Marie « quand nous l'appelons notre *Médiatrice* et notre *Répa-* « *ratrice;* quand nous disons qu'elle est pour nous une « source de vie, qu'elle est dans cette terre d'exil notre « consolation, qu'elle est au milieu de tous les dangers « notre espérance; pourquoi? Parce que jusqu'à la fin « des siècles, malgré le chagrin de l'hérésie, l'Église la « réclamera et la saluera sous toutes ces qualités : *Vita*, « *dulcedo*, *et spes nostra*, *salve*. Notre vie : comment? « Après Dieu et après Jésus-Christ; notre consolation : « comment? Après Dieu et après Jésus-Christ; notre espé- « rance : comment? Après Dieu et après Jésus-Christ. « Peut-on sans indiscretion et même sans malignité « nous soupçonner, ou plutôt soupçonner l'Église de « l'entendre dans un autre sens? Et parce qu'il est évi- « dent et incontestable que c'est là le sens de l'Église, « et que nous n'en avons point d'autres, malgré la « fausse délicatesse des censeurs de notre dévotion en- « vers la Mère de Dieu, nous ne faisons point difficulté « de l'appeler absolument notre vie, absolument notre « consolation, absolument notre espérance : *Vita*, *dul-* « *cedo et spes nostra*. Oui, c'est ainsi que nous le « chantons avec l'Église, et qu'on le chantera jusqu'à « la dernière consommation des temps. Les ennemis « de Marie passeront; mais l'Église leur survivra, « l'Église après eux subsistera, et, touchée des mêmes « sentiments, elle dira toujours, en s'adressant à la Mère « de son Époux et de son Sauveur : *Vita*, *dulcedo et* « *spes nostra*. »

Nous voudrions pouvoir abréger la citation de la réponse de Bourdaloue au troisième grief, mais sa mâle énergie s'y refuse : c'est comme une masse de raison

animée qui ne souffre aucun retranchement ni aucune suspension :

« Enfin, on a traité de zèle indiscret celui que fait « paraître le peuple chrétien à défendre certains pri- « viléges de Marie. Priviléges de grâce dans son im- « maculée Conception, priviléges de gloire dans sa « triomphante Assomption ; bien d'autres dont je n'en- » treprends point de faire ici le dénombrement, et « qu'on s'est aussi contenté de nous marquer sous des « termes généraux, en les rejetant. Mais moi, voici « encore, et sur le même principe, comme je raisonne : « puisque nous reconnaissons Marie pour Mère de Dieu, « de tous les priviléges propres à rehausser l'éclat de « cette Maternité divine, y en a-t-il un seul que nous « ne devions être disposés à lui accorder, ou pour mieux « dire, y en a-t-il un seul que Dieu ne lui ait pas ac- « cordé? Si Dieu ne nous les a pas tous également ré- « vélés, si nous n'avons pas sur tous la même certitude, « et si tous ne sont pas dans le Christianisme un point « de foi [1], n'est-ce pas assez que ce soient des priviléges « reconnus par les plus savants hommes de l'Eglise, « autorisés par la créance commune des fidèles, ap- « puyés, sinon sur des preuves évidentes et des dé- « monstrations, au moins sur les plus fortes conjectures « et les témoignages les plus solides et les plus irrépro- « chables? Or, tels sont les priviléges que nous honorons « dans Marie ; et c'est par là que nous les honorons pru- « demment. Un esprit raisonnable et sage, surtout un « esprit bien prévenu à l'égard de Marie, et affectionné

[1] Qu'est-ce donc lorsqu'ils le sont devenus par une décision solennelle de l'Église !

« à son culte (car voilà le point), un esprit, dis-je, guéri « de certains préjugés, ou dégagé de certains intérêts, « dans le choix de deux partis, s'il y en avait deux à « prendre, ne penchera-t-il pas toujours vers le plus « favorable à la sainte Mère que nous révérons[1] ? Ne le « préférera-t-il pas, et ne l'embrassera-t-il pas, quand « c'est d'ailleurs le mieux établi et le mieux fondé? « Mais que devrait-on penser d'un esprit toujours prêt « à faire naître des doutes sur les grandeurs de Marie « et sur ses plus illustres prérogatives, toujours appliqué « à imaginer de nouveaux tours pour nous les rendre « suspectes ; mettant toute son étude à troubler la piété « des peuples, et par toutes ses subtilités ne cherchant « qu'à la resserrer, qu'à en décréditer les plus anciennes « pratiques, peut-être qu'à l'anéantir, au lieu de tra- « vailler à la maintenir et à l'étendre? Ah ! mon Dieu, « fallait-il donc que le ministère de notre parole fût « aujourd'hui nécessaire pour défendre l'honneur et le « culte que le monde chrétien est en possession de « rendre à la plus sainte des Vierges? Après que les « premiers hommes de notre religion se sont épuisés à « célébrer les grandeurs de Marie ; après qu'ils ont « désespéré de trouver des termes proportionnés à la « grandeur de son état; après qu'au nom de tous saint « Augustin a confessé son insuffisance, et protesté hau- « tement qu'il manquait d'expressions pour donner à la « Mère de Dieu les louanges qui lui étaient dues, « *Quibus te laudibus efferam nescio*, fallait-il que je

[1] Cette considération est des plus judicieuses, et nous la recommandons à toute la réflexion du lecteur. Être *prévenu* et *affectionné*, c'est n'être que *juste* envers une mère.

« fusse obligé de combattre les fausses réserves de ceux « qui craignent de la louer avec excès, et qui osent se « plaindre qu'on l'honore trop? Si ces prétendus zélés « et ces censeurs indiscrets du culte de la Vierge avaient « été appelés au conseil, et qu'on eût pris leur avis, « jamais ils n'auraient consenti à cette multiplicité de « fêtes instituées en son honneur. Ce nombre infini de « temples et d'autels consacrés à Dieu sous son nom « n'eût pas été de leur goût. Tant de pratiques établies « par l'Église pour entretenir notre piété envers la Mère « de Dieu les auraient chagrinés; et pour peu qu'on les « écoutât, ils concluraient à les abolir[1]. Il n'a pas tenu à « eux, et il n'y tiendrait pas encore que, sous le vain pré- « texte de ce culte judicieux, mais judicieux selon leur « sens, qu'ils voudraient introduire dans le Christia- « nisme, la religion ne fût réduite à une sèche spécu- « lation, qui bientôt dégénérerait, et qui, de nos jours, « en effet, ne dégénère que trop visiblement dans une « véritable indévotion. Mais malgré toutes les entre- « prises que l'hérésie, depuis tant de siècles, a formées « contre vous, Vierge sainte, votre culte a subsisté, et il « subsistera; jamais les portes de l'enfer ne prévaudront « contre le zèle des vrais chrétiens, et contre leur fidé- « lité à vous rendre les justes hommages qui vous ap- « partiennent. Quelque effort qu'on fasse pour arracher « de leurs cœurs les sentiments tendres et respectueux « qui les lient étroitement à vos intérêts, ils les conser- « veront, ils les publieront, ils en feront gloire. Leur « piété l'emportera, et rien ne sera capable de les

[1] C'est ce qu'ils essayèrent de faire, et ce qu'ils firent en partie plus tard dans la liturgie.

« séduire et de les ébranler. Vous êtes, ô sainte Mère de « Dieu! vous êtes l'écueil contre lequel ont échoué « toutes les erreurs et vous le serez toujours. Vous seule « avez triomphé de toutes les hérésies; à peine s'en « est-il formé une dans le Christianisme qui ne vous « ait attaquée, et il n'y en a point que vous n'ayez con- « fondue : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo « mundo*[1]. La victoire que vous remporterez et que « vous remportez déjà sur les téméraires censeurs de « votre culte achèvera votre triomphe : s'il y faut con- « tribuer par nos soins, nous n'y épargnerons rien; s'il « faut parler nous parlerons; dans la chaire de vérité « nous élèverons la voix, nous nous ferons entendre, et « après avoir appris au peuple chrétien à vous honorer « judicieusement, nous lui apprendrons à vous invoquer « efficacement..... »

Jamais peut-être Bourdaloue n'a été si éloquent, de cette éloquence de choses et non de mots, qui est beaucoup plus dans le mouvement que dans l'expression, à la manière antique, et qui n'en est que plus entraînante et plus convaincante. On peut juger maintenant si c'est *de son propre mouvement* qu'il parla ainsi, comme le demande M. Bordas-Dumoulin. Il parla du mouvement de la catholicité tout entière, du mouvement de la raison, de la foi, de la vérité; et le siècle présent, comme les siècles passés et les siècles futurs, fait écho à sa parole.

[1] Nous verrons la justification historique de cette grande vérité. Pour se venger de l'application que lui en fit si éloquemment Bourdaloue, *la Secte* a supprimé ce verset des offices de la sainte Vierge, mais elle n'a fait par là que se désigner elle-même à cette application.

Mais nous avons dit que nous réservions au nouvel éditeur des *Avis* un autre étonnement. Puisqu'il trouve dans la qualité de rapporteur à l'assemblée du clergé pour la déclaration de 1682 un titre de recommandation à l'appui que l'Évêque de Tournay prêta à cette entreprise du jansénisme, quelle impression ne devra pas lui faire la conduite du grand Orateur de cette assemblée, qui en fut l'âme et la voix, de Bossuet! Or, qui fut plus pieux, qui fut plus dévot que Bossuet envers la Mère de Dieu? Qui en a plus célébré, vengé la gloire? Aussi ne fut il pas muet contre les *Avis*; et dans un sermon prêché à la cour sur la dévotion à la sainte Vierge, nous entendons sortir de sa bouche ces fortes paroles qui y font manifestement allusion, et qui seront la conclusion de ce premier livre:

« Par conséquent, nous avons appuyé la dévotion « envers la Vierge bienheureuse sur un fondement « solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée, « anathème à qui la nie et ôte aux Chrétiens un si « grand secours! — Anathème à qui la diminue, il « affaiblit les sentiments de la piété[1]! »

[1] Troisième sermon pour la fête de la Conception de la sainte Vierge.

LIVRE DEUXIÈME.

EXPOSITION LITURGIQUE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

PRIÈRES. — MESSE. — OFFICES. — FÊTES. — PRATIQUES ET DÉVOTIONS.

CHAPITRE PREMIER.

PRIÈRES GÉNÉRALES ET USUELLES : — CREDO, PATER, AVE, CONFITEOR, LITANIES.

Nous avons exposé les caractères et les raisons du culte que nous rendons à la très-sainte Vierge. Maintenant nous allons le voir fonctionner. Nous allons voir et entendre l'Église et Marie, l'humanité et la Mère de Dieu dans un rapport de vie. Nous allons retrouver, sous forme extérieure et sensible de piété, ce que nous avons exposé sous forme métaphysique et théorique de doctrine : cette doctrine même sous sa forme la plus parfaite. Car la fin de la Religion, supérieure en cela à la meilleure philosophie, n'est pas la spéculation, mais l'action, la vie, la mise en jeu de tous les instincts religieux de l'humanité. *Les Religions*, comme on dit aujourd'hui, l'emportent sur la philosophie de toute la différence qu'il y a entre un être animé qui se meut et qui agit en vue de sa fin, et un être soumis à la dissection de la science qui le sacrifie pour le connaître. Mais LA RELIGION l'emporte sur *les Religions*, en ce que, tout en exerçant bien plus et bien mieux l'activité spirituelle et

morale de l'humanité, tout en la déployant dans le champ de la perfection la plus indéfinie, elle épuise l'admiration rationnelle de quiconque veut l'étudier ; elle présente le plus magnifique plan de doctrine, elle se prête à toutes les démonstrations, elle répond à toutes les objections, elle est *la science* par excellence ; plus que cela, LA VÉRITÉ : en un mot, elle serait la philosophie si elle n'était pas la Religion.

C'est à cet état et sous cette forme plus parfaite *d'acte* de religion, sous sa forme animée et liturgique que nous allons donc considérer le culte de la très-sainte Vierge, sa vie dans l'humanité.

La Liturgie est une action, et ce mot d'*action* est le mot propre sous lequel l'antiquité chrétienne désignait l'acte central de toute la liturgie, le très-saint Sacrifice. C'est un *drame*, et ce mot est encore employé pour caractériser les louanges que nous chantons à la Mère de Dieu : *Ante thorum hujus Virginis, frequentate nobis dulcia cantica* DRAMATIS [1]. Toute la Religion est un grand drame entre Dieu et ses créatures, entre la terre et le ciel : c'est comme un immense poëme dont le héros est Jésus-Christ, en vue duquel paraissent et agissent le Père céleste, l'Esprit de vie, la Vierge Mère, les Anges et les Saints, les démons et les réprouvés ; les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Pères, les Docteurs, les Martyrs ; l'Église militante, souffrante et triomphante ; les siècles et tous les événements qui s'y succèdent, la création et tous les êtres qui la composent, la nature, la

[1] Antienne du 1er nocturne, à Matines, de l'office de la sainte Vierge.

grâce, la gloire, la chute, la rédemption, le salut ou la ruine : tout, absolument tout, y compris les impies, qui se croient spectateurs et juges, et qui sont les plus forts joués et jugés ; car ce drame n'est pas une fiction et une fantaisie : c'est la vérité même et le sort éternel.

Or, c'est dans la *Liturgie* que ce grand poëme de la Religion vient se refléter et se représenter. Là nous voyons tout paraître et reparaître avec une succession, avec une distribution admirable. Quelle poésie ! quelle musique ! quelle éloquence ! quel idéal ! quel symbolisme ! quels ornements ! quelles pompes ! quelle scène ! Nos cathédrales, nos cloches, nos orgues, nos chœurs, nos multitudes fidèles, nos pontifes, nos autels, nos hymnes, nos fêtes, l'Avent, le Carême, la Semaine sainte, Noël, Pâques, la Fête-Dieu, la Toussaint, les solennités consacrées à la Mère de Dieu, tout le cycle de la Liturgie. Il y a là, pour qui n'a pas perdu avec la pureté du cœur le sens du beau, du grand, du naïf, du pathétique, du solennel, du sublime, de l'infini, de quoi faire prendre en pitié toutes nos fictions théâtrales montées à si grands frais d'imagination, de vanité et de corruption, de quoi les faire déserter pour courir s'abreuver à la grande source et au grand affluent de toute poésie : la suprême réalité, la Religion, Dieu.

La part que la très-sainte Vierge prend dans cet ensemble du culte chrétien est considérable, et cela doit être d'après le principe et la fin de la liturgie. Les cieux racontent la gloire du Créateur ; le soleil et les astres dans la muette harmonie de leurs grands mouvements, la terre et les mers dans l'infinie variété de leurs tableaux et de leurs merveilles, la création tout entière dans ses myriades de voix, ne sont qu'une immense litur-

gie que les œuvres de Dieu exécutent à sa louange, à proportion qu'elles en reflètent les perfections ; et l'homme, particulièrement créé à sa ressemblance et seul conscient de lui-même et de son Auteur, est le Pontife de cette liturgie naturelle que tout ce qui existe chante à Dieu. Or, toutes ces œuvres, y compris l'homme même, ne sont que secondaires et relatives par rapport à une Œuvre par excellence que Dieu s'est proposée en les créant, qui est l'Œuvre de ses œuvres, en qui il a rassemblé toute sa puissance et sa complaisance comme en la fin de toutes ses opérations : c'est l'Incarnation de son Fils *né de la Vierge pour que nous reçussions l'adoption d'enfants*[1]. La Vierge, en qui et par qui s'est consommé ce Chef-d'œuvre d'où Dieu tire toute sa gloire, doit donc avoir, entre toutes les créatures et après l'humanité de son Fils, la part la plus immédiate et la plus considérable dans le reflet de cette gloire, et par conséquent dans le culte qui en est la célébration. Aussi voyons-nous que la première Antienne liturgique, la première doxologie chrétienne qui ait été entonnée, est le cantique de gloire que les Anges firent entendre sur l'enfantement de la Vierge Mère, et que, de tous les chants de la création le plus digne, comme partant de la créature la plus parfaite, le plus étendu, comme allant de la plus profonde humilité à la plus sublime grandeur, est ce *Magnificat* où cette Vierge prophétise elle-même sa propre gloire, comme le témoignage le plus éclatant de la Puissance et de la Miséricorde de Dieu dans l'univers.

L'étude liturgique, où nous allons reconnaître cette belle vérité, en portant plus haut la manifestation de la

[1] Saint Paul aux Galates, IV, 4.

grandeur de Marie, aura un autre grand avantage, c'est de justifier, de confirmer tout ce que nous en avons dit jusqu'ici.

En effet, dans tout ce que nous avons écrit jusqu'à présent de la sainte Vierge, nous nous sommes inspiré de l'enseignement général de l'Église, de la doctrine des Pères, de la logique de la foi. Nous n'avons rien dit qui ne rentrât, en définitive, dans les principes les plus élémentaires et les plus fondamentaux du Christianisme. Toutefois, les esprits inhabitués à ces matières, et c'est le plus grand nombre de nos jours, même parmi les chrétiens, ont pu croire que nous parlions beaucoup en notre nom, que nous apportions dans nos déductions des vues propres au delà du cercle précis de la Doctrine, et que, nous exaltant d'un amour naturel pour notre sujet, nous répandions sur lui un luxe d'imagination et de sentiment qu'on pouvait tolérer, mais qu'on n'était pas obligé d'admettre.

Le présent chapitre va nous dégager de cette situation. L'Église même va prendre notre place. Elle va dire, plus que cela, elle va exécuter la croyance chrétienne touchant la Mère de Dieu, et par là elle va la professer éloquemment ; car, comme l'écrivait un grand Pape à nos Pères dans la foi : « Telle est l'autorité des « prières sacrées que la prescription de ce que nous « devons croire se trouve tracée dans celle selon laquelle « nous devons prier. » *Tanta est precum ecclesiasticarum auctoritas ut legem credendi statuat lex supplicandi* [1].

Et qu'on remarque bien quel crédit doit s'attacher à

[1] Le pape Célestin dans sa lettre aux évêques des Gaules.

ce genre de profession de foi de l'Église. Sans doute, quand Pie IX, au dix-neuvième siècle, s'est levé seul pour convertir en article de foi l'antique et universelle croyance à l'Immaculée Conception de Marie, c'est l'Église de tous les temps et de tous les lieux qui a parlé par sa bouche, aussi pleinement qu'elle a pu le faire par celle des plus grands conciles, par celle des Apôtres, par celle de Jésus-Christ. Mais les esprits légers et inattentifs ont été éprouvés par cet acte nouveau de l'Autorité sacrée, parce qu'il a paru se produire à grande distance de Jésus-Christ, et par un organe individuel et contemporain ; comme si ce n'était pas Pierre qui avait parlé par la bouche de Pie IX, et comme si Jésus-Christ avait excepté le dix-neuvième siècle, et en particulier le grand jour de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, de cette divine promesse : « Assurez-vous que « je suis avec vous, *tous les jours*, jusqu'à la consom- « mation des siècles. » Quoi qu'il en soit, ce genre d'épreuve est épargné aux faibles dans l'argument tiré de la liturgie ; car ici ce n'est pas l'Église ramassée dans son chef et intervenant dans les temps nouveaux, mais l'Église répandue sur toute la terre, l'Église des vieux temps, l'Église dans ses fidèles comme dans ses pasteurs, l'Église dans toutes ses générations, toute l'Église en chœur qui glorifie et qui exalte Marie par ses prières de tous les jours, par ses fêtes de tous les ans, et qui va la proclamant Bienheureuse et l'invoquant Mère et Patronne du genre humain.

Appliquons-nous donc à écouter et à étudier cet universel concert, comme la plus solennelle et la plus vivante expression de la vie de Marie dans l'humanité.

Et d'abord remarquons dans les prières les plus gé-

nérales, les plus consacrées et les plus usuelles que les peuples chrétiens emploient pour se mettre en rapport avec Dieu par la foi, par la confiance, par le repentir et par l'invocation, le *Credo*, le *Pater*, le *Confiteor*, les *Litanies*, la part que prend la très-sainte Vierge.

I. — Le *Credo*, sans la profession duquel on n'est pas chrétien, après avoir proclamé l'unité de Dieu tout-Puissant et Créateur, son Fils unique, né de Lui avant tous les siècles et égal à Lui ; après nous avoir comme éblouis par la contemplation de ce *Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu : qui n'a pas été fait mais engendré; qui est de même substance que le Père, et par qui toutes choses ont été faites*, nous le montre tout aussitôt *prenant chair par l'opération du Saint-Esprit du sein de la Vierge Marie*, ET INCARNATUS EST DE SPIRITU SANCTO EX MARIA VIRGINE. Mention des plus glorieuses pour la très-sainte Vierge, si nous le comprenons bien, puisque, en y professant sa divine Maternité et sa perpétuelle Virginité, l'Église nous la montre seule, entre toutes les créatures, unie d'une façon particulière à toute la très-sainte Trinité : au Père éternel par le Fils qui leur est commun, au Fils parce qu'elle est sa Mère, au Saint-Esprit parce qu'il est survenu en elle pour former Jésus-Christ de son sang très-pur, à la Trinité tout entière par une coopération où elle a fourni le consentement et la substance. Et ces glorieuses prérogatives et ce prodigieux concours pour quoi, à quelle fin ? *Propter nos homines et propter nostram salutem*, dit le symbole de notre foi, c'est *pour nous hommes et pour notre salut* que Marie coopère ainsi avec la Trinité et en reçoit tant de priviléges ; elle ne devient Mère du Fils

que pour nous rendre enfants du Père ; que pour nous enfanter à Dieu et devenir elle-même par là notre Mère. Que de grâces ne devons-nous donc pas espérer par celle que Dieu a ainsi choisie pour nous donner par elle l'Auteur même de la grâce ! ! !

Voilà ce que tout chrétien, s'il a l'intelligence de ce qu'il dit, professe en professant le symbole de sa foi ; voilà le sens que l'Église a renfermé dans ces paroles et que tous les peuples chrétiens y ont puisé.

II. — Après le *Credo*, par lequel nous nous déclarons chrétiens, la prière où nous nous mettons en rapport avec Dieu, par la confiance qui naît de la foi, est celle que Dieu lui-même a enseignée, le *Pater*. Cette sublime prière ne fait pas explicitement mention de la Vierge, il est vrai ; et cependant elle en suppose, elle en contient virtuellement la glorieuse intervention. Elle ne fait pas mention non plus de Jésus-Christ ; et qui oserait dire que la médiation de Jésus-Christ n'y est pas contenue? non-seulement parce que c'est lui qui nous l'a enseignée, mais parce que lui seul nous a acquis le droit et la confiance de la prononcer. Ce nom de *Père*, adressé à un Dieu inaccessible et offensé, correspond à celui d'*enfants;* et ce titre d'enfants nous ne le puisons que dans notre fraternité avec le Fils de Dieu fait homme par Marie. Ce n'est que parce qu'il a Marie pour Mère que nous avons Dieu pour Père, et la divine Maternité de Marie est ainsi le lien de notre adoption. Cette interprétation du *Pater* n'est pas de nous, elle est, nous aurons lieu de le voir, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Athanase ; mais avant eux elle est de saint Paul, qui l'écrivait ainsi aux Galates : « Dieu a envoyé son Fils, *fait*

« *de la femme*, POUR QUE nous reçussions l'adoption des « enfants, et, étant enfants, Dieu a envoyé dans vos « cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : *Père* [1]. »

De là l'adjonction qui a toujours été faite à l'*Oraison dominicale* de la *Salutation angélique ;* le *Pater* ne va presque jamais sans l'*Ave* dans la Liturgie catholique et dans l'antique et universelle coutume des peuples chrétiens ; les séparer intentionnellement serait se séparer soi-même de la communion des fidèles ; ce serait, dit saint Grégoire de Nazianze, *se séparer de la Divinité* [2]. « En effet, dit un savant et vénérable auteur, après que, « formés par le divin enseignement, les fidèles se sont « déclarés enfants d'adoption par le Christ, et que, pour « appeler sur leur tête les vrais biens et en écarter les « maux, ils ont prié son Père céleste, ils aiment à des- « cendre au souvenir sacré de cette Vierge qui a en- « fanté à eux et au monde le Rédempteur, et qui a jeté « dans le Christ comme les fondements du salut hu- « main [3]. » L'*Ave* est ainsi toujours annexé au *Pater*, comme le titre de notre adoption et le fondement de notre confiance. De là vient qu'on appelait autrefois l'*Angelus* le *Pardon*, parce que nous n'avons de pardon à espérer que par le Fils de Marie.

En contestant que l'usage de réciter l'*Ave* comme prière ou comme hommage à la très-sainte Vierge remonte à la plus haute antiquité, les Protestants reconnaissent tout au moins que cette récitation était dès lors pratiquée dans les assemblées des fidèles comme lecture

[1] Aux Galates, IV, 4.

[2] *Lettre à Clédonius*, que nous ferons connaître plus amplement dans notre *Exposition historique*.

[3] Canisius, *de Maria Deipara virgine*, liber III, cap. X.

du saint Évangile dans le but de confirmer ceux-ci dans la foi en la virginité de Marie et en la divine conception du Christ, que combattaient alors les Manichéens et les premiers hérétiques [1]. Mais quel témoignage plus glorieux pour Marie, quelle confirmation plus remarquable de ce que nous venons de dire que ce recours constant de l'antiquité chrétienne à la Salutation angélique, comme au bouclier de la foi et au fondement même du Christianisme? Qu'on le remarque bien, en effet, la Salutation angélique c'est l'Évangile, et on peut dire l'Évangile tout entier, puisque c'est l'*Annonciation* de la bonne nouvelle; plus que cela, l'*Avénement* même du Fils de Dieu sur la terre par son Incarnation dans le sein de Marie; Incarnation qui se traite entre l'Ange et Marie, qui commence en quelque sorte par l'*Ave* de l'Ange et qui se consomme par le *Fiat* de Marie. L'*Ave Maria*, c'est la douce et pure aurore des temps nouveaux; c'est l'exorde de la sublime négociation de notre salut; c'est la genèse de la civilisation chrétienne; c'est la terre sanctifiée et le ciel reconquis. Cette sainte, sublime et magnifique Salutation devrait être du goût de ceux qui s'attachent aux sources; car ce n'est par aucun décret de la Papauté moderne qu'elle a été introduite, et elle ne saurait être suspectée d'alliage humain : un Ange en est le Nonce et la Trinité l'Auteur.

On ne saurait donc trop la dire et la redire, comme le font les catholiques; la retrancher systématiquement, comme l'ont fait les protestants, c'est renier *Emmanuel*, c'est rompre le pont qu'il a jeté entre le ciel et la terre.

[1] Étienne de Malescot cité par Canisius, livre III, c. XI.

Mais comment la dire sans louer, sans bénir, sans glorifier par cela même Marie, puisque ce fondement de notre salut est en même temps celui de sa gloire, et que ce qui est une profession de foi de Jésus-Christ est une bénédiction pour Marie?

III. — Cette salutation d'un messager céleste à une créature mortelle est unique dans toutes les saintes Écritures; tellement, qu'un auteur protestant, Culmann, a interprété le trouble de la Vierge par la *nouveauté* d'un tel honneur; ce que nous avons fait nous-même ressortir déjà dans la *Vierge Marie d'après l'Évangile*, par le rapprochement de cette salutation avec la manière dont le même Ange avait déjà parlé au grand-prêtre Zacharie et au prophète Daniel. En la *saluant* ainsi avec tant de révérence et de respect, en la proclamant *Pleine de grâce, avec le Seigneur*, et *Bénie entre toutes les femmes*, l'Ange parlait à la fois au nom du Très-Haut dont il était l'envoyé, au nom de la Cour céleste dont il était le représentant, et au nom de l'humanité et de toute la création dont il était le coryphée.

C'est dans ce dernier caractère de la Salutation angélique que se trouve proprement son origine *liturgique*. L'Ange a entonné, le premier, l'*Ave Maria;* il nous a donné la *note* et la mesure de l'honneur qui était dû à Marie, avec toute l'autorité de sa nature céleste, et il nous a laissé l'office de l'acquitter après lui avec toute la soumission, toute l'obligation de notre nature mortelle et rachetée. Car c'est plus particulièrement *pour nous hommes et pour notre salut* que le mystère dont il apportait le message s'est accompli, et que Marie a été glorifiée. Aussi voyez comme tout aussitôt la terre, mue par le Saint-

Esprit lui-même, a fait écho à cet accent du ciel; comment à cette dernière parole de l'Ange, *Benedicta tu in mulieribus*, Élisabeth a repris d'une grande voix : *Benedicta tu in mulieribus et benedictus Fructus ventris tui Jesus*, et comment la Vierge elle-même, dans la conscience prophétique de cette gloire que son humilité renvoie à Dieu, entend toute la suite des générations continuer à la saluer *Bienheureuse*.

Oui, et moi aussi, à mon tour, mortel de cette génération qui passe, je vous salue, ô Marie, *Ave Maria !* Je vous bénis entre toutes les femmes, ô pleine de grâce, vous et le fruit de vos entrailles, Jésus, mon Sauveur et mon Seigneur avec vous ! Dans la multitude des voix que votre âme ravie entendait de loin, comme les voix des grandes eaux, élever vers vous cet accent de louange, ne distinguiez-vous pas ma voix, ô Vierge Bienheureuse ! comme une des moindres, et qui, à ce titre, répondait à votre humilité? Ah ! distinguez-la du moins maintenant dans la céleste béatitude où vous entendez et recueillez toutes nos misères, et agréez l'effort qu'elle fait pour étendre ici-bas votre règne et attirer sur nous votre maternel secours. Car, suivant l'enseignement de l'Église, assistée du même Esprit qui remplit Élisabeth, je ne vous confesse pas seulement en union avec votre divin Fils, je ne vous honore pas seulement, mais je vous invoque et je vous prie [1].

[1] Le révérend père Lacordaire a écrit sur l'*Ave Maria* une de ces pages qui effacent toutes les autres; nous en devons la citation au plaisir comme à l'édification de nos lecteurs : — « Lorsque « l'archange Gabriel fut envoyé de Dieu à la bienheureuse Vierge « Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Fils de

La Salutation angélique est tout ensemble une profession de foi, une bénédiction et une invocation. Elle est une invocation par cette addition de l'Église aux paroles de l'Ange et d'Élisabeth : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous.* C'est au grand concile d'Éphèse que cette addition fut introduite [1]. Elle contient dans ces mots *Mère de Dieu* une profession de foi explicite de la *divinité* de Jésus-Christ, niée par Nestorius dans le refus que faisait cet hérésiarque de donner cette qualification à Marie. A ce titre elle a une grande origine et une grande portée, et ne saurait trop rallier à elle les vrais chrétiens, en ce temps surtout où c'est cette divi-

« Dieu dans son chaste sein, il la salua en ces termes : Je vous « salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bé- « nie entre toutes les femmes. » Ces paroles, les plus heureuses « qu'aucune créature ait entendues, se sont répétées d'âge en « âge sur les lèvres du Chrétien, et, du fond de cette vallée de « larmes, ils ne cessent de redire à la Mère de leur Dieu : « Je « vous salue, Marie. » Les hiérarchies du ciel avaient député un « de leurs chefs à l'humble fille de David pour lui adresser cette « glorieuse salutation ; et maintenant qu'elle est assise au-des- « sus des anges et de tous les chœurs célestes, le genre humain « qui l'eut pour fille et pour sœur, lui renvoie d'ici-bas la saluta- « tion angélique : « Je vous salue, Marie. » Quand elle l'entendit « pour la première fois de la bouche de Gabriel, elle conçut aus- « sitôt dans ses flancs très-purs le Verbe de Dieu ; et maintenant, « chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots, qui « furent le signal de sa maternité, ses entrailles s'émeuvent au « souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et « sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle « en ressent » (Vie de saint Dominique.)

[1] Ce n'est que plus tard que furent ajoutées les autres paroles : *maintenant et à l'heure de notre mort*, et plus tard encore celles-ci : *Pauvres pécheurs.*

nité du Fils qu'on attaque le plus dans le culte de la Mère. Et pour vivifier cette croyance et ce culte par un acte qui en soit le fruit, on *invoque* ce titre de Mère de Dieu en Marie et on lui demande de le faire valoir elle-même en priant pour nous.

Par cette fin, la Salutation angélique vient se rattacher encore heureusement à l'Oraison dominicale et l'accompagne admirablement. Dans cette divine Oraison, nous venons de prier nous-mêmes directement le Père céleste et de lui remettre en quelque sorte notre *placet ;* quoi de plus naturel que de nous adresser tout aussitôt à la très-sainte Vierge pour lui demander de l'appuyer, de suppléer à l'insuffisance de nos prières par les siennes, d'entrer dans nos intérêts ; quoi de plus naturel, dis-je, surtout après avoir énuméré dans toutes les paroles qui précèdent les grands titres de crédit de la sainte Vierge auprès de Dieu, et en nous rappelant que nous ne sommes que de *pauvres pécheurs* qui ne saurions trop avoir le sentiment de notre indignité et de nos besoins à chaque instant de notre vie coupable, *maintenant*, et *à l'heure de notre mort* qui décidera éternellement de ce salut pour lequel cette Vierge sainte est devenue la Mère de notre Dieu?

Ces dernières paroles : *Pauvres pécheurs*, *maintenant et à l'heure de notre mort*, sont écloses de celles par lesquelles le concile d'Éphèse invoque la Maternité divine de Marie, comme celles-ci étaient écloses de celles d'Élisabeth, écloses elles-mêmes de celles de l'Ange envoyé de Dieu. Chaque mot, chaque lettre pour ainsi dire de cette admirable prière, considérée surtout dans son rapport avec le *Pater*, a un sens, un goût, un trait ineffable de grâce et de suave profondeur. On ne saurait trop admirer,

dans toutes les parties qui sont venues successivement la composer, l'harmonie logique qui les unit et qui en fait comme une floraison du divin Esprit qui les a inspirées, pour leur faire porter dans les cœurs qui la redisent avec l'intelligence de la foi et la simplicité de l'amour des fruits d'onction, de grâce et de vie.

Telle est la valeur liturgique de la Salutation angélique, jointe à l'Oraison dominicale, dans le culte chrétien. Tel est le lien glorieux pour Marie qui unit ces trois grandes prières dans les offices de l'Église : *Pater*, *Ave*, *Credo*.

IV. — Il est une quatrième prière non moins consacrée, non moins usitée dans la vie catholique : c'est le *Confiteor*, par lequel nous descendons dans l'abîme de notre culpabilité pour la confesser et en demander le pardon. Elle est le prélude de l'aveu détaillé de nos fautes aux pieds du prêtre dans le sacrement de Pénitence, de la plus grande fonction du Prêtre lui-même au pied de l'autel avant d'y monter pour y célébrer le saint Sacrifice, où elle se retrouve encore dans la bouche du fidèle avant la communion ; enfin, dans les prières qui terminent chaque journée, elle attire sur notre âme humiliée la rémission des faiblesses qui en ont marqué le cours.

Or, dans cet acte si important, quelle part n'a pas été faite encore à la très-sainte Vierge dès les temps les plus reculés ! Quel rôle de prééminence et de miséricorde n'y remplit-elle pas ! « Je confesse à Dieu Tout-Puissant, « *à la Bienheureuse Marie toujours Vierge*, à saint Mi- « chel Archange, à saint Jean-Baptiste, aux Apôtres saint « Pierre et saint Paul et à tous les Saints que j'ai beau-

« coup péché, etc. » Quel rang est donné à la très-sainte Vierge, quelle manière de la nommer dans cet acte solennel de notre humiliation ! Immédiatement après le *Dieu Tout-Puissant*, au-dessus de *tous les Saints*, au-dessus des plus grands *Apôtres*, au-dessus du *Précurseur* dont Jésus-Christ a dit qu'il est plus qu'un Prophète et qu'il n'en est pas de plus grand entre ceux qui sont nés de la femme, au-dessus de la nature Angélique et de toute la Cour céleste représentée par l'*Archange Michel*, le « Premier d'entre les premiers, » *de principibus Primus*[1], qui, *à la tête de tous les autres, en a précipité l'Ange apostat, après l'avoir vaincu par le sang de l'Agneau*[2], ce *sang* fourni par la Vierge Marie, par qui elle-même a brisé la tête au serpent, et dans lequel nous sommes lavés de nos souillures. Quelle élévation ! et comme elle laisse entrevoir la vérité de cette doctrine qui fait consister l'épreuve angélique à laquelle a succombé Lucifer, le nœud du grand drame qui s'est passé dans les hauteurs du ciel et dont la chute Adamique a été le contre-coup et le sacrifice du Calvaire le dénoûment réparateur, dans la divine royauté du Fils de l'homme et l'angélique souveraineté de la Mère de Dieu !

C'est pourquoi l'humanité coupable, reconnaissant qu'elle a besoin de puissants intercesseurs, confesse ses péchés à la Bienheureuse Marie toujours Vierge ; immédiatement après le Dieu Tout-Puissant, au-dessus de tous les Anges et de tous les Saints. *Bienheureuse*, expression qui ne se sépare pas du nom de la Vierge dans le langage de l'Église, en accomplissement de la

[1] Daniel, x, 13.
[2] Apocalypse, xii, 7-11.

prophétie *Beatam me dicent ;* et *toujours Vierge*, pour professer que Marie n'a pas dégénéré du prodige de sa divine Maternité.

Mais pourquoi entre le Dieu Tout-Puissant et la Bienheureuse Vierge Marie ne trouvons-nous pas le saint nom du Christ, divin Médiateur, auteur de toute sainteté, et par qui seul nous pouvons avoir accès auprès du Père?

Le voici : nous ne confessons pas nos péchés à Dieu et à la Vierge à la même fin. Nous les confessons à Dieu pour qu'il nous les pardonne, et à la Vierge ainsi qu'aux Anges et aux Saints, pour qu'ils le prient de nous les pardonner, selon cette suite de la prière : « C'est pour- « quoi je prie la Bienheureuse Vierge, etc., et tous les « Saints de *prier* pour moi le Seigneur notre Dieu... » puis : « Que Dieu Tout-Puissant nous fasse miséricorde « et nous accorde le pardon de nos péchés. » Or, le divin Médiateur, précisément parce qu'il est Médiateur, ne pouvait être rangé ni avec le Dieu Tout-Puissant, ni avec la Vierge et les Saints, dans cet acte de confession de nos péchés. Avec la Vierge et les Saints c'eût été lui donner un rôle de *suppliant* qui ne saurait convenir à Celui dont les mérites infinis ont été surabondants pour racheter les péchés du monde ; avec le Dieu Tout-Puissant c'eût été lui donner un rôle *d'offensé* qui ne saurait convenir non plus à Celui qui s'est livré lui-même pour nos offenses et par qui nous en obtenons le pardon... Telle est la raison parfaitement doctrinale et logique de l'absence du saint nom de Jésus-Christ dans le *Confiteor*. Mais s'il n'y est nommé nulle part, c'est qu'il y est partout : du côté de Dieu comme son Fils, du côté de l'homme comme Fils de Marie ; entre deux, les récon-

ciliant, comme *un seul Fils* qui joint la Bienheureuse Vierge Marie, et par elle les Anges et les Saints et toutes les créatures, au Dieu Tout-Puissant. La glorieuse mention de Marie dans le *Confiteor* a une importance considérable, à raison même de cette absence particulière et de cette présence générale du Médiateur dans cette belle prière. Car c'est en elle surtout qu'il est présent comme fait homme et Sauveur, comme Auteur de la grâce que nous implorons et dont Marie a été remplie la première pour la déverser sur nous.

V. — Il est d'autres prières qui intéressent le culte de la sainte Vierge, dont nous reportons l'étude plus loin, parce qu'elles n'ont pas un caractère aussi consacré dans la Liturgie catholique, et qu'elles sont de surérogation pour ceux qui veulent s'en tenir au culte public du Christianisme. De ce nombre n'est pas cependant une prière à laquelle on ne peut se refuser sans rompre avec la pratique de l'Église, et à laquelle on ne peut s'associer sans professer toutes les gloires qui ont été jamais décernées à la Mère de Dieu. Je veux parler des *Litanies de la sainte Vierge.*

Ici nous avons un grand avantage, c'est de pouvoir laisser parler à notre place un homme au nom duquel on ne saurait rien ajouter, Bossuet, non le Bossuet de la chaire, en qui cependant la sagesse et la mesure n'ont jamais eu rien à reprendre à la hardiesse et à l'élan, mais le Bossuet de l'*Exposition;* plus que cela, Bossuet catéchiste, sacrifiant tout, jusqu'à l'éloquence, c'est-à-dire lui-même, à l'exactitude. Aussi n'est-ce pas lui-même, mais la Doctrine qui parle dans cet *Avertissement* dont il fait précéder les *Litanies de la sainte Vierge*, et qui se

trouve être tout un traité liturgique sur les honneurs que nous devons à la Mère de Dieu. Nous recommandons cette importante *leçon* à toute la réflexion du lecteur chrétien.

« *Avertissement sur les Litanies de la sainte Vierge.*

« Les Litanies de la sainte Vierge sont des titres « d'honneur que les saints Pères ont donnés à la Bien- « heureuse Marie, à cause principalement de sa qualité « incommunicable de Mère de Dieu. On a cru qu'on ne « pouvait assez célébrer celle que Dieu a choisie pour « nous donner Jésus-Christ par son moyen ; d'autant « plus qu'il a plu à Dieu qu'elle donnât son consente- « ment exprès au mystère de l'Incarnation qu'il voulait « accomplir en elle, et que c'était pour tirer d'elle ce « consentement qu'il lui envoya l'archange saint Ga- « briel. Elle fut donc alors remplie d'un amour immense « pour le genre humain, et s'estima bienheureuse d'être « choisie pour lui donner le Sauveur.

« Dans la suite, Dieu voulut encore que le premier « miracle que fit Jésus-Christ pour établir la foi dans le « cœur de ses disciples, se fît à la prière de la sainte « Vierge : car ce fut elle qui pria son Fils de fournir « par sa toute-puissance dans les noces de Cana en Gali- « lée le vin dont on y manquait ; et quoiqu'à l'extérieur « il semble d'abord que Jésus-Christ, pour exercer l'hu- « milité admirable de sa sainte Mère, ne la veuille pas « écouter, néanmoins, il fait en effet ce qu'elle souhaite, « et il opère ce miracle dont saint Jean écrit dans son « Évangile : *C'est ici le commencement des miracles que*

« *fit Jésus, et ses disciples crurent en lui* (Jean, II, 2). « C'est à cela que regardait saint Augustin quand il « disait de la sainte Vierge : *Que selon la chair elle est « Mère de Jésus-Christ, notre chef ; et selon l'esprit, « Mère de ses membres, c'est-à-dire de nous tous, parce « qu'elle a coopéré par sa charité à la naissance des « fidèles dans l'Église.* (S. Aug., *de Virg.*, cap. 6.)

« C'est donc en ce sens que la sainte Vierge est l'Ève « de la nouvelle alliance, c'est-à-dire la vraie Mère de « tous les vivants ; et Dieu lui a voulu donner la même « part dans notre salut, qu'Ève a eue dans notre perte. « Voyez *Catéchisme des Fêtes, leçon unique des Fêtes de « la sainte Vierge et des Saints ; et sur les Fêtes de la « sainte Vierge, leçon III pour l'Annonciation.*

« C'est sur ce solide fondement que sont appuyés « tous les éloges que l'Église a toujours donnés à la « sainte Vierge, et qu'elle a comme recueillis dans ces « Litanies.

« On peut voir un modèle de ces éloges et de ces « titres d'honneur dans le Concile d'Ephèse qui est le « treizième général. Il fut tenu dans l'Église principale « d'Ephèse, appelée MARIE, du nom de la sainte Vierge, « en mémoire de ce qu'elle avait passé une grande par- « tie de sa vie dans cette ville avec l'apôtre saint Jean, « à qui Jésus-Christ mourant l'avait laissée en garde. « Ce fut donc dans cette église que le saint Concile d'É- « phèse fit retentir les louanges de la Mère de Dieu, à « qui saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, et président « de cette vénérable assemblée, adressa ces mots au « nom de tous les Pères qui la composaient, et de toute « l'Église qui y était représentée : *Nous vous saluons, « ô Marie, Mère de Dieu, véritable trésor de tout l'uni-*

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

« *vers, flambeau qui ne se peut jamais éteindre, cou-*
« *ronne de la virginité, sceptre de la foi orthodoxe,*
« *temple incorruptible, lieu de Celui qui n'a pas de lieu,*
« *par laquelle nous a été donné Celui qui est appelé Béni*
« *par excellence, et qui est venu au nom du Seigneur.*
« *C'est par vous que la Trinité est glorifiée; que la Croix*
« *est célébrée et adorée par toute la terre : c'est par*
« *vous que les Cieux tressaillent de joie, que les Anges*
« *sont réjouis, que les démons sont mis en fuite, que le*
« *démon tentateur est tombé du ciel* [1], *que la créature*
« *tombée est mise en sa place;* et le reste qu'il se-
« rait trop long de rapporter, et qu'il finit par ces
« mots : *Adorons la très-sainte Trinité, en célébrant*
« *par nos hymnes Marie toujours Vierge, et son Fils,*
« *l'Époux de l'Église, Jésus-Christ notre Seigneur, à*
« *qui appartient tout honneur et gloire, aux siècles des*
« *siècles.*

« C'est ainsi que tout l'ouvrage de la Rédemption est
« attribué, à sa manière, à la sainte Vierge, par laquelle
« le Père éternel nous a donné son Fils notre Sauveur.
« C'est ainsi qu'on unit les louanges de cette Vierge-
« Mère avec celles de son Fils, et même avec celles de
« toute la Très-Sainte Trinité[2]. »

Tout ce que nous avons pu dire sur la sainte Vierge n'est que le développement de cette grande doctrine, et n'en dépasse pas les limites. Et cette doctrine elle-même est contenue dans la Liturgie catholique et

[1] Doctrine que nous avons indiquée ci-dessus dans l'explication du *Confiteor*, qui attribue la chute des Anges rebelles à leur refus de reconnaître la supériorité de Marie.

[2] Catechisme des prières ecclésiastiques.

plus particulièrement dans les Litanies de la très-sainte Vierge.

Litanies, d'un mot grec qui veut dire *je supplie*, en latin *Rogationes*, signifient *prières publiques*. Le but des Litanies, en effet, est d'apaiser le Ciel ou d'en appeler les faveurs par une manifestation *publique* de religion, notamment par des processions dans les rues ou dans les temples, avec supplications successives et prolongées comme la marche de la cérémonie et le sentiment qui la meut.

Les prières de cet ordre sont donc, au plus haut degré, l'expression de la foi commune et publique des fidèles. Telles sont les Litanies de la sainte Vierge. L'époque de leur institution est assez incertaine. Elles paraissent déjà en usage sous saint Grégoire le Grand, au sixième siècle, où elles furent consacrées par la cessation subite d'une peste, sur les pas d'une procession publique dont elles composèrent le chant.

L'opposition si marquée qui se voit dans cette prière entre ces deux ordres d'invocation : *Exaucez-nous*, adressé à Dieu comme à Celui de qui nous attendons l'objet de nos prières; puis : *Priez pour nous*, adressé à la sainte Vierge comme à une suppliante semblable à nous dans la gloire même qui l'en distingue, exprime toute la doctrine de l'Église sur le culte de Marie et répond à l'erreur qui la méconnaît, d'autant que cette dernière invocation est plus solennelle et plus répétée. Cette distinction hautement posée, qui ne sera touché de tous les titres que nous donnons à la Mère de Dieu dans ces appels réitérés à son intercession? Quelle vérité dans ce langage de l'amour filial qui n'a jamais assez loué, assez béni, assez embelli le maternel objet de sa tendre véné-

ration ; dans ce langage du besoin s'appuyant sur les priviléges du crédit dont il invoque le secours et se complaisant à les énumérer comme les gages de sa délivrance! Quel profond sentiment de foi, d'amour, d'admiration, d'adoration pour Dieu et pour Jésus-Christ dans tous ces titres donnés à Marie, alors qu'il n'en est pas un seul qui ne lui vienne de son divin Fils et qui ne se rapporte à Dieu comme à l'auteur et à l'objet de toutes ces gloires!

La contexture de ces belles invocations est particulièrement admirable. Après avoir poussé par cinq fois à Notre-Seigneur et Christ Jésus ces grands cris de supplication et de détresse : *Kyrie eleison*, ayez pitié de nous ; après avoir abordé du même cri le Père céleste Dieu, le Fils rédempteur du monde Dieu, le Saint-Esprit Dieu, et la sainte Trinité qui n'est qu'un seul Dieu, de cette hauteur infinie où elle se soutient à peine, la prière humaine se rabat et se replie en cette simple invocation qui commence les Litanies de la sainte Vierge, SAINTE MARIE, *priez pour nous*. Ce simple nom de *Marie*, par le contraste de son humilité avec la sublime et inaccessible essence qu'on vient d'invoquer, fait sentir de la manière la plus pénétrante toute la distance franchie par la charité infinie du Verbe fait chair, et comme les deux pôles de la religion tout entière : la Trinité et Marie. Puis cette première et douce appellation de *Marie*, correspondant à celle de *Jésus*, pose d'abord dans toute sa simplicité évangélique la *Personne*, sujet de toutes les gloires sous lesquelles elle va être invoquée, et qui ne sont que le rayonnement de cet ineffable nom qui les renferme toutes dans sa virginale candeur. Lexicologiquement parlant, même, ce nom

prédestiné signifie à la fois *Souveraine*, *Astre radieux*, *Reine ou Étoile de la mer* [1]. Mais surtout c'est comme le nom de *famille* du Fils de Dieu devenu *Fils de Marie*, et des *enfants de Marie* devenant *enfants de Dieu*. « Invoquez-le donc ce nom secourable, dit saint Bernard, dans vos dangers, dans vos doutes, dans vos angoisses; qu'il soit sans cesse sur vos lèvres et dans votre cœur. Dès lors plus d'égarement, plus de désespoir, plus de chute, plus de crainte, plus de fatigue, mais une douce expérience du sens profond de ces paroles de l'Évangile : *Le nom de la Vierge était Marie* [2]. »

Après ce simple nom vient l'invocation des deux grands privilèges qui relèvent Marie au-dessus de toutes les créatures : *Sainte Mère de Dieu*, *Sainte Vierge des Vierges*; puis chacun de ces titres de Mère et de Vierge est déployé, le premier en dix, le second en six caractères qui en font sentir et goûter toute l'excellence : *Mère du Christ*, *Mère de la divine grâce*, *Mère très-pure*, *Mère très-chaste*, *Mère intacte*, *Mère sans tache*, *Mère aimable*, *Mère admirable*, *Mère du Créateur*, *Mère du Sauveur;* — puis, *Vierge très-prudente*, *Vierge vénérable*, *Vierge digne de louange*, *Vierge puissante*, *Vierge clémente*, *Vierge fidèle*. Ces diverses qualifications sont comme autant de rayons de la virginité et de la maternité de Marie, et nous la font admirer et aimer comme un prodige de grâce, un modèle de sainteté, un refuge de salut. Et combien tous ces caractères, tous ces traits de la Vierge-Mère sont-ils animés

[1] Lexic. Bibl. Weitauuer.
[2] Super *Missus est*.

et personnifiés par cette invocation répétée dont ils sont l'objet : *Priez pour nous!* invocation qui reçoit à son tour de ces divers caractères un sens varié dans son uniformité, et qui y trouve comme autant de prises par lesquelles la faiblesse humaine s'attache à ce grand et miséricordieux secours, se pénètre des grâces et des vertus qui en découlent, et s'élève à la source de vie d'où il dérive et où il jaillit.

Après cela viennent les grandes et douces figures bibliques sous lesquelles la Mère de Dieu a été symbolisée et qui sont comme autant de formes transparentes au dedans desquelles brille son divin Fils. C'est là surtout qu'apparaît cette vérité que c'est Jésus que nous honorons dans Marie et de qui elle-même reçoit tout l'honneur que nous lui rendons, comme *Miroir de justice*, *Siége de la sagesse*, *Cause de notre joie*, *Vase spirituel*, *Vase honorable*, *Vase unique de la vraie dévotion*, *Rose mystique*, *Tour de David*, *Tour d'ivoire*, *Maison d'or*, *Arche d'alliance*, *Porte du ciel*, *Étoile du matin*. Le commentaire est ici inutile, il n'est personne qui ne reconnaisse le Fils de Dieu dans cette *Justice* dont Marie est le *miroir*, dans cette *Sagesse* dont elle est le *siége*, dans cette *Joie* dont elle est la *cause*, dans cette *divine Grâce* dont elle est le *vase spirituel et honorable*, dans ce *Parfum mystique* dont elle est *la rose*, dans ce *David* vainqueur dont elle est *la tour*, dans cet *Hôte* divin dont elle est la *maison d'or*, dans cette *Manne céleste* et ce *Saint des saints* dont elle est *l'Arche d'alliance*, dans ce *Ciel* dont elle est *la porte*, dans ce divin *Matin* du jour éternel dont elle est *l'étoile;* qui ne voie en un mot sous toutes ces figures ce Rédempteur et ce Dieu dont elle est la Mère. Et ce culte de Jésus-Christ, d'autant plus pro-

fond que nous le lui rendons ainsi jusque dans Marie, réagit à son tour sur celle-ci, et nous fait sentir quel culte nous devons, en effet, à celle qui a été avec lui dans des rapports aussi prodigieux de grâce et de vie, et avec quelle confiance nous devons invoquer son crédit et son secours.

C'est pourquoi nous ne craignons pas de voir et d'invoquer en elle le *Salut des infirmes*, le *Refuge des pécheurs*, la *Consolatrice des affligés* et l'*Auxiliatrice des Chrétiens*.

Et pour asseoir notre confiance sur un titre qui vaut à Marie, après Dieu, les souverains honneurs, nous terminons en la saluant REINE : *Reine des Anges* qui l'ont saluée sur terre et portée au plus haut du ciel ; — *Reine des Patriarches* qui ont vécu sur la promesse de sa divine Maternité, et qui, en se réjouissant de l'avoir pour fille, l'ont saluée pour Mère de *Celui qui est avant qu'Abraham fût ;* — *Reine des Prophètes* dont elle a été en union avec son divin Fils la vision, qui sous mille traits l'ont préfigurée, et ont prédit *la Vierge qui devait enfanter* en personne ce Verbe qui parlait seulement par leurs voix ; — *Reine des Apôtres*, qu'elle a tous précédés et surpassés dans la foi, dans l'amour et dans la constance, et à qui elle a révélé au Cénacle le secret du Verbe fait chair ; — *Reine des Martyrs* dont elle a concentré tous les supplices dans les déchirements de son cœur maternel au pied de la croix ; — *Reine des Confesseurs* dont la première elle a chanté, dans le cantique de sa reconnaissance, la foi que la première elle avait pratiquée dans le mystère de l'Incarnation ; — *Reine des Vierges* qu'elle a fait éclore comme des lis dans le champ de l'Église, sous le souffle de son in-

violable et miraculeuse Virginité ; — *Reine de tous les Saints* dont elle a réuni et surpassé tous les caractères et tous les mérites dans cette plénitude de grâces qui lui a fait enfanter le Saint des saints ; — *Reine* enfin *Conçue sans péché*, par un privilége unique qui l'a affranchie du serpent dont elle devait briser la tête, et l'a constituée Reine, en quelque sorte, de l'Enfer par la terreur et la justice, comme elle l'est de la terre et du ciel par la miséricorde et par la douceur.

Avec quelle confiance donc, après avoir invoqué en Marie et mis pour ainsi dire en jeu tous ces grands ressorts de sa souveraineté auprès de Dieu, ne devons-nous pas dire à son divin Fils, à cet Agneau auquel elle a donné le sang qu'il a répandu pour le salut du monde : *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, Pardonnez-nous, Exaucez-nous, Ayez pitié de nous, Seigneur ! Christ écoutez-nous ! Christ exaucez-nous !*

Telles sont les Litanies de la sainte Vierge ; tel est le sens liturgique et doctrinal qu'elles renferment et qui s'exhale du sein des multitudes fidèles, lorsque, à ce chant si admirablement expressif de mélancolique et gémissante gravité qui en détache chaque verset, elles répondent par cet *Ora pro nobis* dont chaque coup, comme ceux d'un bélier qui bat en brèche les divers côtés d'une tour, ébranle et finit par fléchir la céleste Justice, élevée contre nous par le péché, et conjurée par la prière.

Ainsi Marie vit dans les actes, dans les prières liturgiques les plus organiques, si je peux ainsi dire, de l'Église et de l'humanité.

Mais allons au cœur de la Liturgie, au Très-Saint Sacrifice, qui est le centre autour duquel se déploient tous ses rites et toutes ses pompes, à l'*Action* par excellence, à la Messe. Voyons la place qu'y occupe cette Vierge auguste, et mesurons sur l'honneur qu'elle y reçoit celui que nous devons lui rendre.

CHAPITRE II.

LA MESSE.

Nous étudierons bientôt les honneurs exceptionnels qui sont décernés à Marie dans la partie mobile du Saint Sacrifice qui répond à chaque fête de l'année. En ce moment, nous ne voulons examiner que ceux qu'elle y reçoit journellement dans l'*ordinaire de la Messe*.

La très-sainte Vierge est constamment présente dans tout le cours du Saint Sacrifice, comme le membre le plus éminent du Corps mystique dont Jésus-Christ est le Chef s'offrant à Dieu par les mains du Prêtre.

On peut distinguer six parties dans le Saint-Sacrifice : la première, depuis l'*Introibo* jusqu'à l'Évangile; la seconde, depuis l'Évangile jusqu'à l'Offertoire; la troisième, depuis l'Offertoire jusqu'au Canon; la quatrième, depuis le Canon jusqu'au *Pater*; la cinquième, depuis le *Pater* jusqu'à l'*Agnus Dei* et la Communion; la sixième, depuis la Communion jusqu'à la fin.

Dans la première partie, le Prêtre en union avec les fidèles s'humilie et se prépare au sacrifice par la confession de son indignité; — à l'Évangile, il professe sa foi et la proclame; — à l'Offertoire, il prépare les espèces du Saint Sacrifice et les offre à la très-sainte Trinité; — au Canon, il les consacre et les transsubstancie au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; — au *Pater*, il s'appuie sur l'adorable Victime pour avoir

accès auprès du Père céleste et en implorer les dons ;— à la Communion, enfin, il se l'assimile et consomme l'Union de tous les membres de l'Église avec Dieu par ce Chef divin.

Or voici la part qui est faite à la très-sainte Vierge dans ces diverses parties du Très-Saint Sacrifice.

I.— Dans la première partie se trouve le *Confiteor* où, comme nous l'avons vu déjà, elle a un rang et un ministère si éminent au-dessus de tous les Saints et de tous les Anges, et où elle reçoit à ce haut degré le double culte d'honneur et d'invocation. — A tout ce que nous avons dit à ce sujet sur le *Confiteor* en lui-même, il faut ajouter toute l'importance dont s'accroît cet acte religieux alors qu'il devient le prélude du Très-Saint Sacrifice, et qu'il est accompli, non plus par le simple fidèle aux pieds du Prêtre, mais par le Prêtre lui-même profondément incliné au pied de l'Autel.

II. — Le Prêtre monte, après s'être ainsi préparé par la confession de son indignité et par son humble recours à la puissante intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, il dit les collectes et lit l'Épître, puis le saint Évangile, et ramassant toute sa foi à l'enseignement divin, il la proclame dans le *Credo*. Dans cette seconde partie nous retrouvons encore la très-sainte Vierge, selon que nous l'avons déjà montrée dans l'examen de ce symbole de notre foi. Mais ici encore, ce n'est plus le simple fidèle, c'est le Prêtre, c'est toute l'Église en chœur qui fait retentir les voûtes de ses temples des accents de sa foi, et qui arrivée à ce passage : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine : et*

homo factus est, se lève, se recueille et s'incline dans une religieuse émotion de respect, dans un anéantissement d'amour et de reconnaissance. Quelle plus glorieuse manifestation pour la Vierge Marie que ce solennel hommage rendu à sa divine Maternité, associée au Saint-Esprit et au Fils de Dieu fait homme, dans le plus universel et le plus antique monument liturgique de la foi du monde chrétien !

III. — Vient l'Offertoire ; le Prêtre offre le pain, offre le vin qui doivent être changés au corps et au sang de Jésus-Christ ; puis, après ces deux offrandes préparatoires, après s'être purifié les mains, il s'incline au milieu de l'autel dans une suprême oblation qu'il prie la sainte Trinité de recevoir par l'oraison admirable : *Suscipe sancta Trinitas.* Là sont énumérées toutes les fins du Sacrifice, parmi lesquelles, immédiatement après la mémoire de la passion, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ Notre-Seigneur, se présente « *l'honneur* « de la Bienheureuse Marie toujours Vierge » *et in honorem Beatæ Mariæ semper Virginis*, au-dessus de Jean-Baptiste, des Apôtres Pierre et Paul et de tous les Saints : honneur qui s'étend à toute cette glorieuse compagnie dont elle est la Reine, et qui profite à notre salut par leur intercession : *et illi pro nobis* INTERCEDERE *dignentur in cœlis, quorum memoriam agimus in terris.* Les Saints, Marie à leur tête, sont ainsi mis en cause dans le Saint Sacrifice : ils coopérent à notre salut dans le ciel par leur intercession, à ce moment où nous coopérons à leur honneur sur la terre par notre culte [1] ; ils vivent, ils

[1] « Quand nous faisons mention des Saints à la table du Sei-

agissent, ils correspondent avec nous par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur qui, jusque dans son humanité, est à la fois au ciel et sur la terre : *Per eumdem Christum Dominum nostrum.*

IV. — Le Canon s'ouvre : le Prêtre se recueille plus profondément : il s'approche de plus près du Père céleste par une union plus étroite à Jésus-Christ son Fils Notre-Seigneur : il ramasse toutes les intentions du Saint Sacrifice dans la *mémoire des vivants*, qu'il associe à la mémoire des Saints par un honneur plus profond rendu à celle-ci, et par un recours plus exprès à leurs prières et à leurs mérites. La très-sainte Vierge reparaît encore là avec une primauté, avec un éclat d'honneur proportionné à la circonstance : « Participant à une « même communion et vénérant la mémoire, *en premier lieu*, de la glorieuse et toujours Vierge Marie, « Mère de Notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, — et « aussi des bienheureux Apôtres... etc. »

L'Église appuie ici sensiblement sur la primauté de la très-sainte Vierge, sur sa virginité, sur sa maternité, sur sa gloire, par des expressions plus riches que celles dont elle s'est servie jusque-là, et qui empruntent à la solennité de cette partie centrale du Sacrifice une valeur plus intentionnelle. « Vénérant *en premier lieu*, » c'est-

« gneur, disait saint Augustin, nous avons toujours principale- « ment en vue qu'ils prient pour nous, afin qu'ils nous obtiennent la « grâce de marcher sur leurs traces; nous voulons les engager à « intercéder pour nous dans le ciel par la mémoire que nous en « faisons sur la terre. » (*Tractatus* 84 *in Joan.*)

à-dire, pour parler l'antique langage de saint Éphrem, comme « plus sainte que les Chérubins, plus sainte que « les Séraphins, et sans nulle comparaison plus élevée « en gloire que toutes les Armées célestes[1]. » Telle est la portée de cet *imprimis* de notre Liturgie. Mais laissons parler un interprète plus autorisé que nous, le savant et pieux P. Lebrun :

« *Imprimis gloriosæ*... Il est bien juste que la Mère « de notre Sauveur et de notre Dieu soit mise à la tête de « tous les Saints. L'Église en fait très-souvent mention « dans ses prières ; et c'est principalement au Saint Sa- « crifice qu'elle en doit faire mémoire, puisque la divine « Victime de nos autels est la chair de sa chair. — Les « liturgies de toutes les Églises d'Orient ont toujours « fait mémoire de la sainte Vierge, avec des expressions « qui marquent l'admiration des fidèles à la vue de ses « grandeurs et de sa puissance auprès de Dieu, et nous « ne devons pas passer sans réflexion les termes de « notre liturgie, qui la relèvent au-dessus de toutes les « créatures. — 1° *Gloriosæ*, par la grande gloire que « Dieu fait éclater en elle ; gloire qu'elle a reconnue en « déclarant que le *Tout-Puissant a fait en elle de grandes* « *choses*, et qui nous donne lieu de lui appliquer ce qui « est dit dans Isaïe, que la gloire du Seigneur a éclaté « en elle, *et gloria ejus in te videbitur* (Is. LX, 2). — « 2° *Semper Virginis*, la seule qui ait été toujours « vierge, quoiqu'elle soit véritablement mère, qu'elle « ait conçu et enfanté. Privilége unique, qui n'a jamais

[1] *Sanctior Cherubim, sanctior Seraphim, et nulla comparatione cæteris omnibus superis Exercitibus gloriosa.* — Orat. de laud. Virg.

« été et qui ne sera jamais donné à un autre. — 3° *Ge-*
« *nitricis Dei et Domini Nostri Jesu Christi*, Mère de
« Dieu, parce qu'elle est Mère de Notre-Seigneur Jésus-
« Christ, qui est Dieu....[1] »

V. — Mais, ébranlé par toutes ces invocations, le Ciel s'ouvre aux paroles sacramentelles du Prêtre. A l'instant formidable la Victime sainte est descendue sur l'autel. Le Prêtre la tient, et, par Elle, pénètre lui-même dans le Ciel, s'avance jusqu'au trône du Très-Haut, et lui dit, et nous avec lui : NOTRE PÈRE.....

Le *Pater*, avons-nous dit, est ordinairement suivi de l'*Ave* dans la liturgie de l'Église. Au saint Sacrifice de la Messe il est dérogé à cet usage. Est-ce par négligence de cet honneur constant rendu à la Mère de Dieu ? Nullement. Cela tient à cette loi particulière à la liturgie de la Messe que le célébrant, n'étant là que le Prêtre du Très-Haut, n'y parle directement qu'à Dieu seul dans sa Majesté souveraine ; tellement qu'il ne parle pas même à Jésus-Christ, si ce n'est après le Sacrifice et à la communion. Il le nomme constamment, il est vrai, mais comme Celui par qui il parle, non à qui il parle. Il nomme aussi très-souvent la Vierge et les Saints, mais toujours à la troisième personne, rappelant, présentant leurs mérites et leurs prières, mais ne les invoquant pas, ne les honorant pas directement, pour se réserver tout

[1] *Exposition littérale, historique et dogmatique de la Messe, suivant les anciens auteurs et les monuments de toutes les Églises du monde chrétien*, par le R. P. Lebrun, de l'Oratoire, t. I, p. 380.

entier à Dieu. Tant tout est sage et réglé, tant tout est distribué avec nombre, poids et mesure dans cette Église de Dieu où l'erreur ne voit que désordre et confusion! D'après cette règle, l'*Ave Maria* eût été une anomalie; car le Prêtre aurait parlé non de la sainte Vierge, mais à la sainte Vierge. On trouve cependant l'*Ave Maria* dans les anciennes liturgies apostoliques; mais il y a lieu de croire qu'il ne s'y trouvait que comme lecture du saint Évangile, et non comme salutation directe à la sainte Vierge. Ainsi se lit-il encore à la *collecte* des Messes votives de la sainte Vierge.

Quoi qu'il en soit, le *Pater* n'est pas suivi de l'*Ave* dans l'ordinaire de la Messe. Mais ce qui est très-remarquable, c'est que le culte de la très-sainte Vierge n'y perd rien; car, là même, à la place de la Salutation angélique, se trouve la glorieuse mention de l'intercession de Marie, par une intention évidente de l'Église de maintenir, tout en le subordonnant à l'exception, le rapport du culte d'invocation de Marie avec le culte suprême de prière rendu à Dieu. En effet, après ces mots qui terminent l'Oraison dominicale, *mais délivrez-nous du mal*, le Prêtre reprend incontinent : « Délivrez-nous, nous « vous en prions, Seigneur, de tous les maux passés, pré- « sents et futurs; et, *par l'intercession de la Bienheureuse « et Glorieuse Marie, Mère de Dieu, et toujours Vierge*, « ainsi que de vos bienheureux Apôtres, etc., daignez « nous départir la paix durant nos jours mortels, etc. : » comme si l'intercession de la bienheureuse Vierge était la *condition* de succès de nos prières : ce qui n'est pas, si ce n'est dans le sens de cette parole du grand Poëte théologien : « O Femme, tu es si grande et tu « as tant de puissance, que celui qui veut une grâce et

« ne recourt pas à toi, veut que son désir vole sans « ailes [1]. »

VI. — Enfin la Consécration est achevée et la Communion la suit. A partir de ce moment qu'ouvre l'*Agnus Dei*, l'Agneau, dont la chair devient la nourriture de l'âme, absorbe l'attention, les prières, les sentiments de cette âme qui va le recevoir. Le Prêtre parle dès lors à Jésus-Christ, par lequel seulement il avait parlé jusque-là; et ce divin Objet de toutes les puissances de son être fait taire tout le reste dans l'ineffable intimité de sa possession. Dans cette dernière partie de l'*ordinaire* de la Messe, il n'est pas parlé de la sainte Vierge, pas plus que des Saints ni même de Dieu en quelque sorte, si ce n'est en Jésus-Christ. Il n'est personne qui n'apprécie et qui ne goûte, surtout quand il a été dans la situation, la divine convenance de ce silence de toute autre parole que celle de l'âme et de son Dieu venant en elle pour y consommer le prodige de son amour. Et toutefois, là même encore, on peut dire que la Vierge n'est pas absente; car, comme le rappelle une ancienne liturgie, elle est bénie en union avec ce Fruit béni de ses entrailles passé dans les nôtres, jusqu'à la vérité de cette parole de saint Augustin : *Caro Christi, caro Mariæ.*

Telle est la grande place qui est faite à la très-sainte Vierge dans le très-saint Sacrifice de la Messe. Elle y paraît constamment, comme elle paraissait partout auprès de son divin Fils dans le cours de sa vie mortelle.

[1] Dante, *le Paradis*, chant XXXIII.

Quel plus juste honneur, mais aussi plus concluant pour le culte que nous lui devons!

VII. — Quelques personnes verront peut-être dans cette composition liturgique de la Messe, si favorable à la très-sainte Vierge, une inspiration, sinon moderne, l'ignorance ne peut aller jusque-là, du moins inférieure à la plus haute antiquité, et produit de la dévotion romaine au moyen âge. Il faut qu'elles renoncent à cette opinion. La mémoire de la sainte Vierge au saint Sacrifice de la Messe est ce qu'il y a de plus ancien et de plus universel dans l'Église. Plus on remonte, plus on s'éloigne, plus on la voit célébrée, invoquée; plus on retrouve, plus on ressent, comme si on se rapprochait de sa personne bénie, l'impression de respect sacré, de sainte admiration, de souveraine confiance qu'elle a faite dans le monde.

Ce n'est pas le moment d'établir l'antiquité apostolique des liturgies où cette vérité trouve son témoignage. Nous le ferons dans notre *Exposition historique*. Mais nous croyons devoir les faire connaître ici par quelques extraits, comme rentrant dans notre *Exposition liturgique*.

Prenons d'abord la liturgie dite de saint Jacques, apôtre et frère de Notre-Seigneur, établie dans Jéruralem par les Apôtres mêmes. A chaque page nous y lisons la commémoration de la très-sainte Vierge en des termes comme ceux-ci :

Prions en mémoire de la chaste Vierge Marie au milieu de nous dans notre oblation [1].

[1] Virginis puræ Mariæ memoriam agimus apud nos in oblatione

De nouveau et encore de nouveau commémorons-la vraiment Bienheureuse, et préconisée par toutes les générations de la terre, sainte, bénie, toujours Vierge Marie Mère de Dieu [1].

Dans un dialogue entre le Prêtre et le peuple qui précède la Consécration, après avoir imploré le Père tout-puissant, après avoir loué et béni le Seigneur :

Le Prêtre : Mais surtout faisons mémoire de la sainte, glorieuse, toujours Vierge, Bienheureuse Mère de Dieu, Marie.

Le Diacre : Souvenez-vous d'elle, Seigneur Dieu, et par ses prières pures et bénites, pardonnez-nous, ayez pitié de nous, exaucez-nous [2].

A la Communion nous trouvons exprimé ce rapport entre l'Eucharistie et la Vierge Marie virtuellement renfermé dans la liturgie actuelle :

Je suis le Pain de vie, a dit le Seigneur : et qui me mange avec foi aura la vie en héritage. Que ceux donc des fidèles qui voient son propre corps des yeux de la foi, que celui qui parmi eux est pur approche, qu'il le reçoive, et que par lui il obtienne le par-

nostra. — *Liturgia S. Jacobi apostoli fratris Domini*, LITURGIARUM ORIENTALIUM COLLECTIO, opera et studio Eusebii Renaudotii, tomus II, p. 29.

[1] Iterum atque iterum commemoramus vere beatam, laudatamque ab omnibus generationibus terræ sanctam, benedictam, semper Virginem Genitricem Dei Mariam... Id., ibid., p. 35.

[2] *Sacerdos* : Præcipue vero sanctæ et gloriosæ semper Virginis Beatæ Genitricis Dei Mariæ memoriam agimus. *Diaconus* : Memento illius, Domine Deus, et per ejus orationes puras et sanctas, parce et miserere nobis et exaudi nos. Id., ibid., p. 32.

don. *Bénie soit Marie, et béni soit le Fruit qui d'Elle est sorti :* Parce que nous avons pris son corps et bu son sang pour l'expiation de nos péchés [1].

Enfin, après l'énumération de toutes les intentions offertes à Dieu, cette liturgie se termine ainsi :

Par les prières de la Mère de la Vie, la Mère de Dieu, Marie, et celles de tous les Saints à jamais. Ainsi soit-il [2].

Même souvenir, même invocation de la sainte Vierge dans les autres liturgies ; on y lit souvent :

Par les prières et intercessions de Notre-Dame à nous tous, a Mère de Dieu, la divine et sainte Marie, et par celles des quatre lumineux Saints Michel, Gabriel, Raphaël et Suriel [3].

Dans la liturgie commune à tous les Éthiopiens ou Abyssins, on trouve cette belle salutation et cette riche et juste image empruntée aux mœurs de ces régions de feu :

Salut Vierge Marie Mère de Dieu ! Vous êtes l'encensoir d'or qui avez porté le charbon de feu, le Verbe incarné en vous qui

[1] Ego sum panis vitæ, dicit Dominus : et qui manducat me cum fide vitam hæreditabit. Qui vident corpus ipsum filii cum fide : qui inter eos purus est accedat, illudque suscipiat, et per illud veniam consequatur. Benedicta Maria, et benedictus Fructus qui ex illa ortus est : quoniam corpus ejus accipimus et sanguinem ejus bibimus, ad expiationem delictorum. Id., ibid., p. 42, 43.

[2] Per precationem Matris Vitæ, Genitricis Dei Mariæ, et omnium Sanctorum in sæcula. Amen. Id., ibid., p. 44.

[3] *Liturgie de saint Basile.* Renaudot, t. I, p. 25. — Liturgie de saint Grégoire de Nazianze. Id., p. 37. — Liturgie des Éthiopiens. Id., p. 488.

s'est offert à son Père en encens de choix et en sacrifice précieux [1].

Dans la liturgie des Nestoriens dite par eux *des Bienheureux Apôtres*, bien qu'ils évitent de nommer Marie *Mère de Dieu*, cependant le prêtre, dans la secrète de la Messe, fait à la très-sainte Vierge cette belle prière dont nous apprécierons plus tard la portée historique :

Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, priez pour moi le Fils unique qui est né de vous, pour qu'il me remette mes manquements et mes péchés, et qu'il reçoive de mes mains débiles et pécheresses ce sacrifice que ma faiblesse offre sur cet autel, par votre intercession pour moi, Mère sainte [2] !

Dans la liturgie des Jacobites qui suivent l'hérésie d'Eutychès, contre-partie de celle de Nestorius, on lit cependant encore cette belle exposition de la doctrine qui fait de Marie le nœud de notre céleste adoption en Jésus-Christ :

Vous, Seigneur, par vos grandes miséricordes vous avez envoyé vers nous un Sauveur et Libérateur, votre Fils unique bien-aimé :

[1] Salve Virgo Maria Mater Dei : tu es thuribulum aureum quæ carbonem ignitum portasti, Verbum ex te incarnatum, qui se obtulit Patri suo in incensum præcipuum, sacrificiumque pretiosum. Id., ibid., p. 481 — De là le nom de *charbons vivants* donné aux particules de l'hostie consacrée chez les Orientaux. (Renaudot, t. II, p. 63.)

[2] Mater Domini nostri Jesu Christi, deprecare pro me Filium unigenitum qui ex te natus est, ut remittat mihi delicta et peccata mea, et suscipiat ex manibus meis infirmis et peccatricibus sacrificium hoc quod offert imbecillitas mea, super hoc altare, per intercessionem pro me, Mater sancta. Id., ibid., p. 583.

qui est sorti de vous, ô Vierge! comme un rayon de la lumière reluisant dans un œil pur. Il a pris la ressemblance d'un esclave dans un sein béni, bien qu'il soit véritablement la semblance de votre Majesté : se faisant homme, en ce sens que lui-même l'a voulu pour nous faire dieux, naissant d'un sein charnel, pour nous récngendrer d'un sein spirituel, se faisant notre frère pour nous faire vos enfants [1].....

C'est par cette doctrine radicalement chrétienne, avons-nous dit plus haut, que l'*Ave* se relie au *Pater :* aussi, dans la Messe même, selon l'antique liturgie que la tradition fait remonter à l'évangéliste saint Marc, après les demandes adressées au Père céleste, le prêtre dit :

Je vous Salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre ventre, parce que vous avez enfanté le Sauveur de nos âmes. *A voix haute :* En premier lieu, faisons mémoire de la très-sainte, sans tache, et bénie, Notre-Dame, Mère de Dieu et toujours Vierge Marie [2].

Nous reviendrons à ces monuments primitifs; c'en est assez quant à présent pour montrer de quelles sour-

[1] Tu, Domine, per miserationes tuas magnas misisti ad nos Salvatorem et Liberatorem, unigenitum Filium tuum dilectum : qui ortus, ex te, o Virgo, tanquam radius ex luce in oculo puro effulgens, etc. Id., ibid., p. 358.

[2] Ave gratia plena, Dominus tecum. Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui, quia peperisti Servatorem animarum nostrarum. *Elevata voce :* Imprimis sanctissimæ, intemeratæ et benedictæ Dominæ Nostræ Dei Genitricis et semper Virginis Mariæ. Id., t. I, p. 133. — L'*Ave Maria* se trouve aussi de la même façon dans la liturgie de saint Jacques : voir le P. Lebrun, *Liturgie de saint Jacques*, p. 311, t. II de son Explication de la Messe.

ces antiques et abondantes sont sorties les louanges et les commémorations de la très-sainte Vierge dans la liturgie de la Messe, telle qu'elle est aujourd'hui. Il faut y admirer un des plus éclatants témoignages de la vie de Marie dans l'Église, c'est-à-dire dans la foi, la vénération, l'amour et la confiance des races chrétiennes de tous les temps et de tous les lieux.

CHAPITRE III.

OFFICES.

OFFICE GÉNÉRAL. — OFFICES SPÉCIAUX.

Outre le saint Sacrifice, outre les prières consacrées qui viennent habituellement sur les lèvres des chrétiens, il y a un ensemble de prières ecclésiastiques par lesquelles l'Église acquitte régulièrement et constamment l'office de louer Dieu, et que pour cela on appelle *Office*. Il y a l'Office général où la sainte Vierge est honorée; il y a aussi des Offices spéciaux qui lui sont plus particulièrement consacrés. Nous allons examiner sous deux paragraphes ces deux formes liturgiques de l'honneur qu'elle reçoit.

§ I.

Office général.

Les fidèles connaissent de ce cours de prières les *Vêpres* et les *Complies* qui se chantent l'après-midi de chaque dimanche et de chaque fête; mais ce n'est là que deux parties d'un ensemble qui en comprend sept, savoir : Matines et Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres, Complies; ces noms sont tirés des diverses heures du jour complet auxquelles les ecclésiastiques doivent dire ces diverses parties de l'Office, selon les

prescriptions canoniques ; d'où le nom d'*Heures canoniales :* de telle sorte que toutes les parties du temps sacerdotal soient sanctifiées par la prière, illuminées par l'instruction, et vivifiées par le divin commerce. L'Office se compose de psaumes, de cantiques, d'hymnes, de leçons, de versets, de répons, etc., de manière à captiver, sous toutes les formes, l'âme du Prêtre, à faire repasser en elle brièvement (d'où vient le nom de *Bréviaire*) la religion tout entière, et à la tremper, en quelque sorte, dans les eaux vives de l'Écriture sainte, de la tradition, de la doctrine, et de la liturgie, pour que, rafraîchi, reposé, fortifié et nourri par ce céleste aliment, il le répartisse ensuite aux fidèles ; ou qu'il répare, par cette abondance de prières, le criminel oubli de Dieu où tant d'âmes perdent le temps.

Le Protestantisme a naturellement supprimé cette admirable institution qui se recommandait de l'antiquité la plus sacrée, ainsi que cela nous est attesté par saint Cyprien, par Tertullien, par les *Constitutions Apostoliques*, par les Actes des martyrs, par la lettre de Pline à Trajan sur les coutumes des premiers chrétiens, par l'épître de saint Paul aux Éphésiens, par l'Évangile enfin et le divin exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même [1].

Quoi qu'il en soit de ces intéressantes notions que

[1] Voyez Bergier, *Dict. théologique* et les *Institutions liturgiques* de dom Guéranger. — On fait même remonter la coutume de cette répartition de prières, dont la plupart se composent des psaumes de David, à ce chantre inspiré lui-même qui dit dans le ps. 118 : « Je me levais au milieu de la nuit pour vous adresser mes louanges... Je vous ai loué *sept fois* pendant le jour, etc. »

nous ne pouvons que traverser, remarquons la part de la très-sainte Vierge dans ce grand foyer de vie sacerdotale où s'allume la foi des peuples.

L'ordinaire du Bréviaire, soit romain, soit parisien, ne se compose guère que de psaumes répartis selon les jours de la semaine : c'est comme la charpente de l'Office où viennent s'attacher les leçons, les versets, les répons, les antiennes, les hymnes, qui composent le propre du temps, et qui varient avec celui-ci. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans l'*ordinaire* des mentions spéciales de la très-sainte Vierge. Cependant on ne peut pas ne pas y être frappé d'une chose, singulièrement glorieuse pour cette *Reine du Clergé*, comme l'appelle l'Église. C'est que tout l'Office, dans chacune de ses parties, est ouvert par sa louange et son invocation, et qu'il est clos dans son ensemble par les plus belles prières et les plus beaux chants qui soient consacrés à son culte.

Chaque heure canoniale, en effet, prise séparément, commence, avant tout, par le *Pater* et *l'Ave*, répétés autant de fois qu'il y a de parties dans l'Office. La louange invocatoire de Marie, unie à l'Oraison par excellence, ouvre et purifie les lèvres du Prêtre et monte la première au trône de Dieu.

Quant à la clôture de l'Office par les deux dernières parties auxquelles les fidèles sont habitués à prendre part, *Vêpres* et *Complies*, tout le monde sait quelle place y occupe la très-sainte Vierge. L'Église a réservé pour ces deux *Heures* où toute la famille chrétienne est assemblée, les plus belles louanges de la Mère de Dieu. A Vêpres, qui peut jamais entendre sans une sorte de religieux frémissement le *Magnificat*, lorsque, aux premiers

accents de ce divin Cantique, prêtres et peuples se lèvent d'un mouvement unanime, et que, aux accords de l'orgue, aux sons des cloches, aux flots d'encens dont les Célébrants parfument en ce moment les autels, les strophes inspirées éclatent de mille bouches en une seule voix, et sont renvoyées par les voûtes du temple, toujours insuffisantes à leur essor? Qui peut jamais s'habituer au miracle prophétique de cet accomplissement, chaque jour croissant, de l'oracle de Marie : *Ecce enim ex hoc Beatam me dicent omnes generationes*, lorsque le même divin Esprit qui le lui fit proférer semble passer sur nous pour nous le faire redire, pour nous le faire transmettre de toutes les générations qui nous ont précédés, à toutes celles qui doivent nous suivre? Qui n'est ému et ravi de tous ces autres versets où la grandeur, la miséricorde et la puissance de Dieu sont chantées à si grands traits par l'humble Marie, en qui elles ont opéré, à la plus haute perfection, les merveilles qu'elles ont reproduites ensuite dans le monde? Qui ne se sent inondé d'amour et de foi à ce *Suscepit Israel puerum suum* et à ce *Sicut locutus est ad patres nostros Abraham et semini ejus in sæcula*, qui parcourt tous les âges de l'humanité et les rassemble en une seule famille, en un seul enfant, au sein d'un même Dieu, d'une même Mère? « Les enfants de la femme forte décrite par Salo-« mon, dit un vieil auteur, *se sont levés et l'ont publiée « bienheureuse*[1]. Levons-nous pour rendre ces devoirs à « notre Mère, qui s'est levée et se lève, elle aussi[2], afin

[1] Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt. Prov., XXXI, 28.

[2] Exsurgens autem Maria... cum festinatione... Luc, I, 39.

« de pourvoir à ses domestiques, de nuit, de jour, en « tous temps et en toute occasion, en la vie, en la mort, « après la mort. Nos anciens pères se sont levés pour la « louer dès la nuict de l'ancienne loy, au point du jour « de l'Évangile, et ont continué du midy jusques aux « vêpres de ces derniers temps : levons-nous à notre « tour sans dégénérer de nos ancêtres. Si ses louanges « sont à nos portes, le salut sera dans nos murs : *Oc-* « *cupabit salus muros tuos et portas tuas laudatio* » (Isa. LX, 18)[1].

Les *Complies* qui complètent l'Office se terminent par ces belles Antiennes de la sainte Vierge, au sujet desquelles Bossuet dit : « L'Église, toujours touchée des « grâces que Dieu a faites au genre humain par la « sainte Vierge, par laquelle il nous a donné le « Sauveur même, chante ses louanges à la fin de l'Of- « fice, et les termine par une oraison qu'elle adresse « à Dieu, pour le remercier des grâces inestimables » qu'il a faites à cette Vierge très-pure, et pour le « prier en même temps d'avoir agréables, au nom de « Jésus-Christ, les prières que sa sainte Mère lui fait « pour nous [2]. »

Ces Antiennes, comme on sait, sont au nombre de quatre, et occupent successivement tout le temps de l'année ecclésiastique, par une correspondance de la gloire et de la grandeur de Marie avec les principaux mystères où elle a pris part. Ainsi, depuis le premier

[1] L'adoption des enfants de la Vierge, par le R. P. Grégoire Nazienzène, p. 7.

[2] L'Office de l'Église.

dimanche de l'Avent jusqu'à la Purification, c'est l'*Alma Redemptoris Mater* où la Maternité de Marie est glorifiée.

On attribue cette première Antienne à Hermann Contract, moine bénédictin, qui vivait au onzième siècle; la détresse humaine y fait appel au glorieux et miséricordieux secours de la Mère du Sauveur en accents des plus touchants :

Alma Redemptoris Mater, quæ pervia cœli
Porta manes, et stella maris, succurre cadenti,
Surgere qui curat, populo : Tu quæ genuisti,
Natura mirante, tuum sanctum Genitorem;
Virgo prius ac posterius, Gabrielis ab ore
Sumens illud Ave, peccatorum miserere.

Mère féconde du Rédempteur qui êtes la Porte du ciel toujours ouverte et l'Étoile de la mer : prêtez secours à ce peuple qui tombe et qui cherche à se relever. O vous qui, au grand étonnement de la nature, avez donné naissance à votre divin auteur, vierge devant et après l'enfantement, à qui Gabriel adresse le salut, ayez pitié des pauvres pécheurs.

Depuis la Purification jusqu'au Jeudi-Saint c'est l'*Ave Regina cœlorum* où la céleste et angélique royauté de Marie est célébrée pour le bienfait accompli de l'Incarnation.

L'origine de cette Antienne est des plus anciennes; elle est toute d'un seul jet : c'est comme une salve d'honneurs et d'applaudissements à la Reine du ciel qui se termine par un touchant adieu et un appel à son intercession.

Ave, Regina cœlorum,
Ave, Domina Angelorum;

Salut, Reine des cieux! Salut,
Souveraine des Anges! Salut,

Salve, Radix ; salve, Porta
Ex qua mundo lux est orta :
Gaude, Virgo gloriosa,
Super omnes speciosa.
Vale, o valde decora
Et pro nobis Christum exora.

racine de Jessé ! Salut, Porte du ciel d'où la lumière s'est levée sur le monde ! Réjouissez-vous, Vierge glorieuse et qui l'emportez sur toutes en beauté. Adieu, ô toute belle, et implorez le Christ en notre faveur.

Depuis le Samedi-Saint jusqu'à la Pentecôte, c'est le *Regina cœli, lætare*, où le triomphe de la Résurrection éclate dans la joie de ce cœur de Marie que viennent d'inonder les amertumes de la Passion.

Ce chant remonte à saint Grégoire le Grand et il a une origine miraculeuse. Un Ange le fit entendre du haut du ciel le jour de Pâques, dans une procession où ce saint Pontife, avec tout son peuple, venait d'obtenir la cessation d'une peste par l'intercession de Marie. Saint Grégoire y ajouta seulement l'invocation qui le termine :

Regina cœli, lætare
Alleluia !
Quia quem meruisti portare,
Alleluia !
Resurrexit sicut dixit
Alleluia !
Ora pro nobis Deum,
Alleluia !

Reine du ciel, réjouissez-vous ; — Louez Dieu : — parce que celui que vous avez mérité de porter, — Louez Dieu, — est ressuscité comme il l'avait prédit, — Louez Dieu.
Priez Dieu pour nous, — Louez Dieu.

Enfin depuis la Trinité jusqu'à l'Avent, c'est ce *Salve, Regina*, qui résume tous les accents, tous les cris de détresse de la misère humaine vers la Mère et l'Avocate que le Ciel lui a donnée.

Le *Salve, Regina*, est le chant catholique par excellence, aussi a-t-il été en butte à tous les traits de l'hérésie qui s'y sont émoussés. Attribué à Hermann Contract, il fut bientôt redit par les Peuples, approuvé par les Docteurs, adopté par l'Église, comme le chant d'exil de l'âme aspirant au ciel. Il se recommande de la prédilection de saint Bernard, qui y ajouta d'inspiration la triple invocation qui le termine, dans une circonstance mémorable que nous aurons à raconter. « Composé par « des saints, institué par des saints, proposé par des « saints, écrivait le vénérable Canisius, d'une grâce « suave, d'un sens fécond, d'une mystérieuse profon- « deur, il attendrit le cœur, il nourrit l'esprit, il « enflamme les intimes dispositions de l'âme pour le « culte de la Mère de Dieu. » On raconte qu'il s'échappa avec le dernier soupir des lèvres de Cinq-Mars.

Salve, Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo, et spes nostra, salve. Ad te clamamus, exules filii Evæ : ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle. Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte : et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende : O clemens, O pia, O dulcis Virgo Maria !

Salut, Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, et notre espérance, salut ! Nous élevons nos cris vers vous, malheureux exilés et enfants d'Ève que nous sommes. Nous poussons nos soupirs vers vous avec pleurs et avec gémissements du fond de cette vallée de larmes. De grâce, ô notre Avocate, tournez vers nous ces yeux qui ne sont que miséricorde, et montrez-nous, à la sortie de cet exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles : ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie !

Je n'oublierai jamais l'impression que me fit éprouver à la grande Trappe le chant du *Salve, Regina*. Tout ce qu'on m'en avait dit fut dépassé ; comme pour ces grands spectacles de la nature, la mer et les montagnes, qu'elle-même s'est réservé de faire voir. A la tombée du jour, quand tout se replie dans la nature et dans les cœurs, dans le religieux silence de l'air l'appel de la cloche se fait entendre. Tous les travaux sont arrêtés. De tous les champs, de tous les ateliers du monastère, les religieux, les convers, les familiers se rendent à la chapelle, se ramassent dans le milieu du chœur : et là, debout, en face de l'autel, dans l'ombre sacrée du sanctuaire, ils entonnent cet immense *Salve* dont la première note indéfiniment croissante et suppliante semble s'étendre à toute la portée qui sépare la terre d'avec le ciel. Toutes les intonations de ce chant admirable, modulées par deux cents bouches qui en respirent les sentiments et qui ne s'ouvrent que pour le faire entendre, parcourent ensuite lentement tout le clavier de l'âme chrétienne, depuis cet *Et Jesum benedictum* dont la cavité profonde exprime tout l'abaissement, tout l'anéantissement du Fils de Dieu descendu sur la terre, jusqu'à cet *O clemens ! O pia ! O dulcis Virgo Maria !* qui monte frapper le ciel de ses ondes sonores, comme pour en arracher la miséricorde et la pitié.

Ainsi finit l'Office comme il a commencé, par la louange et l'invocation de Marie ; ainsi finit le jour dans l'Église : c'est le dernier salut et comme le *Bonsoir* de la famille humaine repliée au sein de Dieu par Marie, pour s'y endormir sous sa maternelle protection.

Et encore, retour touchant ! l'Office terminé, le cœur du Prêtre, soucieux des distractions et des oublis qu'il

peut avoir commis pendant son cours, revient à Dieu pour se les faire pardonner par cette suprême prière instituée à cet effet :

A la sacrée, sainte et indivisible Trinité; — à l'Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié; — à la féconde intégrité de la très-Bienheureuse et très-Glorieuse Marie, toujours Vierge; — et à la compagnie de tous les Saints, soit toujours louange, honneur, vertu, gloire de la part de toute créature, et à nous la rémission de tous nos péchés, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Verset : Bienheureuses les entrailles de la Vierge Marie qui ont porté le Fils du Père éternel.

Répons : Et Bienheureuses les mamelles qui ont allaité le Christ Notre-Seigneur.

Notre Père, etc...

Je vous salue, Marie, etc.

Marie, toujours Marie; ce n'est pas nous, c'est l'Église; c'est le Christianisme dans la liturgie de tous les peuples qui vivent de sa foi.

Mais cette foi chrétienne, catholique, ne s'est pas contentée de cet hommage et de ce recours à Marie dans l'Office général de l'Église, elle lui a, de plus, consacré des offices spéciaux auxquels nous devons maintenant notre attention.

§ II.

Offices spéciaux et en particulier Office du samedi.

Il y a trois Offices spéciaux consacrés à la sainte

Vierge : un petit Office facultatif qui vient s'ajouter tous les jours à l'Office général et qu'on appelle *Parvum Officium ;* — un grand Office du samedi qui prend la place pour ce jour (quand il n'est pas un jour de fête) de l'Office général et qu'on appelle *Officium B. Mariæ in Sabbato ;* — et un Office commun à toutes les fêtes de la sainte Vierge pendant l'année, sans préjudice de ce qu'il y a de particulier à chacune de celles-ci, c'est l'Office *in Festis B. Mariæ per Annum*. Ainsi chaque jour, chaque semaine, chaque temps de l'année est spécialement consacré par un Office à la sainte Vierge. Ce luxe n'étonnera que ceux qui ignorent tout ce que nous avons à leur montrer encore sur ce sujet.

L'Office *in Festis per Annum* se retrouvera dans ce que nous aurons à dire des fêtes de la sainte Vierge. Nous n'allons donc traiter ici que de l'*Office du samedi* et du *petit Office*, et d'abord de l'*Office du samedi*.

Dès les temps anciens, le samedi a été comme *le Dimanche de Marie*, lui étant spécialement consacré, non-seulement par un Office spécial, mais par une Messe appelée *de Beata*, et cela dans tous les rites du monde chrétien. Cet usage, dit Durand de Mende, prit son origine de ce que jadis, dans une église de Constantinople, il y avait une image de la Bienheureuse Vierge devant laquelle était suspendu un voile qui la couvrait tout entière ; mais ce voile, le soir de la sixième férie venu (le vendredi après vêpres), s'écartait de l'image sans que personne y touchât et par le seul miracle de Dieu, comme s'il était emporté vers le ciel, afin que l'image pût être parfaitement vue par le peuple. Et après la célébration des vêpres, le samedi, le même voile descen-

dait devant l'image et y demeurait jusqu'au vendredi soir suivant [1].

Mais ce *voile* découvrait aussi des *raisons* de consacrer le samedi à la sainte Vierge, et ces raisons liturgiques qui justifient et animent cette institution sont diverses et fort belles. La première, c'est que lorsque Notre-Seigneur eut été crucifié et fut mort, et que ses disciples s'enfuyaient et désespéraient de sa résurrection, en ce *samedi* qui précéda celle-ci, Marie seule soutint toute la foi en son divin Fils ; car elle savait comment elle l'avait conçu et enfanté, et elle était certaine que le Fils de Dieu, qui avait ainsi pris la vie humaine dans son sein virginal, la reprendrait dans le tombeau. Glorieux souvenir de la foi unique de Marie, représentant en ce moment toute l'Église, et que toute l'Église devait justement fêter. A cette première et principale raison sont venues se joindre celles-ci : que le samedi est la porte d'entrée du dimanche, et que Marie étant pour nous la porte qui conduit au royaume des cieux que symbolise le dimanche, le samedi devait lui être consacré ; — qu'il convenait que la solennité de la Mère fût la vigile et comme l'aurore de celle du Fils ; — que le jour où Dieu s'est reposé de tout ouvrage devait être fêté comme il l'a été de toute antiquité, et qu'il ne pouvait mieux l'être que par la fête de celle qui a été comme le *reposoir* du Verbe, par qui tout a été fait, au milieu de nous ;—enfin le samedi est ainsi célébré comme symbole prophétique du samedi de la grande semaine qui comprend tous les siècles, et dont le dimanche sera la bienheureuse éternité. En ce soir du monde, en ces *Complies* de la création,

[1] Rationale Divinorum officiorum, lib. IV, cap. I, n. 31.

la Vierge Marie sera glorifiée pour la suprême miséricorde dont elle sera l'instrument envers les Élus, et pour le triomphe final de la famille de Dieu dont elle est la Mère. C'est un grand culte que celui qui s'offre de toute part sous des aspects si lumineux et si sublimes.

Par ces raisons, le samedi est consacré à la sainte Vierge par un Office spécial et par une Messe en son honneur ; et ce n'est pas un des moindres caractères de l'éclipse de la vie chrétienne dans ce temps, que l'ignorance ou l'oubli de cette institution.

Examinons un peu la composition de cette belle liturgie.

La Messe *de Beata Virgine* consacrée à la sainte Vierge, le samedi, par des introït, épître, graduel, évangile, offertoire, secrète, préface, communion et postcommunion qui ont trait à sa louange et à son invocation, a cinq formes différentes, selon les différents temps de l'année, savoir : de l'Avent à la Nativité, de la Nativité à la Purification, de la Purification à Pâques, de Pâques à la Pentecôte, de la Pentecôte à l'Avent, afin que la gloire de la très-sainte Vierge soit représentée et célébrée sous tous ses aspects, c'est-à-dire sous tous ses rapports avec les grands mystères de son divin Fils. Dans les deux premières phases de cette glorieuse évolution, de l'Avent à la Nativité, et de la Nativité à la Purification, l'Église se borne à exposer les fondements de la grandeur de Marie par des témoignages prophétiques et historiques tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais après ces glorieux mystères, et à partir de la Purification, elle ne se contient pour ainsi dire plus, et elle éclate en accents admirables de louanges à la Vierge auguste qui est devenue la Mère de Dieu :

Introit : Salve, sancta Parens, enixa puerpera Regem : qui cœlum terramque regit in sæcula sæculorum.

Salut, Mère sainte, qui avez enfanté, Vierge, le Roi à qui le ciel et la terre sont soumis aux siècles des siècles.

Graduel : Benedicta et venerabilis es, Virgo Maria : quæ sine tactu pudoris inventa es Mater Salvatoris.

Vous êtes bénie et digne de toute vénération, ô Vierge Marie : Vous qui, sans atteinte à la virginité, vous êtes trouvée la Mère du Sauveur.

Idem : Virgo Dei genitrix, quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera, factus homo.

Vierge Mère de Dieu, Celui que l'univers entier ne saurait contenir s'est enclos dans vos entrailles, se faisant homme.

Verset : Virga Jesse floruit : Virgo Deum et hominem genuit : pacem Deus reddidit, in se reconcilians ima summis.

La tige de Jessé a fleuri, la Vierge a engendré le Dieu-Homme : le Dieu qui nous a rendu la paix en réconciliant en lui ce qu'il y a de plus bas à ce qu'il y a de plus sublime.

Idem : Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.

Soyez dans la joie, ô Vierge Marie, seule, vous avez terrassé toutes les hérésies dans l'univers entier.

Offertoire : Felix namque es, sacra Virgo Maria, et omni laude dignissima : quia ex te ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster.

Heureuse êtes-vous, Vierge sacrée et digne de toute louange à jamais : parce que de vous s'est levé le soleil de justice, le Christ notre Dieu.

Idem : Beata es Virgo Maria,

Oui, vous êtes bienheu-

quæ omnium portasti creatorem : genuisti qui te fecit, et in æternum permanes virgo.

reuse, Vierge Marie, qui avez porté le Créateur de toutes choses; qui avez engendré votre auteur et demeurez vierge à jamais.

Communion : Beata viscera Mariæ virginis, quæ portaverunt æterni Patris Filium.

Heureuses les entrailles de la Vierge Marie, qui ont porté le Fils du Père éternel.

C'est dans la liturgie romaine et universelle que se lisent ces belles louanges ; elles se lisaient aussi partout dans la liturgie gallicane et dans l'ancien Parisien Romain, qui a subsisté jusqu'après Bossuet. Elles ont été effacées dans le nouveau Parisien par la main janséniste du dix-huitième siècle, qui s'est fait un système de diminuer le culte de la Vierge et des Saints, notamment en *cartonnant* par des passages de la Bible, plus ou moins obscurs pour les fidèles, les interprétations et allusions tirées des saints Pères dont l'Église a composé les louanges de la Mère de Dieu. Cette réforme, qui, par le but qu'elle poursuivait et par le moyen qu'elle a employé, a trahi doublement sa filiation avec la grande Reforme, se proposait, de proche en proche, d'aller jusqu'à l'entier effacement du langage de l'Église et des louanges de la Mère de Dieu, si elle n'eût été arrêtée par le cri public, non sans laisser, comme témoignage accusateur de son esprit, les dégradations que nous aurons à signaler dans la suite de ce chapitre.

L'Office du samedi, dont nous venons de faire connaître la Messe, commence dès la veille par des commémorations, hymne, antienne, verset et oraison de la sainte Vierge ajoutés aux Vêpres du vendredi. Il s'ouvre dès

lors par le capitule *Ab initio et ante sæcula creata sum*, où l'Église applique à la prédestination de la très-sainte Vierge ces magnifiques paroles de l'Ecclésiastique sur la Sagesse, et qui a été supprimé partout dans le nouveau Parisien. Vient ensuite la belle hymne *Ave, maris Stella*, hymne touchante de gracieuse et mélancolique supplication, où tous les titres de Marie sont invoqués, tous les maux de l'humaine nature exposés, tous les biens qui manquent ou qui périclitent demandés ; et avec quelle simplicité de paroles : *Mala nostra pelle, bona cuncta posce!* et avec quelle pureté de désir : *Nos culpis solutos mites face et castos!* et avec quelle élévation de vues : *Vitam præsta puram, iter para tutum, ut videntes Jesum, semper collætemur!* et avec quel fondement de confiance qui explique et résume tout : *Monstra te esse Matrem, sumat per te preces qui pro nobis tulit esse tuus!* et enfin avec quelle mélodie de chant tellement appropriée aux sentiments et aux paroles qu'elle pourrait les inspirer et les suppléer !

On suit la trace de l'*Ave, maris Stella*, jusqu'au douzième siècle. Son auteur est inconnu, ou plutôt son organe ; car c'est de l'âme chrétienne qu'est éclos ce chant de la captivité et de l'exil à la Mère du Libérateur et à la Reine de la patrie.

Ave, maris Stella, Dei Mater alma, Atque semper Virgo Felix cœli Porta.	Salut, Étoile de la mer, Auguste Mère de Dieu et toujours Vierge, bienheureuse Porte du ciel.
Sumens illud Ave Gabrielis ore, Funda nos in pace, Mutans Evæ nomen.	Recevant le salut de la bouche de Gabriel, établissez-nous dans la paix, en échangeant le nom d'Ève.

Solve vincla reis,
Profer lumen cæcis,
Mala nostra pelle,
Bona cuncta posce.

Déliez les liens des coupables, apportez la lumière aux aveugles, chassez nos maux, obtenez-nous tous les biens.

Monstra te esse matrem :
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.

Montrez-vous Mère, et que reçoive par vous nos prières Celui qui pour nous a daigné être votre Fils.

Virgo singularis,
Inter omnes mitis,
Nos culpis solutos
Mites fac et castos.

Vierge incomparable et douce entre toutes les vierges, faites que, purifiés de nos crimes, nous soyons doux et chastes.

Vitam præsta puram,
Iter para tutum ;
Ut videntes Jesum,
Semper collætemur.

Obtenez-nous une vie pure, frayez-nous une route sûre, afin qu'admis à contempler Jésus, nous goûtions les joies éternelles.

Sit laus Deo Patri,
Summum Christo decus,
Spiritui Sancto,
Tribus honor unus [1]. Amen.

Gloire à Dieu le Père, au Christ honneur suprême, louange au Saint-Esprit, hommage unique à la Trinité. Ainsi soit-il.

Après l'*Ave, maris Stella*, la vigile de l'Office *de Sabbato* se termine par un verset, une petite antienne et une oraison à la sainte Vierge.

Les *Matines*, qui commencent ensuite l'Office propre,

[1] Cette belle hymne a été rétablie dans le *Parisien*, d'où on avait osé la supprimer, ou plutôt la badigeonner par la plume de Coffin, dans la première édition du bréviaire de Vintimille.

s'ouvrent après l'invitatoire ordinaire, par l'hymne antique *Quem terra, pontus, sidera,* etc., où éclate d'une manière lyrique cette vérité que nous avons constamment présentée dans ces études, que c'est Jésus-Christ que nous honorons dans Marie, comme Celui de qui vient et à qui retourne toute la gloire que nous célébrons en elle. Attribuée par quelques-uns à saint Grégoire, par d'autres à saint Fortunat, cette hymne remonte par conséquent au sixième siècle.

Quem terra, pontus, sidera
Colunt, adorant, prædicant,
Trinam regentem machinam
Claustrum Mariæ bajulat.

Celui que la terre, la mer et les cieux révèrent, adorent et publient, le Roi de l'univers entier, Marie le porte dans son sein.

Cui terra, sol et omnia
Deserviunt per tempora,
Perfusa cœli gratia
Gestant puellæ viscera.

Les flancs de cette Vierge que la grâce du ciel inonde recèlent Celui à qui le soleil, la lune et tous les êtres obéissent à jamais.

Beata Mater munere,
Cujus supernus Artifex
Mundum pugillo continens,
Ventris sub arce clausus est.

Bienheureuse Mère à qui est échu ce grand honneur que le Suprême Architecte qui contient le monde dans le creux de sa main, ait été s'enfermer sous l'humble voûte de votre sein.

Beata cœli nuntio,
Fœcunda Sancto Spiritu,
Desideratus gentibus
Cujus per alvum fusus est.

Bienheureuse, qui à la voix de l'Ange, fécondée du Saint-Esprit, avez reçu dans vos entrailles le Désiré des nations.

Jesu, tibi sit gloria
Qui natus es de Virgine

Gloire à vous, ô Jésus, qui êtes né d'une Vierge. Gloire à

Cum Patre et Almo Spiritu
In sempiterna sæcula.
Amen.

vous avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles éternels.
Ainsi soit-il.

La louange exprimée dans ce beau cantique se trouve reproduite ensuite dans le reste des *Matines* en des versets, des bénédictions, des antiennes et des oraisons pleins d'un pieux enthousiasme, comme cette antienne prise d'un sermon de saint Augustin.

Beata Dei genitrix, Maria, Virgo perpetua, templum Domini, sacrarium Spiritus sancti, sola sine exemplo placuisti Domino nostro Jesu Christo, succurre miseris; juva pusillanimes; refove flebiles; ora pro populo; interveni pro clero; intercede pro devoto fœmineo sexu; sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem.

Bienheureuse Mère de Dieu, Vierge à jamais, temple du Seigneur, sacré trésor du Saint-Esprit, qui seule et sans pareille avez plu à Notre-Seigneur Jésus-Christ : secourez les misérables, aidez les craintifs, réconfortez les affligés, priez pour les peuples, intervenez pour le clergé, intercédez pour le sexe pieux des femmes, que tous ressentent les effets de votre assistance, en célébrant votre sainte commémoration.

Après les *Matines* nous trouvons à admirer dans les *Laudes* ces magnifiques Antiennes, composées dans l'Église romaine au temps des hérésies de Nestorius et d'Eutychès pour confirmer la créance des fidèles, environnées de la plus profonde vénération dans tous les âges, et que le *Parisien* ne connaît plus.

O admirabile commercium! Creator generis humani, ani-

O commerce admirable! le Créateur de la race humaine

matum corpus sumens, de Virgine nasci dignatus est; et procedens homo sine semine, largitus est nobis suam Deitatem.

prenant un corps animé, a daigné naître d'une Vierge, et se faisant homme sans l'œuvre de l'homme, il nous a départi sa Divinité.

Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem : Dei genitrix, intercede pro nobis.

Le buisson que Moïse vit embrasé sans être consumé, nous est un symbole de votre glorieuse virginité conservée dans la maternité; ô Mère de Dieu, intercédez pour nous!

Germinavit radix Jesse; orta est stella ex Jacob;
Virgo peperit Salvatorem.
Te laudamus, Deus noster.

La racine de Jessé a poussé sa fleur, l'étoile s'est levée de Jacob, la Vierge a enfanté le Sauveur; nous vous louons, ô notre Dieu.

Ecce Maria genuit nobis Salvatorem,
Quem Joannes videns exclamavit dicens :
Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.
Alleluia.

Voici que Marie nous a engendré le Sauveur, celui à la vue duquel Jean s'écria en disant : Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte les péchés du monde. Louez Dieu.

Quel culte que celui qui inspire des chants si animés et si purs, si éclatants et si touchants, où toute la religion vient se refléter dans la maternité divine d'une vierge, comme le vaste firmament dans le pur cristal d'un lac profond que rien n'a touché!

Remarquons dans l'Office *de Sabbato* les douze *Leçons*, distribuées entre les douze mois de l'année, dans lesquelles l'Église expose, par des extraits de leurs écrits,

la doctrine des Pères : de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Irénée, de saint Augustin, de saint Grégoire, de saint Basile, de saint Léon, de saint Bernard, touchant les gloires et les grandeurs de Marie, et la suprême importance de son ministère dans l'humanité, soit pour nous avoir donné un Sauveur sur la terre par son consentement virginal, soit pour nous départir du haut du ciel, par la maternelle puissance de son intercession, les grâces et les bénédictions dont elle nous a ouvert la source. Toutes ces voix diverses mais unanimes dans la louange de la très-sainte Vierge acquièrent, par la consécration liturgique qui les fait intervenir dans l'Office de l'Église, l'effet d'une évocation sacrée faisant revivre et réapparaître au pied du trône de Marie, par la perpétuité de la doctrine, les grandes figures de ces saints Docteurs qui ont été les Pères illustres et les généreux Confesseurs de la foi.

Tel est, rapidement envisagé, l'Office *in Sabbato*.

Considérons maintenant le *Petit Office*.

§ III.

Petit Office de la sainte Vierge.

L'institution de ce petit Office remonte aux croisades. Il existait plus anciennement à l'état de pieuse pratique où il est retombé de nos jours ; mais il fut établi canoniquement par Urbain II, dans le Concile de Clermont, en mémoire de la prise de Jérusalem sur les infidèles, par le secours de la Mère de Dieu. Tous les clercs furent assujettis à le dire en outre du grand Office, et l'usage

s'en étendit bientôt aux laïques[1]. Depuis, cette obligation a été modérée et finalement remise aux ecclésiastiques séculiers : mais elle est restée chère à un grand nombre de chrétiens, même dans le monde, qui puisent dans cette pieuse pratique la force de répondre plus dignement à toutes les obligations de leur état. Dans le grand siècle, l'Office de la sainte Vierge entrait dans les dévotions ordinaires des fidèles comme un des actes de religion les plus agréables à Dieu et les plus profitables à l'homme. Nous pouvons en juger par les nombreuses éditions des *Offices de la Vierge en latin et en français à l'usage des fidèles* qui sont de cette époque, et dans les dédicaces desquels on professe que « la connaissance « et la pratique de ces choses qui entretiennent un « commerce tout divin entre le ciel et la terre, par un « échange et une réfusion continuelle de vœux et de « prières d'une part, et de grâces et de bénédictions de « l'autre, est absolument nécessaire au moindre des « chrétiens[2]. »

Nous avons un glorieux témoignage de la généralité de cette dévotion dans l'*Office de la sainte Vierge traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les sept psaumes pénitentiaux, les vêpres et complies du dimanche et tous les hymnes du Bréviaire romain*, par P. Corneille, 1670.

Celui qui *qui crayonna l'âme du grand Pompée et celle de Cinna* ne crut pas déroger en s'élevant du sublime au surnaturel, et des fictions humaines aux divines réa-

[1] Benoît XIV, *de Festis institutis*, LXXIX, 5.

[2] Épître au Roi, en tête de la 22e édition de l'*Office de la Vierge*, publié par Dumont, 1671.

lités. Il se trouva naturellement porté, par la simplicité même de son génie, à cette dévotion envers Marie qui est plus particulièrement le partage des simples et des grands, de ces âmes assez élevées au-dessus de toutes choses pour n'avoir plus qu'à s'élever au-dessus d'elles-mêmes, par l'humilité qui les en détache et la grâce de Dieu qui les ravit.

C'est avec cette traduction en regard que nous allons parcourir le Petit Office.

Réduction combinée de l'*In Sabbato* et de l'*In Festis*, il s'ouvre par l'hymne *Quem terra, pontus, æthera* que nous avons déjà fait connaître dans le premier de ces Offices, et que Corneille a traduit ainsi ; on y reconnaît sa touche :

Celui que la machine ronde
Adore et loue à pleine voix,
Qui gouverne et remplit le ciel, la terre et l'onde,
Marie en soi l'enferme et l'y porte neuf mois.

Ce grand Roi que de la nature
Servent l'un et l'autre flambeau,
D'un flanc que de sa grâce un doux torrent épure
Devient l'enflure sainte et le sacré fardeau [1].

O Mère en bonheur sans égale,
De qui l'Artisan souverain
Daigna souffrir neuf mois la prison virginale,
Lui qui tient tout entier l'univers dans sa main !

Qu'heureuse te rend ce message
Que suivent tes soumissions,

[1] Heureuse hardiesse.

Par qui le Saint-Esprit forme en toi ce cher gage,
Ce Fils, ce Désiré de tant de Nations !

Gloire à toi, Merveille suprême,
Dieu par une Vierge enfanté,
Même gloire à ton Fils, au Saint-Esprit la même,
Et devant tous les temps et dans l'éternité.

Les trois *Nocturnes* qui viennent ensuite, avec leurs psaumes et leurs leçons répartis entre tous les jours de la semaine, sont entremêlés de petites antiennes rendues ainsi par Corneille :

Ainsi que la myrrhe choisie, ô sainte Mère de Dieu, vous avez rendu une odeur de suavité. — Devant la couche de cette Vierge chantez-nous souvent de doux cantiques. — Avec votre grâce et votre beauté, formez des desseins, avancez en prospérité et régnez; — Tels que des gens tout comblés de joie, tels sont ceux qui demeurent en vous, sainte Mère de Dieu.

Puis des versets et des répons qui rattachent ces louanges à Marie par des traits plus vifs, comme ceux-ci :

Sainte et Immaculée Virginité, je ne sais point de louanges assez hautes pour vous honorer, vous qui avez porté dans votre sein Celui que les cieux ne pouvaient contenir.

Réjouissez-vous, ô Vierge Marie, vous avez terrassé vous seule les hérésies dans tout le monde.

Ayez agréable, Vierge sacrée, que je publie vos louanges : donnez-moi vigueur contre vos ennemis.

Nous ne pouvons omettre enfin parmi les leçons des *Nocturnes* celle-ci, dont la grâce orientale sied davantage, ce semble, sous l'ample prose du grand poëte :

J'ai crû aussi haut qu'un cèdre du Liban, et qu'un cyprès en la montagne de Sion : j'ai crû comme un palmier en Cadès et comme un plant de roses en Hiéricho ; j'ai crû comme les plus beaux oliviers en la campagne, et comme un platane sur le bord des eaux. Dans les places publiques j'ai rendu une odeur pareille à celle de la cannelle et du baume aromatique, et répandu une senteur aussi agréable que celle de la myrrhe de choix.

Les *Laudes* viennent ensuite relever les Matines par des antiennes où la louange le dispute en fraîcheur et en éclat :

La Vierge Marie est élevée au céleste appartement où le Roi des rois est assis en un trône étoilé ; — C'est après l'odeur de vos parfums que nous courons ; les jeunes filles vous ont extrêmement aimée ; — Vous êtes belle et bien parée, fille de Jérusalem, et terrible comme une armée rangée en bataille ; — Les filles de Sion l'ont vue et ont publié à haute voix qu'elle était Bienheureuse : les Reines lui ont donné des louanges.

Et ces autres gracieuses Antiennes tirées aussi du Cantique des cantiques, mais élevées à un charme infini par la pureté qu'elles reçoivent de leur allusion à Marie :

Pendant que le Roi était sur sa couche, le nard que j'exhale répandait une odeur de suavité ; — Sa gauche est sous ma tête, et sa droite me tient embrassée. — Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem, c'est pourquoi le Roi m'a aimée et m'a introduite dans son appartement. — Déjà l'hiver est passé, la pluie s'en est allée et retirée, lève-toi, mon Aimée et viens. — Vous avez été créée belle et suave en vos délices, sainte Mère de Dieu!

Puis comme l'encens sur le brasier cette prose déjà

si poétique s'enflamme et s'exhale en l'hymne *O gloriosa Domina*, qu'on attribue à saint Fortunat.

Reine glorieuse et sacrée
Qui te sieds au-dessus des cieux,
Et pour nourrir sur terre un Dieu qui t'a créée,
Lui donnes de ton sein le nectar précieux.

Ce qu'Ève fit perdre à sa race
Par ta race tu nous le rends;
Par toi notre faiblesse au ciel trouve enfin place,
Par toi sa porte s'ouvre aux fidèles mourants.

Porte du monarque céleste,
Porte des immenses clartés,
C'est par toi que la Vie éteint la mort funeste:
Applaudissez en foule, ô peuples rachetés.

Gloire à toi, merveille suprême,
Dieu par une Vierge enfanté,
Même gloire à ton père, au Saint-Esprit la même,
Et devant tous les temps et dans l'éternité [1].

[1] O gloriosa Domina,
Excelsa super sidera,
Qui te creavit provide,
Lactasti sacro ubere,

Quod Eva tristis abstulit,
Tu reddis Almo germine:
Intrent ut astra flebiles
Cœli fenestra facta es.

Tu Regis alti janua,
Et porta lucis fulgida:
Vitam datam per Virginem,
Gentes redemptæ, plaudite.

Gloria tibi, Domine,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre et Sancto Spiritu
In sempiterna sæcula.

Prime, après Laudes, s'ouvre par l'hymne touchante *Memento, salutis auctor*, que l'Église universelle doit à saint Ambroise et qu'elle redit depuis quinze siècles :

Divin Sauveur de la nature,
Souviens-toi que d'un criminel
Tu pris la forme au sein d'une Vierge très-pure,
Et daignas, comme nous, naître enfant et mortel.

O Mère de grâce! ô Marie
Qui n'es que douceur et qu'amour,
Contre nos ennemis protége notre vie,
Et rends-toi notre asile au grand et dernier jour.

Gloire à toi, merveille suprême, etc [1].

Puis le *Capitule* :

Qui est Celle qui s'avance comme une aurore, qui se lève comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille?

Et encore celui-ci qui résume si bien tous les effets du culte de Marie dans les âmes :

Je suis la Mère du bel amour, de la crainte salutaire, de la vraie grandeur et de la sainte espérance.

[1] Memento salutis Auctor
Nostri quod quondam corporis,
Ex illibata Virgine
Nascendo, formam sumpseris.

Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et hora mortis suscipe.

Gloria tibi, Domine, etc.

Qu'on n'oublie pas que toutes ces louanges et toutes ces invocations sous forme d'antiennes, de versets, de répons, sont intercalées dans tout l'Office entre les prophétiques psaumes du royal ancêtre de Marie, et sont comme les points d'attache auxquels viennent se rapporter et s'accorder en quelque sorte les cordes de cette harpe inspirée qui redit à travers les âges la gloire et la miséricorde de Dieu.

Enfin comme dénoûment de l'Office, chacune de ses parties se termine, après toutes ces louanges, par des *Absolutions* et des *Bénédictions* touchantes comme celle-ci :

— Donnez-moi votre bénédiction.

— Que la Vierge des vierges intercède elle-même pour nous...

Que la Vierge Marie, avec son Fils tout débonnaire, nous bénisse.....

Que par les prières et les mérites de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, et de tous les Saints, le Seigneur nous fasse parvenir au royaume des cieux.

Puis la belle prière *Sub tuum præsidium*, où toute la famille humaine vient se réfugier sous la protection de la Mère de son Sauveur contre tous les maux qui l'assiégent et qui la menacent, prière d'une si pénétrante simplicité :

Sous votre protection, nous nous réfugions, sainte Mère de Dieu, ne dédaignez pas les prières que nous vous adressons dans tous nos besoins, mais de tous nos périls délivrez-nous toujours, Vierge glorieuse et bénie.

Enfin les grandes Oraisons qui rapportent toutes ces

invocations et toutes ces louanges à Dieu par Jésus-Christ, et qui font valoir auprès de lui le crédit, la gloire, la puissance, dont lui-même a voulu gratifier pour nous la Vierge Marie, et le ministère de grâce qu'il lui a conféré dans l'humanité :

O Dieu, qui avez voulu que votre Verbe prît chair dans les entrailles de la Bienheureuse Vierge Marie, selon le message de l'Ange, accordez à nos humbles supplications, que nous qui la croyons véritablement Mère de Dieu, nous soyons aidés auprès de vous par son intercession. Par le même J.-C.-N.-S.

O Dieu qui par la féconde virginité de la Bienheureuse Marie avez accordé au genre humain les prix du salut éternel, nous vous supplions de nous faire ressentir les effets de l'intercession de Celle par laquelle nous avons mérité de recevoir l'Auteur de la vie, Jésus-Christ votre Fils.

O Dieu miséricordieux, donnez un appui à notre fragilité, afin que nous, qui célébrons la mémoire de la sainte Mère de Dieu, nous nous relevions de nos iniquités par son intercession. Par le même J.-C., etc.

Nous vous supplions, Seigneur, de faire grâce aux péchés de vos serviteurs afin que nous, qui n'avons pas de quoi vous plaire par nos actions, nous puissions être sauvés par l'intercession de Marie. Par le même J.-C., etc.

Et l'Oraison qui termine l'Office :

Dieu tout-puissant et éternel qui, par la coopération du Saint-Esprit, avez si bien préparé le corps et l'âme de la Bienheureuse Vierge Marie, qu'elle a mérité[1] que vous en fissiez une de-

[1] On ne saurait trop remarquer dans toutes ces Oraisons dont nous recommandons la sérieuse étude à ceux qui seraient préve-

meure digne de votre Fils : accordez à nos prières que, par la miséricordieuse intercession de cette pieuse Vierge dont nous célébrons la mémoire avec joie, nous puissions nous voir préservés des malheurs prêts à fondre sur nous et de la mort éternelle. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

Toutes ces Oraisons si gravement suppliantes et touchantes, toutes ces invocations sur lesquelles elles s'appuient, toutes ces louanges de Marie si gracieuses et si pures qui les entourent, se reproduisent ainsi tout le long des Offices de la sainte Vierge, et en font comme des poëmes liturgiques, dont les éléments tirés des Livres saints et des Pères, coordonnés par l'Église, animés par la piété séculaire des peuples chrétiens, composent une action, un drame, comme nous le disions, entre le ciel et la terre, entre Marie et l'humanité, où Marie reçoit nos hommages et répond à nos vœux ; où son divin Fils honoré dans sa Mère reconnaît d'autant plus en nous ses frères ; où le Père céleste honoré dans sa Fille bien-aimée reconnaît d'autant plus en nous ses enfants ; où le Saint-Esprit honoré dans sa Coopératrice et son Épouse reconnaît d'autant plus en nous ses créatures ; où la Trinité honorée dans son Arche sainte au milieu de nous reconnaît d'autant plus en nous son image ; où

nus contre le déploiement du culte de la très-sainte Vierge dans l'Église, tous les solides appuis de ce grand culte et la réponse implicite à toutes les objections que l'ignorance ou l'indévotion fournissent contre lui. Ici, par exemple, remarquez comment il faut entendre que la très-sainte Vierge *a mérité* et *nous a mérité* de recevoir l'Auteur de la vie : est-ce par elle-même comme Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Non, mais parce que Dieu, par l'action du Saint-Esprit qui l'a comblée de ses dons, a *si bien préparé son corps et son âme, qu'elle a mérité...*

toute la Cour céleste glorifiée dans sa Reine reconnaît d'autant plus en nous ses prédestinés : où toute la gloire, enfin, toute la béatitude et toute la puissance dont Marie jouit dans le ciel sont intéressées à son culte sur la terre, et concourent par les bénédictions et les grâces qu'elle nous obtient à la grande œuvre du salut humain.

Tel est le *Petit Office*, tels sont les Offices spéciaux consacrés à la sainte Vierge, et la part qu'elle a dans cet ensemble de prières qui revient toutes les semaines ou tous les jours.

Il faut maintenant porter notre attention sur ses honneurs *annuels*, sur la part qu'elle a dans les diverses fêtes qui composent l'Année liturgique.

CHAPITRE IV.

FÊTES.

FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR PAR RAPPORT A LA SAINTE VIERGE.

Je ne connais rien qui justifie plus tout ce que nous avons dit du ministère de Marie dans le Plan divin, dans l'Évangile, et dans l'humanité que la place qu'elle occupe dans le cours annuel des Fêtes de la Religion.

C'est cette Religion même, avons-nous déjà dit, c'est son enseignement tout à la fois le plus doctrinal et le plus vivant qui vient se refléter, se mouvoir et se distribuer dans cet ensemble des solennités qui composent l'Année liturgique. Là, donc, nous ne pouvons pas être le moins du monde induit en erreur par aucune exagération de piété, par aucune déviation de doctrine; ce n'est pas un auteur, un docteur, un Père, un Saint qui enseigne : c'est l'Église, l'Église perpétuelle et universelle, dans son ministère le plus auguste et le plus sacré.

Or, ce qui nous frappe le plus dans cet enseignement liturgique, c'est ce qui paraît le moins : ce qu'on n'a peut-être pas encore bien remarqué.

Je m'explique :

Je ne dirai pas que les Saints les plus éminents ont une seule fête consacrée au culte de leur mémoire, et que la sainte Vierge en a un nombre considérable que voit s'accroître encore chaque génération; — que ces fêtes de la sainte Vierge sont universelles, tandis que

l'unique fête de chaque Saint est plus ou moins locale; — enfin que chacune de ces fêtes de la sainte Vierge est la fête d'un Mystère de notre Religion et intéresse toute l'économie de notre foi.

Je ferai abstraction pour un moment de tout ce côté saillant du culte de la sainte Vierge : j'effacerai toutes ses fêtes : je ne lui en laisserai pas une seule; et c'est dans ce qui restera de son culte après cela que je trouverai la plus glorieuse justification de toutes les grandeurs que nous lui avons reconnues.

Que reste-t-il, en effet, du culte de la sainte Vierge en dehors de toutes les fêtes qui lui sont nominativement consacrées? — Il lui reste les fêtes de Jésus-Christ.

Les fêtes de Jésus-Christ qui contiennent autant de fêtes de la sainte Vierge, par une connexité si étroite, par une pénétration si intime et si réciproque, que les fêtes de la sainte Vierge ne sont elles-mêmes que les corollaires des fêtes de Jésus-Christ.

Les fêtes de Jésus-Christ, dans ce qu'elles ont de commun à la sainte Vierge, et les fêtes de la sainte Vierge, en ce qu'elles participent de Jésus-Christ, tel est le double aspect sous lequel nous voulons présenter l'Année liturgique par rapport à Marie.

Nous consacrons ce chapitre au premier de ces aspects.

Les fêtes de Jésus-Christ, par ce qu'elles ont de commun à la sainte Vierge, forment le côté le moins observé et le plus considérable du culte de Celle-ci. D'autant qu'on ne peut pas attribuer cette communauté liturgique de Marie avec Jésus-Christ à aucun dessein exprès de la louer, mais à la nature de notre foi qui ne nous permet pas plus de concevoir Jésus-Christ sans Ma-

rie, que de le concevoir sans son Père, qui fait reposer et rouler en quelque sorte tous les Mystères de son existence sur Marie et sur Dieu comme sur les deux pôles de sa Personne adorable; avec cette considération essentielle que Marie est le pôle de la miséricorde, par où le Fils de Dieu s'incline vers les hommes, et les élève, par l'activité de sa grâce, au pôle céleste de sa gloire et de sa félicité.

C'est ce que nous avons exposé sous mille formes dans l'étude du Plan divin; c'est ce que nous avons retrouvé sous le voile éclairci de l'Évangile; c'est ce qui va nous apparaître dans la Liturgie des fêtes de notre religion, avec toute la supériorité de l'acte sur l'idée, de la vie même sur sa description.

L'Année liturgique, en effet, dans le retour des fêtes chrétiennes qui la composent, n'est pas seulement la commémoration de tous les Mystères de notre foi, de toute l'histoire de la Religion depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours : mais elle en est le *renouvellement* mystique, la perpétuité sacramentelle. C'est comme le zodiaque de Jésus-Christ, Soleil de justice, venant tous les ans recommencer son cours, et nous faire sentir la chaleur et la vie de sa grâce par les diverses phases de son avénement et de sa manifestation; car selon la belle pensée de Thomassin, développée dans un magnifique traité qui en porte le titre, le Christ vient toujours : *Christus venit semper*. Ou plutôt, pour nous élever à la contemplation de l'Invisible par une plus parfaite similitude avec le visible, comme le Soleil, immobile au fond des cieux, distribue le bienfait de la vie à la terre qui se meut autour de son foyer : ainsi Jésus-Christ demeure toujours : *Il est hier, aujourd'hui et à jamais*. Réelle-

ment, perpétuellement Présent au milieu de nous dans le grand Sacrement de son Eucharistie qui fait le fond de tout le culte, il communique à tous les autres Mystères de notre foi, à mesure que nous les célébrons, la *Réalité* de cette divine Présence. Il *Est* toujours; mais il est ou venant, ou naissant, ou enseignant, ou mourant, ou ressuscitant, ou montant au ciel, et toujours nous sauvant, selon la commémoration successive de ces divers Mystères, et en vertu de cette parole qui de son état d'Hostie s'étend à tous ses autres états : *Faites ceci en mémoire de moi.*

Par là on doit comprendre de quelle vie Marie vit dans l'Église. Elle y vit de la vie même où elle nous apparaît dans l'Évangile, élevée à la puissance mystique. Tout le corps vit de la vie du Chef, et le moindre des Saints vit ainsi dans l'Église. Mais combien plus Marie qui tient immédiatement à Jésus-Christ, et, ce qui la distingue de tous les Saints, de qui Jésus-Christ tient; qui seule a donné à Jésus-Christ cette vie humaine par laquelle il nous donne sa vie divine, ce corps, ce sang, cette humanité sainte en laquelle il est né, il a agi, il est mort, il règne au ciel et il est présent sur la terre. Et comme, selon que nous l'avons expliqué, les Mystères du Christ sont permanents, comme il soutient toujours de sa Présence réelle les divers rapports, les divers états dans lesquels il a voulu être avec nous, selon la commémoration successive que nous en faisons, Marie se trouve mystiquement comprise dans la permanence sacramentelle de ces états, comme elle l'a été dans leur événement évangélique : c'est l'Évangile même perpétué, renouvelé, comme les saisons dans la nature. Ainsi la couronne de Marie est toujours verte, elle refleurit tou-

jours, elle vit toujours; car elle n'est autre que Jésus qui est la Vie même.

C'est ce qui va nous apparaître dans le parcours successif des différents temps de l'Année liturgique.

Ces temps sont : — l'Avent, — Noël, — la Septuagésime, — le Carême, — Pâques, — la Pentecôte, — la Fête du Saint-Sacrement.

L'AVENT.

Le temps de l'Avent, comme le mot l'exprime, est le temps qui précède l'*avénement* de Jésus-Christ; sa nativité de Marie. Sans doute cette nativité a eu lieu il y a mille huit cent cinquante neuf ans; mais elle n'a pas moins lieu, par la commémoration sacramentelle que nous en faisons, chaque nouvelle année qui survient, qu'elle n'avait lieu, dès l'origine du monde, par l'attente des vieux temps qui l'ont précédée; car elle est de tous les temps, et elle en fait la plénitude. Il en résulte cette communication, cette pénétration admirable de tous les âges de l'humanité en Jésus-Christ, que de même que les Justes de l'ancien temps participaient, par anticipation, aux grâces de Jésus-Christ *venu*, de même nous, fidèles des temps nouveaux, nous participons par rétroaction aux grâces de Jésus-Christ *devant venir :* grâces du désir, de la préparation, de l'attente, de l'*Avent*.

L'Avent nous replace donc chaque année dans la situation de l'humanité, avant la venue de Jésus-Christ; les quatre semaines de jours qui le composent correspondent aux quatre semaines de mille ans qui ont composé le grand *Avent* du monde soupirant après le Libérateur.

Or, le Libérateur, nous l'avons vu, n'apparaissait jamais, n'était jamais prophétisé et préfiguré qu'en union avec la Vierge-Mère; c'était ce virginal enfantement qui constituait le prodige attendu, et qui caractérisait son Fruit béni comme étant le Sauveur promis, le Dieu de la Nouvelle Alliance.

La liturgie de l'*Avent* reproduit tous les ans et perpétue dans l'Église cette glorieuse union de Marie avec Jésus-Christ dans son avénement. Marie doit toujours enfanter Jésus, toujours nous l'attendons d'elle, toujours dans cette partie de l'année nous la célébrons et nous la chantons comme les Patriarches et les Prophètes l'ont saluée et préconisée, et ce culte du désir et de l'attente de son enfantement, non plus dans le monde mais dans nos âmes, nous vaut les grâces nécessaires pour recevoir Jésus, et pour renaître avec lui comme ses membres.

C'est pourquoi *la première semaine de l'Avent* et de l'année ecclésiastique s'ouvre, dans la capitale du monde chrétien, par la station de sainte Marie-Majeure[1]; c'est sous les auspices de Marie, dans l'auguste basilique qui garde la crèche de Béthléhem, et qui, pour cela, est appelée, dans les anciens monuments, Sainte-Marie *ad Præsepe*, que l'Église romaine recommence chaque

[1] Les stations marquées au Missel romain étaient, dès la plus haute antiquité, des processions dans lesquelles tout le clergé et tout le peuple se rendaient à une église désignée pour cet effet, et y célébraient l'office et la messe. Les stations s'accomplissent toujours, quoique avec moins de pompe et de concours, à tous les jours marqués au Missel. — Dom Guéranger, *Année liturgique*, AVENT.

Nous nous sommes entouré, pour traiter le moins impropre-

année le cycle sacré. Il était impossible de choisir un lieu plus convenable pour saluer l'approche du divin enfantement, et montrer le sublime prodige de la Vierge-Mère.

Pour la même raison, les messes du temps de l'Avent contiennent trois commémoraisons spéciales de la sainte Vierge, par lesquelles nous nous plaçons sous les auspices de sa glorieuse Maternité; l'une à l'Introït, l'autre à la Secrète, et l'autre à la Postcommunion; de sorte que la mémoire et l'intercession de cette Vierge sainte planent, pour ainsi parler, sur toutes les parties du saint Sacrifice.

Mais bientôt retentit dans l'office de cette première semaine la grande voix d'Isaïe : « Voici qu'une Vierge « concevra et enfantera un Fils qui sera appelé Emma- « nuel, » et toutes les parties de la liturgie de ce saint temps redisent en mille échos la glorieuse application de cette prophétie à Marie, par la bouche de l'Ange qui vint lui en annoncer l'accomplissement, et de l'Église qui le rappelle et le commente à sa louange :

L'Ange Gabriel fut dépêché à Marie vierge épousée à Joseph, et lui annonça la parole; et la vierge fut toute troublée à ce lumineux message. N'ayez crainte, Marie, vous avez trouvé grâce au-

ment possible un sujet qui ne nous est pas familier, de tous les éléments les plus consacrés et les plus primitifs; mais notre travail a été très-simplifié par celui du docte Abbé de Solesmes; c'est à sa science, à son goût et à sa piété, que nos lecteurs devront en grande partie l'intérêt et l'édification qu'ils pourront trouver dans cette partie de notre ouvrage, particulièrement dans le choix des hymnes de nos anciennes liturgies et dans leur traduction.

près du Seigneur; voici que vous concevrez et enfanterez, et votre fruit sera appelé le fils du Très-Haut.

Voici qu'une Vierge concevra et enfantera, dit le Seigneur, et son fils s'appellera l'Admirable, Dieu, le Fort.

L'Esprit-Saint descendra en vous, ô Marie; ne craignez pas, vous concevrez dans votre sein le Fils de Dieu.

Recevez la parole, ô Vierge Marie, qui vous est transmise du Seigneur par son Ange; vous concevrez et enfanterez un Dieu et homme à la fois, et pour cela vous serez appelée bénie entre toutes les femmes; vous enfanterez, il est vrai, un fils, mais votre virginité n'en souffrira aucune atteinte; vous deviendrez enceinte, et quoique mère vous serez toujours vierge : pour cela vous serez bénie entre les femmes [1].

Cet admirable trio de la Prophétie, de l'Évangile et de l'Église va ainsi tout le long de l'Avent, chantant et redisant la gloire de Marie.

Et ce concert liturgique (supprimé dans le nouveau *Parisien*) ne suffisait pas encore à la piété et à la dévotion qui respirent dans l'ancien *Parisien-Romain;* on y chantait, en outre, des *Proses* ravissantes comme celle-ci, composée par Abailard, sous le souffle de l'Église de France :

Mittit ad Virginem Non quemvis Angelum Sed Fortitudinem Suum Archangelum Amator hominis.	Dans son amour pour l'homme il députe à la Vierge, non un Ange ordinaire, mais son Archange appelé Force de Dieu.
Fortem expediat	Qu'il se hâte d'envoyer pour

[1] L'office de l'Avent.

Pro nobis nuncium
Naturæ faciat
Ut præjudicium
In partu Virginis.

nous le vaillant messager, pour que la nature soit vaincue par l'enfantement d'une Vierge.

Naturam superet
Natus Rex gloriæ
Regnet et imperet,
Et zyma scoriæ
Tollat de medio.

Que dans sa naissance, le Roi de gloire triomphe de la chair; qu'il règne et commande; qu'il enlève des cœurs le levain et la rouille du péché.

Superbientium
Terat fastigia :
Colla sublimium
Calcet vi propria
Potens in prælio.

Qu'il foule l'arrogance des superbes, qu'il marche dans sa force sur les têtes altières, le Dieu puissant dans les combats.

Foras ejiciat
Mundanum principem :
Secumque faciat
Matrem participem
Patris imperii.

Qu'il jette hors le Prince du monde, et qu'il partage avec sa Mère le commandement qu'il exerce avec le Père.

Exi qui mitteris
Hæc dona dissere :
Revela veteris
Velamen litteræ
Virtute nuncii.

Pars, céleste Envoyé, viens annoncer ces biens, lève le voile de la lettre antique par la puissance de ton message.

Accede, nuncia :
Dic : *Ave*, cominus.
Dic : *Plena gratia*.
Dic : *Tecum Dominus*.
Et dic : *Ne timeas*.

Approche, annonce-toi, et, en face d'elle, dis-lui : *Je vous salue*. Dis : *O pleine de grâce*. Dis : *Le Seigneur est avec vous*. Et dis : *Ne craignez pas*.

Virgo suscipias
Dei depositum,
In quo perficias
Casta propositum
Et votum tenças.

Et vous, ô Vierge! recevez le divin dépôt, en qui vous consommerez votre chaste dessein, et votre vœu demeurera intact.

Audit et suscipit
Puella nuncium :
Credit et concipit
Et parit Filium
Sed Admirabilem.

La Vierge entend et reçoit le message; elle croit et conçoit; et elle enfante un Fils, mais un Fils Admirable.

Consiliarium
Humani generis :
Deum et hominem
Et Patrem posteris
In pace stabilem.

Le Conseiller de la race humaine, le Dieu-Homme, le Père du siècle futur, l'immuable Pacificateur.

Cujus stabilitas
Nos reddat stabiles
Ne nos labilitas
Humana labiles
Secum præcipitet.

Veuille ce Dieu immuable assurer notre stabilité; de peur que la faiblesse humaine n'entraîne nos pas chancelants dans l'abîme.

Sed Dator veniæ
Concessa venia
Per Matrem Gratiæ
Obtenta gratia,
In nobis habitet.

Mais que l'Auteur du pardon Qui est le pardon même, que la Grâce obtenue par la Mère de Grâce, daigne habiter en nous.

La seconde semaine de l'Avent nous présente la venue du Messie sous une image prophétique qui n'a cessé d'être présente aux Justes de l'ancien temps et qui se retrouve empreinte sur tous les monuments de la Loi

Nouvelle : l'image gracieuse d'une Fleur s'élevant de sa tige et de la racine qui la produit, et sur qui vient se reposer l'Esprit de Vie. *Et egredietur Virga de radice Jesse et Flos de radice ejus ascendet et requiescet super eum Spiritus Domini.* Cette fleur est le Sauveur promis. Mais la *Tige* qui sort de la souche de Jessé et d'où monte la Fleur, quelle est-elle? Nous le savons; mais l'Église tient à présenter ce bel enseignement à notre culte dans cette seconde semaine de l'attente du grand mystère.

Elle le fait par les belles *Leçons* de saint Jérôme, disant :

Dans cette Tige sortant de la racine de Jessé, il faut entendre la sainte Vierge Marie, qui n'a jamais eu aucun nœud, de laquelle nous avons lu précédemment : voici qu'une Vierge conçevra et enfantera un Fils; et sa fleur est le Sauveur lui-même, qui a dit dans le Cantique des cantiques : *Je suis la fleur des champs et le lis des vallées*[1].

C'est ce que nos anciens Offices se complaisaient à redire sous la forme de ce *Répons* composé par Fulbert de Chartres et mélodieusement noté par le pieux Roi Robert :

℟. Stirps Jesse Virgam produxit, Virgaque Florem; et super hunc Florem requiescit Spiritus almus.

℟. La souche de Jessé a produit une Tige, et la Tige une Fleur; et sur cette Fleur l'Esprit divin s'est reposé.

[1] Leçon du deuxième Nocturne.

℣. Virgo Dei Genitrix Virga est, flos Filius ejus. Et super hunc florem, etc.

℣. La Vierge Mère de Dieu est la Tige et son Fils est la fleur; et sur cette fleur l'Esprit divin s'est reposé.

Et saint Bernard de s'écrier, dans l'homélie de ce temps :

O Vierge! Tige sublime, à quelle hauteur ne montez-vous pas! Vous arrivez jusqu'à Celui qui est assis sur le trône, jusqu'au Seigneur de Majesté. Et je ne m'en étonne pas; car vous jetez profondément en terre les racines de l'humilité. O Plante céleste, la plus précieuse de toutes et la plus sainte! ô vrai Arbre de vie qui seul avez été digne de porter le Fruit du salut!

Le même Office fait apparaître encore la Vierge Marie sous la double image prophétique de cette PORTE *qui regarde l'Orient par laquelle doit passer le Seigneur de Samarie* [1], et de ce NUAGE LÉGER *sur lequel doit monter le Seigneur lorsqu'il entrera* dans le monde et *que devant sa face les idoles seront ébranlées* [2]. Nuage *léger*, en effet, dit saint Jérôme, car « ni la concupiscence, ni le « fardeau du mariage terrestre ne l'appesantiront. »

Et la poétique Anthologie des Grecs, assemblant et déployant toutes ces images au souffle de la plus tendre piété, chante dans un hymen de ce temps :

Grotte, prépare-toi; voici venir la Brebis qui porte le Christ en son sein : crèche, reçois celui qui d'une parole ineffable nous délivre, nous enfants de la terre..... Auguste princesse, nouveau

[1] Répons du troisième Nocturne.
[2] Leçon première du jeudi.

Ciel, de votre sein ainsi que d'un nuage, hâtez-vous de faire sortir le Christ, soleil de gloire; que dans la grotte il apparaisse avec notre chair, et répande jusqu'aux extrémités du monde le vif éclat de ses splendeurs..... Elle approche la Vigne céleste sur laquelle a mûri la Grappe incorruptible; elle vient enfanter le Vin d'allégresse qui, comme une vive source, étanchera notre soif..... Marie, vous êtes semblable à l'instrument que vit autrefois Isaïe entre les mains de l'Ange (*forceps*); comme lui, vous portez en vous le divin Charbon, le Christ qui consume toute matière de péché, et illumine les âmes des fidèles.

A ces accents de l'Orient, l'Occident vient faire écho pour la plus grande gloire de Marie et chante dans cette préface du Rituel Ambrosien :

C'est une chose digne et juste, équitable et salutaire, de vous rendre grâce, Seigneur Dieu tout-puissant, et de joindre à l'invocation de votre force la mémoire solennelle de la Bienheureuse Vierge Marie; Elle dont les entrailles ont produit le Fruit qui a daigné nous rassasier du pain des Anges. Ève avait dévoré un fruit dans sa désobéissance; Marie nous a rendu un Fruit de Salut....., etc. [1].

La troisième semaine de l'Avent ne le cède pas aux

[1] Nous mettons à contribution dans cet exposé, du moins par quelques extraits, toutes les liturgies. Il est bon par conséquent d'en donner quelque notion à ceux de nos lecteurs qui les ignoreraient.

Les plus anciennes liturgies de l'Orient sont celle de Jérusalem, attribuée à saint Jacques le Mineur, celle de saint Mathieu, de saint Bazile, de saint Jean Chrysostôme, etc., dont nous avons donné quelques extraits dans notre chapitre sur la Messe.

Les liturgies de l'Occident sont :

La liturgie *Romaine*, venant par tradition de saint Pierre, légè-

deux premières en louange pour la Vierge qui va devenir la Mère de Dieu. L'Antienne du *Magnificat* fait entendre cette grande parole d'Élisabeth qui attribue à la foi de Marie la réalisation du plan divin :

Beata es, Maria, Quæ credidisti Domino : Perficiuntur in te quæ Dicta sunt tibi a Domino.	Bienheureuse êtes-vous, ô Marie, pour avoir cru au Seigneur ; en vous s'accompliront les choses qui vous ont été dites de sa part.

rement modifiée par saint Léon et saint Gelase au cinquième siècle, et par saint Grégoire le Grand au sixième.

La liturgie *Ambrosienne*, composée par saint Ambroise et restée en usage dans la seule église de Milan.

La liturgie *Mozarabe*, d'origine orientale, venue en Espagne par les premiers Apôtres qui y portèrent la foi, complétée par saint Isidore de Séville, maintenue après l'invasion des Arabes par les chrétiens vivant au milieu de ceux-ci, d'où lui est venu le nom de *Mozarabe*, et remplacée enfin dans toutes les Espagnes par la liturgie romaine, sauf une chapelle de l'Église de Tolède, à qui le cardinal Ximénès fit avoir le privilége de garder le rite Mozarabe.

Les liturgies *Franque*, *Gothe*, *Gallicane*, à peu près semblables, importées d'Orient par les premiers Évêques qui portèrent la foi dans les Gaules, où elles furent en usage jusqu'à Charlemagne, qui leur substitua partout la liturgie romaine.

La liturgie *Franco-Romaine*, qui est cette liturgie romaine légèrement modifiée depuis Charlemagne jusqu'à saint Pie V, qui y ramena les provinces où ces modifications n'avaient pas plus de deux cents ans de date.

La liturgie *Parisienne*, et autres en France, qui ne datent *que du dix-huitième siècle*, et qui achèvent de disparaître par le retour de tous nos diocèses au *Romain*.

Enfin les ordres religieux avaient quelques prières, quelques chants particuliers dans leurs *Offices*.

Le mercredi de cette semaine on lit l'Évangile de l'Annonciation ; — puis ces belles Leçons de saint Ambroise commentant les mérites de Marie dans ce grand mystère :

Quelque mystérieux que soit le conseil de Dieu, selon l'indication de la prophétie, cependant de toutes les autres circonstances et des enseignements du Dieu Sauveur, nous pouvons comprendre comme ce qu'il y a de plus prononcé dans ce céleste dessein que Marie a été principalement choisie pour enfanter le Seigneur, alors qu'elle était sous le voile du mariage, pour que son divin Fruit ne parût pas celui du crime. Cependant l'Ange pénètre auprès d'elle. Connaissez la Vierge à ses mœurs, connaissez la Vierge à sa modestie, connaissez-la à l'oracle qui lui parle, connaissez-la au mystère dans lequel elle le reçoit. Il est d'une vierge de se troubler, de s'effrayer à toute approche de l'homme, d'appréhender tout propos de l'homme. Que les femmes apprennent à imiter cette conduite de la pudeur. Seule dans le profond secret de sa demeure où aucun œil d'homme ne peut la voir, le seul Ange parvient à elle, seule, dis-je, sans compagnie, sans témoin elle reçoit le salut de l'Ange. — Ce n'était pas, en effet, de la bouche d'un homme, mais bien de la bouche d'un Ange que devait sortir l'énoncé d'un si grand Message. En ce jour donc elle entend d'abord : *L'Esprit-Saint surviendra en vous.* Elle l'entend, elle le croit. Puis : *Voici*, dit-elle, *la Servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.* Voyez quelle humilité ! voyez quelle disposition ! Elle se dit Servante du Seigneur, elle qu'un choix insigne en fait la Mère ; cette gloire si subite ne l'enorgueillit pas.

Et la poésie liturgique, s'emparant de cet ineffable

scène de l'Annonciation, la chantait ainsi dans cette prose du Missel de Cluny de 1523 :

Angelus ad Virginem
Subintrans in conclavi
Virginis formidinem
Demulcens, inquit ei :

— Ave, Regina Virginum,
Cœli terræque Dominum
Concipies et paries
Intacta,
Salutem hominum
In porta cœli facta,
Medela criminum,

— Quomodo conciperem
Quæ virum non cognovi?
Qualiter infringerem
Quæ firma mente vovi?

— Spiritus Sancti gratia
Perficiet hæc omnia :
Ne timeas, sed gaudeas.
Secura
Quod castimonia
Manebit in te pura,
Dei potentia.

Ad hæc Virgo nobilis
Respondens inquit ei :
Servula sum humilis
Omnipotentis Dei.

Angelus diparuit

Sur le seuil de la demeure virginale l'Ange apparaît à la Vierge, et rassurant son effroi, dit à elle :

— Salut, Reine des Vierges, vous concevrez le Maître du ciel et de la terre, et sans cesser d'être Vierge, vous enfanterez le salut des hommes, ô vous la porte du ciel, le remède des iniquités!

— Comment concevrais-je, moi qui ne connais point l'homme? Comment pourrais-je enfreindre le vœu que mon cœur a juré?

— L'Esprit-Saint par sa grâce consommera tous ces mystères; ne craignez pas, mais, pleine de joie, rassurez-vous; car la pudeur en vous demeurera sauve par la puissance de Dieu.

Adonc la noble Vierge répond et dit : Je suis l'humble et petite servante du Dieu tout-puissant.

L'Ange disparut, et soudain

Et statim puellaris
Uterus intumuit
Vi partus virginalis.

le sein très-pur de la Vierge montra l'indice de la future maternité.

Qui circumdatus utero
Novem mensium numero,
Hinc exiit et iniit
Conflictum
Affigens humero crucem
Quæ dedit ictum
Hosti mortifero.

Son Fruit captif neuf mois dans de si chastes entrailles, en sortit et s'en alla au grand combat, appuyant sur son épaule la croix de laquelle il frappa à mort l'homicide ennemi.

Eia! Mater Domini
Quæ pacem reddidisti
Angelo et homini
Quando Christum genuisti;

Las! Mère du Seigneur qui avez rendu la paix à l'Ange et à l'homme en mettant au monde le Christ,

Tuum exora Filium
Ut se nobis propitium
Exhibeat et deleat
Peccata,
Præstans auxilium
Vita frui beata
Post hoc exilium. Amen.

Suppliez votre Fils qu'il nous soit secourable, et qu'il efface nos fautes; qu'il nous vienne en aide et nous fasse jouir de la vie bienheureuse au terme de cet exil. Ainsi soit-il.

Nous ne pouvons résister à la satisfaction de citer encore ici cette belle préface du Missel Mozarabe où le concours de Marie est si bien montré comme le ressort d'où Dieu a voulu faire dépendre le salut humain :

C'est une chose digne et juste, vraiment équitable et salutaire de célébrer avec enthousiasme l'avénement de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Une Vierge, habitante de cette terre, entendit un salut merveilleux; l'Esprit-Saint exerce sa vertu créatrice dans le sein

ST. PATRICK'S COLLEGE LIBRARY

de cette Vierge ; en sorte qu'au moment même où Gabriel faisait la promesse, et où Marie ajoutait foi à sa parole, la promesse recevait déjà son accomplissement..... L'Ange avait dit : *Voilà que vous concevrez et enfanterez un Fils ;* Marie avait répondu : *Comment cela pourrait-il être?* Mais parce que Marie répondait dans la foi, et non dans le doute, l'Esprit-Saint accomplit ce que l'Ange avait promis..... Elle avait d'abord conçu son Dieu dans son cœur ; plus tard elle le conçut dans ses entrailles. La première de tous elle reçut le salut du monde, cette Vierge vraiment pleine de Grâce, et pour cela choisie pour être la véritable Mère du Fils de Dieu.

On le voit, la part de la sainte Vierge dans les fêtes de Notre-Seigneur prend les proportions d'une fête même de la sainte Vierge, et l'*Annonciation* se trouve célébrée dans la liturgie de l'Avent comme elle le sera dans sa liturgie propre.

Le vendredi de cette troisième semaine de l'Avent, c'est un autre mystère de la sainte Vierge qui se trouve encore ainsi enveloppé dans le culte de Jésus-Christ, le mystère de la *Visitation*. Comment ne pas célébrer ce grand mystère de Jésus-Christ, sanctifiant son Précurseur avant sa naissance, et comment le célébrer sans célébrer la Vierge qui en a été l'agent si admirable et si béni? C'est ce que l'Église fait par l'évangile de la Visitation, puis par de belles *Leçons* de saint Ambroise faisant ressortir la foi et le généreux empressement de Marie dans ce beau mystère. Qu'avait dit l'Ange à Marie, en effet, observe le grand Docteur, pour l'incliner à croire le prodige de son virginal enfantement? Il lui avait donné à croire un autre prodige, un prodige pareil à celui qui avait fait rire Sara, à savoir, qu'une stérile,

Élisabeth, enfanterait aussi. Et Marie croit aussitôt ce prodige comme elle croit celui dont elle est l'objet, et c'est l'empressement de cette foi qui l'emporte vers sa parente.

Dès que Marie entendit cela, dit saint Ambroise, elle se mit en marche par les montagnes, non par aucune incrédulité de l'oracle, ni par une défiance du message, ni par un doute quelconque de la vérité du prodige qui lui avait été donné en exemple, mais dans la joie de son vœu maternel, dans le religieux sentiment de l'office de grâce qu'elle allait remplir, dans le transport de sa félicité. A quoi, en effet, déjà pleine de Dieu, pouvait-elle tendre qu'à ce qu'il y a de plus élevé? La grâce du Saint-Esprit ne connaît pas de lenteurs ni d'obstacles.

Et le grand évêque continue, dans les *Leçons* suivantes, par faire application de ce suprême modèle à toutes les circonstances de la vie des vierges et des femmes.

Et la liturgie de nos anciens Missels accompagnait le voyage de la Vierge de ce chant pieux et lui faisait cortége avec toutes les images bibliques qui l'avaient préfigurée.

Ave Verbi Dei parens Virginis humilitas, Ave omni nodo carens Humilis Virginitas.	Salut, Mère du Verbe divin, ô virginale humilité! Salut, exempte de tout nœud, humble Virginité!
Gaude quæ sic gravidaris Nec gravaris filio; Gaude, quæ sic oneraris	Soyez dans la joie, vous qui portez un tel Fils que vous n'en êtes pas appesantie, qui êtes

Onere gratissimo.

chargée d'un fardeau qui n'a rien que de suave!

Salve, Jesse stirpe orta,
Virgula fructifera,
Salve clausa cœli porta
Soli Deo pervia.

Salut, rejeton de la souche de Jessé, tige en fruit féconde; salut, porte du ciel qui êtes close sauf à Dieu seul!

Plaude, vellus Gedeonis
Rore madens pneumatis.
Plaude, pellis Salomonis
Pulchrior præ cæteris.

Applaudissez-vous, toison de Gédéon, trempée de la rosée de l'Esprit-Saint; applaudissez-vous, tente de Salomon, de toutes la plus éclatante!

Vale, Jacob micans stella
Circumlustrans maria
Vale, consignata cella
Rubus in vi flammea.

Salut, étoile scintillante de Jacob, qui illuminez toute la face des mers; salut, demeure scellée, buisson à l'ardente flamme.

Euge sole quod amicta
Solem gignis stellula.
Euge, quod sis prælecta,
Scala cœli fulgida.

Triomphez, vous revêtue du soleil, humble étoile qui allez enfanter le Soleil même; triomphez, vous l'élue entre toutes, la radieuse échelle du ciel!

Pange, aurora consurgens
Luce novi sideris;
Pange Arca trina ferens
Charismata miseris.

Chantez, aurore naissante dans l'éclat d'un astre nouveau; chantez, Arche d'alliance qui portez, en vous la triple grâce des pécheurs!

Eia! Magnificat tua
Jesum Christum anima;
Eia! tecum ut laudemus

Livrez-vous au divin transport, que votre âme chante au Christ Jésus son *Magnificat*, et

Oro, dulcis Maria. Amen.	pour que nous le chantions avec vous, priez pour nous, douce Marie.

Quelle doctrine, quelle sublime alliance des deux Testaments! quelle science populaire de la religion dans cette riche poésie!

La quatrième et dernière semaine de l'Avent débouche sur la grande fête de la Noël dont elle est la dernière préparation. L'Église redouble les commémorations de la sainte Vierge au très-saint Sacrifice. Outre les trois oraisons de la sainte Vierge que nous avons signalées dans les messes des trois premiers dimanches, à l'Introït, à la Secrète et à la Postcommunion, la messe du quatrième dimanche renferme deux autres mentions en l'honneur de la sainte Vierge, l'une à l'Offertoire, l'autre à la Communion. Celle-ci est le rappel de la grande prophétie: *Ecce Virgo concipiet, et pariet Filium: et vocabitur nomen ejus Emmanuel;* celle-là est l'*Ave Maria:* la prophétie et l'accomplissement. L'*Ave Maria* qu'on lit, du reste, à l'Offertoire de toutes les messes votives de la Vierge, n'est là que comme récitatif et non comme salutation et oraison de la bouche des fidèles. Aussi la partie déprécative, *Sancta Maria*, n'y est-elle pas; c'est l'Évangile même, dont le simple récit loue d'autant plus Marie, que c'est l'Ange même qui semble revenir la saluer et renouveler le glorieux mystère de sa divine Maternité. C'est la permanence de ce mystère qui, en nous donnant toujours Jésus-Christ, honore toujours Marie comme elle l'a été quand ce mystère s'est accompli.

C'est pourquoi les liturgies particulières rivalisent de louanges concernant la sainte Vierge, à cette approche de son enfantement, et elles lui parlent au présent comme si elle portait encore le divin Fruit dans son sein. Nous nous bornerons à cette hymne, tirée de l'Anthologie des Grecs :

Votre sein, ô Mère de Dieu! est le monceau de froment qui d'une manière ineffable porte l'Épi non semé, le Verbe de Dieu que vous enfanterez dans la grotte de Bethléem; lequel, par sa divine apparition, doit nourrir toute créature en la charité, et délivrer le genre humain d'une mortelle famine.

O Vierge intacte d'où venez-vous? Qui vous a engendrée? Quelle est votre mère? Comment pouvez-vous porter le Créateur en vos bras? Comment votre sein n'a-t-il éprouvé aucune souillure? Nous voyons s'accomplir en vous de grandes grâces, de redoutables mystères, ô vous toute Sainte! Nous préparons, suivant notre devoir, la grotte de votre enfantement; nous demandons au ciel l'étoile mystérieuse. Voici que les Mages s'avancent de la terre d'Orient en Occident, pour voir le Salut des mortels briller comme un flambeau lumineux dans vos bras.

O vous qui êtes le brillant palais du Maître, comment venez-vous, dans une chétive étable, mettre au monde le Roi, le Seigneur incarné pour nous, ô Vierge toute Sainte, Épouse du grand Dieu!

Ève, par le péché de désobéissance, introduisit ici-bas la malédiction; mais vous, ô Vierge Mère de Dieu! par l'excellence de votre fécondité, vous avez fait fleurir au monde la bénédiction; c'est pourquoi nous vous célébrons tous.

Ne t'attriste point en regardant mon sein, car tu verras Celui qui doit naître de moi, et tu seras dans la joie; tu l'adoreras comme un Dieu, disait la divine Mère à son époux, comme elle allait pour enfanter le Christ. Célébrons sa douce mémoire et

disons : Réjouissez-vous, ô pleine de grâces ! le Seigneur est avec vous, et, par vous, avec nous.

Ces accents sont poétiques assurément, mais qu'ils sont loin d'approcher de la réalité ! Telles sont, en effet, les merveilles de notre foi, qu'elles provoquent toute poésie en la dominant infiniment : elles sont *ineffables*. Ceux qui ne sentent pas cela, ceux qui peuvent trouver de l'exagération là où il n'y a pas même approximation, ou ne croient pas, ou ne savent pas ce qu'ils croient. Pour ne pas s'étonner jusqu'au transport, à ce spectacle qui ravit les Anges, d'une Vierge portant dans son sein, tenant dans ses bras le Créateur des mondes, fait petit enfant par amour pour nous, il faut ne s'étonner de rien et être privé de la faculté qui distingue l'homme des êtres inférieurs, et à un plus haut degré le Chrétien de l'homme, de la faculté de l'admiration, de l'extase.

La plus simple prose appliquée à un tel sujet ne peut pas ne pas être poétique ; non par enflure et fiction, comme presque toutes les poésies humaines, mais par plénitude et infinitude, si je peux ainsi parler. C'est ce qui se voit dans ce simple Répons du bréviaire Ambrosien.

Beatus uterus Mariæ Virginis qui portavit invisibilem : quem septem throni capere non possunt in eo habitare dignatus est : et portabat levem in sinu suo.	Heureux le sein de la Vierge Marie qui porta le Dieu invisible ! Celui que sept trônes ne peuvent contenir a daigné habiter en elle : et elle le portait comme un léger fardeau dans son sein
Dedit illi Dominus sedem David patris sui, et regnabit	Le Seigneur lui a donné le trône de David son père; il

in domo Jacob in æternum, cujus regni non erit finis: et portabat levem in sinu suo.

régnera dans la maison de Jacob à jamais; son règne n'aura pas de fin. Et Marie le portait comme un léger fardeau dans son sein.

La liturgie grecque célèbre, au dernier dimanche de l'Avent, une fête touchante et qui vient bien heureusement clore ce temps de l'attente et du désir : c'est *la Fête des Aïeux;* c'est-à-dire de tous les Justes de l'ancienne Loi, patriarches, prophètes, pontifes, saintes femmes, qui ont marqué depuis l'ancien Adam jusqu'au nouveau, depuis Ève jusqu'à Marie la chaîne des générations, la généalogie sacrée de la foi du monde au Sauveur promis.

L'hymne de cette fête est toute l'histoire sainte poétiquement rappelée en traits lyriques dont l'allusion au Libérateur et à sa sainte Mère forme le motif. Son étendue ne nous permet pas de la citer ; en voici cependant deux strophes : la première qui en expose le plan et la deuxième qui le résume :

Célébrons, en ce jour, ô Fidèles! la mémoire des Aïeux, chantons un cantique nouveau au Christ Rédempteur qui les a glorifiés parmi tous les peuples, et qui a opéré par leur foi d'incroyables prodiges, le Seigneur fort et puissant. Il nous a manifesté par eux la Verge de sa puissance, la Femme unique, celle qui ne connut point d'homme, la Mère de Dieu, la chaste Marie, de laquelle est sortie la divine Fleur, le Christ qui germe en tous la vie et l'éternel salut.

Venez tous, exaltons avec foi les louanges des anciens Pères avant la Loi; célébrons la mémoire d'Abraham et de tous ceux qui

l'accompagnent; honorons la Tribu de Juda et les jeunes hommes qui, dans Babylone, éteignirent les flammes de la fournaise; célébrons en eux avec Daniel le type de la Trinité; gardons religieusement les oracles des Prophètes; crions à haute voix avec Isaïe : *Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, l'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu-avec-nous.*

Tel est le temps de l'Avent; on y voit déjà la justification de ce que nous avons avancé, qu'en dehors des fêtes propres à la très-sainte Vierge et que nous examinerons plus tard, tout est fête pour elle dans les fêtes de la Religion, parce que tout tourne autour de Jésus-Christ, son Fils et notre Dieu, qui n'est *nôtre* que par Elle.

NOEL.

Le Temps de Noël, seconde phase de l'Année liturgique, s'étend depuis la *Nativité de Notre-Seigneur*, le 25 décembre, jusqu'à la *Purification de la sainte Vierge*, le 2 février. Il est de quarante jours, et il comprend quatre beaux mystères : le mystère de la *Nativité*, le mystère de la *Circoncision*, le mystère de l'*Épiphanie* et le mystère de la *Présentation*. Ce dernier mystère étant célébré sous celui de la *Purification*, dont la fête est une fête propre de la sainte Vierge, nous le réserverons pour l'étude suivante, ne nous occupant dans celle-ci que des fêtes de Notre-Seigneur.

Le premier des mystères du temps de Noël et de la Religion tout entière si ce n'est Pâques, c'est le grand mystère de la *Nativité* du Fils de Dieu fait homme. Or

ce mystère, nous venons de le voir, nous a été présenté dans le temps de l'Avent tel qu'il apparaissait aux anciens Justes dans la prophétie, comme une seule merveille à deux aspects : un *Dieu-Homme*, une *Vierge-Mère*.

En conséquence, ne séparant pas ce que Dieu a uni, l'Église fête à la fois dans le temps de Noël et la *Naissance* du Fils de Dieu et l'*Enfantement* de la Vierge Marie. Elle unit ces deux célébrations non-seulement comme commémoration de ce double mystère, mais comme permanence et continuité; car Jésus-Christ vient toujours, mystiquement, pour chacun de nous, comme il est venu une fois pour tous, de Marie. Comme il est né nous renaissons, puisque c'est en lui que nous renaissons et par l'effet des grâces qu'il nous a apportées dans sa naissance. Ce que Marie a été à cette naissance elle l'est donc à tous les dons qui y étaient contenus, à tous les membres du Corps dont elle a enfanté le Chef. Elle influe sur toute la dispensation des biens qui en proviennent.

C'est ce que signifient ces belles Oraisons que nous lisons dans toutes les Messes de ce temps :

Deus qui salutis æternæ, beatæ Mariæ Virginitate fœcunda, humano generi præmia præstitisti : tribue, quæsumus, ut ipsam pro nobis intercedere sentiamus, per quam meruimus Auctorem vitæ suscipere Dominum Nostrum Jesum Christum Filium tuum; qui, etc.

O Dieu qui, par la Virginité féconde de la Bienheureuse Marie, avez départi au genre humain les dons du salut éternel, accordez-nous, s'il vous plaît, de ressentir les intercessions de Celle par qui nous avons reçu l'Auteur de la vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui avec vous vit, etc.

Beata tempora celebrantes quæ per temporalem Unigeniti tui nativitatem et partum Mariæ Virginis consecrasti, hæc oblatio, quæsumus, Domine, sanctificet, atque in illo tribuat renasci, qui, etc.

Célébrant les temps bienheureux que vous avez consacrés *par* la naissance temporelle de votre Fils unique *et par* l'enfantement de la Vierge Marie, que cette oblation, s'il vous plaît, Seigneur, nous sanctifie, et nous obtienne de renaître en lui, qui avec vous vit, etc.

Hæc nos communio, Domine, purget a crimine : et intercedente beata Virgine, Dei genitrice, Maria, cœlestis remedii faciat esse consortes. Per Dominum Nostrum, etc.

Que cette communion, Seigneur, nous purifie de nos crimes, et par l'intercession de la Bienheureuse Marie, Mère de Dieu, nous fasse goûter les effets du céleste remède que nous avons reçu. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Mais ce ne sont là que les traits généraux ; venons un peu au détail.

Dès la Vigile de la Nativité nous trouvons dans l'office de *Matines* des Leçons tirées de saint Jérôme contre Helvidius pour la défense de la perpétuelle Virginité de la Mère de Dieu, en interprétation de ce passage de saint Matthieu : *antequam convenirent*. L'Église s'occupe de maintenir sauve, non-seulement pour le temps de son enfantement qui va s'accomplir, mais à jamais, l'angélique Virginité de la Mère de Dieu.

Le jour même de la Nativité commence par des Leçons tirées de saint Léon, Pape, où se trouve exposée cette vérité que nous avons présentée dans le *Plan divin*,

que, pour confondre *loyalement* l'Ennemi du genre humain dans le grand combat qui nous a affranchis de sa tyrannie, il convenait que le Seigneur le combattît non dans sa majesté, mais dans l'infirmité de notre chair. Et que cette chair qui devait terrasser le Serpent fût exempte de sa morsure, fût immaculée, par le privilége unique de pureté qui s'est trouvé dans sa conception et dans sa naissance de Marie. D'où ressort la part capitale, la part active de Marie dans l'accomplissement de ce grand dessein.

A cet effet, dit notre liturgie, une Vierge est élue de la tige de David, une Vierge royale qui, devant porter en son sein le Rejeton sacré, conçut *spirituellement* l'Homme-Dieu *par la foi*, avant de le concevoir corporellement. Et de peur que dans l'ignorance des desseins du ciel elle ne fût troublée à une si étonnante nouvelle, elle apprend de son entretien avec l'Ange ce que l'Esprit-Saint devait opérer en elle, et celle qui va devenir la Mère d'un Dieu n'a point à craindre pour sa pudeur [1].

Et cette pureté, cette foi de Marie, auxquelles Dieu a voulu que nous fussions ainsi redevables de notre salut, sont louées ensuite sur tous les tons dans les Répons de cet office :

℟. Beata Virgo, cujus viscera meruerunt portare Dominum Christum.

℟. Bienheureuse Vierge, dont les entrailles ont mérité de porter Notre-Seigneur le Christ.

[1] Cinquième leçon des Matines de Noël.

℟. Beata Dei Genîtrix, cujus viscera intacta permanent.

℟. Bienheureuse Mère de Dieu, dont les entrailles demeurent virginales à jamais.

℣. Beata quæ credidit; quoniam perfecta sunt omnia quæ dicta sunt ei a Domino.

℣. Bienheureuse celle qui a cru; parce que se sont accomplies toutes les choses qui lui ont été annoncées par le Seigneur.

℟. Sancta et immaculata Virginitas, quibus te laudibus efferam nescio : quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti.

℟. Sainte et immaculée Virginité, je ne sais par quelles louanges vous exalter : vous qui avez renfermé dans votre sein Celui que les cieux eux-mêmes ne pouvaient contenir.

℟. Beata viscera Mariæ Virginis, quæ portaverunt æterni Patris Filium: et beata ubera quæ lactaverunt Christum Dominum.

℟. Bienheureuses entrailles de la Vierge Marie, qui ont porté le Fils du Père éternel : et bienheureuses les mamelles qui ont allaité le Christ Seigneur.

Puis une hymne gracieuse, l'hymne de Laudes, *A solis ortus cardine*, que l'Église doit à Sédulius, où elle chante *le Christ-Roi*, *né de la Vierge Marie :*

Domus pudici pectoris
Templum repente fit Dei ;
Intacta nesciens virum
Concepit alvo Filium.

La demeure d'un sein pudique devient soudain le Temple de Dieu ; la Vierge intacte et sans souillure conçoit un Fils dans ses entrailles.

Enititur puerpera

Elle enfante la jeune Mère

Quem Gabriel prædixerat,
Quem ventre matris gestiens
Baptista clausum senserat.
Etc., etc.

Celui qu'annonça Gabriel, Celui que, porté par elle, Jean captif salua de ses tressaillements.

Et la même louange reparaît sous la forme plus grave d'antienne, l'antienne de *Tierce :*

Genuit puerpera Regem cui nomen æternum, et gaudia matris habens cum Virginitatis honore, nec primam similem visa est, nec habere sequentem.

La jeune Mère a enfanté la Roi dont le nom est éternel, elle unit aux joies de la Mère l'honneur de la Virginité, avant elle on n'a pas vu de semblable prodige, on n'en verra pas après elle.

A ces accents de la Mère-Église, toutes les Églises antiques font écho par des chants divers, mais unanimes : l'Église Grecque, l'Église Ambrosienne, l'Église Mozarabe, l'Église des Gaules, l'Église des Goths, l'Église de France.

L'Église Grecque mène ainsi le chœur :

Gloria in excelsis Deo... Nunc Virgo cœlis amplior; exortum est enim lumen sedentibus in tenebris et exaltavit humiles ac Angelice canentes : Gloria in excelsis Deo.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux..... Le sein de la Vierge est plus vaste que le ciel; une lumière s'est levée pour ceux qui étaient assis dans les ténèbres. Cette lumière a exalté les humbles et ceux qui chantent avec les Anges : Gloire à Dieu au plus haut des cieux.

Lætare, Israël... Serpens debilitatus est; quam enim deceperat principio, nunc contemplatur Creatoris Matrem effectam. Abyssus divitiarum et sapientiæ et scientiæ Dei, quæ mortem in omnem carnem introduxerat peccati opus, salutis principium facta est per Deiparam.....

Réjouis-toi, ô Israël..... le Serpent a perdu sa force. Celle qu'il avait trompée au commencement, il la voit maintenant Mère du Créateur. O abîme des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu! Celle qui avait introduit en toute chair la mort, ouvrage du péché, est devenue, par une Mère de Dieu, principe du salut....,

Eden in Bethleem apertum est: venite, videamus... teneamus in antro quæ sunt in paradiso. Hic apparuit Radix non irrigata, germinans veniam; hic invenitur Puteus infossus e cujus aqua olim David bibere desideravit; hic Virgo parvulum enixa, sitim Davidis et Adami ocius sedavit.....

Éden vient de s'ouvrir en Bethléem; venez et voyons; allons trouver le trésor caché; possédons dans la grotte les merveilles du paradis. Là est apparue la Tige féconde, qui ne fut pas arrosée, qui produit le pardon; là nous trouvons le Puits que personne n'a creusé, et auquel David désira boire; la Mère d'un petit enfant, la Vierge vient d'étancher la soif de David et d'Adam.....

Figuras obscuras, umbrasque videntes dispersas, o casta Mater Verbi noviter apparentis ex reclusa janua, digne tuo ventri benedicimus.

Nous qui voyons l'obscurité des figures éclaircie, les ombres dissipées, ô chaste Mère du Verbe qui viens d'apparaître par la porte fermée, c'est avec justice que nous bénissons ton sein virginal.

Gaudete, justi; cœli, jubilate;

Justes, réjouissez-vous;

exultate, montes : Christus natus est; Virgo sedet, Cherubim imitata, portans in sinu suo Deum Verbum caro factum.....

cieux tressaillez; montagnes, bondissez; le Christ est né; la Vierge est assise, semblable au Chérubin; elle porte sur ses genoux comme sur un trône le Dieu Verbe fait chair.

Virgo Dei Mater, quæ Salvatorem peperisti, primam mutasti maledictionem Evæ, quia Mater facta es bonæ voluntatis Patris, portans in sinu Deum Verbum caro factum.....

Vierge Mère de Dieu, par l'enfantement du Sauveur tu as levé l'antique malédiction d'Ève, en devenant Mère de Celui qui est la bienveillance du Père, et portant dans ton sein le Dieu Verbe fait chair...

L'Église Ambrosienne chante aussi :

Gaude et lætare, exultatio Angelorum. Gaude, Domini Virgo, prophetarum gaudium. Gaudeas, benedicta, Dominus tecum est. Gaude quæ per Angelum gaudium mundi suscepisti. Gaude quæ genuisti Factorem et Dominum. Gaudeas, quia digna es esse Mater Christi.

Réjouissez-vous et tressaillez, ô vous! transport des Anges. Réjouissez-vous, Vierge du Seigneur, joie des Prophètes. Réjouissez-vous, ô vous qui, à la parole de l'Ange, avez reçu l'allégresse du monde. Réjouissez-vous, ô vous qui avez enfanté votre Auteur et votre Seigneur. Réjouissez-vous, parce que vous avez été trouvée digne d'être la Mère du Christ.

L'Église Mozarabe célèbre cette « Lampe de la Vierge « que le Saint-Esprit a allumée et en qui il a fait appa- « raître la vraie Lumière. » *Hodie nobis Lucerna Vir-*

ginis quam Spiritus Sanctus ignivit verum lumen apparuit.....

L'Église des Gaules éclate en ces antiennes que l'Église Romaine lui emprunta pendant plusieurs siècles :

Hodie intacta Virgo Deum nobis genuit, teneris indutum membris, quem lactare meruit.....

Aujourd'hui la Vierge immaculée nous a donné un Dieu sous les membres délicats d'un enfant; et elle a mérité l'honneur de l'allaiter.....

Hodie processit Proles magnifici Germinis et perseverat pudor Virginitatis.

Aujourd'hui a paru le Rejeton de la Paternité suprême et la pudeur de la Virginité n'en a reçu aucune atteinte.

O Mundi Domina, regio ex semine orta, ex tuo jam Christus processit alvo, tanquam sponsus de thalamo : hic jacet in præsepio qui et sidera regit.

O Souveraine du Monde, Fille de race royale, de votre sein le Christ est sorti comme l'époux de la chambre nuptiale : il gît là dans une crèche, Celui qui régit les mondes...

L'Église des Goths célèbre en magnifiques expressions :

Sacrosanctum Beatæ Nativitatis diem, in quo nascente Domino, Virginalis uteri arcana laxata sunt, incorruptarumque genitalium pondus sæculi levamen effusum est; sicut exop-

Ce saint et sacré jour de la bienheureuse Nativité, dans lequel, le Seigneur naissant, les mystères cachés dans le sein de la Vierge ont été divulgués, et le poids de ses entrailles im-

tavimus votis, ita veneremur et gaudiis.

maculées est devenu l'allégement du monde; jour que nous devons honorer de tous nos transports comme nous l'avons appelé de tous nos vœux.

L'Église de France, l'Église de Paris d'autrefois, l'Église de Notre-Dame s'épanouissait en joyeuses séquences de la grâce de celle-ci :

Lætare, puerpera,
Læto puerperio,
Cujus casta viscera
Fœcundantur Filio.

Réjouissez-vous, Vierge-Mère, de votre joyeux enfantement, vous dont les chastes entrailles sont fécondées par votre Fils lui-même.

Lacte fluunt ubera
Cum pudoris lilio ;
Membra foves tenera,
Virgo, lacte proprio.

Vos mamelles distillent le lait, sous le lis de la pudeur; Vierge, vous nourrissez d'un lait qui est à vous les membres délicats de votre Fils.

Patris Unigenitus,
Per quem fecit sæcula,
Hic degit humanitus,
Sub Matre paupercula.

Le Fils unique du Père, par qui il a fait les siècles, habite ici-bas dans l'humanité, soumis à une Mère pauvre.

Ibi sanctos reficit
Angelos lætitia ;
Hic sitit et esurit
Degens ab infantia.

Au ciel, il repaît d'allégresse les saints Anges; ici, il a soif, il a faim dès son enfance.

Ibi regit omnia ;
Hic a Matre regitur.

Au ciel il régit toutes choses ; ici il est conduit par une Mère.

Ibi dat imperia;
Hic ancillæ subditur.

Au ciel il donne les empires ; ici, il se soumet à sa servante.

O homo ! considera,
Revocans memoriæ
Quanta sint hæc opera
Divinæ clementiæ.

O homme ! considère, rappelle à ta mémoire combien grandes sont les œuvres de la divine clémence.

Non desperes veniam,
Si multum deliqueris,
Ubi tot insignia
Charitatis videris.

Ne désespère du pardon, si tu as beaucoup péché, quand tu vois les merveilles d'un tel amour.

Sub Matris refugio
Fuge, causa veniæ ;
Nam tenet in gremio
Fontem indulgentiæ.

Fuis sous la protection de sa Mère, instrument de ton pardon ; car elle tient entre ses bras la source de la miséricorde.

Hanc salutes sæpius
Cum spei fiducia ;
Dicens flexis genibus :
Ave, plena gratia.

Salue-la bien souvent dans l'espoir et la confiance ; fléchis tes genoux et dis-lui : Salut, ô pleine de grâce !

Quondam flentis lacrymas
Sedabas uberibus ;
Nunc iratum mitigas
Pro nostris excessibus.

Autrefois quand il pleurait, vous lui présentiez votre sein, et ses larmes s'arrêtaient ; aujourd'hui, apaisez-le, irrité par nos péchés.

Jesu, lapsos respice ;
Piæ Matris precibus
Emendatos effice
Dignos cœli civibus.
Amen.

Jésus, nous sommes tombés ; tournez vers nous vos regards ; par les prières d'une Mère si tendre, amendez-nous et rendez-nous dignes citoyens du ciel.

Où est la poésie si elle n'est là dans sa plus vivante réalité et sa plus touchante expression ?

Telle est la fête de Noël par rapport à la sainte Vierge : c'est la fête de son Enfantement virginal autant que celle de la Naissance du Fils de Dieu.

Fête de la Circoncision et de l'Octave de Noël, second mystère du temps de Noël. — La Branche a porté son Fruit ; va-t-elle en rester séparée... ? Les choses ne se passent pas comme cela dans l'Évangile, nous l'avons vu : et l'Église suit l'Évangile.

La Circoncision est célébrée comme fête de Notre-Seigneur dans le mystère de sa soumission à la Loi, de la première effusion de son sang divin, et de l'imposition de son nom adorable. Mais en même temps et conjointement c'est la fête de la *Maternité* de Marie, de cette Maternité dont le ministère suit l'enfantement et en est comme la prolongation ; Maternité de soins, d'allaitement, de protection, dont le Fils de Dieu a voulu glorifier sa sainte Mère, en faisant dépendre sa vie de son secours. L'Église, d'ailleurs, n'a jamais assez satisfait ses sentiments de vénération et d'amour pour Marie, et ayant dû les subordonner et les absorber dans l'adoration de Jésus naissant, elle a hâte de leur consacrer un culte plus spécial, sans qu'il le soit encore entièrement, le mystère de la Circoncision de Notre-Seigneur étant l'objet dominant de cette Octave. C'est pourquoi, dans la primitive liturgie de cette fête, l'Église avait établi pour ce jour deux messes, dont l'une à l'honneur de Marie. Et la raison qu'en donne le Microloge est que « Naguère, quand nous avons célébré la Nati-« vité du Seigneur, nous n'avons pu attribuer aucun

« office particulier à sa sainte Mère : d'où il a paru que « nous pouvions convenablement lui adresser un culte « spécial de vénération dans l'Octave du Seigneur, de « peur qu'elle ne parût avoir aucune part à la solennité « de son Fils, alors que cependant, dans cette même « solennité, elle a dû être, après le Seigneur, l'objet de « nos plus grands hommages. » Mais depuis, cette dualité a disparu ; et l'Église a mélangé dans l'Office de ce jour les témoignages de son adoration envers le Fils aux expressions de son admiration et de sa tendre confiance envers la Mère : communauté plus convenable, plus touchante et plus glorieuse, selon nous, pour la très-sainte Vierge.

Dans cet esprit, les antiennes et les répons de l'Office de ce jour célèbrent à l'envi les franchises de la Virginité et les joies de la Maternité de Marie :

Congratulamini mihi omnes qui diligitis Dominum. Quia cum essem parvula placui Altissimo, et de meis visceribus genui Deum et Hominem.

Réjouissez-vous avec moi, vous qui aimez le Seigneur : parce que, comme j'étais petite à mes yeux, j'ai eu le bonheur de plaire au Très-Haut, et, de mon sein, j'ai enfanté un Fils qui est Dieu et Homme.

Beatam me dicent omnes generationes.....

Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.....

Confirmatum est cor Virginis, in quo divina mysteria, Angelo nuntiante, concepit ; tunc speciosum forma præ filiis hominum castis suscepit visce-

Le cœur de la Vierge a été fortifié ; à la parole de l'Ange elle a conçu les mystères divins : alors dans ses chastes entrailles elle a reçu le plus beau des

ribus : et benedicta in æternum, Deum nobis protulit et Hominem.

enfants des hommes : et bénie à jamais, elle nous a donné celui qui est Dieu et Homme.

Benedicta et venerabilis Virgo Maria.....

Vous êtes bénie et digne de toute vénération, ô Vierge Marie.....

Nesciens Virgo virum, peperit sine dolore Salvatorem sæculorum, ipsum Regem Angelorum; sola Virgo lactabat ubere de cœlo pleno.

Une Vierge, mère sans le commerce de l'homme, a enfanté sans douleur le Sauveur des siècles, le Roi des Anges, et seule, la Vierge l'allaitait d'une mamelle qu'emplissait le ciel...

Nous devons nous hâter et laisser en chemin bien des richesses; mais comment sacrifier la séquence *Salve, Mater Salvatoris*, ce charmant collier de perles d'Adam-de-Saint-Victor, un des joyaux les plus gracieux de l'écrin liturgique de Marie, qui valut, dit-on, à son auteur, et on le conçoit, le miraculeux remercîment de la Reine du ciel?

Salve, Mater Salvatoris,
Vas electum, vas honoris,
Vas cœlestis gratiæ.

Salut! ô Mère du Sauveur! vase élu, vase d'honneur, vase de céleste grâce.

Ab æterno vas provisum,
Vas insigne, vas excisum
Manu Sapientiæ.

Vase réservé dès l'éternité, vase insigne, vase richement ciselé par la main de la Sagesse.

Salve, Verbi sacra Parens,
Flos de spinis, spina carens,
Flos spineti gratia.

Salut! Mère sacrée du Verbe, fleur sortie des épines sans épines, fleur de grâce du buisson.

Nos spinetum, nos peccati
Spina sumus cruentati;
Sed tu spinæ nescia.

Le buisson c'est nous, nous ensanglantés par les épines du péché; mais vous, vous n'avez pas connu d'épines.

Porta clausa, fons hortorum,
Cella custos unguentorum,
Cella pigmentaria.

Porte close, fontaine des jardins, boîte gardienne des parfums, boîte aux aromates.

Cinnamomi calamum,
Myrrham, thus et balsamum
Superas fragrantia.

Vous surpassez en suave odeur la branche du cinname et la myrrhe, et l'encens et le baume.

Salve, decus Virginum,
Mediatrix hominum,
Salutis puerpera.

Salut gloire des Vierges, Médiatrice des hommes, Mère du salut.

Myrtus temperantiæ,
Rosa patientiæ,
Nardus odorifera.

Myrte de tempérance, rose de patience, nard odoriférant.

Tu convallis humilis,
Terra non arabilis,
Quæ fructum parturiit.

O vous, creuse vallée d'humilité, terre que n'a pas touchée le soc, et qui porte le fruit.

Flos campi, convallium
Singulare lilium;
Christus ex te prodiit.

Fleur des champs, beau lis des vallons: de vous le Christ est sorti.

Tu cœlestis paradisus,
Libanusque, non incisus,
Vaporans dulcedinem.

Vous êtes le Paradis céleste, le Liban que la hache n'a pas touché, répandant sa douce vapeur.

Tu candoris et decoris,
Tu dulcoris et odoris
Habes plenitudinem.

En vous est la plénitude de l'éclat et de la beauté, de la douceur et du parfum.

Tu thronus es Salomonis
Cui nullus par in thronis
Arte vel materia.

Vous trône de Salomon à qui nul d'entre les trônes ne peut être comparé pour l'art ou pour la matière.

Ebur candens castitatis,
Aurum fulvum, charitatis
Præsignant mysteria.

En qui l'ivoire par sa blancheur figure le mystère de la chasteté et l'or par son fauve éclat représente la charité.

Palmam præfers singularem,
Nec in terris habes parem,
Nec in cœli curia.

La palme que vous portez est sans pareille, vous n'avez pas d'égale ni sur la terre ni au palais du ciel.

Laus humani generis
Virtutum præ cæteris
Habens privilegia.

Gloire du genre humain, vous avez au-dessus de tous les priviléges des vertus.

Sol luna lucidior
Et luna sideribus :
Sic Maria dignior
Creaturis omnibus.

Le soleil brille plus que la lune, et la lune plus que les étoiles : ainsi Marie éclate entre toutes les créatures.

Lux eclipsim nesciens
Virginis est castitas;
Ardor indeficiens
Immortalis charitas.

La lumière sans éclipse c'est la chasteté de la Vierge; le feu qui jamais ne s'éteint c'est son immortelle charité.

Salve, Mater pietatis,

Salut ! Mère de la piété, et de

Et totius Trinitatis
Nobile triclinium.

toute la Trinité l'auguste pavillon.

Verbi tamen incarnati
Speciale majestati
Præparans hospitium.

Mais à la majesté du Verbe incarné offrant un plus spécial sanctuaire.

O Maria, stella maris
Dignitate singularis,
Super omnes ordinaris
Ordines cœlestium.

O Marie, étoile de la mer, dans votre dignité suprême vous dominez sur tous les ordres de la hiérarchie céleste.

In supremo sita poli
Nos assigna tuæ proli,
Ne terrores sive doli
Nos supplantent hostium.

Du pôle élevé où vous siégez, recommandez-nous à votre Fils, pour que les terreurs ou les ruses de nos ennemis ne parviennent pas à nous renverser.

In procinctu constituti
Te tuente simus tuti;
Pervicacis et versuti
Tuæ cedat vis virtuti
Dolus, providentiæ.

Dans la lutte où nous sommes engagés, que votre protection nous abrite, que l'audace et la fourberie cèdent à votre force souveraine, et que la ruse soit déjouée par votre prévoyance.

Jesu, Verbum summi Patris,
Serva servos tuæ Matris,
Solve reos, salva gratis,
Et nos tuæ claritatis
Configura gloriæ.
Amen.

Jésus, Verbe du Père suprême, gardez les serviteurs de votre Mère, déliez les pécheurs, sauvez-les à merci, et imprimez sur eux les traits de votre clarté glorieuse. Amen.

Ce qui est admirable dans cette ravissante composi-

tion, c'est qu'alors que la poésie et la fantaisie se jouent gracieusement à la surface et dans la forme, le fond, la matière est la doctrine pure et rigoureuse de notre foi. Il n'y a pas un trait qui ne soit une vérité exprimée par une grâce. Les notions de la foi, autrefois si populaires, sont peut-être trop effacées et trop confuses aujourd'hui pour que ces compositions liturgiques soient appréciées à toute leur valeur.

Terminons cette fête de la Circoncision de Notre-Seigneur et de la Maternité de Marie par cette magnifique préface du Sacramentaire Gélasien pour l'octave de Noël, où sont admirablement rassemblés et caractérisés tous les mystères que célèbre l'Église, non-seulement dans cette octave, mais dans toute la quarantaine du temps de Noël à la Purification; et où l'on voit quels honneurs l'Église rendait, dès les temps anciens, à la très-sainte Vierge, dans la liturgie de ces mystères.

Per Christum Dominum nostrum, cujus hodie octavas nati celebrantes, tua, Domine, mirabilia veneramur. Quia quæ peperit, et Mater et Virgo est: qui natus est et infans et Deus est. Merito Cœli locuti sunt, Angeli gratulati, Pastores lætati, Magi mutati, Reges turbati, parvuli gloriosa passione coronati. Lacta, Mater, cibum nostrum: lacta panem de cœlo venientem in præsepio positum velut piorum cibaria ju-

Par le Christ Notre-Seigneur, dont nous célébrons l'octave de la naissance, nous vénérons, Seigneur, vos merveilles: que celle qui a enfanté soit et Mère et Vierge; que celui qui est né soit enfant et Dieu. C'est justement que les Cieux ont parlé, que les Anges ont chanté, que les Bergers se sont réjouis, que les Mages se sont déplacés, que les Rois ont été troublés, que les enfants innocents ont été couronnés d'un glorieux

mentorum. Illic namque agnovit bos possessorem suum, et asinus præsepium Domini sui, circumcisio scilicet, et præputium. Quod etiam Salvator et Dominus noster a Simeone susceptus in templo plenissime dignatus est adimplere. Et ideo cum Angelis et Archangelis, etc.

martyre. Allaite, ô Mère, notre aliment, allaite le pain venu du ciel et posé dans une crèche comme la nourriture de pieux animaux. Là, en effet, le bœuf a reconnu celui à qui il est, et l'âne la crèche de son maître ; savoir la circoncision et le prépuce ; parce que notre Sauveur et Seigneur, reçu par Siméon dans le temple, a daigné y accomplir la plénitude de la Loi.

Fête de l'Épiphanie. — Ce nom d'Épiphanie ne rappelle généralement que la manifestation de Jésus aux Mages. Mais sous ce nom qui veut dire *manifestation*, et dans le temps assez notable qui lui est consacré, l'Église comprend toutes les manifestations, toutes les épiphanies de Jésus-Christ qui ont précédé sa vie publique : l'adoration des Mages, — la fuite en Égypte, — l'éclat à l'âge de douze ans dans le Temple, — le baptême du Jourdain, — le premier miracle à Cana.

Il suffit de se rappeler l'Évangile pour deviner la glorieuse part de Marie dans la commémoration de ces mystères. C'est la part que le Fils de Dieu lui-même a voulu faire à ce sein virginal, en le prédestinant à être non-seulement le tabernacle de son incarnation, le lit et l'abreuvoir de son enfance, mais encore le trône de ses manifestations, l'asile de sa proscription, le joug de sa longue et obscure obéissance.

C'est ce que célèbre l'Eglise dans le temps de l'Épiphanie.

Elle le fait d'abord par les Évangiles qu'elle a placés dans les différentes Messes de ce temps. Ainsi, la veille de l'Épiphanie, c'est l'Évangile où, sur les avertissements du Ciel, Joseph prend l'*Enfant et la Mère*, se réfugie en Égypte; puis, le temps de la persécution passé, prend de nouveau l'*Enfant et la Mère* et vient habiter Nazareth; — le jour de l'Épiphanie, c'est l'Évangile de la venue et de l'entrée des Mages à Bethléem, où ils trouvèrent l'*Enfant avec Marie sa Mère*, et se prosternant ils l'adorèrent : ce que fait l'Église à ce passage de l'Évangile, professant par cette adoration la permanence de ce mystère dans tous les temps ; — le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, c'est l'Évangile de Jésus parmi les docteurs, où *sa Mère lui dit :* Fils, *pourquoi en avoir agi ainsi avec nous;* où, après la grande réponse du Fils de Dieu, le Fils de Marie revient soumis à elle et à Joseph dans la demeure de Nazareth, et où il est dit que *sa Mère conservait tous ces mystères dans son cœur;* — le dimanche de l'octave de l'Épiphanie, c'est l'Évangile où Jean, sanctifié dès le sein maternel, à la voix de Marie, reconnaît et montre l'Agneau de Dieu dont elle est la Brebis, puis le baptisant dans les eaux du Jourdain, voit le Saint-Esprit qui était descendu en Marie pour le concevoir descendre sur lui pour le manifester, et entend la voix du Père céleste revendiquer ce Fils dont elle est la Mère; — enfin le second dimanche après l'Épiphanie, c'est l'Évangile des noces de Cana, où Marie manifeste la divine puissance de Jésus avant l'heure qu'il s'était proposée, en obtenant de lui le premier de tous ses miracles, celui par lequel *ses Disciples crurent en lui.*

Rien que la publication liturgique de ces divers Évan-

giles dans ce temps, glorifie au plus degré Marie, en montrant, en perpétuant sa communauté avec Jésus dans ces grands et touchants mystères.

Le reste des divins Offices corrobore cette intention liturgique en célébrant sous forme d'antiennes, de répons et de leçons, ce ministère de Marie manifestant Jésus aux anges et aux hommes, soit dans sa divinité, soit dans son humanité, soit dans l'union de l'une et de l'autre. Ce n'est pas assez que la sublime alliance de Dieu avec la nature humaine ait été accomplie une fois en Marie et par sa sainte coopération, il faut que la divulgation et l'extension de cette miséricordieuse alliance à tous les peuples, à tous les hommes, ait encore lieu par Marie. Après avoir enfanté le germe, elle enfante par lui la moisson ; elle le sème en quelque sorte dans l'humanité : dans Jean-Baptiste en sa Visitation, dans les Bergers et les Mages à la Crèche, dans Siméon et Anne à la Présentation, dans les Disciples et les peuples de la Judée à Cana, dans les Apôtres et le monde entier au Calvaire et au Cénacle, et dans chacun de nous du haut du ciel.

Ce grand ministère de Marie, manifestant, produisant son Fils dans le monde, est surtout exposé à notre culte dans les *Leçons* tirées du Pape saint Léon, qui sont aux Matines du dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.[1]

[1] Ce qui sauve les impies et des pécheurs fait des saints, dit ce grand Pape, c'est la croyance que dans le seul et même Seigneur Jésus, et la vraie divinité et la vraie humanité se rencontrent; et cette croyance trouve son grand et providentiel témoignage dans la solennelle commémoration des adorations que notre Sauveur reçut dans son enfance.

Puis, sur cette réponse de Jésus parmi les docteurs à sa Mère qui le réclamait : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui regardent mon Père*, la Leçon de notre office continue :

Deux générations sont dans le Christ : une paternelle, l'autre maternelle. La paternelle, divine; la maternelle, descendue à la portée de notre effort et de nos mœurs..... Ailleurs (aux noces de Cana), sa Mère le poussera à son divin ministère; ici elle le reprend et en exige ce qui est de son humanité. Mais comme ici il n'a que douze ans, et que là il aura des disciples, vous verrez la Mère, instruite à l'école du Fils, ne pas exiger dans l'âge d'homme la soumission de ce Fils dont elle admire le prodige en l'âge d'enfant.

Ainsi la Liturgie, après nous avoir montré Marie concevant, enfantant, allaitant Jésus, nous la fait vénérer en union avec lui dans l'adoration des Mages, dans la persécution d'Hérode, dans la soumission qu'elle exige et qu'elle obtient de ce divin Fils à l'âge de douze ans, malgré l'éclat de sa sagesse dans le Temple, et dans la carrière de prodiges où elle le fait entrer aux noces de Cana, malgré l'obscurité de sa vie ouvrière à Nazareth. Tout ce que nous avons admiré dans la *Vierge Marie d'après l'Évangile* est ainsi consacré, chanté dans la célébration liturgique de ces mystères de notre foi.

Telle est la liturgie du temps de Noël. Elle comprend en outre la fête de la *Présentation;* mais comme cette fête rentre dans celle de la *Purification* de la sainte Vierge, nous la réservons pour l'étude des fêtes de celle-ci, et nous continuons par la Septuagésime.

Avant de quitter toutefois le temps de Noël, nous devons un mot de réponse à une susceptibilité qu'a rencontrée, que peut rencontrer encore le style liturgique de l'Église, dans les louanges qu'elle adresse à la très-sainte Vierge au sujet des mystères de sa conception et de son enfantement.

Toute la grandeur, toute la gloire de Marie porte sur un prodige unique accompli dans son sein, par suite de l'incomparable sainteté de son âme et de l'opération de l'Esprit créateur qui, attiré par cette sainteté, a fécondé sa chair. Ce prodige, sur lequel roule tout le Christianisme, est le prodige d'une conception divine et d'un enfantement virginal. Marie est Vierge, est *intacte*, soit avant, soit pendant, soit après l'enfantement : elle est Vierge-Mère et Mère-Vierge. De là, dans les louanges qu'on lui adresse, l'emploi inévitable et multiplié d'images, d'allusions et d'expressions qui, partout ailleurs, seraient aussi inconvenantes qu'elles sont chastes et saintes en un tel sujet.

Des esprits se sont cependant rencontrés au dernier siècle, assez rigoristes ou assez corrompus, ce qui se touche, pour se scandaliser de ce langage, et pour y trouver un prétexte d'effacer dans le nouveau *Parisien* les plus belles et les plus antiques louanges que le monde chrétien décerne à Marie. Cette susceptibilité, qui accuse au plus haut degré l'aberration de la secte et l'immoralité du temps qui ont osé l'avouer, a trouvé de nos jours une réponse digne d'elle.

Un livre, vomi par une haine satanique contre Jésus-Christ, et dont l'aveugle impiété prouve à chaque mot ce qu'elle attaque, la dernière production de Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, ren-

ferme quelques pages d'intervalle lucide d'une admirable supériorité de goût.

A propos, précisément, du langage catholique relatif au mystère de la concupiscence, ayant son siége contagieux dans l'acte générateur, et ayant dû trouver son antidote dans une conception immaculée et dans un enfantement virginal, Proudhon cite une page d'un sermon de Bossuet *sur la fête de la Conception de la Sainte Vierge*, où le grand Évêque ne fait que parler le langage de l'Église. Proudhon n'en partage pas, bien entendu, la doctrine; mais son appréciation, quant au style, n'en est que plus dégagée et que plus concluante lorsqu'il ajoute :

« Quelle âme de boue pourrait se scandaliser d'un « pareil langage? Bossuet est aussi chaste que sublime « lorsqu'il parle de l'amour et de tout ce qui lui appar- « tient : Milton seul peut lui être comparé. N'est-ce pas « une belle et noble chose d'avoir su, par la force du « mysticisme, faire oublier le sens matériel des mots, « pour ne faire penser qu'au sentiment? Nos romanciers « font juste le contraire : sous des paroles honnêtes, « leur talent et leur but est de faire penser aux choses « qui le sont le moins. Cherchez dans toutes les littéra- « tures du monde quelque chose qui approche de cet « autre passage. »

Proudhon cite un autre passage du même sermon où Bossuet *conclut comme Pie IX et toute l'Église viennent de conclure*, dit Proudhon, c'est-à-dire où il professe la Conception Immaculée de Marie sur le fondement de ce qui s'est passé de divin et de virginal dans la conception et l'enfantement de Jésus :

« Pour moi, dit ensuite Proudhon, je me prosterne

« devant ce style, j'adore cette pureté incomparable. Ce « contraste de l'enfance innocente et sainte reposant « sur un trône maculé; cette suite de prérogatives vir- « ginales dont se compose la vie de la femme modèle, « et qui ne saurait prendre son commencement dans la « souillure des conceptions vulgaires; ces images de « temple, de tabernacle, de lit nuptial, de maternité, « tout cela me ravit... [1] »

Eh bien! tout cela est du style liturgique, de ce style catholique qui élève à soi Bossuet, qui élève à soi Corneille, quand, dans une chaste hardiesse, il chante avec l'Église :

> Ce grand Roi, que de la nature
> Servent l'un et l'autre flambeau,
> D'un flanc que de la grâce un doux torrent épure
> Devient l'enflure sainte et le sacré fardeau.

Le goût seul, en faisant abstraction du sens moral et du sens chrétien, indique cela. Mais le goût s'était desséché au souffle aride du jansénisme, autant qu'il s'était corrompu au souffle empesté du matérialisme, et ce n'était pas au siècle des Quesnel et des Boucher à comprendre les inspirations des siècles d'Adam-de-Saint-Victor et de Raphaël.

J'ajouterai une seule réflexion importante.

Les images et les expressions qu'on éviterait en tout autre sujet ne deviennent d'une pureté incomparable, en ce qui touche la très-sainte Vierge et les mystères dont elle a été l'angélique tabernacle, que par un effet de

[1] T. III, p. 304, 305.

ces divins mystères eux-mêmes. Cette pureté sentie dans le langage est ainsi un témoignage, même chez les plus incrédules, de ce qui se passe au fond du dogme quand on y va. Ce qui a lieu dans l'imagination et dans le goût n'est qu'un rayonnement de ce qui s'opère dans le sens et dans le cœur : et le beau, encore ici, n'est que la splendeur du vrai, du saint.

SEPTUAGÉSIME.

Nous avons montré la part de la sainte Vierge dans les fêtes de Notre-Seigneur pour les temps de l'Avent et de Noël, et nous avons vu combien elle est importante. Elle ne l'est pas moins pour les autres temps de l'Année liturgique, seulement elle y est plus confondue, et nous aurons moins de richesses apparentes à exploiter dans ce qui va suivre. On ne saurait y voir une diminution de cette communauté liturgique de Marie avec Jésus-Christ; car tous les mystères de la Vie pénitente, de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension, de la Présence sacramentelle de Notre-Seigneur n'étant que l'accomplissement des fins de l'Incarnation, la part que Marie a dans l'Incarnation, elle l'a dans tous les autres mystères qui s'y rapportent. Enlevez à Jésus-Christ l'état de Fils de Marie, faites abstraction de son incarnation, et vous enlevez et vous perdez tout le sens, tout le fruit de sa vie, de sa mort, de son règne et de sa présence. C'est en tant que *Fils de l'Homme*, *né de Marie*, que le Fils de Dieu opère tous ces mystères de notre salut. En eux il faut donc voir Marie comme nous l'avons vue une fois, dans le même rapport de vie avec son divin Fils. Mais l'Église ne nous laissera pas tout le soin de tirer cette

conséquence : elle sera jalouse de la faire ressortir par des termes de rappel qui, en se référant à tout ce qu'elle a préconisé en Marie dans ce qui a précédé, le lui attribue encore dans ce qui en découle.

C'est ce que nous allons voir.

Dans ce temps de la SEPTUAGÉSIME, qui suit celui de Noël et qui précède celui du Carême, auquel il est une préparation, l'Église reprend, dans les Leçons de son Office, l'histoire de notre espèce déchue : non plus, comme dans l'Avent, pour nous réjouir par la promesse d'un libérateur, mais, ce libérateur venu, pour nous porter à partager sa puissance, et à nous associer à sa passion et à sa mort libératrice.

Or, là, en tête de cette lamentable histoire de notre déchéance, parmi la catastrophe primitive qui nous y a plongés, Marie apparaît de nouveau dans notre Liturgie. Celle-ci s'ouvre, en effet, par l'antique prophétie : « Alors Dieu dit au serpent : Je mettrai des inimitiés « entre toi et la femme, entre ta semence et sa semence ; « elle te brisera la tête et tu te replieras contre son « talon. » C'est par le rappel de cette prophétique domination de Marie sur le serpent, que l'Église, dans la liturgie de ce temps de pénitence, inaugure la lutte à laquelle elle nous convie sur les pas de notre Dieu.

La très-sainte Vierge n'est donc pas étrangère à ces nouveaux mystères, ou n'y a pas seulement une part indirecte. Elle n'a pas épuisé sa tâche en mettant au monde le Vainqueur, en le nourrissant, en l'élevant, en le manifestant pour la victoire. Elle doit le suivre dans le combat. Elle doit recevoir et porter les mêmes coups ; car les *Inimitiés*, toutes les inimitiés qui sont annoncées entre le serpent et la semence de la femme, le sont aussi

entre le serpent et la femme même: *Inter te et mulierem.* C'est pourquoi la femme, Marie, prendra part éternellement aux combats de Jésus-Christ, à ses victoires et à notre délivrance.

Aussi, dans toutes les Messes de ce temps et de celui du Carême, qui en est la suite, l'Église place deux *Collectes:* la première où elle demande à Dieu la délivrance des maux que nous ont attirés nos péchés, par Jésus-Christ Notre-Seigneur; la seconde, où elle demande la même délivrance par l'intercession de Marie et des Saints, de *la Femme et de sa semence.*

L'intention liturgique de l'Église, en ce qui touche la très-sainte Vierge, se fait suffisamment jour ici ; elle plane sur tout le temps de pénitence qui s'ouvre par la Septuagésime, et qui se clôt par la Passion et par la mort du Rédempteur. Cependant, si on veut voir cette intention plus explicite et plus accentuée, on la trouvera dans ce beau chœur que la liturgie grecque fait entendre pendant ce temps, et dont nous détacherons ici quelques stances :

Réveille-toi, mon âme infortunée, pleure aujourd'hui sur tes actions; viens repasser le souvenir de ce malheur qui fit paraître ta nudité dans Éden, au jour où tu te vis privée des délices et des joies éternelles de ce séjour.

Créateur de toutes choses, dans la munificence de votre bonté vous aviez planté un jardin délicieux dans Éden, et vous m'aviez commandé de jouir de ses fruits si beaux, si agréables, et qui ne devaient pas se flétrir.

O mon âme infortunée ! tu avais reçu de Dieu la faculté de jouir des voluptés d'Éden, à la condition de ne pas manger le fruit défendu de la science; pourquoi as-tu violé la loi de Dieu?

(Vierge, Mère de Dieu, fille d'Adam par le sang, mais devenue Mère du Christ-Dieu par la grâce, rappelez-moi dans Éden d'où j'ai été expulsé.)

Le Serpent trompeur, envieux de ma gloire, a murmuré la fourberie aux oreilles d'Ève; j'ai été trompé à mon tour; hélas! me voilà exilé du séjour de vie.

J'ai étendu une mian téméraire et goûté le fruit de la science, que Dieu m'avait défendu même de toucher, et tout aussitôt en proie à la plus cruelle angoisse, j'ai perdu la gloire divine.

O mon âme infortunée! comment n'as-tu pas pressenti la tromperie? comment n'as-tu pas deviné la fraude et la jalousie de l'ennemi? Mais non, ton esprit est obscurci, et tu as oublié le commandement de ton Auteur.

(O mon espoir! ô ma protection! Vierge auguste! vous qui seule avez pu voiler la nudité d'Adam tombé, par votre merveilleux enfantement; vous ô très-pure, enveloppez-moi d'un vêtement d'incorruptibilité.)

Moi misérable, je fus par vous, Seigneur, comblé d'honneur dans Éden. Hélas! comment me laissai-je induire en erreur? Victime de la jalousie de Satan, j'ai mérité d'être chassé de devant votre face.

Chœur des Anges, arbres du Paradis qui en faites la gloire, ombrages plantés par la main de Dieu, pleurez sur moi qu'une indigne tromperie a séparé de vous et a chassé loin de Dieu.

Plaines verdoyantes, ombrages plantés par la main de Dieu, vous qui êtes les délices de ce jardin, que vos feuilles versent des larmes sur moi qui suis nu et privé de la gloire de Dieu.

(Sainte et puissante Princesse qui avez ouvert à tous les fidèles les portes du Paradis que nous ferma la désobéissance d'Adam, abaissez devant moi les barrières de la miséricorde.)

Adam s'assit, et, tourné vers le jardin de délices, il se livra à

ses pleurs, et, mettant la main sur ses yeux, il disait : O Miséricordieux, ayez pitié de moi qui suis tombé.

Adam regarda l'Ange qui le chassait et qui fermait les portes du divin jardin, et se mit à pousser des sanglots avec violence. Il disait : O Miséricordieux, ayez pitié de moi qui suis tombé.

Plains, ô Paradis, plains le sort de celui qui fut ton maître, et qui maintenant est réduit à la misère. Que le bruit de tes feuillages supplie le Créateur de ne pas te fermer pour jamais. O Miséricordieux, ayez pitié de moi qui suis tombé.

(Mère de Dieu, exempte de toute tache, nous, fidèles, nous célébrons le trône mystique de votre gloire ; daignez, ô toute pure, me préparer pour les joies du Paradis, moi qui ai eu part à la chute.)

Roi des siècles, Seigneur de toutes choses, qui par votre volonté m'avez créé, l'envie du perfide serpent me perdit et provoqua contre moi votre colère, ô Sauveur, ne me dédaignez pas, ô Dieu, mais rappelez-moi.

Hélas ! au lieu de la gloire qui me couvrait je n'ai plus qu'un vêtement d'ignominie. Je pleure, ô Sauveur, sur mon désastre, et je crie vers vous avec foi : Dieu bon, ne me dédaignez pas, mais rappelez-moi.

J'étais le maître des serpents et des autres animaux. Comment, ô Adam, t'es-tu livré à un entretien familier avec le serpent si funeste aux âmes ? Pourquoi as-tu pris ton ennemi pour un conseiller plein d'intérêt pour toi ? Oh ! quelle erreur a été la tienne, mon âme infortunée !

(Nous vous chantons, ô Marie, pleine de la grâce de Dieu, splendide tabernacle de la divine Incarnation. Éclairez-moi qui suis en proie aux ténèbres honteuses de mes passions, vous qui êtes la source de miséricorde, l'espérance de tous ceux que l'espérance a abandonnés.)

Puis le chœur va se prolongeant encore en récits, en

lamentations et en invocations de la miséricorde du Christ et de l'intercession de sa sainte Mère, et il termine ainsi :

Je me confie dans votre grande miséricorde, ô Christ Sauveur ! et dans le sang de votre divin côté, par lequel vous avez sanctifié la nature humaine et rouvert, pour ceux qui vous servent, ô Dieu plein de bonté ! les portes du Paradis, jusqu'alors fermées à Adam.

(Porte de la vie, Porte inaccessible et spirituelle, Vierge Mère de Dieu, franche du joug de l'homme, par vos prières ouvrez-moi les portes du Paradis fermées autrefois, afin que je vous rende gloire comme à celle qui, après Dieu, a été mon secours et mon refuge assuré.)

Le souffle, déjà si religieux, qui respire dans les chœurs de la tragédie antique, se retrouve dans ce beau chœur de la Liturgie grecque : c'est le même génie et pour ainsi dire la même muse, mais transfigurée dans la lumière de cette grande tragédie de la Chute et de la Réparation de tout le genre humain, dont Eschyle, dans son *Prométhée enchaîné et délivré*, avait recueilli quelques rayons traditionnels ou prophétiques.

LE CARÊME.

Le Carême est à la mort du Rédempteur ce que l'Avent est à sa naissance ; c'est une carrière de préparation à ce grand mystère de notre salut ; c'est le chemin qui y aboutit. Il faut donc considérer le Carême dans le point de vue de *la Passion*.

Or, *la Passion* de Notre-Seigneur, c'est en même

temps la *Compassion* de Marie : c'est le *Stabat Mater*. Et voyez comme la Liturgie a honoré ce nouveau ministère de Marie, ou plutôt cette extension de son ministère continu de Mère des chrétiens, associée à tous les mystères de son divin Fils. La carrière de la Pénitence, qui se clôt par le grand sacrifice de l'Homme-Dieu, s'ouvre par la *Septuagésime*, qui est comme l'avant-scène de la *Quadragésime* ou du Carême, dont la Passion forme le fond. A partir de la Septuagésime, les joies du temps de Noël cessent, la sainte tristesse de l'Église va en s'assombrissant jusqu'aux *Ténèbres* de la Passion. Or, qu'a-t-elle placé à l'entrée de ce saint deuil? Elle a fait briller dans la prophétie de Siméon ce *Glaive de douleur* qui transpercera la Mère du même coup dont il percera le Fils, *et tuam ipsius animam pertransivit Gladius;* ce que nous verrons plus en détail dans la fête de la Purification ou Présentation, dont nous avons réservé l'étude comme fête de la sainte Vierge. De sorte que sur le seuil comme à l'issue de ce temps de pénitence qui va de la Septuagésisme à la Passion, Marie nous apparaît associée au grand sacrifice du Rédempteur. Et comme cette sainte Mère *gardait et repassait toutes ces choses dans son cœur*, on peut dire que dès la Présentation qu'elle fit de son divin Fils au Temple, jusqu'à la suprême Présentation qu'elle en fit au Calvaire, ce ne fut qu'une Présentation continue de cette adorable Victime, qu'un déchirement prolongé de ce sein maternel de Marie qui nous enfantait à la vie par la mort du Rédempteur, qu'un *Stabat*. Aussi, pendant tout le temps du Carême, est-il d'usage de redire le chant du *Stabat* tous les vendredis aux saluts du soir.

Cette ineffable complainte est une de ces rares choses

qui appartiennent à l'humanité : elle a traversé comme un fleuve d'amertume les cœurs de vingt générations, et elle ne cessera d'émouvoir du même sentiment de dolente pitié toutes celles qui se succéderont. C'est que Marie au Calvaire, c'était toute l'Église, c'était l'humanité chrétienne jusqu'à la fin des temps. Cette Mère sainte, nouvelle Eve du monde racheté, menait le deuil de la famille humaine compatissante à l'immense douleur, à la mort sacrée de son Rédempteur. Elle en portait seule le poids, réparti depuis entre tant d'âmes ; elle le ressentait avec toute la sensibilité d'une Mère, et d'une Mère Vierge, et d'une Mère de Dieu, et elle le portait cependant sans fléchir, *Stabat;* parce qu'elle le portait avec toute la générosité de Mère des hommes, parce que sa douleur, comme celle de la femme qui enfante, était une douleur *active*, parce qu'elle concourait à la grande Œuvre de notre Rédemption, à ce point que sa Compassion est devenue non-seulement le modèle, mais l'objet même de la compassion universelle, et que c'est par elle que nous parvenons à toute celle que nous devons avoir pour son divin Fils.

C'est ce qu'exprime admirablement notre complainte. Elle se compose de deux parties bien distinctes : la première, composée de huit tercets, où nous nous apitoyons sur cette douleur incomparable de Marie par des traits de naïve profondeur, comme ceux-ci :

Quis est homo qui non fleret
Matrem Christi si videret
In tanto supplicio?
. . . . . .

la seconde, de douze tercets, où nous lui demandons

de nous faire ressentir pour son divin Fils cette même compassion que nous venons de nous représenter en elle.

Eia, Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac ut tecum lugeam.
. . . . . .

Tels sont les deux motifs qui se partagent la complainte *Stabat*. L'Église y professe la médiation de Marie auprès de Jésus-Christ. A la crèche, c'est par Marie que le Fils de Dieu est venu à nous; à la croix, c'est par Marie que nous allons au Fils de Dieu.

Cette Séquence est du petit nombre de celles que l'Église a conservées. On ne sait pas, et c'est là le destin des grandes choses, qui en est l'auteur, d'Innocent III, de Jacopone, de saint Bonaventure ou de saint Grégoire le Grand. Quel qu'il soit, c'est sa gloire de n'être pas connu, d'avoir absorbé son individualité dans la profondeur et l'universalité du sentiment chrétien. C'est surtout la gloire de Marie d'avoir intéressé toutes les générations humaines à sa douleur comme à sa béatitude, à ce point que le *Stabat* et le *Magnificat* sont les deux plus hautes expressions de ces deux extrêmes sentiments de l'âme, qu'ils en sont aussi le type le plus parfait : le *Stabat*, d'une douleur qui ne s'abat pas dans la plus pathétique effusion; le *Magnificat*, d'une joie qui ne s'exalte pas dans le plus lyrique transport; l'une noble, l'autre humble, toutes deux naturelles et divines, parce qu'elles sont chrétiennes, parce qu'elles s'inspirent de Jésus-Christ et qu'elles lui sont unies à la vie et à la mort.

L'art musical a lutté avec ce poëme de la douleur de Marie. Il a été vaincu. Palestrina, Haydn, Gluck, Hændel, Mozart, Rossini, sont restés au-dessous. Pergolèse expirant sur cette composition[1] eût remporté la palme, si elle ne fût restée à un plus grand artiste, l'Église, ayant pour exécutant le peuple. Dans son mode *Hypo-Lydien*, que le cardinal Bona signale comme *pieux, humain et attendrissant*, elle a trouvé, sans la chercher, la touche véritable du *Stabat*, en y répandant je ne sais quoi de serein et de virginal qui respire dans cette douleur céleste et innocente, par opposition à la douleur humaine et pénitente qui se traîne dans le chant du *Miserere*.

PÂQUES.

Mais nous nous oublions, et d'autres sentiments nous réclament. Ponctuel à sa promesse, le Christ est ressuscité, Pâques a sonné, et l'Église, dans l'élan de sa joie, cherche un cœur où la faire éclater et en qui elle atteigne son accent le plus céleste. Ce cœur quel peut-il être, si ce n'est celui qui vient d'émouvoir si profondément notre compassion et qui, par son union incomparable

[1] Il s'éteignit avant de l'avoir terminée, et peu de temps après avoir mis en musique le *Salve Regina*. « Le *Stabat* de Pergolèse, « dit Grétry, me paraît réunir tout ce qui doit caractériser la mu- « sique d'église dans le genre pathétique. La scène est trop longue « cependant, et l'on sent que Pergolèse, malgré ses efforts, n'a « pu trouver encore assez de couleurs pour varier son tableau sans « sortir de la vérité. » GRÉTRY, *Essai sur la musique*.

avec celui de Jésus-Christ, doit être en tout le modèle et le supplément du nôtre ?

Regina cœli, lætare. Alleluia.
Quia quem meruisti portare. Alleluia.
Resurrexit sicut dixit. Alleluia.

Ce chant de félicitation à la Reine du Ciel s'élance de toutes les bouches, comme le Christ s'est élancé du tombeau ; et Marie, dans cette grande solennité, a encore, après la glorieuse humanité de son Fils, la première part dans le culte de l'Église. Culte d'honneur et d'imitation, et toujours aussi culte d'invocation : *Ora pro nobis Deum. Alleluia;* culte de médiation :

Deus qui per resurrectionem Filii tui Domini Nostri Jesu Christi mundum lætificare dignatus es : præsta quæsumus ut *per ejus Genitricem Virginem Mariam* perpetua capiamus gaudia vitæ. Per eumdem Christum Dominum Nostrum. Amen.

O Dieu qui par la résurrection de votre Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ avez daigné réjouir le monde, accordez-nous, s'il vous plaît, que, *par la Vierge Marie qui l'a enfanté,* nous participions aux joies de l'éternelle vie. Par le même Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Cette mémoire de la sainte Vierge, dans la solennité de la Résurrection, n'a pas été suggérée à l'Église par l'Évangile ; car, ainsi que nous l'avons fait ressortir dans notre étude sur ce mystère, l'Évangile ne fait pas la moindre mention de la sainte Vierge dans les diverses scènes de la Résurrection. Ce silence de l'Évangile est

glorieux pour Marie, comme nous l'avons expliqué, en montrant sa foi au-dessus des preuves sensibles qui pouvaient à peine forcer celle des Apôtres et des Disciples. Mais, pour être plus croyante à la résurrection de son Fils, Marie n'en était pas moins heureuse ; au contraire, elle l'était de cette béatitude que le Christ a préconisée, à l'occasion de l'incrédulité de saint Thomas, lorsqu'il a dit : *Beati qui non viderunt et crediderunt*. L'Église a donc dû chanter la béatitude de Marie à raison même de son absence évangélique des scènes de la Résurrection.

Du reste, si nous en croyons une tradition que nous avons déjà rapportée et qui a pour elle le témoignage d'un des plus illustres historiens de l'Italie, Sigonio [1], c'est l'Église du ciel qui aurait porté l'antienne *Regina Cœli* à l'Église de la terre par la bouche de l'Ange qui, du haut des airs, fit entendre ce chant le jour de Pâques, dans une procession où saint Grégoire le Grand, avec tout son peuple, venait d'obtenir la cessation d'une peste par l'intercession de Marie. Sans forcer la signification de ce prodige, ne serait-il pas permis de reconnaître dans cet Ange, à la similitude des paroles *Resurrexit sicut dixit*, l'Ange de la Résurrection, ce même Ange qui descendit du ciel, vint renverser la pierre et s'assit dessus pour y être le premier témoin sur la terre de cette Résurrection dont Marie est éternellement heureuse dans le ciel? Et ainsi la célébration de la joie de Marie dans la fête de la Résurrection prendrait son origine liturgique dans la céleste intervention du même Ange qui, dans l'Évangile, est l'oracle de ce grand mys-

[1] *De regno Italiæ*, lib. I.

tère près des autres femmes affligées qui n'y croyaient pas.

Mais un rapport plus doctrinal et plus glorieux en même temps pour Marie est celui que nous avons indiqué ailleurs, d'après saint Paul et Bossuet, entre le *Sein virginal* où le Fils de Dieu a pris la vie humaine, et le *Sépulcre neuf* où il l'a reprise, par cette même Vertu du Très-Haut qui l'engendre de toute éternité, qui l'a fait naître dans le temps, qui l'a ressuscité dans la gloire, et à la triple opération de qui saint Paul applique également cette parole prophétique : *Ego hodie genui te.* Rapport qui est tout à l'honneur de Marie, car si cette gloire dans laquelle le Fils de Dieu est ressuscité illumine à jamais la pierre insensible de son sépulcre, en accomplissement de la prophétie : *son Sépulcre sera glorieux*, combien ne revêt-elle pas Marie qui y a si héroïquement coopéré!

Cette doctrine a été chantée dans cette belle hymne que nous fournit le Propre des Offices de l'Ordre du Saint-Sépulcre, et où la Vierge est d'autant plus glorifiée que c'est par analogie avec elle que le Saint-Sépulcre est célébré.

Dic Sepulchri gloriosi,
Læta mens, miracula;
Quo velut matris pudicæ
Christus alvo prodiit :
Ut Prophetarum fideles
Paginæ spoponderant.

Chante, ô mon âme, avec transport, les prodiges du Sépulcre glorieux, d'où le Christ s'est élancé, comme autrefois du sein de sa chaste Mère; ainsi l'avait annoncé l'oracle fidèle des Prophètes.

In novo conceptu salvo
Virginis puerperæ,

Il fut conçu dans les entrailles d'une Vierge sans ta-

In novo compostus antro
Conquievit pumicis :
Gloriosus hoc et illa,
Vir, puerque prodiit.

che; il fut enseveli sous un antre où nul corps n'avait encore été placé; qu'il naisse enfant, qu'homme il s'élance, c'est toujours avec la même gloire.

Hæc parit corpus caducum,
Omnium spe serius;
Æviternum reddit illud;
Omnium spe citius;
Illa pannis involutum,
Linteis hoc conditum.

Après l'espoir d'une longue attente, sa Mère l'enfante dans un corps mortel; avant l'espoir de son retour, le tombeau le restitue immortel; celle-là l'enveloppa de langes; celui-ci le vit couvert d'un linceul.

Ex sinu matris futurum
Ad salutem nascitur;
At salute jam parata,
Rupis alvus reddidit;
Ad crucem Parens produxit,
At silex ad gloriam.

Du sein de sa Mère il naît pour accomplir le salut; des flancs de la roche il sort, le salut étant consommé; sa Mère l'enfanta pour sa croix; la pierre le rendit pour la gloire.

Ergo te cœlestis Agni
Purpurata sanguine,
Aula ter felix, adorent
Terra, pontus, æthera;
Nec sepulchrum quis vocavit
Vita de quo nascitur.

Sanctuaire trois fois heureux, empourpré du sang de l'Agneau céleste, reçois les adorations de la terre, de la mer et des cieux; mais-tu n'es plus un sépulcre depuis qu'on a vu la vie sortir de toi.

Gloria et honor Deo
Usquequaque Altissimo,
Una Patri, Filioque,
Inclyto Paraclito,
Cui laus est, et potestas
Per immensa sæcula.
Amen.

Gloire et honneur à Dieu Très-Haut; gloire unique au Père, au Fils, à l'auguste Paraclet; puissance et louange dans les siècles qui ne finissent pas. Amen.

Cette liturgie triomphale se continue de Pâques à la Pentecôte, et comprend, par conséquent, l'Ascension, où Marie ne parut pas plus qu'à la Résurrection, mais où son union à son glorieux Fils était d'autant plus grande, d'autant plus parfaite, qu'elle était mystique.

PENTECOTE.

Cette grande fête du Fils de Dieu, dans la première émission de son divin Esprit à son Église, dans ses premiers triomphes, du haut du ciel, sur ce monde ennemi qu'il va conquérir, ne pouvait ne pas faire mémoire de la très-sainte Vierge; car là, Marie, bien qu'encore sur la terre, intervint et agit, de ce ministère, de cette action qu'elle aura toujours dans l'Église et qui ira en se manifestant de plus en plus. « Dans l'œuvre de notre salut, dit dom Guéranger, nous reconnaissons trois interventions de Marie, trois circonstances où elle est appelée à joindre son action à celle de Dieu même. La première, dans l'Incarnation du Verbe, qui ne vient prendre chair dans son chaste sein qu'après qu'elle a donné son consentement par ce solennel *Fiat* qui sauve le monde; la seconde, dans le sacrifice que Jésus-Christ accomplit sur le Calvaire, où elle assiste pour participer à l'offrande expiatoire; la troisième, au jour de la Pentecôte, où elle reçoit l'Esprit-Saint avec les Apôtres, pour pouvoir s'employer efficacement à l'établissement de l'Église qui se développe sous son action. »

Marie et l'Église ont un rapport de maternité aussi étroit que l'objet de leur enfantement. Marie est mère du chef et l'Église est mère des membres. Et comme les

membres sont unis au chef jusqu'à ne faire avec lui qu'un seul corps qui vit de lui, l'Église est unie à Marie jusqu'à ne faire avec elle qu'une même mère, en quelque sorte, qui continue son premier enfantement. Aussi tout ce qu'on peut dire de Marie, on peut le dire de l'Église; on leur applique les mêmes figures, les mêmes significations, avec cette différence que Dieu a réalisé d'abord dans Marie la divine fécondité qu'il a communiquée ensuite à l'Église, et dont il a fait en Marie comme le premier levain.

C'est ce que l'Église a voulu nous rappeler par cette leçon tirée du *Catéchisme* de saint Augustin [1], dans l'office de la veille de la Pentecôte.

Vous avez reçu comme Article de Foi la protection de Celle qui enfante contre les poisons du Serpent : *Accepistis ut Symbolum protectionem Parturientis contra venena Serpentis* (grande parole qui nous révèle l'antique foi de l'Église en la puissance de Marie *contrepoison* du Serpent). Dans l'Apocalypse de l'Apôtre saint Jean, il est écrit que le Dragon se dressait en face de la Femme qui devait enfanter, pour que, dès qu'elle aurait enfanté, il dévorât son fruit. Personne d'entre vous n'ignore que ce Dragon c'est le Diable; et que cette femme est la Vierge Marie qui, immaculée, a enfanté votre Chef immaculé, et qui a fait voir aussi en elle la figure de la sainte Église; en ce que, de même qu'en donnant le jour à son Fils, elle est restée Vierge, de même l'Église enfante en tout temps les membres de ce Fils sans rien perdre de sa virginité.

Ainsi nous célébrons Marie en union de pureté et de

[1] *De Symbolo ad catechumenos*, lib. IV, cap. I.

puissance avec Jésus-Christ, dans le grand jour de la Pentecôte, comme type de l'Église dans sa maternité virginale et secourable contre le péché.

C'est pourquoi l'ancienne Église de Paris, par la Prose de ce jour, célébrait Marie dans les premiers triomphes de son divin Fils.

Fulgens præclara
Rutilat per orbem
Hodie Dies, in qua
Christi lucida
Narrantur ovanter prælia.

Resplendissant de gloire qu'il éclate dans l'univers ce jour qui nous rappelle dans sa solennité les brillants combats du Christ.

De hoste superbo
Quem Christus triumphavit
pulchre
Castra
Illius perimens teterrima.

Ce jour où triomphant de notre superbe ennemi le Christ a dispersé ses camps odieux.

Infelix culpa Evæ,
Qua caruimus omnes vita.
Felix proles Mariæ
Qua epulamur modo una.

Malheureuse faute d'Ève qui nous a privés tous de la vie !
Heureuse génération de Marie par qui tous ensemble nous sommes restaurés.

Benedicta
Sit celsa
Regina illa.
Generans Regem
Spoliantem Tartara.
Pollentem
Jam in Æthera.

Que soit bénie cette céleste Reine, Mère du Roi qui arrache à l'Enfer sa proie.
Qui triomphe déjà du haut des airs.

. . . . . .

FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

Enfin la Fête *du Corps de Jésus-Christ*, la fête par excellence de Notre-Seigneur, de sa *Présence réelle* au milieu de nous, de la suprême merveille de son amour pour les hommes, ne peut absorber tellement nos adorations, notre amour, notre culte, que Marie n'y ait un souvenir, plus que cela, un ministère : celui d'être l'*Ostensoir* de son divin Fils sur nos autels, comme elle le fut pour Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth; aux Bergers et aux Mages, à la crèche; aux Disciples à Cana; aux Juifs et au monde racheté sur le Calvaire; à la foi de l'univers contre toutes les hérésies; et comme elle l'est et le sera éternellement à tous les Élus, à tous les Anges dans le ciel. *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium* OSTENDE.

C'est ce qui éclate dans tout l'Office du Saint-Sacrement, avec d'autant plus d'autorité, s'il nous est permis de distinguer entre les divers offices de l'Église, que c'est l'Ange de l'École qui en est l'auteur. Partout dans la doxologie, dans les hymnes, dans les répons de cet admirable Office, la mention de la Mère de Jésus revient comme rappel à notre attention, comme signalement, si j'ose ainsi dire, du grand Objet de notre culte : *Qui natus es de Virgine; — nobis datus*, *nobis natus ex Maria Virgine*, etc. Tant le Fils est inséparable de la Mère, que plus nous voulons le connaître et l'adorer,

plus nous devons le voir et l'adorer comme Fils de Marie.

Ave verum corpus natum
De Maria Virgine[1] !

Tel est l'ensemble de l'Année liturgique par rapport à Marie, abstraction faite de toutes les solennités qui lui sont consacrées, et qui réclament maintenant notre attention.

[1] L'*Ave verum* ne fait pas partie de la liturgie de la fête du Saint-Sacrement, mais il émane de la même inspiration, et rentre dans le même système.

CHAPITRE V.

FÊTES PROPRES DE LA SAINTE VIERGE.

LA PURIFICATION. — L'ANNONCIATION. — L'ASSOMPTION. — LA NATIVITÉ.

Sur ce fond général de la Liturgie, déjà si glorieux pour Marie, se détachent maintenant les fêtes qui lui sont consacrées, comme des étoiles se détachent sur le firmament du ciel.

Ces fêtes de Marie sont *fixes* : elles sont attachées à des dates qui ne varient pas dans l'Année liturgique, et il en est ainsi de tout le système dont elle est l'astre souverain, je veux dire de toutes les fêtes des Saints.

Au contraire, les fêtes de Jésus-Christ, Soleil de Justice, sont toutes *mobiles*, excepté la seule fête de sa Nativité.

Quelle est la raison de cette différence, à l'inverse de ce qui paraît devoir être au premier abord? Quelle en est la loi?

Nous ne l'avons trouvée clairement indiquée nulle part. Elle doit exister cependant, car dans la religion, comme dans la nature, tout a sa loi. Cette loi est souvent cachée, et, en cet état, elle se suffit à elle-même et à sa propre justification[1]; elle n'a pas besoin de notre vain savoir pour être glorifiée.

[1] Lex Domini justificata in semetipsa. Ps. XVIII, 8.

Voici toutefois un aperçu qui nous a été suggéré par un lumineux esprit, et qui nous paraît des plus heureux, parce qu'il résulte de l'économie générale de la Religion et qu'il éclaire cette divine économie.

Toute la Religion consiste dans cette antithèse : Dieu fait homme pour que l'homme soit fait Dieu. L'Immuable vient se prêter aux vicissitudes de notre condition; l'Éternel descend dans le temps, se fait temps, en quelque sorte, pour que les choses du temps soient élevées au siége de l'Éternel. D'où suit que les mystères de la vie et de la mort de notre Sauveur ont dû revêtir un caractère contingent, et les fruits de ces mystères un caractère immuable. Ainsi, les fêtes de Notre-Seigneur sont mobiles : c'est l'éternité dans le temps; et les fêtes de la Vierge et des Saints sont fixes : c'est le temps dans l'éternité.

Le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait, a tout refait, *a pacifié toutes choses*, parce que toutes choses avaient partagé et servi la révolte du péché. Ainsi, comme il a sanctifié les eaux en y plongeant son corps divin et leur a communiqué une efficacité baptismale, il a sanctifié le temps et le cours sidéral qui le mesure en y accomplissant les mystères de notre salut. Et nous avons un témoignage assez sensible de cette divine impression dans le trouble sympathique que firent éclater le ciel et la terre à l'heure de sa mort. C'est pourquoi le mouvement planétaire de chaque année est affecté d'une propriété anniversaire correspondant à la phase de ce mouvement où les grands mystères de notre salut se sont passés. De là la mobilité des fêtes de Notre-Seigneur liée à celle des astres et à leurs variations. Et comme, d'ailleurs, ces variations sont régies par une

grande loi astronomique qui les fait rentrer dans un système général d'unité, elles réclament la commémoration des mystères de Notre-Seigneur au nom de cette unité même, de sorte que la correspondance des fêtes de Notre-Seigneur au mouvement planétaire de chaque année en est encore le retour le plus régulier.

Quant aux fêtes de la Vierge et des Saints, c'est l'inverse. Fruit des mystères de Jésus-Christ consommés sur la terre, la gloire des Saints subsiste dans le ciel. Là tout est fixe, immuable et permanent. Les fêtes de cette gloire sont toujours sûres de se rencontrer avec elle, et elles n'ont pas d'écart à faire pour s'y ajuster. Sans doute, les mérites qui en ont été la semence ont été acquis sur la terre, mais nous ne fêtons ces mérites qu'en tant que *glorifiés*, de sorte qu'alors même que nous faisons mémoire de la vie des Saints sur la terre, nous le faisons avec la fixité de la gloire dont ils sont couronnés dans le ciel. Aussi, le jour de la fête de chaque Saint est-il ce que, dans la Liturgie, on appelle son *jour natal*. Admirable expression ! car elle s'entend du jour de sa mort, c'est-à-dire de sa vraie naissance, sa naissance à l'éternité[1].

[1] Jure nasci dicuntur qui de pressuris hujus mundi, tanquam de angustiis cujusdam ventris, ad illam spaciosissimam et lucidissimam cœlestis habitationis emittuntur latitudinem (Albinus Flaccus, *de Officiis divinis*). « C'est à bon droit qu'on dit qu'ils « naissent, ceux qui de la pressure de ce monde, comme des pa« rois resserrées d'un ventre en travail, sont élargis à cette si « spacieuse et lumineuse amplitude de l'habitation céleste. » — Admirable vérité, admirablement rendue! Ainsi tout le travail de cette vie n'est qu'un accouchement à l'autre. *Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.* Ad Rom., VIII, 22.

En un mot, les fêtes de Notre-Seigneur sont mobiles parce que ce sont les fêtes de Dieu avec nous; et les fêtes des Saints sont immuables, parce que ce sont les fêtes de nous avec Dieu.

Mais pourquoi la fête de Noël, qui est la première des fêtes de Notre-Seigneur, la fête de sa venue même au milieu de nous, et qui, plus que toute autre, ce semble, devrait partager la vicissitude de la mortalité où ce mystère l'a fait descendre, est-elle fixe et la seule qui soit fixe [1]?

Par la raison que le Fils de Dieu n'a fait que se *prêter* au temps, qu'il est resté Dieu en se faisant homme, que sa naissance de Marie n'est qu'une extension de sa génération éternelle du Père. De sorte que par là, comme par son point d'attache, il tient à l'immuable d'où il descend, comme le rayon du soleil tient à son foyer d'où il vient se colorer dans les corps qu'il illumine. Jésus-Christ *vient* de Marie, mais il *provient* de Dieu. Il est

cette image mobile
De l'immobile éternité.

C'est ce que signifie l'immobilité du temps de Noël par rapport à la mobilité de toutes les autres fêtes du Dieu fait homme.

Toute cette explication n'est pas de foi : elle est d'opinion ; mais quelle Religion que celle qui, dans les

[1] En y comprenant toutefois les fêtes de la Circoncision et de l'Épiphanie, qui sont dans la sphère du *Temps de Noël*. C'est ce *Temps* dont la fixité déroge à la loi de mobilité de tous les autres *Temps* de Notre-Seigneur.

points les moins remarqués, ouvre à la raison des profondeurs aussi magnifiques.

Du reste la mobilité des fêtes de Notre-Seigneur et la fixité de celles de la sainte Vierge se tempèrent par une pénétration réciproque, qui est un caractère liturgique des plus glorieux pour Marie.

Ainsi toutes fixes que sont les fêtes de la sainte Vierge, elles se mobilisent en s'entrelaçant aux quatre temps des mystères de Notre-Seigneur par la diversité des quatre grandes Antiennes : *Alma Redemptoris Mater*, — *Ave, Regina cœlorum*, — *Regina cœli, lætare*, — et *Salve, Regina*, selon le temps dans lequel elles tombent. — Toutes mobiles que sont pareillement les fêtes de Notre-Seigneur, elles viennent se reproduire d'une manière fixe dans celles de la sainte Vierge qui en sont comme les corollaires et les parhélies [1].

Cette signification générale de la fixité des fêtes de la sainte Vierge par rapport à la mobilité de celles de Notre-Seigneur, éclaire déjà ces fêtes d'un jour de gloire dans lequel il faut maintenant les considérer.

Le jour de la fête de chaque saint étant son *jour natal*, la fête de la sainte Vierge est la fête de son *Assomption*. Mais, outre cette fête, la sainte Vierge, seule entre tous les Saints, en a beaucoup d'autres. Ces fêtes de la Mère du Rédempteur étant toutes fondées sur les grandeurs de cette dignité incomparable et sur les rapports de nature, de grâce et de gloire qu'elle établit

[1] On appelle parhélie la représentation d'un ou de plusieurs soleils sous la forme d'une clarté brillante, qui paraissent autour du soleil et qui sont formés par la réflexion de cet astre dans une nuée.

entre elle et Jésus-Christ, sont autant de fêtes de Jésus-Christ dans sa sainte Mère ; de sorte que si Marie a plus de fêtes et de plus grandes fêtes que les autres Saints, c'est parce qu'elle participe davantage de Jésus-Christ et qu'elle le glorifie davantage.

Quatre fêtes principales étaient consacrées à la sainte Vierge du temps de saint Bernard et sont restées, depuis, en possession de cette primauté jusqu'à nos jours. Les autres leur sont postérieures ; ces fêtes sont : la *Purification*, l'*Annonciation*, l'*Assomption* et la *Nativité*.

Un docte et pieux liturgiste fait cette réflexion, que l'Annonciation se célèbre dans le printemps, l'Assomption dans l'été, la Nativité dans l'automne et la Purification dans l'hiver, de sorte que les quatre temps de l'année sont placés sous le patronage spécial de la Bienheureuse Vierge, et que ces quatre solennités sont comme quatre pierres précieuses merveilleusement enchâssées dans la couronne de l'année, ou comme ces quatre fleuves qui arrosaient le Paradis et qui fécondent ainsi le temps, ou enfin comme les quatre vents qui soufflent des quatre points cardinaux. Ainsi, ces quatre fêtes de la Mère de Dieu illustrent, ornent et purifient les quatre temps de l'année, et, par elles, les mérites et les prières de Marie nous récréent, nous raniment et nous préservent en tout temps [1].

FÊTE DE LA PURIFICATION.

La première en date dans l'année est la *Purification*

[1] HOSTIENSIS, cité par Guyet, *de Festis*, lib. II, caput XVIII, quæst. 1.

qui se célèbre le 2 février, c'est-à-dire au temps révolu, selon la loi mosaïque, à partir de l'enfantement de la Vierge. Ce mystère est complexe et un, et par ce double caractère il intéresse la grandeur de Marie. C'est d'abord un mystère de Notre-Seigneur, le mystère de sa *Présentation* joint à celui de la *Purification* de Marie. — Puis, c'est la participation de saint Joseph et la rencontre de Siméon et d'Anne qui a fait donner à cette fête le nom de *Fête des Rencontres*. — Enfin, c'est la Prophétie du saint Vieillard qui préconise le divin Enfant comme la *Lumière* qui doit éclairer toutes les nations, d'où est venu aussi le nom de *Fête de la Chandeleur*. Or, tous ces caractères, disons-nous, attribuent cette belle fête à Marie. C'est Marie, en effet, qui s'assujettit à la purification; c'est Marie qui fait la présentation de Jésus-Christ; c'est comme époux de Marie que saint Joseph y prend part; c'est des bras de Marie que Siméon prend le divin enfant; c'est à Marie que le saint vieillard adresse sa prophétie; c'est Marie, enfin, que dans cette prophétie il associe si douloureusement et si glorieusement au grand sacrifice du Rédempteur. Marie nous apparaît donc dans tous les aspects de cette belle fête, principalement comme *Mère*, comme *Sacrificatrice*, comme *Corédemptrice* de Jésus-Christ.

« Aujourd'hui, dit saint Bernard, la Vierge-Mère in-
« troduit dans le temple le Seigneur du temple. Joseph
« assiste aussi le Seigneur, non comme son Fils, mais
« comme le Fils de cette Vierge, et celui en qui il a mis
« ses complaisances. Le Juste Siméon reconnaît celui
« qu'il attendait. Anne sainte veuve le confesse. Par ces
« quatre personnages commence aujourd'hui de la sorte
« la solennité de cette procession qui, peu après, va sou-

« lever le transport de toute la terre, et qu'en toute ré-« gion le concours de tous les peuples va célébrer[1]. »

Que les incrédules, s'il en est qui lisent ces pages, veuillent bien réfléchir sur ce prodige historique, d'un si humble commencement de culte suivi peu après d'un déploiement qui remplit toute la terre et d'un prolongement qui, après dix-neuf siècles, va se continuant dans l'avenir le plus indéfini. Mais qu'ils observent surtout le comble du prodige dans ce fait, que les premiers acteurs de cette scène avaient la *conscience prophétique* de cet avenir du petit enfant qui était l'objet de leur transport; qu'ils l'ont chanté *dès lors* comme « destiné « à être exposé à la face de tous les peuples, et la Lu-« mière qui éclairera toutes les nations. » *Quod parasti ante faciem omnium populorum Lumen ad revelationem gentium*, ajoutant la prédiction non moins éclatante de l'opposition qu'il devait rencontrer « étant *posé* pour « être en butte à la contradiction » *signum cui contradicetur;* pour être toujours l'Homme en question, comme l'ont appelé depuis les thalmudistes.

Il faut être frappé de cécité pour ne pas voir cette *Lumière* de Dieu dans la lumière qu'elle a répandue sur le monde, et dans la complète révélation d'elle-même aux saints personnages qui la reconnurent et la saluèrent dans la personne d'un obscur petit enfant.

Eh bien, c'est Marie qui porte, qui présente aujourd'hui, la première, cette *Lumière* à laquelle sont venues s'allumer toutes nos lumières; c'est elle qui « du sein « de sa Virginité conservée l'a épandue dans le monde. » *Virginitatis gloria permanente, Lumen æternum mundo*

[1] Sermo I, *de Purific.*, num 1.

effudit Jesum Christum, comme le chante l'Église ; c'est elle qui, la portant ainsi après l'avoir produite, ouvre la marche de cette procession à laquelle sont venus se joindre Jean-Baptiste et Élisabeth, Joseph, Siméon, Anne, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Peuples, les Césars, le Monde jusqu'à nous, jusqu'à la fin des temps.

Portons donc sans vaciller, dans nos mains et dans nos cœurs, cette divine Lumière qu'elle nous a transmise [1], et chantons avec la sainte Église cette belle Antienne dont la liturgie à la fois grecque et latine réunit l'Orient et l'Occident dans la procession de ce jour :

Adorna thalamum tuum, Sion, et suscipe Regem Christum : amplectere Mariam, quæ est cœlestis Porta ; ipsa enim portat Regem Gloriæ novi luminis ; subsistit Virgo, adducens manibus Filium, ante luciferum genitum, quem accipiens Simeon in ulnas suas prædicavit

Décore ta chambre nuptiale, ô Sion ! et reçois le Christ-Roi : attache-toi à Marie qui est la Porte du ciel ; c'est elle, en effet, qui porte le Roi de gloire, lumière nouvelle. La Vierge s'arrête [2] présentant de ses mains son Fils engendré avant l'aurore ; Siméon le re-

[1] Le cierge qu'on porte dans la procession de la Chandeleur symbolise l'humanité et la divinité du Christ. La cire que les abeilles produisent avec le miel par une œuvre toute virginale désigne l'humanité ou la chair que le Christ a prise dans le sein de la Vierge. La lumière du cierge marque la Divinité, parce que notre Dieu est *un feu qui consume* (Deut. c. IV). La mèche qui est dans la cire désigne son âme, ou, selon d'autres, sa mortalité (DURAND de Mende, *Rational*).

[2] La procession s'arrête aussi dans sa marche, en figure de la *Présentation*.

populis Dominum eum esse vitæ et mortis et Salvatorem mundi.

çoit dans ses bras et annonce aux peuples que c'est là le Maître de la vie et de la mort, le Sauveur du monde.

Quelle scène sublime ! et c'est la vérité ! c'est l'Évangile ! c'est l'histoire ! c'est la prophétie fêtée par son accomplissement perpétuel et universel, à la gloire de Marie !

Toute la liturgie de cette fête en reflète les divers aspects. Le motif de l'Antienne qui précède revient dans les Répons de *Matines*. Au Capitule de *None*, l'Église se complaît à célébrer la Vierge prédestinée à ces glorieux mystères.

Elegit eum Deus, et prælegit eam. Elegit eam.

Dieu l'a élue, et l'a choisie d'avance. Dieu l'a élue.

In tabernaculo suo habitare fecit eam. Et prælegit eam. Gloria Patri. Elegit.

Il l'a fait habiter dans son tabernacle, et l'a choisie d'avance. Gloire au Père. Dieu l'a choisie.

Diffusa est gratia in labiis tuis.

La grâce est répandue sur vos lèvres.

Propterea benedixit te Deus in æternum.

C'est pourquoi le Seigneur vous a bénie à jamais.

Dans les Nocturnes on remarque de belles Leçons tirées de saint Augustin, notamment celle-ci :

Autrefois il a été prédit : Sion mère de mon peuple a dit : Un

homme et un homme a été formé en elle; et le Très-Haut lui-même l'a fondée à cette fin. O toute-puissance de celui qui a voulu naître ainsi! ô magnificence de celui qui a ainsi voulu descendre du ciel en terre! Il était encore porté dans le sein virginal, que déjà, du sein maternel, Jean-Baptiste le saluait. Il était présenté dans le temple, et Siméon, vieillard illustre, chargé d'ans, éprouvé, consommé, le reconnaît. Au même moment il le connaît; au même moment il l'adore; au même moment il dit: Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, parce que mes yeux ont vu le Sauveur qui nous vient de vous.

L'Office *Parisien* renferme d'émouvantes Leçons tirées de saint Bernard sur les deux principaux aspects de cette belle fête.

Célébrons aujourd'hui la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie..... Ne pensez-vous pas qu'elle pouvait se dire à elle-même dans son cœur : Qu'ai-je besoin de purification? pourquoi m'arrêterai-je au seuil du temple, moi dont le sein virginal est devenu le Temple même du Saint-Esprit, a enfanté le Seigneur du temple?..... Assurément, ô Vierge Bienheureuse, assurément vous n'avez nulle raison, nul besoin de purification. Mais, est-ce que votre Fils avait besoin de circoncision? Soyez parmi toutes les femmes comme l'une d'elles; puisque votre Fils même est de la sorte au nombre des enfants..... Offrez-le ce Fils, Vierge sacrée présentez au Seigneur ce Fruit béni de vos entrailles; offrez-le en hostie sainte pour notre commune réconciliation.

Mais cette oblation, mes frères, est d'un sens ingénieux, en ce que, présenté seulement au Seigneur, il est racheté par des oiseaux et reporté aussitôt dans le sein de sa Mère. Viendra un jour où ce ne sera pas dans le temple qu'il sera offert, ni dans les bras de

Siméon, mais hors la ville et dans les bras de la Croix. Viendra un jour où il ne sera pas racheté par une autre main, où il rachètera les autres de son propre sang. Ce sera là son sacrifice du soir; celui-ci n'est que celui du matin; celui-ci est doux encore, mais celui-là sera complet; à tous les deux vous pouvez appliquer ce qu'a prédit le Prophète : Il a été offert parce qu'il l'a voulu.

Le *Parisien* renferme encore pour la fête de ce jour de belles hymnes, les plus belles peut-être de Santeuil.

Templi sacratas pande, Sion, fores;
Christus sacerdos intrat et hostia;
Cedant inanes veritati
Quæ se animis aperit figuræ.

Ouvre, ô Sion! les portes sacrées de ton temple; le Christ, prêtre et victime, y pénètre aujourd'hui; que les vaines figures cèdent la place à la vérité qui se découvre à nos esprits.

Non immolandi jam pecudum greges,
Fumabit ater non cruor amplius;
En ipse placando Parenti
Ipse suis Deus astat aris.

On ne verra plus fumer désormais le sang répugnant des troupeaux égorgés en sacrifice; voici que pour apaiser lui-même son Père, Dieu s'offre lui-même sur ses autels.

Virgo latentis conscia numinis
Demissa vultus quem peperit Deum;
Hunc gestat ulnis; pauperumque
Munera fert teneras volucres.

Confidente de la Divinité qui se cache, la Vierge, les regards baissés, porte dans ses bras ce Dieu qu'elle a enfanté, et apporte de tendres oiseaux, offrande de sa pauvreté.

Hic omnis ætas, omnis et astitit
Sexus, propinquo numine plenior :
Omnes anhelantis tot annos
Nunc fidei pretium reportant.

Rempli de la Divinité qui est proche, là tout âge, tout sexe se trouve présent. Ils lui apportent, en cet instant, le tribut d'une foi qui depuis tant d'années soupire après sa venue.

Testes tot inter, magnanimo, Deus
Tibi litabat firma silentio
Verbi silentis muta Mater :
Cuncta animo penitus premebat.

Parmi ces divers témoins la Mère muette du Verbe muet vous offrait, ô Dieu, le ferme sacrifice d'un magnanime silence. Elle contenait entièrement toutes choses dans son cœur.

Sit summa Patri, etc.

Gloire soit au Père, etc.

L'hymne suivante met dans une belle lumière la figure de la Vierge immolant dans la purification l'honneur de sa virginité, et recevant dans la prophétie de Siméon la douloureuse gloire de Corédemptrice avec son divin Fils.

Stupete, gentes : fit Deus hostia ;
Se sponte legi Legifer obligat :
Orbis Redemptor nunc redemptus :
Seque piat sine labe mater.

Soyez saisis d'étonnement, peuples; un Dieu se fait victime; le Législateur s'assujettit de lui-même à la loi; le Rédempteur du monde est aujourd'hui racheté, et sa Mère immaculée se purifie.

De more matrum, Virgo puerpera

Suivant l'usage des mères, la Vierge accouchée s'abstient

Templo statutos abstinuit Dies.
Intrare sanctum quid pavebas,
Facta Dei prius ipsa templum?

du temple durant les jours prescrits. Que craigniez-vous d'entrer dans le sanctuaire vous qui étiez déjà devenue le temple même de Dieu?

Ara sub una se vovet hostia
Triplex : honorem virgineum immolat
Virgo sacerdos, parva mollis
Membra puer, seniorque vitam.

Sur un seul autel s'offre un triple sacrifice. La Vierge pontife immole l'honneur de sa virginité; un tendre enfant ses petits membres; un vieillard sa vie.

Eheu! quot enses transadigent tuum
Pectus! quot altis nata doloribus
O Virgo! quem gestas cruentam
Imbuet hic sacer Agnus aram.

Ah! que de glaives transperceront votre sein! à quelles suprêmes douleurs êtes-vous prédestinée, ô Vierge! Celui que vous portez, cet Agneau sacré arrosera l'autel de son sang.

Christus futuro, corpus adhuc tener,
Præludit insons victima funeri:
Crescet; profuso vir cruore,
Omne scelus moriens piabit.

Le Christ, dans un corps encore frêle, prélude, innocent, à ce rôle de victime que lui réserve un funèbre avenir; il croîtra, et homme fait il expiera, mourant, tous nos crimes dans les flots de son sang.

Sit summa Patri, etc.

Gloire soit au Père, etc.

Ce sont sans doute ces hymnes qui faisaient dire à La Bruyère, parlant de Santeuil : « Quelle verve! quelle

« élévation ! quelles images ! quelle latinité ! » [1] Il est vrai ; mais cette admiration même nous paraît une critique. La forme de ces compositions se détache trop du fond. C'est une œuvre littéraire plutôt que l'effusion d'une âme qui prie : ce ne sont pas des hymnes, ce sont des odes [2].

Quoi qu'il en soit, c'est le sens catholique du mystère que nous devons recueillir et goûter sous les diverses formes dont la Liturgie le revêt ; et la solennité de la Purification est à cet égard un témoignage solennel du culte de Marie dans la Catholicité. Culte aussi solide que glorieux, puisqu'il repose sur l'Évangile et qu'il nous offre Marie en communion avec Jésus dans les Mystères de son obscurité et de son silence, de sa Présentation, de sa Préconisation, de son Immolation.

FÊTE DE L'ANNONCIATION.

La Fête de l'Annonciation, à la date du 25 mars, est la seconde ancienne fête de la sainte Vierge. Sa liturgie fait double emploi avec celle des derniers jours de l'Avent. Comme nous l'avons vu en effet, l'Avent, étant la commémoration *abrégée* des temps qui ont précédé la venue de Notre-Seigneur, nous rappelle surtout le

[1] La Bruyère, *Des Jugements.*

[2] La Bruyère fait, du reste, un portrait au naturel de Santeuil qui n'est pas édifiant. « On est surpris, dit-il, de voir naître et « éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces « et les contorsions. » *Ibidem.*

mystère de sa conception dans le sein de Marie, le message de l'Ange et le *Fiat* de la Vierge qui a consommé ce qu'il annonçait. La Liturgie a épuisé alors toutes ses richesses pour honorer Marie en communauté avec Jésus. Néanmoins l'Église, mue par la dévotion des peuples, a voulu fêter l'Annonciation comme fête spéciale de la sainte Vierge. Elle a voulu aussi fêter ce mystère à sa date propre, le 25 mars, pour sanctifier cette date par une commémoration plus exacte, pour sanctifier aussi les neuf mois de virginale gestation du Fils de Dieu par Marie, qui se trouvent entre le 25 mars et le 25 décembre, et sur lesquels la fête de l'Annonciation projette la grâce de sa célébration. Cette fête convient bien d'ailleurs au printemps; car comme tout est renouvelé au printemps dans la nature, tout a été renouvelé dans l'humanité, par la descente du Fils de Dieu. Ces raisons ont eu cependant à surmonter une difficulté liturgique : celle de déroger à la tristesse du temps quadragésimal par la commémoration d'un mystère joyeux. Aussi les liturgies Ambrosienne et Mozarabe ont-elles préféré placer cette fête dans l'Avent, après l'avoir célébrée longtemps dans le Carême. Cela fut décidé ainsi, pour la liturgie Mozarabe, par le concile de Tolède. Mais, en reportant cette fête dans l'Avent, le concile ne voulut pas qu'elle y fût absorbée. Il voulut qu'elle conservât son caractère de fête de Marie, *Festivitas gloriosæ Matris*, — *Festum sanctæ Virginis Genitricis Dei*. Il voulut même qu'elle ne fût pas fêtée moins solennellement que celle de la Nativité même du Christ, *Cujus utique ita debet esse festum solemne, sicut est ejusdem Nativitas Verbi*, ainsi que cela se pratiquait dans les diverses Églises, jusqu'aux plus reculées de la Chré-

tienté : *In multis namque Ecclesiis a nobis et spatio remotis et terris hic mos agnoscitur retineri* [1].

Quant à l'Église romaine, l'usage de célébrer cette fête au 25 mars n'a pas varié; elle se retrouve dans le Sacramentaire de saint Grégoire, dans le Sacramentaire même de saint Gélase à la date du VIII des calendes d'avril, qui correspond chez les Romains au 25 mars.

La solennité dont elle a toujours été revêtue dans les âges de foi tient à une raison qui accuse hautement l'effacement dans lequel elle est tombée de nos jours: c'est que cette fête n'est rien de moins que la fête de l'*Incarnation* de Notre Seigneur, le premier de tous les mystères chrétiens, celui d'où sortent tous les autres et duquel date la rénovation du genre humain. C'est la raison que donnait le Concile de Tolède pour mettre la solennité de cette fête de Marie au même rang que celle de Noël. *Nam*, disait-il, *quod Festum est Matris nisi Incarnatio Verbi?* C'est dans l'*Annonciation* de l'Incarnation en effet que se consomma l'*Incarnation* même. Ces deux mystères n'en font qu'un; et c'est la gloire éternelle de Marie que nous ne puissions les séparer; que nous ne puissions *même aujourd'hui*, comme dit Calvin lui-même, *magnifier la bénédiction qui nous a été apportée par le Christ, que quant et quant il ne nous souvienne de l'excellent privilège que Dieu a fait à Marie la prenant pour être Mère de son Fils unique* [2]. Et si

[1] Notæ ad Missale Mozarabum, p. 483, ab Alexandro Lesleo. — Benoît XIV, *De Festis*, lib. II, cap. XII.

[2] *Commentaire sur l'harmonie des Evangélistes*. Genève, MDLXIII, p. 20.

l'Église célèbre ce grand Mystère sous le nom d'*Annonciation de la Bienheureuse Vierge*, si elle l'a toujours fait ainsi [1], c'est pour célébrer le glorieux acquiescement de la Vierge à la parole de l'Ange, sa virginale coopération à l'Esprit-Saint et à la Vertu du Très-Haut, *d'autant*, comme dit encore Calvin, *qu'en recevant par foy la bénédiction qui lui était offerte, elle a ouvert le chemin à Dieu pour accomplir son œuvre* [2].

Voilà ce que l'Église célèbre dans la solennité du 25 mars. Fête de souvenir, et toujours aussi fête de renouvellement; fête d'extension de ce mystère aux âges successifs de l'humanité : car les mystères du Fils de Dieu sont toujours ce qu'ils ont été une fois, et toujours MARIE OUVRE LE CHEMIN A DIEU POUR ACCOMPLIR SON ŒUVRE [3].

La liturgie de cette fête est à peu près celle du Dimanche avant la Noël. C'est pourquoi nous renverrons à celle-ci. Nous signalerons seulement dans la liturgie de l'*Annonciation*, ce qui se remarque aussi, du reste, dans la liturgie de la fête précédente de la *Purification*, les admirables consonnances des deux Testaments dans les Nocturnes de *Matines*. Rien n'est saisissant comme ces graves rapprochements de la prophétie et de l'accomplissement, dans les Leçons et les Répons de ces Nocturnes; c'est comme ces deux flûtes antiques dont une même bouche tirait un seul accord.

Ce qui n'est pas moins touchant dans cet Office, com-

[1] Sauf le nouveau *Parisien*, qui a dénommé cette fête *Annonciation de Notre-Seigneur*.

[2] *Id.*, *ibid.*, p. 21.

[3] La dissonance du nom de Calvin en une telle matière nous a paru rachetée par le prix de son aveu.

paré à celui qui lui correspond dans l'Avent, c'est que, de même que dans la fête du Fils on préconise la Mère, de même dans celle de la Mère on glorifie le Fils. Tant il est vrai que leur gloire n'est *pas tant commune qu'elle n'est la même*, comme l'a dit heureusement saint Fulgence.

Nous nous bornerons, comme citation liturgique touchant cette belle vérité, à la *Prose* suivante tirée du *Parisien*, pour le jour de l'Annonciation. C'est une charmante effusion de doctrine et de sentiment où nul travail ne se fait sentir, et où l'onction coule de jet. Elle n'est assurément pas de Santeuil, et relève d'une autre inspiration que celle d'Horace.

Humani generis Cessent suspiria. Beata miseris Affert hic nuntia Dies mortalibus.	Que le genre humain fasse trêve à ses soupirs. Ce jour apporte l'heureuse nouvelle aux infortunés mortels.
Unius scelere Cuncti cecidimus. Lapsos erigere Venit Altissimus De cœli sedibus.	Nous sommes tous tombés par le crime d'un seul; pour nous relever de notre chute le Très-Haut descend des célestes demeures.
Delectæ Virgini, Quæ Deum pariat, Angelus Domini Salutis nuntiat Nostræ mysterium	A la Vierge choisie pour enfanter un Dieu, l'Ange du Seigneur vient annoncer le mystère de notre salut.
O Beatissima Præ mulieribus,	O Bienheureuse par-dessus toutes les femmes! Vierge

Virgo castissima!
Deum visceribus
Suscipe Filium.

très-chaste! recevez Dieu le Fils dans votre sein.

Virtute Spiritus
In sinu Virginis
Innocens penitus
A labe criminis
Caro compingitur.

Par la vertu du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge se forme une chair tout innocente du crime qui nous a souillés.

Per hanc infantibus
Lactescit teneris
Ille qui mentibus
Panis a superis
In cœlis editur.

Par cette chair il devient le lait des plus petits enfants Celui qui est le pain de vie dont se repaissent les Anges dans le ciel.

Quod sine tempore
De Patre nascitur,
Mortali corpore
Verbum induitur
Ut salvet hominem.

Engendré du Père de toute éternité, le Verbe revêt un corps mortel afin de sauver l'homme.

Corpus hoc offeret
In sacrificium;
Servos ut liberet
Totum in pretium
Effundet sanguinem.

Il offrira ce corps en sacrifice; il répandra tout son sang pour la rançon des captifs.

Errabam devius
Exsul a patria,
Semitæ nescius
Ad vera gaudia
Per quam regrediar.

J'errais à l'aventure exilé du pays, ignorant la route par où je pourrais retourner aux joies véritables.

In mea Dominus

Le Seigneur est venu dans

Venit exilia, Viæque terminus Ipse fit et via : Tutus ac gradiar.	mon exil, le terme même se fait chemin : pour que je marche sans m'égarer.
O veritas latens Sub velo corporis Sed oculis patens Mundati pectoris Tu nos illumina.	O Vérité cachée sous le voile de la chair, mais apparente aux yeux du cœur purifié, daignez nous éclairer !
Et tu pro miseris Supplica Numini Quæ te dum asseris Ancillam Domini Fis mundi Domina.	Et Vous, suppliez l'Éternel pour de pauvres pécheurs, Vous qui, en vous nommant la servante du Seigneur, êtes devenue la Souveraine du monde.

FÊTE DE L'ASSOMPTION.

La fête de l'Assomption est la Fête des fêtes de la sainte Vierge. Par un privilége unique dans nos fastes civils, elle est seule restée en possession de la solennité qu'elle partageait autrefois avec d'autres fêtes de Marie. C'est une des plus grandes fêtes de la Religion. Par elle, la Mère de Dieu a gardé dans nos temps révolutionnaires, et sur notre pays si tourmenté, l'honneur d'un culte public, et le souverain Patronage de sa maternelle protection. Cette fête, la plus ancienne de toutes celles de la Vierge dans l'Église, la plus privilégiée et la plus permanente en France, est aussi celle où nous professons de la manière la plus spéciale, la plus expresse, le Règne de Marie dans l'Église et dans l'humanité, puis-

que nous célébrons cette Vierge auguste, non dans aucun des états de sa vie mortelle, mais dans sa Souveraineté du haut du Ciel où les Anges l'ont portée auprès de son divin Fils, et où elle exerce son ministère de grâce pour les hommes.

Fêter ainsi la Vierge dans le mystère de son Assomption, c'est reconnaître, c'est fêter toutes les grandeurs et toutes les gloires que nous lui décernons dans les autres mystères de notre foi; car nous croyons moins au fait de l'Assomption sur son fondement historique que sur sa raison d'être dans la dignité de Mère de Dieu en Marie, et dans la part qu'elle a eue à toute la destinée de Jésus-Christ. Nous acquittons donc envers Marie en ce seul jour, et nous acquittons avec usure, tout ce que notre indifférence ou notre opposition nous a fait omettre ou contester dans les autres fêtes dont elle est l'objet; et, par une juste et admirable disposition, il se trouve, que la seule fête que nous solennisons à sa gloire est celle qui suppose envers elle le plus de dévotion; qui glorifie et qui invoque ses plus grands priviléges; qui implique toute la doctrine catholique à son égard.

Cette fête participe au plus haut degré à cette loi d'association que nous retrouvons partout entre Marie et Jésus-Christ, et qui nous fait voir tous les mystères de la Religion en double épreuve, si j'ose ainsi parler. Ainsi le mystère de la Purification de Marie s'accorde avec celui de la Présentation de Notre-Seigneur; le mystère de l'Annonciation avec celui de l'Incarnation; pareillement celui de l'Assomption avec celui de l'Ascension.

L'Assomption de la Vierge est comme l'appendice de l'Ascension de Jésus-Christ. Nous avons développé cette

vérité, ainsi que tout ce *Parallèlisme* dont elle est la plus haute expression, dans *la Vierge Marie d'après l'Évangile*, particulièrement dans le commentaire de cette prophétique parole : *Surge, Domine, in requiem tuam,* TU ET ARCA *sanctificationis tuæ ;* comme si le Seigneur, disions-nous, ne se fût pas levé tout entier, s'il n'eût élevé après lui sa sainte Mère.

Par cette raison, cette fête se trouve venir, dans la Liturgie, après celle de l'Ascension, dont elle est comme le contre-coup. Elle arrive aussi dans l'ardeur et dans l'éclat de l'été, qui est comme la gloire de l'année ; enfin elle clôt le cycle annuel de la Liturgie où elle est pour Marie, couronnée des mains de son Fils, comme la distribution des prix acquis à ses mérites, et elle ouvre l'ère du repos de l'Église et des fidèles, comme si, avec cette Mère bienheureuse, toute la famille chrétienne déposait le poids de la terre, et entrait dans la liberté des Enfants de Dieu.

L'Église, pour fêter ce grand jour, a déployé tous les trésors de sa Liturgie ; et pour cela elle n'a eu qu'à les ouvrir. D'elles-mêmes, comme des parfums sur un foyer, les louanges de Marie se sont élevées de la ferveur catholique et l'ont accompagnée dans le Ciel.

Le caractère de la Liturgie de ce jour est, en effet, admirablement conforme à son objet, par le gracieux élan et la suave légèreté de ses ovations envers Marie.

Les Matines s'ouvrent par ces brillantes Antiennes :

Exaltata es, sancta Dei genitrix, super choros Angelorum ad cœlestia regna.

Vous avez été portée sur les chœurs des Anges aux célestes royaumes, sainte Mère de Dieu !

Virgo prudentissima, quo progrederis, quasi aurora valde rutilans? Filia Sion, tota formosa et suavis es, pulchra ut luna, electa ut sol.

Vierge très-prudente, où vous dirigez-vous, comme une aurore à l'éblouissant éclat? Fille de Sion, vous êtes toute gracieuse et suave, belle comme la lune, distinguée comme le soleil.

Paradisi portæ per te nobis apertæ sunt, quæ hodie gloriosa cum Angelis triumphas.

Les Portes du Paradis par vous nous ont été ouvertes, par vous qui aujourd'hui, glorieuse avec les Anges, triomphez.

Viennent ensuite, pour le premier Nocturne, des Leçons tirées du Cantique des cantiques, où les plus tendres effusions de l'amour, appliquées à Marie et à Jésus-Christ, déposent tout caractère sensuel, et s'élèvent aux plus spirituelles voluptés de l'âme.

Puis ces Répons tirés du même Cantique et qui en précisent les allusions :

Vidi speciosam sicut columbam, ascendentem desuper rivos aquarum; cujus inæstimabilis odor erat nimis in vestimentis ejus.

Je l'ai vue gracieuse comme une colombe qui prend son vol des bords des ruisseaux; un ineffable parfum s'exhalait au loin de ses vêtements.

Et sicut dies verni, circumdabant eam flores rosarum et lilia convallium.

Et comme un jour de printemps, des touffes de roses et les lis des vallées l'entouraient,

Quæ est ista quæ ascendit per

Quelle est celle-ci qui monte

desertum sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ et thuris?	par le désert comme une légère vapeur d'aromates, de myrrhe et d'encens?

Le second Nocturne célèbre directement l'Assomption de Marie, par ces riches Leçons du grand Docteur de ce beau mystère, saint Jean Damascène :

En ce jour, l'Arche sacrée et animée du Dieu vivant, qui a conçu dans ses entrailles son Créateur, repose dans le temple du Seigneur, que nulle main n'a construit; David chante sa Fille, et avec lui les Anges mènent les chœurs, les Archanges la célèbrent, les Vertus la glorifient, les Principautés tressaillent, les Puissances s'émeuvent, les Dominations s'éjouissent, les Trônes sont en fête, les Chérubins louent et les Séraphins préconisent sa gloire. En ce jour l'Éden du nouvel Adam reçoit ce Paradis animé, en qui la condamnation a été abrogée, en qui a été planté l'arbre de vie, en qui a été voilée notre nudité.

En ce jour, la Vierge immaculée, que nulle terrestre affection n'a effleurée, et qui s'éleva toujours aux célestes pensers, n'est pas retournée en terre ; mais comme elle était un ciel animé, les célestes parvis l'ont reçue. Comment, en effet, celle de qui la vie véritable est venue à tous aurait-elle goûté la mort? Elle a dû fléchir sans doute sous la loi portée par Celui qu'elle a engendré, et comme fille du vieil Adam, elle a subi l'antique sentence (car son Fils qui est la vie même, ne l'a pas déclinée), mais comme Mère du Dieu vivant elle est justement élevée à Lui.

Ève qui donna son assentiment aux suggestions du serpent est condamnée aux douleurs de l'enfantement et à la mort, et descend aux sombres demeures. Mais pour cette Vierge bienheureuse qui prêta l'oreille à la parole de Dieu, qui fut remplie de l'opération du Saint-Esprit, et qui, à la spirituelle salutation de l'Archange,

sans charnelle volupté ni commerce de l'homme, conçut le Fils de Dieu, l'enfanta sans nulle douleur, et se voua tout entière Dieu, en quelle sorte la mort en aurait-elle fait sa proie? Comment le tombeau l'aurait-elle dévorée? Comment la corruption aurait-elle envahi ce corps en qui la vie a été prise? Une voie droite, unie et facile a dû lui être frayée vers le ciel. Si, en effet, celui qui est la vie et la vérité, le Christ a dit : Là où je suis, là sera mon ministre, combien plus encore sa Mère ne serait-elle pas avec lui!

A ces Leçons du jour de l'Assomption, qui nous font voir la vérité de ce beau mystère dans quelques-unes des raisons qui en sont le fondement, joignons celle de saint Bernard, pour l'octave de cette fête, où, à la Vierge parvenue dans le ciel, il demande de faire pleuvoir des grâces sur la terre, en témoignage de sa faveur et en retour de nos louanges.

Voici que, du mieux que nous avons pu, nous vous avons accompagnée de nos vœux dans votre Assomption à votre Fils, et nous vous avons suivie, du moins de loin, Vierge bénie. Qu'il soit de votre piété maintenant de faire connaître au monde cette même grâce que vous avez trouvée auprès de Dieu, en obtenant par vos prières le pardon aux coupables, la guérison aux malades, la force aux débiles, la consolation aux affligés, le secours aux chancelants et la délivrance. Qu'en ce jour de solennité et de réjouissance vos pauvres serviteurs invoquant avec louange le nom si doux de Marie, ressentent par vous, Reine clémente, les largesses de la grâce de Jésus-Christ votre Fils qui est Dieu béni au-dessus de tout au siècle des siècles.

Toute cette doctrine, tous ces sentiments, déjà si re-

commandables dans les Saints illustres qui les ont professés, deviennent, par la Liturgie, ceux de l'Église, qui en fait la règle du culte et de la foi du monde chrétien.

L'Église les élève dans la Messe de ce jour à une consécration plus éminente, dans ces beaux introïts, offertoires, secrètes et oraisons, où de l'Autel même où elle consomme le redoutable Sacrifice, elle chante la gloire de Marie et fait valoir son intercession.

Le premier mot qui sort de sa bouche en ce moment solennel, et que redisent en chœur les multitudes fidèles, est un cri de réjouissance et un chœur de fête.

Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore Beatæ Mariæ Virginis : de cujus Assumptione gaudent Angeli et collaudant Filium Dei.	Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, célébrant ce jour de fête en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie dans son Assomption, dont les Anges se réjouissent et louent en chœur le Fils de Dieu.

Quel beau chant dans sa grave simplicité ! Comme en un seul trait il dit tout : la joie des hommes, parce qu'en Marie une personne humaine est élevée au-dessus des Anges et reçoit leurs soumissions ; la joie des Anges, saluant leur Reine et la Mère de la grâce et de la gloire où ils ont été créés ; la joie du Fils de Dieu, glorifié dans sa Mère, et couronnant en elle le chef-d'œuvre de sa sagesse et l'instrument de son amour ! Voilà ce que disent ces trois mots : *Gaudeamus*, *gaudent*,

collaudant, c'est un seul transport de triomphe, en Marie, qui des hommes s'élève aux Anges, et se termine à Dieu.

L'Évangile de ce jour est admirable d'allusion à la sainte Vierge, dont il ne parle pas. C'est l'Évangile de Marthe et Marie, recevant Jésus-Christ dans leur demeure, et personnifiant, comme on sait, la vie active et la vie contemplative que Jésus-Christ loue diversement, en mettant celle-ci au premier rang. L'Église, par le choix de cet Évangile, a voulu montrer tous les genres de perfection ordinairement partagés entre les Saints, réunis en Marie : la vie active dont elle fit preuve lorsque, avec tant de zèle et d'empressement, elle fut visiter Élisabeth; lorsque, avec tant de sollicitude et tant de soins, elle nourrit son divin Fils et le porta en Égypte, le chercha et le réclama plus tard dans le Temple, et enfin provoqua son premier miracle à Cana; et la vie contemplative qu'elle pratiqua dans la vie active même, et que l'Évangile fait ressortir plusieurs fois en elle par ce trait : « Or, Marie conservait toutes ces choses, toutes ces « paroles, et les méditait, les repassait dans son « cœur. »

C'est pourquoi Marie, la première entre toutes, a mérité de recevoir Jésus-Christ dans l'humble demeure de son chaste sein, *in quoddam castellum*, et que Jésus-Christ la reçut à son tour dans la glorieuse demeure de son Paradis.

Quelle louange directe vaudrait une telle allusion ?

Dans la *Secrète* de la vigile de l'Assomption, l'Église professe et met en action cette belle vérité que nous avons exprimée dans *La Vierge Marie d'après l'Évangile*,

que Marie a dû suivre Jésus-Christ dans le ciel, pour y achever de coopérer avec lui, par son intercession, à la consommation du même ouvrage auquel elle avait contribué sur la terre par son concours à l'Incarnation et à la Rédemption.

C'est cette doctrine, disons-nous, que l'Église met en pratique dans le saint Sacrifice de ce jour, quand elle dit à Dieu :

Munera nostra, Domine, apud clementiam tuam Dei Genitricis commendet oratio : quam idcirco de præsenti sæculo transtulisti ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat.

Que la prière de la Mère de Dieu recommande auprès de votre clémence les dons que nous vous offrons, Seigneur, elle que vous avez transférée de ce monde à cette fin qu'elle intercède en toute confiance auprès de vous pour nos péchés.

Ainsi, chose touchante et bien faite pour exciter notre confiance ! l'Assomption de Marie a eu pour objet de la mettre en situation d'intercéder pour nous. C'est *à cette fin* qu'elle a été s'asseoir auprès de son Fils. Son triomphe tient à sa charge. Tous les honneurs, toutes les gloires de sa souveraineté sont les apanages de cette charge, les gages de son crédit, les fondements de sa confiance à l'employer, et de celle, par conséquent, que nous devons avoir à l'invoquer. *Ut pro peccatis nostris apud te* FIDUCIALITER *intercedat*. C'est pour cela qu'elle a été élevée au plus haut des cieux, et que cette grande position, si j'ose ainsi parler, lui a été faite : IDCIRCO *de præsenti sæculo transtulisti*.

L'Office *Parisien* le dispute au *Romain* pour confirmer cette vérité, en glorifiant l'Assomption de Marie. La réforme janséniste a reculé devant la dévotion de l'Église de France pour les fêtes propres de la sainte Vierge, et en particulier pour celle qui, par le vœu de nos Rois, est une fête nationale.

Par une très-délicate intention, la Liturgie Parisienne fête, la veille de l'Assomption, le mystère du legs que Jésus fit de sa sainte Mère au Disciple bien-aimé, du haut de la croix, et de la vie commune de Marie et de saint Jean, entre l'Ascension et l'Assomption : *Ex illa hora Accepit eam Discipulus in sua.* Puis, le lendemain de cette commémoration de l'obscurité de Marie à l'ombre de saint Jean sur la terre, Marie, Arche vivante de Jésus-Christ, nous est ainsi montrée par l'œil du même Apôtre dans le ciel.

In diebus illis, Apertum est templum Dei in cœlo ; et visa est arca Testamenti ejus in Templo ejus : et facta sunt fulgura, et voces, et terræ motus, et grando magna. Et signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.

En ces jours-là, le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et l'on vit dans son temple l'Arche de son alliance ; et il se fit des éclairs, et des voix, et des tonnerres, et un tremblement de terre, et une grande grêle. Et un grand signe parut dans le ciel : une Femme vêtue du soleil, et la lune était sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.

Après quoi vient la belle séquence :

Induant Justitiam

Que les Pontifes du Très-

Prædicent lætitiam
Qui ministrant Numini.

Haut se revêtent de justice, et qu'ils publient la joie.

It in suam requiem,
Infert cœlo faciem
Arca viva Domini.

L'Arche vivante du Seigneur monte dans son repos, la face plongée dans le Ciel.

Christum cum huc venerat,
Quo mater susceperat,
Non est venter purior.

Quand vint à nous le Christ, il ne se trouva pas de mère au sein plus pur pour le recevoir.

In quo, dum hinc revocat,
Matrem Christus collocat,
Thronus non est celsior.

Et maintenant qu'il la rappelle à lui, il n'y a pas de trône plus élevé que celui où il la fait asseoir.

Quæ te, Christe, genuit,
Quæ lactentem aluit,
Nunc beatam dicimus.

Celle qui vous a engendré, ô Christ! celle qui vous a allaité, nous la publions maintenant Bienheureuse.

Immò, quod crediderit
Quod sibi viluerit,
Hinc beatam novimus.

Mais nous la savons bienheureuse surtout parce qu'elle a cru, surtout parce qu'elle s'est méprisée.

O præ mulieribus,
Quin et præ cœlitibus
Benedicta Filia!

Oh! entre toutes les femmes, que dis-je? entre toutes les célestes phalanges, Fille bénie!

Hauris unde plenior,
Hoc e fonte crebrior
Stillet in nos gratia.

Que de cette source où vous buvez à longs traits, la grâce distille sur nous plus abondante.

Ad Deum ut adeant, Per te vota transeant : Non fas Matrem rejici.	Pour aller plus sûrement à Dieu, que par vous passent nos vœux. Il ne peut refuser à sa Mère.
Amet tuam Galliam, Regi det justitiam, Plebi pacem supplici.	Qu'il aime votre France, qu'il donne au roi la justice, au peuple suppliant la paix.

Le motif de cette dernière stance devient, dans le *Parisien*, l'objet de tout un Office, l'Office du dimanche dans l'Octave de l'Assomption, consacré à la commémoration du vœu de Louis XIII, plaçant sa couronne et la France sous le patronage de la Mère de Dieu.

Dans les Nocturnes de cet Office, après le bel édit de Louis XIII, dont la citation fait l'objet de la première Leçon, et que nous retrouverons dans notre *Exposition historique*, vient, en deux Leçons, la magnifique prière que saint Éphrem adressait à la Mère de Dieu, il y a *quinze siècles*, et que la France ne saurait trop redire aujourd'hui :

Vierge souveraine, Mère de Dieu, porte de l'éternelle vie, intarissable fleuve de miséricorde, ornement de la cour céleste, Océan inépuisable de miracles : nous vous prions et vous invoquons, Mère miséricordieuse du Seigneur très-bon. Inclinez les regards de votre bienveillance sur notre servitude et notre abaissement; dissipez nos ennemis visibles et invisibles. Soyez à notre indignité une tour de citadelle, une armure de bataille, une forte armée, et un chef et un combattant invincible au front de nos ennemis. Faites voir en nous, en ce jour, vos antiques miséricordes et ses merveilles. Faites voir à nos impies ennemis, que le seul Roi est le Seigneur, votre Fils Dieu, et que vous êtes pro-

prement Mère de Dieu[1], et que vous pouvez toutes choses, et que vous êtes maîtresse de tout ce que vous voulez au ciel et sur la terre.

Accordez à tous ce qu'ils vous demandent, à chacun ce qui lui est avantageux; accordez, ô Notre Dame, aux malades la santé, aux navigateurs, le calme et la gouverne; aux voyageurs, soyez une compagne et une garde; aux cœurs brisés, une consolation; à la pauvreté et à toute misère un soulagement. Que nos Rois, aussi, fidèles, respectés au redoutable nom de votre Fils unique, confiants dans votre patronage et votre grâce, et vous confessant Médiatrice et Protectrice en toute chose, reçoivent de vous un renfort invisible contre l'assaut de l'ennemi. Dissipez le nuage de tristesse qui viendrait à fondre sur leur esprit; arrachez leur âme à l'accablement et insinuez en elle une splendide et joyeuse tranquillité, en leur procurant un pouvoir et un règne pacifique et que la sédition ne trouble pas. Délivrez, ô Notre Dame, par vos prières, ce troupeau qui a en vous une particulière confiance, ainsi que tout ce royaume, de la famine, des tremblements de terre, de l'inondation, du feu, du glaive, de l'incursion des barbares, de la guerre civile; et détournez la colère céleste si justement allumée sur nous, par le bon plaisir et la grâce de Celui qui est votre Fils unique et votre Dieu.

S'il nous était permis d'émettre un désir, ce serait celui que cet antique et glorieux monument du culte de la Mère de Dieu, si heureusement approprié à notre nationalité, et tout l'Office de la commémoration du vœu de Louis XIII, dont il fait partie, survécût à la suppression du rite Parisien, et ne cessât pas en France, du moins à Paris, de consacrer le royaume de Marie.

[1] Près de cent ans avant le concile d'Éphèse.

Bien avant le vœu de Louis XIII, et dès les temps anciens de notre monarchie, la liturgie de l'Église de France brillait par la richesse de sa dévotion envers la Mère de Dieu. Les Séquences et les Proses ne cessaient de résonner à sa louange dans toute l'octave de l'Assomption, et nous trouvons encore dans l'Office Parisien de cette octave, pour la métropole seulement, la commémoration d'un des événements les plus importants de notre histoire : le vœu à la sainte Vierge, auquel Philippe le Bel dut sa victoire de Cassel.

Enfin, la Liturgie franque et gothe d'avant Charlemagne, que ce grand homme supprima pour recevoir la Liturgie Romaine dans son vaste empire, contient, pour la Messe de l'Assomption, des prières de la plus grande magnificence, où la belle latinité du langage le dispute à la grandeur des pensées et à l'élévation du sentiment, autant qu'à la pureté et à l'ampleur de la doctrine, et auprès desquelles pâlissent toutes les louanges que nous mesurons à la Mère de Dieu. Nous voudrions citer, mais le choix de telles richesses nous embarrasse :

Deus, qui dum opus illud fabricæ mundialis, quod sola imperii jussione creaveras, perire non pateris; domum tibi in alvum Virginis fabricasti : et ne periret gens a te plasmata, revelasti sæculis inaudita mysteria : ut, quem cœlorum

O Dieu ! qui après avoir créé par un seul décret de votre commandement tout cet universel ouvrage qui compose le monde, n'avez pas souffert qu'il périt. Qui vous êtes édifié à vous-même une demeure dans le sein d'une Vierge : et pour que la race humaine, que vos mains ont formée, ne périt pas, qui avez révélé aux siècles des

excelsa non capiunt, parvus puellulæ alvus includeret : precamur supplices ; ut de quibus et pro quibus suscepisti membra mortalia, intercedente Beata Maria Genitrice tua, capere facias, devicta sæculi ambitione, victoriam, Salvator mundi.

mystères inouïs : à savoir, que Celui que les hauteurs des cieux ne peuvent contenir s'enfermerait dans l'humble sein d'une pauvre fille : nous vous prions, à genoux, que ceux de qui et pour qui vous avez pris des membres mortels obtiennent, par l'intercession de la Bienheureuse Marie votre Mère, que, foulant aux pieds l'ambition du siècle, vous les en rendiez victorieux, Sauveur du Monde.

Deus universalis machinæ propagator, qui in sanctis spiritaliter, in matre vero Virgine etiam corporaliter habitasti : quæ ditata tuæ plenitudinis ubertate, mansuetudine florens, caritate vigens, pace gaudens, pietate præcellens, ab Angelo gratia plena, ab Elisabeth benedicta, a gentibus merito prædicatur beata : cujus nobis fides mysterium, partus gaudium, vita provectum, discessus attulit hoc festivum : precamur supplices : ut pacem quæ in Assumptione Matris tunc præbuisti discipulis, solemni nu-

O Dieu, qui avez déployé ce vaste univers, qui avez habité dans vos saints spirituellement, mais qui, en outre, avez habité corporellement dans la Vierge votre Mère : elle qui, comblée de l'abondance de votre plénitude, florissante de douceur, forte de charité, rayonnante de paix, incomparable en piété, a si justement été préconisée par l'Ange pleine de grâce ; par Elisabeth, bénie ; et par les nations, bienheureuse : dont la foi nous a valu le mystère de salut ; l'enfantement, la joie ; la vie, l'édification ; et le départ, ce jour de fête : nous vous supplions, à genoux, que la paix que dans l'Assomption de votre Mère vous avez fait ressentir à vos Disci-

per largiaris in cunctis, Salvator mundi.

ples soit départie longuement à tous les fidèles en cette solennité, Sauveur du Monde.

Enfin, comment ne pas citer cette *Préface* incomparable, que les deux Gaules, franque et gothe, redisaient unanimement dans ce grand jour [1], Préface qui est tout un corps de doctrine sur la très-sainte Vierge, et qui en même temps, par le mouvement lyrique qui y respire, est comme un char de louange sur lequel la Vierge auguste est portée dans le ciel?

Dignum et justum est, omnipotens Deus, nos tibi magnas merito gratias agere tempore celeberrimo, die præ cæteris honorando, quo Virgo Dei Genitrix de mundo migravit ad Christum. Quæ nec de corruptione suscepit contagium; nec resolutionem pertulit in sepulchro, pollutione libera, germine gloriosa, Assumptione secura, Paradiso dote prælata, nesciens damna de coitu, sumens vota de fructu, non subdita dolori

Il est digne et juste, ô Dieu tout-puissant! que nous vous rendions assurément de grandes grâces en ce temps solennel, en ce jour mémorable entre tous, où la Vierge Mère de Dieu s'en est allée de ce monde au Christ. Elle qui n'a pas gagné la contagion de la corruption, et que n'a pas atteinte la décomposition du sépulcre; affranchie de la souillure, glorieuse par sa semence, en assurance dans son Assomption, gratifiée de la dot du Paradis, pure du contact de l'homme, recevant des hommages pour son fruit, soustraite à

[1] Voir Muratori, *Missale gothicum*, p. 547, et *Sacramentarium gallicanum*, p. 811, au tome second de la *Liturgia romana*.

per partum, non labori per transitum. Speciosus thalamus, de quo dignus prodit Sponsus, lux gentium, spes fidelium, prædo dæmonum, confusio Judæorum : vasculum vitæ; tabernaculum gloriæ, templum cœleste : cujus juvenculæ melius prædicantur merita, cum veteris Evæ conferuntur exempla. Si quidem ista mundo vitam protulit, illa legem mortis invexit. Illa prævaricando nos perdidit; ista generando salvavit. Illa nos pomo arboris in ipsa radice percussit; ex hujus virga flos exiit qui nos odore reficeret, fruge curaret. Illa maledictionem in dolore generat; ista benedictionem in salute confirmat. Illius perfidia serpenti consensit, conjugem decepit, prolem damnavit; hujus obedientia Patrem conciliavit, Filium meruit, posteritatem absolvit. Illa amaritudinem la douleur de l'enfantement, et à l'angoisse du dernier passage : magnifique couche d'où s'avance le glorieux Epoux, lumière des nations, espoir des fidèles, spoliatrice des démons, confusion des Juifs, vase de la vie, tabernacle de la gloire, temple céleste : dont les mérites réhabilitent les jeunes vierges, quand on les met en regard des exemples de l'ancienne Ève. Si, en effet, celle-ci a fait entrer dans le monde la loi de mort, celle-là lui a apporté la vie. L'une, par sa prévarication, nous a perdus; l'autre, par son enfantement, nous a sauvés. Celle-là, par le fruit de l'arbre, nous a frappés à la racine; de la tige de celle-ci est sortie la fleur qui devait nous ranimer de son parfum, nous restaurer de son fruit. Celle-là engendre la malédiction dans la douleur; celle-ci assure la bénédiction dans le salut. Celle-là adhère à la perfidie du serpent, séduit son époux, damne sa race; l'obéissance de celle-ci nous concilie le Père céleste, mérite le Fils, absout sa postérité. Celle-là nous fait passer la coupe d'amertume avec le suc du fruit

pomi succo propinat; ista perennem dulcedinem Nati fonte desudat. Illa acerbo gustu natorum dentes deterruit; hæc suavissimi panis blandimenti cibo formavit : cui nullus deperit, nisi qui de hoc pane saturare fauce fastidit. Sed jam veteres gemitus in gaudia nova vertamus. Ad te ergo revertimur, Virgo feta, Mater intacta, nesciens virum, puerpera, honorata per Filium non polluta. Felix, per quam nobis inspirata gaudia successerunt. Cujus sicut gratulati sumus ortu, tripudiavimus partu; ita glorificamur in transitum. Parum fortasse fuerat si te Christus solo sanctificasset introitu; nisi etiam talem Matrem adornasset egressu. Recte ab ipso suscepta es in Assumptione feliciter; quem pie suscepisti conceptura per fidem : ut quæ terræ non eras conscia, non teneret rupes in-

défendu; celle-ci nous distille l'éternelle suavité de la fontaine de son Fils. Celle-là, par l'âpreté du goût qu'elle leur communique, carie les dents de ses fils; celle-ci les leur forme par la délectable nourriture de ce pain suave qui fait que nul ne périt, si ce n'est celui que le dégoût prive de s'en nourrir. Mais il est temps que les lamentations antiques fassent place aux joies nouvelles. Revenons donc à vous, Vierge féconde, Mère intacte, qui n'avez pas connu d'homme, jeune mère honorée et non souillée par votre Fruit. O vous bienheureuse par qui les joies d'en haut sont venues jusqu'à nous, dont, après avoir fêté la naissance, célébré l'enfantement, nous glorifions le dernier passage. C'eût été peu sans doute que le Christ eût sanctifié seulement votre entrée, si, pour une telle Mère, il n'eût embelli aussi le départ. C'est justement que vous a reçue, à votre Assomption, dans la béatitude, Celui que vous avez pieusement reçu à votre Conception par la foi : pour que vous, qui n'aviez pas eu conscience de la terre, ne fussiez

clusa. Vere diversis infulis anima redimita : cui Apostoli sacrum reddunt obsequium, Angeli cantum, Christus amplexum, nubes vehiculum, Assumptio Paradisum, inter choros Virginum gloria principatum. Per Christum Dominum Nostrum. Cui Angeli atque Archangeli non cessant clamare dicentes : Sanctus, etc...

pas tenue prisonnière dans son sein. O âme vraiment rédimée, à qui les Apôtres décernent un soin pieux, les Anges leurs chants, le Christ ses embrassements, les nues un char de triomphe, l'Assomption les gloires du Paradis, parmi les chœurs des Vierges où vous prenez le premier rang. Par le Christ Notre-Seigneur, à qui les Anges et les Archanges ne cessent de crier : Saint, Saint, Saint, etc.

Comme la dévotion de nos jours, qu'on taxe si légèrement d'innovation et d'indiscrétion dans le culte de la sainte Vierge, paraît dégénérée auprès de cet antique enthousiasme des nations nouvellement conquises à la foi ! Quel culte que celui qui s'exprime en un tel chant, par la bouche d'un successeur des Apôtres, aux frémissements de la foi de tout un peuple suspendu à sa voix !

Mais il faut nous arracher à ces beautés pour passer à d'autres.

FÊTE DE LA NATIVITÉ.

La fête de la Nativité de la sainte Vierge, au 8 septembre, vient préparer les âmes chrétiennes au renouvellement de l'Année liturgique close par la fête de l'Assomption. Comme l'Assomption est dans l'orbite de

l'Ascension, la Nativité de Marie est dans celle du temps de Noël. A une égale distance de l'une et de l'autre de ces deux fêtes de Notre-Seigneur, elle fait transition entre la fin et le retour de nos solennités. Elle est le crépuscule du matin comme l'Assomption est le crépuscule du soir. Seulement l'Assomption se ressent de l'éclat et de l'ardeur du jour, et la Nativité de la fraîcheur et des ombres de la nuit. Mais dans l'une et l'autre de ces fêtes de la sainte Vierge, ouvrant et fermant les portes de l'Année liturgique, c'est toujours Jésus-Christ, soleil de gloire, que nous honorons, dans ses derniers ou dans ses premiers rayons.

L'Église ne fête que trois Nativités proprement dites (le jour natal des Saints étant le jour de leur mort) : ce sont la Nativité de Marie, la Nativité de Saint Jean-Baptiste et la grande Nativité de Jésus-Christ. Celle-ci est l'objet de la solennité des deux autres, de celle de Marie, aurore de Jésus-Christ, et de celle de Jean-Baptiste, son Précurseur et son *Lucifer*. Mais la Nativité de Marie comprend en un sens les deux autres ; car c'est conçu et porté par elle que Jésus-Christ a été éveiller son Précurseur dans sa couche maternelle, comme c'est par elle et d'elle que lui-même s'est levé sur le monde. L'argument que la Liturgie prête à la Doctrine dans cette fête est considérable. Il en résulte, en effet, et les termes de la Liturgie viennent le confirmer, que Marie doit être honorée à cause de Jésus-Christ d'un honneur personnel et distinct. Dans les fêtes de la Purification et de l'Annonciation, cela paraissait déjà ; car bien que la Purification de Marie se lie étroitement à la Présentation de Notre-Seigneur, et l'Annonciation à l'Incarnation, cependant elles ne s'y absorbent pas ; Marie est honorée

distinctement de Jésus-Christ dans ces deux mystères, quoiqu'en commun avec lui : et il le faut bien pour l'honneur même de Jésus-Christ; sans quoi il ne serait pas honoré dans sa mère si celle-ci ne l'était pas distinctement. Toutefois, dans ces deux fêtes, on peut dire qu'on suit l'Evangile, qui le premier honore Marie, par l'Ange dans l'Annonciation, par Siméon dans la Purification, et qui nous invite à l'honorer. Il n'en a pas été tout à fait de même dans la fête de l'Assomption : c'est en dehors de l'Evangile, historiquement parlant, qu'est pris le culte distinct que nous rendons à Marie en ce jour. Toutefois, là encore, ce culte a un fondement dans la gloire que Dieu lui-même a décernée à Marie en l'élevant au ciel. Mais dans la simple naissance de Marie il n'y a rien en soi qu'un fait naturel et obscur, dont l'Evangile ni la tradition ne disent rien. De sorte que lorsque l'Eglise entoure cet événement du plus grand éclat, lorsqu'elle l'élève à la hauteur d'un Mystère, elle professe au plus haut degré que, pour avoir donné le jour au Sauveur du monde, il n'est rien dans Marie qui ne doive être célébré. C'est ce que l'hérésie a méconnu en supprimant cette fête [1], d'où elle a été entraînée à supprimer celle de l'Assomption [2], puis toutes les fêtes de la Sainte Vierge et des Saints [3]. Comme si ce n'était pas supprimer l'honneur du chef que de supprimer l'honneur des membres !

[1] *Pervelim hoc festum omitti, quum nullo Scripturæ testimonio nitatur.* — LUTHER.

[2] *Assumptionis et Nativitatis Mariæ festa planè rejicimus.* — LUTHER.

[3] *Festa sanctorum in universum aboleantur.* — LUTHER.

Par un esprit contraire, c'est-à-dire éminemment chrétien, l'Eglise, dans la fête de la Nativité de Marie, salue l'aurore de Jésus-Christ, et, selon la belle expression de Bossuet, *un Jésus-Christ commencé*. Elle inaugure aussi, par conséquent, l'origine de toute sa Liturgie, comme le faisait remarquer, il y a neuf siècles, saint Damien, en interprétant ainsi l'esprit de l'Eglise : « C'est « à juste titre que l'Univers entier tressaille en ce jour « de joies sans bornes, et que dans toute son étendue la « sainte Eglise célèbre la Mère naissante de son Epoux. « Livrons-nous à la joie, et que tout notre être s'extasie « d'aise dans le Seigneur, en ce jour principalement où, « solennisant la Mère de notre Rédempteur, *nous « célébrons l'origine de toutes nos autres solennités!* « Comme nous avons coutume de nous réjouir en la « Nativité du Christ, réjouissons-nous en la Nativité « de la Mère du Christ. Aujourd'hui, en effet, est « née la Reine du monde, la Fenêtre du ciel, la Porte « du paradis, le Tabernacle de Dieu, l'Étoile de la mer, « l'Échelle céleste par laquelle le Roi d'en haut s'humi- « liant est descendu aux régions inférieures, et l'homme « gisant renversé, étant relevé, est remonté aux supé- « rieures[1]! »

Tel est le grand caractère qu'avait aux temps anciens cette fête de Marie, aujourd'hui si déchue. Son institution remontait plus haut encore, puisque nous en trouvons l'office dans le Sacrementaire Grégorien, et même dans celui de saint Gélase au VI des Ides de septembre, même date qu'aujourd'hui. Dans une oraison pour ce

[1] Petr. Damiani, sermo 2 et 3 *in Nativitatem Mariæ*.

jour, la Liturgie Mozarabe célébrant « Celle qui seule a « mérité de porter Dieu, après le ciel, » *quæ sola meruit ferre Deum post cælum*, fait cette observation aussi solide que glorieuse pour Marie :

La Bienheureuse Mère de Notre-Seigneur et toujours Vierge Marie était fêtée bien avant sa naissance même, par les oracles qui l'annonçaient et les prodiges qui la désignaient. Cette naissance divinement préordonnée en vue du Sauveur qu'elle devait enfanter, comme elle était célébrée dans le ciel, n'a jamais cessé d'être préconisée sur la terre. Et pour procéder par ordre et en même temps se borner à un seul de ces oracles célèbres, l'Eternel dit à l'antique ennemi de Dieu, au serpent : *Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta semence et sa semence, et c'est elle qui te brisera la tête.*

Cet oracle et tous ceux qui n'ont cessé de fêter par anticipation la naissance de Marie s'étaient fait jour dans le monde païen, où le retour de la félicité perdue était rattaché à la naissance d'une Vierge, comme le chantent ce vers de Virgile et toute l'églogue d'où il est pris :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.

C'est ce retour de la Vierge, ramenant le Règne de Dieu sur la terre, que nous fêtons aujourd'hui comme l'ont fêté les âges anciens.

Le *Romain* et le *Parisien* rivalisent de louanges, de poésie et de grâce auprès du sacré berceau. Plus empressé, le *Romain* l'aborde directement, et s'adressant

ouvertement à Marie, il la salue Mère dans sa naissance, il la glorifie enfant dans son Fils.

Salve, sancta Parens, Enixa puerpera Regem : Qui cœlum terramque regit In sæcula sæculorum [1].	Salut, Mère sainte, jeune Mère qui enfantez le Roi auquel le ciel et la terre sont soumis au siècle des siècles.
Nativitatem Virginis Mariæ celebremus : Christum ejus Filium Adoremus Dominum [2].	Célébrons la Nativité de Marie : adorons le Christ son Fils, Notre-Seigneur.
Hodie Nata est Beata Virgo Maria ex progenie David : per quam salus mundi credentibus apparuit, cujus vita gloriosa lucem dedit sæculo.	Aujourd'hui est née la Bienheureuse Vierge Marie, de la race de David, par qui le salut du monde a apparu aux croyants et dont la vie glorieuse a donné la lumière au monde.

Le *Parisien*, retirant la parole à l'Église pour la donner à Santeuil, n'en loue cependant pas moins la naissance de Marie, en groupant autour d'elle les oracles qui y font le plus allusion.

Orietur Stella ex Jacob et consurget Virga de Israel.	Une Étoile se lèvera de Jacob, une Tige se dressera d'Israël.

[1] Introït de la messe.
[2] *Invitatoires et Matines.*

Egredietur Virga de radice Jesse, et Flos de radice ejus ascendet.	La Tige sortira de la racine de Jessé, et une Fleur montera par elle de cette racine.
Erit radix Jesse et qui exsurget regere gentes: in eum gentes sperabunt.	Ce sera le Rejeton de Jessé qui s'élèvera pour régir les nations, et les nations espéreront en lui.

Le *Romain* applique hautement à Celle que toute l'Eglise appelle *le Siège de la Sagesse* ce que le livre des Proverbes dit si magnifiquement de la Sagesse elle-même, qui était avant toutes choses, et dont l'incarnation prédestinée en Marie contient nécessairement la prédestination de celle-ci.

Dieu m'a possédée à l'entrée de ses voies, avant qu'il fît aucune chose et au commencement. J'ai été préordonnée de toute éternité et dès avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas encore et déjà j'étais conçue, etc., etc.

Et toute la suite, d'un luxe d'images si magnifique, où toutes les merveilles de la création et de la nature sont devancées et dominées dans le Plan divin par la grande Merveille de la Rédemption et de la Grâce : Jésus-Christ Fils de Marie; de Marie, dès lors, préconçue et prédestinée en même temps que Jésus-Christ.

Le *Parisien* supprimant comme *indiscrète*, partout où l'Eglise l'emploie, cette manière de concevoir et d'exalter Marie, ne s'aperçoit pas qu'il la justifie au plus haut degré par ce passage des Psaumes dont il fait le Verset

et le Répons des premières Vêpres de la Nativité de Marie, ainsi que l'Introït de la Messe.

℣. Usque in æternum præparabo semen tuum.

℣. Jusque dans l'éternité je préparerai ta semence.

℟. Et ædificabo in generationem sedem tuam.

℟. Et j'édifierai de génération en génération ton *siége*.

Le *Parisien* ne s'est pas contenté de ce prophétique témoignage de la prédestination de Marie, il l'a commenté dans cette pieuse et belle Séquence que nous voudrions voir conservée, ainsi que plusieurs autres, si ce n'est comme *liturgique*, du moins comme hymne *à Dévotion*, telle que l'*Inviolata* et l'*Ave Verum*.

Gaudii primordium,
Et salutis nuntium
Diem nostræ canimus.

Chantons en ce jour l'aurore de notre joie, le présage de notre salut.

Quæ dat hora Virginem,
Spondet Deum Hominem :
En venit quem quærimus.

Cette heure qui nous donne la Vierge nous promet le Dieu-Homme : le voici venir Celui que nous désirons.

Quam in matrem eligit;
Hujus ortum dirigit
Deus omnis gratiæ.

Dans la Mère qu'il a élue il a dirigé son propre avénement, ce Dieu de toute grâce.

Domum quam inhabitet
Mox e qua nos visitet
Ornat Sol justitiæ.

Le Soleil de justice orne la demeure qu'il habitera et d'où il doit venir bientôt nous visiter.

Quot micat luminibus, Suis Deus usibus Quod vas fingit gloriæ!	De combien de feux ne brille pas ce vase de gloire que Dieu a formé à son propre usage!
Quot latent miracula! Fiet hæc nubecula In vim magnam pluviæ.	Combien de secrètes merveilles! Cette petite nuée éclatera en un torrent de pluie.
Benedicta Filia Tota plena gratiâ, Tota sine macula	O Fille bénie, toute pleine de grâce, toute sans tache.
Cœli quod jam habitas Pande nobis semitas Prece, Virgo, sedula.	Du ciel où déjà vous êtes, ouvrez-nous les sentiers par votre intercession active, ô Vierge!
Iram promeruimus, Christe; pacem petimus: Hanc da Matris precibus.	Nous avons encouru la céleste colère, ô Christ. Nous demandons merci: accordez-nous-le aux prières de votre Mère.

Nous ne pouvons omettre, entre toutes les Leçons de l'Office de Matines qui se disputent notre choix, cette brillante Leçon de saint Jean Damascène :

Aujourd'hui les portes de la stérilité [1] s'ouvrent et mettent au monde la porte virginale et divine de laquelle et par laquelle le Dieu supérieur à tout ce qui existe est entré corporellement dans l'univers. Aujourd'hui s'est bâti, au moyen d'une nature terrestre, un ciel sur la terre, Celui qui, au commencement, avait formé des eaux le firmament, et l'avait tendu en l'air. Et cela, certes, est

[1] La stérilité d'Anne, mère de la sainte Vierge.

grandement divin. Car Celui qui dans celui-ci avait attaché le soleil s'est levé, Soleil lui-même de justice, dans celui-là.

Enfin le *Romain* et le *Parisien* préconisent à l'envi, dans cette fête, la puissance de l'intercession de Marie, et empruntent, à cet effet, les accents les plus animés de saint Bernard, dont ils font la profession de foi liturgique de l'Église, principalement cette vérité :

Que nous devons révérer Marie de toutes les fibres de nos cœurs, de toutes les affections de nos entrailles et de tous les vœux de notre âme; parce que telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous eussions tout par Marie. *Quia sic est voluntas ejus qui* TOTUM NOS HABERE VOLUIT PER MARIAM (office du *Parisien*).

Obligé que nous sommes de nous hâter en vue des autres richesses qui nous attendent, nous nous bornons à ces succinctes indications.

Telles sont les quatre fêtes propres de la sainte Vierge, qu'on peut appeler principales par leur haute antiquité autant que par la grandeur des mystères qu'elles célèbrent : la Purification, — l'Annonciation, — l'Assomption, — la Nativité.

Il en est trois autres qui ne sont pas moins importantes en elles-mêmes, mais qui le cèdent en antiquité à celles-là. Ce sont la Visitation, — la Présentation, — et l'Immaculée Conception.

Consacrons un chapitre spécial à ces trois fêtes.

CHAPITRE VI.

SUITE DES FÊTES PROPRES A LA SAINTE VIERGE.

LA VISITATION. — LA PRÉSENTATION. — L'IMMACULÉE CONCEPTION.

FÊTE DE LA VISITATION.

La fête de la Visitation est, relativement aux quatre fêtes précédentes, d'institution moderne. Elle fut établie en 1263 par saint Bonaventure et pour son Ordre, étendue à toute la Chrétienté en 1329 par Urbain VI, et définitivement instituée par le concile de Bâle en 1441. La Réforme l'a supprimée, sous le prétexte qu'elle était d'institution moderne : comme si c'était la fondation et non le fondement d'une fête qui en justifiait l'existence! comme si l'ancienneté des autres fêtes de la Vierge leur avait fait trouver grâce devant la Réforme!

Si la date d'une institution avait jamais besoin d'être rachetée, qui avait plus de droit que la fête de la Visitation au respect de ceux qui ont prétendu nous ramener à l'Evangile, elle qui est toute prise de l'Évangile où remonte réellement sa fondation? Qui a jamais, qui pourra jamais louer Marie dans sa Visitation plus qu'elle ne l'a été par l'hommage profond d'Elisabeth, par le tressaillement de Jean-Baptiste, par le souffle du Saint-Esprit la remplissant elle-même dans le cantique de son

humilité de la conscience prophétique de sa propre gloire? Au surplus, il appartenait à la Réforme de se déjuger sur ce point, comme sur tant d'autres, en proclamant par un de ses docteurs, George Major, que les « témoignages et la confirmation de grâce qui éclatent « dans la Visitation sont si grands, et contiennent de si « grands biens, que durant toute l'éternité la méditation « et la contemplation de toutes les créatures ensemble « ne sauraient assez les célébrer et les épuiser. » *Illa tanta sunt et tantorum bonorum testificatio ac confirmatio, ut in tota æternitate celebrari satis et exhauriri cogitatione et sapientia omnium creaturarum nequeant* [1].

Ce grand mystère se trouvait, du reste, célébré, dès la plus haute antiquité, dans la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, *Natale sancti Joannis Baptistæ*. Là, en effet, dans le plus ancien des Sacramentaires, celui de saint Léon, nous lisons : « Qu'il est vraiment digne et « juste, équitable et salutaire, de louer Dieu, en ce jour « de fête où est né le bienheureux Jean, lequel, non « encore enfanté, s'émut à la voix de la Mère du Sei- « gneur, et, dans le sein maternel, tressaillit d'une « prophétique exultation à l'approche du Salut hu- « main [2]. »

Marie était donc louée implicitement dans la fête de saint Jean-Baptiste. Mais l'Église a estimé devoir détacher une fête propre de la sainte Vierge de ce grand mystère où la sanctification de saint Jean-Baptiste est le fait capital, mais où brillent tant d'autres riches témoignages de la grandeur de Marie. L'Église célèbre

[1] Homélie sur l'Épître de la Vigile de la Visitation, VI[e] partie.

[2] Muratori, *Liturgia Romana vetus. Sacrament. Leon.* p. 327.

déjà la *Visitation*, nous l'avons vu, dans une autre partie de sa Liturgie consacrée à Jésus-Christ, le vendredi de la troisième semaine de l'Avent ; mais elle a voulu célébrer de nouveau ce mystère à la gloire personnelle de Marie, montrant par là ce que nous avons déjà observé ailleurs, qu'il n'y a aucune gloire de Marie qui ne soit connexe à une gloire de Jésus-Christ, sans toutefois s'y absorber, pour la plus grande gloire de Jésus-Christ lui-même.

On peut s'étonner, qu'à la différence de toutes les autres fêtes de la Vierge, si judicieusement placées dans l'Année liturgique, la fête de la *Visitation* vienne comme hors de saison. Elle aurait dû, ce semble, venir après celle de l'*Annonciation*, à la fin de mars. Il est vrai ; mais la fête de l'*Annonciation* tombant le plus souvent dans le Carême, est déjà, comme nous l'avons vu, une grave dérogation à la loi liturgique qui n'admet pas de fêtes dans ce temps réservé aux tristesses de la pénitence. Cette exception, motivée par la grandeur du mystère de l'Annonciation, n'aurait pu être étendue à une autre fête sans altérer le caractère du temps quadragésimal [1].

La fête de la Visitation, ainsi déplacée, ne pouvait mieux venir que dans l'octave de celle de saint Jean-Baptiste, de laquelle elle a été détachée, et dont elle est comme le complément.

L'Office de ce jour étant en grande partie la reproduction de celui du vendredi de la troisième semaine de l'Avent, nous renverrons à ce que nous avons dit de celui-ci. Des deux parts, c'est l'empressement de Marie à aller porter la grâce à saint Jean qui est célébré ; c'est

[1] Benoit XIV, *de Festis*, lib. II, cap. v, n. 9.

la prévenance de sa visitation à Élisabeth ; c'est l'hommage si profond qui lui est rendu par celle-ci ; la sanctification de Jean-Baptiste, et le transport de Marie elle-même.

Ces dernières parties du mystère sont cependant plus directement célébrées dans la fête de la Visitation. Rien n'est gracieux à ce sujet comme le rapport qui unit l'Épître à l'Évangile de ce jour. L'Épître est ce bel extrait du Cantique des cantiques faisant allusion à l'empressement de Notre-Seigneur dans la sainte Vierge à aller susciter l'âme de saint Jean, à travers la clôture maternelle, pour l'avertir d'une voix de colombe que le printemps de la grâce se fait partout sentir, et qu'il est temps que lui-même vienne l'annoncer de sa voix angélique.

Le voici qui vient passant les montagnes, franchissant les collines : mon bien-aimé semblable au chevreau et au faon de biche. C'est lui-même, il est là debout derrière nos parois, regardant par les fenêtres, cherchant à voir par les treillis. Voici mon bien-aimé. Il me parle : Lève-toi, dit-il, hâte-toi, mon aimée, ma colombe, ma belle, et viens. Car déjà l'hiver est passé, la pluie s'en est allée et retirée, les fleurs sont apparues en notre terre, le temps de la taille est venu. La voix de la tourterelle s'est fait entendre en notre terre ; le figuier a poussé ses premières tiges ; les vignes en fleur ont donné leur senteur. Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens ; ma colombe qui es dans l'embrasure de la pierre, dans le creux de la muraille, montre-moi ta face ; que ta voix sonne à mes oreilles ; car ta voix est douce et ta face est belle.

Le Précurseur s'est appliqué à lui-même cette allégorie lorsqu'il a dit : « L'ami de l'Époux qui entend sa

« voix, s'éjouit d'une grande joie, à cause de cette voix « de l'Époux, et je suis maintenant dans l'accomplis- « sement de cette joie [1]. »

Et saint Jean-Chrysostôme, dans une Leçon de l'Office de ce jour dit admirablement de saint Jean :

Il ne se peut contenir à l'approche du Seigneur, il ne peut endurer les délais de la nature, mais il fait effort pour rompre la prison du sein maternel; il s'étudie à annoncer déjà la venue du Sauveur; il approche, dit-il, celui qui rompt les liens; et pourquoi faut-il que je sois moi-même retenu par des liens dans cette demeure? J'en sortirai, je courrai au-devant de lui, et je publierai à tous : Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.

Puis l'Évangile, qui vient aussitôt après traduire la charmante allusion de l'Épître dans son langage simple, historique et véridique :

En ce temps-là, Marie, se levant, s'en fut en toute hâte par les montagnes, en une ville de Juda; et elle entra dans la demeure de Zacharie et salua Élisabeth. Et il arriva que, dès que la salutation de Marie eut frappé l'oreille d'Élisabeth, l'enfant tressaillit dans le sein de celle-ci, et elle-même fut toute remplie de l'Esprit-Saint; et s'écriant d'une grande voix elle dit : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de votre ventre. Et d'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur daigne venir à moi? Voici, en effet, que, dès que le son de votre salutation a frappé mes oreilles, un tressaillement de joie a fait bondir l'enfant dans mon sein. Et Bienheureuse vous qui avez cru, parce

[1] Jean, III, 29.

que s'accompliront les choses qui vous ont été dites par le Seigneur. Et Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur ; et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur.

Voilà la fête de la Visitation. Elle est toute dans l'Évangile et dans le sacré Cantique qui s'y rapporte. L'Église n'a eu qu'à citer l'Écriture sainte pour honorer Marie dans une de ses plus grandes gloires et de ses plus contestées : celle de messagère et dispensatrice de la Grâce après en avoir conçu l'Auteur : prévenant l'âme fidèle de son empressement à lui porter Jésus-Christ : proclamée Mère de Dieu, honorée de l'hommage le plus profond, comme étant devenue telle, non-seulement par une divine opération où elle n'aurait été que passive, mais par le mérite éminemment *actif* de sa coopération, de sa foi et de sa charité ; de sa *foi* à qui nous devons l'accomplissement de toutes les célestes promesses : *Bienheureuse vous qui avez cru*, PARCE QUE *s'accompliront les choses qui vous ont été dites par le Seigneur;* de sa *charité* à qui nous devons la dispensation des grâces de son divin Fils : *Voici que*, DÈS QUE *votre voix a frappé mon oreille, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein.* Témoignage éclatant, non d'Élisabeth seulement et de saint Jean, mais du Saint-Esprit dans l'exclamation de celle-là, du Verbe incarné dans le tressaillement de celui-ci, et du Tout-Puissant dans le transport de Marie elle-même publiant ses grandeurs et le culte dont elles seront l'objet d'âge en âge.

Voilà, dis-je, ce qui est passé dans la Liturgie, et ce que l'Église croit, enseigne et publie dans la belle fête de la *Visitation*, étendant ce mystère à tous les chrétiens encore enfermés dans le sein de la nature comme Jean

dans celui d'Élisabeth, et que la grâce de Jésus-Christ vient visiter et sanctifier par Marie.

FÊTE DE LA PRÉSENTATION.

Cette fête a pour objet, non la Présentation de Notre-Seigneur par la sainte Vierge, déjà fêtée avec la Purification de celle-ci, mais la Présentation de la sainte Vierge elle-même au temple, par ses parents, à l'âge de trois ans. Elle n'a été instituée obligatoirement qu'à la fin du seizième siècle, par Sixte V; elle avait cours antérieurement à titre de fête de dévotion, et venait de l'Église d'Orient où on la retrouve dès le douzième ou même le neuvième siècle.

Elle se recommande par l'intention de l'Église de consacrer à nos yeux cette partie de l'existence de la sainte Vierge qui s'est écoulée entre son enfance et l'Annonciation. Après nous avoir fait honorer Marie dans sa nativité et dans sa prédestination, l'Église ne pouvait plus la perdre de vue, et nous laisser croire que celle qui devait recevoir le message de l'Ange et concevoir le Fils de Dieu n'y avait été préparée par aucun mystère. Il y avait là une lacune à combler; après quoi la vie entière de la sainte Vierge était consacrée à nos yeux par l'Église. Cette convenance et cette induction venaient d'ailleurs s'appuyer sur un fait dont nous admirerons les circonstances dans notre *Exposition historique:* le fait de la Présentation de la sainte Vierge et de sa retraite dans le temple, si profondément imprimé dans les traditions de l'Orient, trouvant son analogie dans les mœurs des vierges et des veuves juives, comme on le voit par maint

exemple, et, en ce qui touche la sainte Vierge, ayant sa raison d'être supérieure dans la conduite de Dieu qui prédispose toujours ses instruments à l'opération à laquelle il les destine. Si Dieu a pris soin de préparer et d'élever son Précurseur dans le désert, combien plus sa propre Mère ! *Sapientia ædificavit sibi domum.*

Enfin la fête de la Présentation s'appuie sur un fait *Évangélique :* le fait du *Vœu* de virginité, par lequel Marie s'était donnée au Seigneur; vœu si étroit et si solennel que le mariage n'avait fait que le couvrir sans l'altérer, et que l'annonce de la Maternité divine elle-même n'avait pu le faire fléchir : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?*

Telle est, dans ses fondements, la fête de la Présentation de la sainte Vierge : c'est la commémoration du *triple* mystère de la présentation de Marie au temple, de son éducation angélique dans la retraite où elle y vécut, et enfin du vœu de virginité qu'elle y contracta.

Cette fête est venue naturellement s'intercaler après celle de la Nativité de la sainte Vierge, le 21 novembre.

L'Église en ce jour dit à Dieu :

O Dieu qui avez voulu que la Bienheureuse Marie, toujours Vierge, demeure du Saint-Esprit, fût, en ce jour, présentée au temple, nous vous demandons que, par son intercession, nous méritions d'être présentés dans le temple de votre gloire, par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette prière résume tout l'esprit de cette fête : elle nous fait voir 1° la pérennité des mystères de la Religion, qui permet de dire de chacun d'eux, chaque fois qu'on les célèbre : *en ce jour*, — 2° la foi en la constante

intercession de Marie pour nos intérêts éternels, — 3° et le rapport de cette intercession dans le ciel avec les hommages que nous lui rendons sur la terre.

Autour de ce grand acte liturgique viennent ensuite se déployer, sous diverses formes, les lumières et les instructions du triple mystère de la présentation, de l'éducation et du vœu de virginité de la sainte Vierge. Elles sont tirées principalement du beau livre où saint Ambroise propose aux vierges l'exemple de Marie comme ayant été telle que sa seule vie soit l'exemplaire de toutes les autres : *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.*

L'Office Parisien de ce jour est très-bien composé; on y voit briller partout, en des Antiennes tirées des Livres saints, les allusions les plus gracieuses à l'objet du mystère. Nous nous bornerons à une réflexion sur l'Évangile.

Cet Évangile, le même dans le *Romain* et le *Parisien*, non-seulement pour ce jour, mais pour toutes les Messes votives de la sainte Vierge, entre la Pentecôte et l'Avent, est remarquable. C'est celui où Jésus-Christ parlant à la foule, une femme, élevant la voix, lui dit : Bienheureux le ventre qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées; et Jésus répond : BIEN PLUTÔT *heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent.*

Je n'ai jamais entendu lire et surtout chanter cet Évangile, choisi de préférence pour les fêtes de la Vierge, sans admirer le haut instinct et la magnanime confiance de l'Église, composant la gloire de Marie de ce qui semble le plus rabattre cette gloire dans l'Évangile, la louant de ce que lui opposent le plus ses ennemis, et redressant, par l'intention et par l'esprit, ce qui est si pernicieusement faussé par les judaïques secta-

teurs de la lettre. Au milieu de toutes les pompes du culte déployées pour honorer Marie, lorsque, en face de la multitude attentive, le Diacre finit le chant de cet Évangile, et que ce *Quin imo beati* retentit dans le silence qui lui succède, ce silence me paraît sublime.

L'Office Parisien ne s'est pas borné comme le Romain à cette simple et confiante lecture. Il a cru devoir la faire précéder, dans les *Matines*, de cette explication tirée de saint Augustin :

« Marie est plus heureuse pour avoir reçu la foi du « Christ que pour avoir conçu la chair du Christ. Car « à cette voix qui s'écria : Bienheureux le ventre qui t'a « porté, lui-même répondit : Bien plus sont heureux « ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. « Quant à ceux de ses frères, en effet (c'est-à-dire ceux « qui selon le sang lui étaient parents), qui ne cru- « rent pas en lui, que leur valut cette parenté? De « même la parenté de Mère n'eût été d'aucun avantage « pour Marie, si elle n'eût eu plus de joie de porter le « Christ dans son cœur que dans sa chair. Et sa virgi- « nité elle-même n'a été si agréable et si favorable que « parce que, avant même qu'elle conçût le Christ, elle « dédiait à Dieu cette virginité de laquelle il devait « naître. C'est ce qu'indiquent ces paroles que Marie « répondit à l'Angélique annonce de sa Maternité : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point « d'homme? Ce qu'assurément elle n'aurait pas dit si « précédemment elle n'eût voué à Dieu sa virginité. »

Cette explication et tout ce qu'on pourrait y ajouter change la restriction apparente apportée par Jésus-Christ à la louange du sein qui l'avait conçu, en un surcroît de louange; et quelle louange! puisqu'elle a été

publiée par la Vérité même! De sorte que Marie est louée doublement dans l'Évangile, premièrement pour avoir porté et nourri le Fils de Dieu, ce que ce divin Fils ne désavoue pas, mais confirme, en le subordonnant; secondement pour avoir cru et observé, la première, et plus excellemment qu'aucune autre, la parole de Dieu; puisqu'elle l'a crue jusqu'à l'enfanter au monde, comme l'esprit de Dieu l'a publié par la voix d'Élisabeth : *Beata quæ credidisti, quia perficientur quæ dicta sunt tibi a Domino.*

Ce bel Évangile, qu'on dit une grande partie de l'année à toutes les Messes de la sainte Vierge, s'applique plus particulièrement au mystère de sa Présentation; car, où Marie a-t-elle d'abord écouté Dieu? où a-t-elle été formée à observer sa parole? où y a-t-elle répondu jusqu'à lui faire ce vœu inouï alors et si inviolable de sa Virginité? où est-elle enfin devenue *Servante du Seigneur* jusqu'à mériter de devenir plus tard sa Mère, si ce n'est dans le temple où elle fut présentée et consacrée à Dieu dès son jeune âge? Le mystère de la Présentation de la sainte Vierge trouve donc dans l'Évangile de cette fête, sa plus glorieuse commémoration.

Telles sont les harmonies évangéliques, liturgiques et doctrinales que fait entendre, à la gloire de Marie, la belle fête de sa Présentation.

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

La Liturgie, en ce qui se rapporte à cette fête, se recommande à notre observation par une destinée singulière : c'est que c'est par elle que la croyance au mystère

qui en est l'objet est entrée dans le dogme. Le dogme n'a pas été, ici, la racine et le fondement de la Liturgie, mais son fruit, son couronnement. Éclose, dès le sixième siècle au moins en Orient, et dès le neuvième en Occident, de la croyance antérieure à l'Immaculée Conception de Marie, mais de la croyance infuse, latente, pieuse et facultative, comme d'un germe resserré dans la terre que la chaleur croissante du soleil vient féconder, la Liturgie a été comme une plante en qui cette croyance s'est révélée, dégagée, formulée, et qui, éprouvée par l'action et l'agitation de l'air, a poussé ses feuilles, étendu ses branches, épanoui ses fleurs, présenté son fruit, et qui a attendu la perfection et la consommation de la lente maturité de ce fruit pour le laisser cueillir. Ce n'est pas le dogme qui a fait la croyance, c'est la croyance qui a produit le dogme, par la Liturgie.

Dans notre étude sur ce mystère, au chapitre V de *la Vierge Marie d'après l'Évangile*, nous avons indiqué et calculé en quelque sorte la marche incessante de la Liturgie, se dirigeant graduellement de l'antique croyance vers le dogme par le déploiement du culte. Nous y reviendrons plus en grand dans l'*Exposition historique*. Ici, nous devons apprécier seulement le caractère de cette Liturgie comme expression de la croyance et formation du dogme.

L'incomparable dignité de Mère de Dieu en Marie a dû consacrer toute son existence, après comme effet, avant comme préparation. Aussi ce n'est pas seulement dans l'Annonciation qu'elle est honorée et glorifiée comme Mère de Dieu, et dans tous les mystères qui ont suivi jusqu'à son Assomption; mais dans sa Présentation au temple, à l'âge de trois ans, et plus avant dans sa Na-

tivité. Mais son existence n'a pas commencé à cette Nativité : la source en a été dans sa Conception. En vertu de la même loi, sa Conception devait donc être honorée. Elle devait l'être d'autant plus que Marie préexistait comme Mère de Dieu à sa Conception même : elle préexistait dans les prophéties et les figures qui la préconisaient, dans les désirs et les vœux des Justes et des Patriarches qui la saluaient depuis l'origine du monde. Elle préexistait plus avant encore, dans les hommages des Anges fidèles, et dans la révolte des apostats; puisque ceux-là ont été confirmés et ceux-ci ont été vaincus *par le sang de l'Agneau* [1], par la Maternité dès lors de Marie. Enfin, elle préexistait avant toutes choses comme prédestinée à être Mère de Dieu, de la même prédestination que le Fils de Dieu à être le Fils de l'homme, cet état de Fils impliquant nécessairement une Mère. C'est ce qui justifie à la lettre cette application que l'Église fait à Marie de ce qui est dit de la Sagesse éternelle devant s'incarner en elle : *Dieu m'a possédée au commencement de ses voies, dès le principe, et avant que rien fût, etc.*

Mais si Marie était Mère de Dieu, en tant que réservée et prédestinée à cette gloire de toute éternité, si elle était *possédée* dès lors par Dieu, comment ne l'aurait-elle pas été dans sa Conception, qui était sa prédestination réalisée? En un mot, sa Prédestination étant célébrée, sa Conception devait l'être.

Aussi l'a-t-elle été, même par ceux qui ne la tenaient pas pour immaculée : tant il était convenable qu'elle le fût.

[1] Apocalyps., XII, 7-11.

Mais quoi ! fêter, honorer, glorifier une conception qui ne serait pas immaculée ! qu'est-ce autre chose que glorifier le triomphe du Démon sur celle dont la divine Maternité, non-seulement devait le terrasser sur la terre, mais l'avait précipité du haut du ciel? qu'est-ce autre chose que fêter le péché originel dans sa plus éclatante victoire ?

Il suit de là que, de cela seul qu'on fêtait la Prédestination de Marie, on devait fêter sa Conception ; et que fêtant sa Conception, on ne pouvait la fêter qu'Immaculée.

C'est ainsi que la Liturgie a dégagé la croyance. C'est ainsi que tout s'enchaîne et se tient dans la Doctrine catholique.

Cela est tellement vrai, que le dernier état de la Liturgie Romaine pour la fête de l'Immaculée Conception, avant la définition de ce mystère, ne renferme pas, que nous sachions, un seul mot qui articule la croyance, mais n'en dit pas un seul aussi qui ne l'implique ; et qu'ainsi, chose merveilleusement convenable autant que justificative, tout cet Office est composé de vérités que nul chrétien ne peut décliner, et que cependant il ne peut admettre sans embrasser virtuellement celle de l'Immaculée Conception de Marie. C'est la démonstration liturgique de cette grande croyance.

D'abord, en effet, fêter simplement la Conception de Marie, c'est, comme nous l'avons dit, la fêter Immaculée.

Ensuite, pour la fêter, l'Église l'enveloppe dans la grande, dans la nécessaire vérité de sa Prédestination et lui applique à cet effet cette parole de la Sagesse : *Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram*, ce qui est incontestable, et ce qui implique, comme nous l'avons vu, sa Conception Immaculée. Marie a dû être conçue

dans le temps comme elle a été conçue dans l'éternité, en tant que Mère de Dieu et dominatrice du mal, loin d'être sa sujette, ce qui a fait dire à un Père que *la Virginité de Marie est éternelle.* Si elle était conçue avant les abîmes, ce qui doit s'entendre de tout abîme; si elle était conçue non-seulement avant les abîmes où furent précipités les Anges rebelles, mais avant la création des Anges mêmes, *dès le principe et avant que rien fût;* si dès lors elle a été non-seulement conçue, mais *possédée* par Dieu, comme le dit notre Liturgie, comment aurait-elle payé tribut à l'abîme?

L'Église applique à Marie dans la liturgie de cette fête cette figure des Livres saints : *Quæ est ista quæ ascendit sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol?* et il n'y a jamais eu qu'une voix dans l'Église pour faire à Marie application de cette image, tant elle lui convient. Et, en effet, Marie n'ayant pas été prise au hasard parmi les enfants d'Adam pour devenir Mère de Dieu, mais ayant été prédestinée, et par conséquent conçue à cette fin unique, c'est de cette fin divine qu'elle tire sa raison d'être, son être même et son état, comme l'aurore tire sa virginale clarté du soleil qu'elle produit sur l'horizon : c'est un soleil commencé. Est-il besoin de dire après cela qu'elle est immaculée comme l'aurore? Et qui ne sent la justesse autant que la beauté de cette Leçon de notre Office, tirée de saint Thomas, archevêque de Valence :

C'est avec juste raison que le chantre du divin Épithalame, vous voyant de loin dans votre lever, s'écriait : Quelle est celle-ci qui surgit comme une aurore, belle comme la lune, choisie comme le soleil? Comme une aurore au rayonnant éclat; en effet, vous

avez été produite dans le monde, ô Marie ! lorsque, à l'ombre de la splendeur du vrai Soleil, vous avez été conçue. Car le Soleil lui-même de justice qui devait sortir de vous, prévenant votre lever par une sorte d'irradiation matinale, a transfusé abondamment en vous les rayons de sa clarté, au moyen desquels vous avez mis en fuite les puissances des ténèbres que la première Ève avait étendues sur nous.

L'Office de la Conception n'a pareillement eu besoin pour célébrer Marie Immaculée que de mettre en Antienne l'antique Prophétie qui préconise Marie comme ennemie et victorieuse du serpent : *Ait Dominus ad serpentem : Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum*, donnant seulement pour commentaire à cette Prophétie, ces autres paroles de la sainte Écriture qui en sont l'accompagnement logique :

℟. Deus præcinxit me virtute.

℟. Dieu m'a ceinte de force.

℣. Et posuit immaculatam viam meam.

℣. Et il a posé immaculée la voie par laquelle je devais passer.

℣. In hoc cognovi quoniam voluisti me.

℣. En cela j'ai connu que vous m'avez voulue.

℟. Quoniam non gaudebit inimicus meus super me.

℟. Parce que mon ennemi n'aura pas à se réjouir sur moi.

℣. Elegit eam Deus, et prælegit eam.

℣. Dieu l'a élue et préélue.

℟. In tabernaculo suo habitare fecit eam.

℟. Il l'a fait habiter dans son tabernacle.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ô mon aimée, et aucune tache n'est en vous.

Qu'est-il besoin de dire autre chose de Marie pour dire qu'elle est Immaculée? Dire qu'il y aura entre elle et le Serpent un abîme d'inimitiés, n'est-ce pas dire qu'il n'y aura jamais de contact? Dire qu'elle lui écrasera la tête, n'est-ce pas dire qu'elle ne lui payera jamais tribut? Dire, en un mot, qu'elle sera la Mère de Dieu, n'est-ce pas dire qu'elle ne sera jamais la fille du Démon?

Quand on sonde ce glorieux abîme : — Mère de Dieu, — on rejette, comme la plus monstrueuse de toutes les contradictions, la pensée que Marie ait jamais pu raser seulement le honteux abîme de Satan. C'est pourquoi l'Église ayant à fêter la Conception Immaculée de Marie ne croit pas pouvoir mieux le faire qu'en plaçant dans son Office ces magnifiques et encore insuffisantes paroles de saint Épiphane, par lesquelles la haute antiquité chrétienne célébrait la divine Maternité :

Que dirai-je? et quelles paroles ferai-je entendre? Comment m'y prendre pour louer cette racine bienheureuse de la gloire? Dieu seul en effet excepté, à toutes choses elle est supérieure : plus sainte que les Chérubins, plus sainte que les Séraphins, et, sans nulle comparaison, plus élevée en gloire que toute l'Armée céleste. Pour la louer dignement, toute langue est insuffisante, voire même celle des Anges. Et en effet eux-mêmes lui ont décerné hymne, louange, honneur. Ils étaient dans la joie, comme

s'ils devaient Dieu lui-même à cette Vierge très-sainte qui, supérieure à eux, conçut en terre ce Dieu qui habite dans les cieux, pour attirer par ce moyen leur armée angélique sur cette terre, et la faire vivre avec nous... O Bienheureuse Vierge, colombe pure, céleste épouse, Marie, ciel, temple et trône de la Divinité, qui avez eu vous le Christ, soleil éblouissant au ciel et sur la terre. Nuée lumineuse, qui du ciel avez conduit le Christ, foudre éclatante, pour illuminer ce monde. Nuée céleste, qui avez attiré dans le monde le tonnerre de l'Esprit-Saint reposant en vous, et qui avez versé à torrent la pluie de l'Esprit-Saint sur toute la terre pour y produire le fruit de la foi. Salut, pleine de grâce, porte des cieux dont le Prophète a si bien chanté : Voici la porte close et nul n'entrera par elle ni ne sortira, excepté le Seigneur Dieu seul : et elle sera la porte close réservée pour le chef, car Dieu lui-même sera appelé notre chef, en qui espèreront toutes les nations. De cette porte aussi, le Prophète, dans e cours du divin épithalame, parle ouvertement et manifestement quand il s'écrie : Vous êtes un jardin clos, ma sœur, mon épouse, vous êtes un jardin clos, une fontaine scellée.

Célébrer ainsi la Maternité divine de Marie, c'est en faire jaillir son Immaculée Conception. La Liturgie romaine n'a pas besoin de formuler cette conclusion et elle ne le fait pas, autant par un sens exquis qui lui a fait comprendre qu'une conclusion détachée de ses prémisses est moins forte que celle qui en sort d'elle-même dès qu'on les admet, que par une juste et admirable réserve à une époque où le dogme n'était pas encore promulgué. Réserve que n'a pas la Liturgie parisienne qui, dans l'Office de ce jour, soutient une thèse en forme pour l'Immaculée Conception, et s'arme de la décision du concile de Trente contre ceux qui la décrieraient.

Et ainsi, chose admirable autant qu'étrangement méconnue ! l'Eglise romaine, qu'on a accusée si aveuglément d'indiscrétion et d'inopportunité dans la définition de ce dogme, était en retard sur la manifestation de la croyance dans tout l'univers catholique. Loin d'y pousser par le mouvement liturgique qui y a abouti, c'est elle qui a recueilli ce mouvement, qui l'a modéré, contenu, réglé, retardé, en suspendant son résultat par des siècles de circonspection et de sagesse. Nous l'avons montré, avec quelque détail, dans la deuxième partie de cet ouvrage, et nous aurons lieu d'y revenir dans notre exposition historique. En attendant, que ceux qui auraient quelque reste de préjugé à ce sujet veuillent bien réfléchir sur cette leçon de catéchisme que Bossuet faisait aux petits enfants, et qui va si bien à notre adresse, avec tout le poids qu'ajoutent à cette parole les deux siècles qui se sont écoulés depuis :

« *Que tiennent communément les théologiens de la* « *Conception de la sainte Vierge ?* »

« Que par une grâce particulière elle a été imma- « culée, c'est-à-dire sans aucune tache et sans péché « originel. »

« *L'Église a-t-elle défini que la Conception de la* « *Vierge fut immaculée ?* »

« Non ; le Saint-Siége a déclaré que la chose n'était « pas ENCORE définie, et que ce n'était ni hérésie, ni pé- « ché mortel de ne le croire pas. »

« *Que faut-il considérer en cela ?*

« La grande prudence du Saint-Siége, et le soin qu'on

« y apporte à examiner la tradition constante de tous les « siècles[1]. »

Tels sont les enseignements liturgiques que nous offre la fête de l'Immaculée Conception.

Nous avons achevé de parcourir les fêtes propres de la sainte Vierge qui ont un rang principal et général dans la Liturgie, au nombre de sept :

La Purification,
L'Annonciation,
L'Assomption,
La Nativité,
La Visitation,
La Présentation,
L'Immaculée Conception.

Il en est sept autres qui ont un caractère général, mais non aussi principal ; ce sont :

La Compassion et les Sept Douleurs,
Notre-Dame du Mont-Carmel,
Notre-Dame des Neiges,
Notre-Dame de la Merci,
Le Saint-Rosaire,
Le Saint-Nom de Marie,
La Fête des Parents de la sainte Vierge.

Enfin, il en est sept autres encore qui n'ont pas un caractère principal, ni même général, mais simplement affecté par privilége à certains lieux, *quibusdam locis ;* ce sont :

Les Fiançailles de la sainte Vierge,

[1] Catéchisme de Meaux.

Notre-Dame Auxiliatrice,
La Maternité de la sainte Vierge,
La Pureté de la sainte Vierge,
Le Patronage de la sainte Vierge,
La Translation de la maison de la sainte Vierge à Lorette.
L'Expectation de l'enfantement.

Telles sont les trois séries sous lesquelles on peut classer les fêtes de la sainte Vierge.

Qu'on ne s'étonne pas du nombre de ces fêtes, et qu'on retienne le secret mouvement qui porterait à les taxer d'exagération : ce serait un mouvement de légèreté et d'irréflexion. Toutes ces fêtes, n'honorant la très-sainte Vierge dans ses diverses gloires qu'à cause de Jésus-Christ, qui les lui vaut, nourrissent le culte de Jésus-Christ dans sa sainte Mère. Leur nombre même est l'expression, autant que l'aliment, de cette piété qui multiplie les fêtes de la religion à mesure que, par sa ferveur, elle se rapproche du ciel, qui n'est que fête.

Ces fêtes, en outre, n'ont pas été instituées gratuitement et par quelque fantaisie pieuse. La plupart ont une valeur historique qu'on ne saurait dédaigner sans ignorance. De grands événements, non-seulement religieux, mais sociaux, des événements européens et universels, redevables à la céleste intervention de la Mère de Dieu, ont été le motif de leur institution et y revivent, comme dans des *ex-voto* de la foi et de la reconnaissance des peuples. Ce sont des pages liturgiques d'histoire.

C'est pourquoi nous en réservons l'étude pour l'exposition historique dans laquelle nous allons entrer.

Mais, auparavant, consacrons un court, mais essentiel

chapitre aux pratiques de dévotion à la sainte Vierge, qui, sans avoir un caractère liturgique, sont cependant autorisées et encouragées par l'Église, comme des moyens efficaces et parfaitement raisonnables de piété et de vertu.

CHAPITRE VII.

PETITES PRATIQUES DE DÉVOTION.

I. — Cette humble partie du culte de la très-sainte Vierge est ouvertement attaquée ou secrètement méprisée par tous ceux qui n'en usent pas. On la laisse aux dévots, aux bonnes gens, en gémissant tout haut ou tout bas de la *superstition* qui s'en nourrit, et en se faisant un cas de conscience philosophique d'y être parfaitement étranger.

Il se pourrait bien cependant que philosophie et religion fussent en ceci du côté des bonnes gens, et que la plus courte vue, autant que la moins pure, fût du côté des contempteurs de ces pratiques.

« Et dadvantage, écrivait Montaigne, je puis le dire « pour l'avoir essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté « de mon choix et triage particulier, mettant à noncha- « loir certains points de l'observance de l'Eglise, qui « semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange; « venant à en communiquer aux hommes savants, j'ay « trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et « très-solide, et que ce n'est que bestise et ignorance « qui nous fait les recevoir avecque moins de révérence « que le reste. »

Allons droit à l'objection.

Toutes ces pratiques du culte de la Vierge sont des superstitions, parce qu'elles se substituent à la piété et à la vertu. Elles favorisent la fausse dévotion, en portant à

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

croire qu'on en sort justifié, quels que soient les vices ou les imperfections dans lesquels on continue à vivre.

Qu'est-ce qui fait cette objection? Ce sont surtout les protestants et les philosophes, c'est-à-dire ceux qui donnent le plus dans le vice qu'ils reprochent à nos pieuses pratiques.

Les protestants : leur convient-il bien de reprocher à la dévotion catholique envers Marie de substituer les pratiques au mérite et les formules à la vertu, eux dont la doctrine dispense de tout mérite et de toute vertu, et fait consister toute religion, toute justification dans la seule imputation des mérites du Christ? Si nos pratiques de dévotion leur ont été si odieuses, ce n'est pas parce qu'elles ne font pas assez, c'est parce qu'elles font *trop* pour le salut, pour la vraie piété, dont le propre, selon leur doctrine, consiste à ne rien faire, pas même un *acte* de foi. La foi seule et la foi *passive* suffit. Assurément un tel salut est à plus bas prix que nos pratiques! Et remarquez bien encore la grande différence qui exclut tout rapprochement. Il est *de doctrine*, dans le Protestantisme, que la foi seule suffit sans les œuvres: où est-il de doctrine dans le Catholicisme que les pratiques seules suffisent? Qui ne sait, au contraire, qu'une telle manière de voir est hautement condamnée par l'Eglise, qui appelle toujours ses enfants à la piété, à la vertu, à la plus haute sainteté, et qui n'encourage les pratiques de dévotion que comme des moyens de s'y élever? Et n'est-ce pas pour cela même que ces pratiques sont odieuses aux protestants? Leur haine est dans notre justification[1].

[1] Nous ne voulons pas dire que les protestants n'ont pas des

Les philosophes, j'entends par là les libres penseurs, sont-ils plus autorisés à taxer nos humbles pratiques d'actes vains, qui ne tirent à aucune conséquence pour la vertu ? En quoi consiste la philosophie, selon eux : je ne demande pas à quoi elle aboutit, ce serait trop indiscret ; mais en quoi consiste-t-elle? que se propose-t-elle ? La continence ? l'humilité ? la patience? la résignation? le désintéressement? le sacrifice? la vertu ? Il s'agit bien de cela, vraiment! Pure dérision de le demander. — En quoi consiste-t-elle donc? — Dans la *Recherche de la vérité*. — Et après ? Quand on a trouvé la vérité, on la met en œuvre, sans doute ? On ne revient pas de ce pèlerinage aussi pauvre dans sa vie et dans ses mœurs qu'on était parti? A ce contact divin on est transfiguré ?... — Mais comprenez donc que la philosophie, consistant dans la *recherche*, entendez-vous bien, de la vérité, fait profession de ne la *trouver* jamais, puisque, dès lors, on cesserait de la chercher, et, par conséquent, de philosopher. — C'est dans cette *pratique* de la recherche de la vérité que consiste toute cette philosophie; pratique non-seulement sans vertu, mais sans vérité, même; cage tournante de l'esprit, pur fétichisme de la libre pensée. En vérité, il n'y a pas là de quoi jeter la pierre à nos dévotions.

II. — Après avoir ainsi écarté leurs censeurs, considérons et justifions ces dévotions en elles-mêmes.

vertus naturelles et même chrétiennes, nous le reconnaissons très-volontiers. Mais s'ils ont de telles vertus malgré leur doctrine qui les en dispense, combien plus les catholiques à cause de leur doctrine qui les y assujettit !

D'abord il n'est personne, si ignorant qu'il soit, qui ne sache qu'elles ne peuvent tenir lieu de la piété et de la vertu véritables; qu'elles doivent en être l'expression et le véhicule. On ne peut se tromper là-dessus sans se tromper sciemment. Tout le monde sait que le salut n'est pas une aumône que la Vierge et les Saints obtiennent à l'importunité qui les leur demande, mais une *récompense* promise à l'effort, un *prix* qui ne se gagne qu'au concours, une *couronne* qui ne se pose que sur le front du vainqueur. Seulement, comme nous ne pouvons tout cela sans *la grâce*, nous prions, de cette façon, la Vierge et les Saints de nous obtenir des grâces dont le bon *usage* nous rend plus sûr, plus facile, et plus doux le chemin du ciel. Qu'y a-t-il à reprendre dans cette doctrine?

Et puis, qui ne sait encore que la Vierge et les Saints ne sont favorables à ceux qui les prient qu'à proportion que ceux-ci s'efforcent de les imiter; qu'ils ne sont nos patrons qu'à proportion qu'ils sont nos modèles; et qu'ainsi l'intérêt même nous engage sur les traces de leur sainteté?

Sans doute, dira-t-on, telle est la doctrine de l'Église, et ce n'est pas elle que nous censurons, elle est à l'épreuve de toute critique. Mais que devient-elle dans les esprits et dans les cœurs grossiers qui la plient à leurs penchants et à leurs vues? Ce n'est pas la doctrine, c'est la coutume que nous accusons; ce n'est pas ce qui devait être, c'est ce qui est.

Mais ce qui est, ne le pliez-vous pas vous-même à vos préjugés et à vos vues? Le voyez-vous tel qu'il est? Vous voyez la Madone, les cierges, les *ex-voto*, les chapelets, les médailles et les bonnes gens, et puis c'est tout.

Mais c'est-il tout, en effet? Avez-vous bien vu? N'avez-vous pas remarqué deux choses, deux institutions, qui ne laissent pas ces dévotions livrées à elles-mêmes, et qui assujettissent à leur contrôle et à leur épuration les esprits et les cœurs qui s'y adonnent, sous peine de n'avoir pas fait *leurs dévotions?* Ne voyez-vous pas la chaire et le confessionnal? La chaire d'où descend la lumière de la doctrine sur tout le monde, le confessionnal où elle est inoculée à chacun; la chaire qui rectifie les vues, le confessionnal qui redresse les penchants: la chaire et le confessionnal, où se déposent toute ignorance et toute souillure, et qui conduisent de l'un à l'autre, à l'autel, à la suprême dévotion qui consomme toutes les autres, la dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son Sacrement redoutable?

Et puis, voyez-vous les cœurs, voyez-vous les âmes? tout ce que ces dévotions y mettent de freins, y font de pures et douces impressions, y éveillent de remords, y tempèrent de passions, y apportent de préservations, y corrigent de vices, y font germer et fleurir de vertus?...

Sans doute on retombe dans ses penchants, mais pas toujours, mais beaucoup moins, mais avec *la conscience*, du moins, de sa faiblesse et de son infidélité. La conscience! ah! n'aurait-on sauvé que cela, on aurait sauvé le foyer domestique de la vertu!

« Défiez-vous, écrivait naguère à ses prêtres un « éloquent prélat, défiez-vous de ce zèle amer et « peu éclairé qui fait consister *entièrement* la dévotion « à la sainte Vierge dans l'étroite observation de ses « exemples, et qui, hors de là, ne reconnaît rien de « bon, rien d'utile dans les pratiques de l'Église insti- « tuées en son honneur. Prêcher que la piété envers

« Marie, de la part de ceux qui vivent dans le désordre, « est une piété mensongère, injurieuse à Jésus-Christ et « à sa Mère, une observance dérisoire, une vaine et « criminelle confiance, c'est outre-passer la vérité et « fausser la règle; c'est arrêter le courant de la grâce « et, à force de sécheresse et d'exagération, *enter le « désespoir sur la faiblesse, quand l'intention de l'Église « est de greffer le repentir sur la miséricorde.* La sa- « gesse de votre zèle se gardera de tels écarts... Sans « doute vous attaquerez ces dévots présomptueux, s'il « en était dans vos paroisses, qui abuseraient de ce « qu'on publie du crédit de la sainte Vierge pour le sa- « lut des pécheurs; vous leur rappellerez avec énergie « qu'on n'arrive pas au ciel avant de renoncer au péché, « et sans en faire pénitence; mais vous leur direz en « même temps que l'un des moyens les plus efficaces « pour obtenir leur conversion est la dévotion à la sainte « Vierge. »

Voilà ce que sont les pratiques de dévotion à la sainte Vierge dans leurs moindres effets. Que sont-elles maintenant dans leurs effets supérieurs? Ici les faits parlent, et quels faits! Trouvez-moi dans toute l'histoire du Christianisme depuis dix-huit siècles un *saint*, un héros, je dirai plus, un génie catholique qui n'ait été particulièrement dévot à la sainte Vierge, et scrupuleux sectateur de ses pratiques. Montrez-moi à l'heure qu'il est une grande œuvre, un grand dévouement, une grande pureté qui ne fleurisse pas à l'ombre des autels de Marie, et qui ne se fasse pas une arme, un rempart et comme un talisman de cette dévotion. Ah! respectez, vénérez, baisez le rosaire de la virginité, de la charité et du martyre!.... Sans doute ces dévotions ne sont pas de l'es-

sence même du Christianisme, elles n'en sont, si vous voulez, que l'écorce ; mais, comme telles, elles protégent l'essence, et elles l'enrichissent de toutes les impressions de l'air et de la lumière dont elles pompent les souffles et les rayons.

III. — Mais c'est précisément ce qu'il y a de matériel dans les instruments de cette dévotion qui provoque le plus la censure et la critique de ceux qui y sont étrangers. Un morceau d'étoffe ou de métal qu'on porte sur soi dans les frivolités ou même dans les souillures de la vie; un cierge qui se consume en votre absence devant une grossière statue; des grains de chapelet qui glissent sous des doigts plus scrupuleux de leur nombre que de leur signification : c'est ainsi que leur apparaissent les dévotions catholiques à la sainte Vierge.

Si Dieu avait consulté les sages sur le dessein qu'il avait de se faire *chair*, ils auraient rejeté ce dessein comme une insigne folie. Qu'est-ce donc s'il leur avait dit : Cette chair prise dans le sein d'une femme je la garderai éternellement; je l'élèverai avec moi dans la gloire ; je vous la donnerai à adorer sur des autels, à manger à une table : par un plan dont cette *Incarnation* perpétuelle sera le centre, je ferai arriver ma grâce à vos âmes en des canaux matériels et sensibles hors desquels vous en serez privé, de l'eau, de l'huile, des paroles sacerdotales, des impositions de mains ; et par là, par là seulement je *spiritualiserai* le monde, j'y formerai des Anges. C'est ce qu'il a fait et ce que nous voyons.

Ce divin système étant posé, il est conséquent d'admettre, en dehors des sacrements, et par une irradiation de la grâce qui y est contenue, une vertu de béné-

diction et de consécration dans le revêtement sensible de tout le culte et jusque dans les objets privés auxquels l'Église étend et applique cette vertu. Ces objets *bénis*, portés avec foi et respect, ont des influences morales, et même sensibles, qui se font sentir à l'âme et au corps du fidèle jusqu'au miracle, et qui souvent attirent et suscitent à la vie de la grâce les plus abondonnés pécheurs. Ce ne sont pas des exemples qui manquent à l'appui de cette vérité!

IV. — A un point de vue philosophique, les pratiques sensibles de dévotion à la sainte Vierge sont admirablement appropriées aux besoins des âmes simples, et à ceux aussi des âmes élevées. A celles-là elles donnent de l'élévation; à celles-ci de la simplicité.

Développons un peu ce double aperçu :

Ces pratiques sont comme la Liturgie des simples et des ignorants. La Liturgie, proprement dite, leur est un livre fermé ou voilé; ils y épellent à peine. Ils peuvent encore moins composer eux-mêmes des actes et des formules de prières; encore moins s'en passer pour élever à Dieu une âme doublement appesantie et par son défaut de culture et par la prédominance du corps. Ces âmes resteront-elles au pied de la montagne sainte, à la porte de nos mystères; n'y aura-t-il aucun moyen de les initier à la vie spirituelle et surnaturelle, à cette vie si élevée, qu'elle est à la vie intellectuelle ce que celle-ci est à la vie des sens? Comment les porter à une telle hauteur? — Plus aisément que des philosophes et de grands esprits; plus aisément, parce qu'ils n'opposent pas d'obstacles. — Mais encore faut-il des moyens? — Ces moyens sont la dévotion à la sainte Vierge et ses

pieuses pratiques. Il y a dans l'objet de cette dévotion quelque chose de si accessible, de si sympathique et de si attrayant, que le charme sur des âmes simples en est irrésistible; elles se dirigent instinctivement vers l'autel de la Bonne Vierge comme vers un port dans l'orage, comme vers la consolation dans la souffrance, comme vers l'épanchement dans les peines, comme vers la miséricorde dans le repentir, comme vers la puissance dans le besoin, enfin comme vers la bonté infinie de Dieu dépouillée de tout attribut de majesté et de justice et personnifiée dans un Enfant pour être commise à une Mère; à une Mère qui n'est la sienne que pour être la nôtre, et sur laquelle nous avons dès lors tous les droits qu'elle a elle-même sur son Fils. Qu'on ne dise pas que la Vierge efface Dieu dans ce culte et qu'elle est l'objet propre et final de la dévotion. Outre l'enseignement continu de l'Église qui, sous mille formes, bannit cette erreur, il est manifeste que la dévotion même à Marie la rend impossible, puisque c'est la Mère en tant que *Mère* qu'on invoque en elle, tenant cette qualité d'un *Fils* qu'elle nous montre comme son titre à notre confiance, et qui est ainsi produit à notre culte par cette dévotion même qu'on accuse de le faire oublier. Un tel oubli, une telle superstition serait un cercle vicieux, et il faut même reconnaître que de tous les modes de culte de *l'Homme-Dieu*, le plus formel, le plus démonstratif et le plus explicite est le culte de la *Mère de Dieu*[1].

De là vient, chose admirable! que ce culte qui attire

[1] C'est pourquoi, comme nous l'avons vu dans la liturgie de la fête du Saint-Sacrement, le culte de la Présence réelle vient se relier à celui de la Maternité divine.

les âmes les plus timides et les plus humbles à force de douceur et de facilité, transfigure les âmes les plus grossières et les plus communes à force de pureté et de sainteté. Assurément, s'il était une idolâtrie, s'il se bornait à une créature, il y a longtemps que par cette familiarité de dévotion les passions l'auraient fait à leur image. Mais non : elles viennent toutes expirer aux pieds de cette Pureté qui non-seulement résiste au contact des âmes, qui non-seulement les domine, mais qui les élève à son idéal, et par cette action surnaturelle prouve victorieusement sa légitimité plus encore que par les miracles sensibles où elle fait éclater souvent son pouvoir. C'est par là que les âmes simples sont initiées à la vie surnaturelle; et tous les instruments sensibles de cette dévotion, pénétrés de la même vertu et de la même vie que son objet, portés et employés dans le même esprit, en sont comme les conducteurs liturgiques. Les grains du chapelet deviennent dans les mains du simple et de l'ignorant, par la ferveur et la grâce de la prière qui s'y applique, comme des grains d'encens dont le parfum spirituel monte à Dieu autant que celui de nos plus beaux cantiques. Le saint scapulaire le dépouille de la terre en le revêtant du Ciel, et fait reposer sur lui l'esprit de Marie, comme sur Élisée vint se reposer le manteau et l'esprit d'Élie emporté sur un char de feu. La flamme du cierge que sa ferveur allume au pied de Notre-Dame est le symbole de cette flamme intérieure de la dévotion qui s'élève de son âme et qui l'illumine en y consumant les grossièretés. Les pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu, que sa piété lui fait entreprendre avec une si naïve persévérance, en le détachant de ses foyers, lui inspirent le détachement de cette vie,

et font de celle-ci le pèlerinage à l'Éternité. Ainsi de toutes les pratiques de dévotion à la Vierge : elles élèvent les âmes simples.

V. — Ces mêmes pratiques donnent de la simplicité aux âmes élevées. Beaucoup de gens n'entrent pas dans le Christianisme, ou ne s'y élèvent pas parce qu'ils veulent y pénétrer sans se courber, sans s'humilier ; car, dans ce divin système, on est élevé à proportion qu'on s'abaisse. « Pourquoi est-il monté, a dit « saint Paul, de Jésus-Christ, sinon parce qu'il était « auparavant descendu[1] ? » Assurément si le Fils de Dieu, qui pouvait élever à soi l'humanité sans descendre jusqu'à elle, a daigné s'anéantir jusqu'à l'état d'homme, jusqu'à l'état d'enfant conçu dans le sein d'une humble femme, pour, de là, remonter en son humanité jusqu'au faîte de la gloire, qui peut se croire dispensé de suivre un tel exemple ; qui peut prétendre à monter sans descendre? Il faut donc absolument descendre. — Et d'où faut-il descendre, jusqu'où faut-il descendre? — Il faut descendre de nous-mêmes, de notre orgueil, de notre personnalité, de notre ciel où nous siégeons plus ou moins comme des *Esprits d'élite* et comme des Dieux par rapport au vulgaire mortel ; et il faut descendre jusqu'où Jésus-Christ lui-même est descendu. Il faut, nous aussi, nous *faire homme* comme il s'est fait homme ; simple homme, homme nouveau. Il faut nous dépouiller, nous réduire jusqu'à devenir enfant, jusqu'à *renaître*, comme le disait Jésus à Nicodème, au grand étonnement de ce docteur, dans cet admirable entretien qu'il eut avec lui

[1] Ad Ephes., IV, 9.

pendant la nuit [1]. — Et comment? — Par l'humilité, par la simplicité qui en est la perfection et la grâce, qui est l'humilité passée en nature. La simplicité, cette vertu, cette disposition de l'âme qui, sur la foi d'une autorité divine bien reconnue, nous dessaisit de nous-mêmes pour nous livrer aux opérations de Dieu; qui nous ramène à cet état natif ou naïf qui constitue le fond primitif de notre être, abstraction faite des accroissements qu'il a reçus, pour que Dieu y pose et y dresse, comme en sous-œuvre, l'édifice de sa grâce. Je dis en sous-œuvre, parce que tout ce que la nature a produit, tout ce que l'éducation a développé de bon en nous, est suspendu seulement pour que Dieu puisse agir en dessous, sur le fondement et à la racine, donnant à la nature même et à l'éducation une plus large et une plus profonde base : la base de la simplicité; de la simplicité qui est le caractère de ce qu'il y a de plus grand, et sans laquelle il n'y a pas de génie, parce qu'elle nous fait vivre de la vie commune de l'humanité, et en fait palpiter en nous les instincts.

Or, de tous les moyens de nous inspirer la simplicité, les meilleurs sont assurément les plus simples, les plus communs et les plus naïfs; car, si la simplicité produit des œuvres simples, les œuvres simples produisent la simplicité. Oh! qu'il est bon, qu'il est grand pour une âme distinguée, pour une intelligence d'élite, de faire des actes de dévotion populaire! comme elle remonte plus haut en venant toucher terre! comme elle double son élévation par son abaissement! comme elle se retrempe dans le courant! Et quels actes d'ailleurs plus conformes

[1] Évangile de saint Jean, ch. III.

à la simplicité et mieux propres à nous l'inspirer que ceux de la dévotion à Jésus enfant et à sa sainte Mère, puisque c'est le culte de cette simplicité même dans son Modèle divin? Beaucoup de chrétiens consentent à descendre jusqu'à Jésus docteur, jusqu'à Jésus crucifié même, parce que là ils trouvent à admirer et à partager des leçons et des vertus d'homme; mais descendre jusqu'à Jésus enfant, jusqu'à la Vierge Marie! cela ne les regarde pas : ils le laissent aux enfants et aux femmes. Comme si le Fils de Dieu s'était fait seulement docteur et victime! Comme si d'abord il ne s'était pas *fait chair*, enfant, soumis et dévot lui-même, si j'ose ainsi dire, à sa sainte Mère! Comme si, sur trente-trois ans de vie, il n'en avait pas consacré *trente* à cet état, pour nous y amener, comme au fondement pratique de toutes les leçons et de toutes les vertus qu'il devait manifester plus tard, et qu'il commença par *faire* avant de les *enseigner* [1] ! Comme si enfin ce divin exemple d'humilité et de simplicité ne regardait que les humbles et les simples, qui en ont précisément moins besoin, et n'était pas surtout et expressément affecté aux grands et aux superbes! Ah! ce n'est pas seulement aux Bergers voisins, mais c'est surtout aux Mages de l'Orient à venir adorer Jésus enfant dans les bras de Marie sa Mère! C'est à eux à faire ce pèlerinage de leur sagesse, cet *ex-voto* de leur couronne, cette largesse et cette effusion de leurs trésors!!!

Ainsi les pratiques de dévotion à Marie conviennent aux âmes élevées autant qu'aux âmes simples.

VI.— Mais elles conviennent à toutes les âmes par un

[1] *Cœpit Jesus facere et docere.* ACTA APOST., cap. I, v, 1.

sentiment qui les unit, les égalise et les fond pour ainsi dire toutes en une seule âme, l'âme humaine. Ce sentiment qu'il faut ressentir pour avoir le droit de le juger, et que nos analogies terrestres peuvent à peine faire concevoir, c'est l'amour. L'amour anime tout, enchante tout, fait arme et feu de tout. Vous qui souriez quand vous voyez un chrétien baiser une médaille, revêtir un scapulaire, faire brûler un cierge, murmurer un chapelet, entreprendre un pèlerinage, êtes-vous si déshérité que vous n'ayez jamais baisé un portrait, porté ou donné des gages de tendresse, que vous n'ayez entrepris une de ces marches, un de ces pèlerinages du cœur dont le terme enchantait le chemin ; que vous n'ayez enfin jamais connu le *culte* de la piété filiale, de la reconnaissance, d'une chaude amitié, d'un chaste amour?... Eh bien! ce que vous avez fait pour une affection de la famille et de la nature, c'est ce que nous faisons pour une affection de la grâce et de la religion. Avoir de la dévotion, c'est aimer. Aimer, c'est avoir de la dévotion. On a de la dévotion pour un père, pour une mère, pour un ami, pour un bienfaiteur, pour tout ce qu'on aime d'un noble amour, jusqu'à la disposition continue du sacrifice : ce qu'exprime proprement le beau mot *dévotion*. Il faut plaindre celui qui n'a de la dévotion pour quoi que ce soit. Il faut envier celui qui a de la dévotion pour ce qui en est le plus digne, pour l'éternel Amour qui nous a prévenus de ses poursuites, pour cette Vierge qui en a concentré toutes les grâces et tous les feux jusqu'à le produire au monde, et des bras de laquelle il se donne à nous.

Le R. P. Lacordaire a dit sur le Rosaire un de ces mots *trouvés* qui portent avec eux le témoignage de la vérité qui les a inspirés autant que du génie qui les a

rendus : « Le rationaliste sourit, a-t-il dit, en voyant « passer des files de gens qui redisent une même parole ; « celui qui est éclairé d'une meilleure lumière com- « prend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le redisant « toujours il ne le répète jamais. »

Ce sentiment anime et ennoblit toutes les autres pratiques de dévotion à la sainte Vierge. En approchant de Lorette, où il était allé faire un pèlerinage qui décida de sa conversion, et à la première vue encore lointaine de ce sanctuaire vénéré, M. Olier dit : « Je sentis mon « cœur comme blessé d'un coup de flèche, qui le rem- « plit tout du saint amour de Marie. » — « En entrant « dans l'Eglise, ajoute-t-il, je fus touché jusqu'à verser « des larmes en abondance. Je fus tellement attendri par « les caresses de la très-sainte Vierge, et ressentis des « secours si puissants, qu'il fallut me rendre à mon Sau- « veur, qui me poursuivait depuis si longtemps... C'est « dans ce saint lieu que j'ai été engendré à la grâce par « les prières de la très-sainte Vierge, et cette Mère de mi- « séricorde m'a fait renaître à Dieu dans le lieu même où « elle avait engendré Jésus-Christ dans son chaste sein[1]. »

Ceux qui n'ont point éprouvé ces choses ne peuvent les comprendre par aucune analogie avec les sentiments terrestres. Ils doivent même ressentir pour elles de l'opposition et du dégoût ; et cette opposition de la nature malade contre le remède de la grâce prouve, par le contraire, l'excellence de celle-ci. La nature inférieure et viciée, « l'homme animal, comme dit l'Apôtre, n'est point « capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; elles « lui sont folie, et il ne les peut comprendre, parce que

[1] *Vie de M. Olier*, t. I, p. 25.

« c'est par une lumière spirituelle qu'il en faut juger [1]. » Le R. P. Lacordaire a donc fort bien dit : *Celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend...* Mais si le rationaliste ne peut comprendre par analogie et par sympathie, il ne peut méconnaître par témoignage et par observation, la vérité, la profondeur dans l'âme chrétienne de ce sentiment d'amour et d'onction qui anime les pratiques de dévotion à la sainte Vierge. Ce sentiment est trop vrai, il respire trop naïvement, il brille trop ouvertement dans toutes les expressions de l'âme pieuse, il absorbe trop puissamment toutes les inégalités d'intelligence et de caractère de ceux qu'il pénètre, pour qu'on puisse le nier ou le mépriser.

VII.—Nous devons nous borner à ces traits généraux. Le détail explicatif sur chacune des pratiques viendra naturellement dans l'historique de leur institution.

Nous ferons seulement ici une observation importante et que nous recommandons à l'intelligente attention du lecteur, d'autant qu'elle réagit sur toute notre *Exposition liturgique.*

Ces pratiques, le chapelet, le scapulaire, le mois de Marie, etc., ne sont pas *liturgiques.* Elles ne font pas partie du culte divin, ni du culte liturgique de la sainte Vierge, tel que nous l'avons exposé dans les chapitres précédents. Ce sont des pratiques de *surérogation*, c'est-à-dire au delà de ce qui est prescrit. On peut s'en affranchir sans manquement, quoique non sans dommage.

Cette liberté, on peut le dire, s'étend, quoiqu'en un sens plus restreint, à tout ce qui est de la dévotion pro-

[1] I Aux Corinth., ch. II, vers. 14.

prement dite à la sainte Vierge, en tant qu'on peut la démêler du culte divin. Car le culte, même liturgique, de la sainte Vierge n'oblige qu'en tant que Dieu y est honoré. Il en est des fêtes de la Vierge et des Saints comme des temples, ce n'est qu'à Dieu qu'elles sont consacrées, en leur mémoire et en leur honneur [1]. Et c'est en ce sens seulement que quelques-unes peuvent être d'obligation. Mais pour ce qui est de la dévotion proprement dite à la sainte Vierge, le principe, je le répète, c'est la liberté.

Il y en a trois belles raisons :

La première et la seule, en un sens, les deux autres n'étant que de convenance, c'est que, comme dit Bossuet, « nous sommes *libres* pour tout autre et ne sommes assujettis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la Religion. Nous honorons la bienheureuse Vierge et les Saints d'un honneur de charité et de société fraternelle, non par un culte de servitude et de sujétion [2]. » C'est ce que nous avons professé avec développement dans notre *Exposition théorique*, et ce que la pratique vient confirmer.

La seconde raison, c'est que le culte de Marie étant un culte tout d'amour filial et de confiance, le cœur doit s'y porter de son propre mouvement. La contrainte y serait impie, non-seulement envers Dieu, par la raison précédente, mais envers Marie elle-même, dont elle blesserait le caractère maternel.

La troisième raison, c'est que le ministère de Marie

[1] Dico Festa Sanctorum Deo dicari, sed in Sanctorum memoriam, quemadmodum templa sacrantur Deo in memoriam Sanctorum. BELLARMIN, lib. III, cap. XVI, *de Cultu Sanct.*

[2] Sermon sur la Dévotion à la sainte Vierge.

étant un ministère de grâce et de miséricorde, ce serait le dénaturer que de faire de son culte un danger de faute et de justice en en faisant un sujet d'obligation. Il ne faut pas que Celle dont le propre est de nous concilier le pardon soit pour nous une occasion de châtiment; ce serait, pour me servir d'une expression de nos Livres saints, *noyer l'agneau dans le lait de sa mère.*

Telles sont les raisons de notre franchise à l'égard de la sainte Vierge.

Mais autant nous sommes libres de cette dévotion, autant nous serions téméraires de nous en abstenir; autant nous serions coupables de la mépriser.

Nous devons *croire* et confesser tout ce qui est défini article de foi de ses grandeurs et de ses priviléges. Nous devons *respecter* la dévotion dont elle est l'objet comme fondée sur l'honneur de Jésus-Christ et sur le plan de sa miséricorde envers les hommes : et cette obligation de croyance et de respect emporte anathème, parce qu'elle touche à Dieu et à la Religion dans Marie.

Nous devons nous faire un scrupule d'affaiblir, même, cette dévotion par nos critiques et nos censures, et si ce dénigrement allait jusqu'au système, il encourrait aussi l'anathème, comme compromettant le salut de nos frères.

« Anathème donc à qui nie une dévotion si bien fon-« dée, dit Bossuet, et ôte aux chrétiens un si grand « secours ! — Anathème à qui la diminue, il affaiblit les « sentiments de la piété [1] ! »

Enfin, si, pour ce qui nous concerne, nous pouvons être plus ou moins enclins à la dévotion à la sainte Vierge, si nous pouvons même nous en abstenir sans

[1] Sermon sur la dévotion à la sainte Vierge.

qu'il y ait *péché*, pourvu que cela n'aille pas jusqu'à l'indévotion ; cependant, nous devons mesurer notre progrès dans la piété et dans le salut par celui que nous aurons fait dans la dévotion envers Marie. Les Pères et les Docteurs s'accordent pour dire que cette dévotion bien entendue est une marque certaine de prédestination. *Impossibile ut pereat*, dit saint Anselme après saint Antonin, en parlant du fidèle serviteur de la Mère de Dieu : *frustrari non potest*, dit saint Bernard.

Faut-il aller plus loin? peut-on dire que celui qui n'a pas pour Marie une affection particulière, qui a de l'éloignement et du dégoût pour son culte, porte en cela une marque de réprobation? Je ne le dirai pas ; je ne sache pas qu'aucune plume catholique l'ait jamais écrit. Cela a été dit cependant, et par qui? Par un réprouvé, s'il faut l'en croire, par un des premiers coryphées de la réforme, OEcolampade, qui, après avoir déserté l'Eglise, et avant de s'être tourné contre le culte de la sainte Vierge, dans le sinistre pressentiment de ce qui devait lui arriver, et dans la lutte intérieure avec son destin, s'écria : « Qu'il ne m'arrive « jamais de rien diminuer du culte de Marie ! que plutôt « ce culte divin, pratiqué en esprit et en vérité, n'é- « prouve jamais de retranchements ! Que jamais, Dieu « m'en garde ! on n'entende dire de moi que je suis de- « venu l'adversaire de Celle pour qui j'estime que *c'est* « *une marque certaine de* RÉPROBATION *de n'avoir pas une* « *affection singulière !* Et comment ne l'aimerais-je pas? « Et quel est celui qui ne se sentirait pas ravi d'amour « pour celle que Dieu lui-même aime excellemment, que « les Anges et les Archanges vénèrent, qui a enfanté le « Sauveur du monde, qui est l'Avocate du genre humain,

« qui est appelée la Reine de la Miséricorde? Que de « nouveau donc je vous exhorte, et encore de nouveau « à louer par Elle de toutes les puissances de notre être « le Seigneur[1] ! »

On sent la chute de l'ange dans ce suprême accent du ciel. Il veut se prendre à la branche du salut étendue sur l'abîme, mais qui n'est telle que pour ceux qui n'ont pas rompu avec le tronc. La branche échappe à son étreinte convulsive, et il se précipite, de toute la violence de son effort à la plier à son sens réprouvé.

Il nous serait trop pénible de rester, nous et nos lecteurs, sur cette sombre impression, quelque concluante qu'elle soit pour notre doctrine[2]. Effaçons-la par un autre chant, le chant du génie et de la sainteté à leur

[1] Nollem ex cultu Mariæ aliquid diminui, modò cultui divino verò illi, quo colitur in spiritu et veritate, decedat nihil. Nunquam de me, ut in Domino confido, audiatur, quasi averser eam, ergà quam minus benè affici, Reprobatæ mentis certum existimem indicium. Et quomodò non amarem? et quis est qui non rapiatur in ejus amorem, quam Deus ipse deamat, quam venerantur Angeli et Archangeli, quæ peperit Salvatorem mundi, quæ humani generis est Advocata, quæ Regina appellatur Misericordiæ? Eia hortor iterum atque iterum, ut summis viribus per eam laudemus Deum. Joan. Œcolampadius. *Sermo de laudando in Maria Deo.* Epilogue.

[2] Loin de nous, cependant, de prononcer sur le sort éternel d'Œcolampade, et nous laissons à Luther de dire qu'il mourut *accablé des coups du diable, dont il n'avait pu soutenir l'effort.* Nous aimons à penser, même, que son ancienne piété si tendre envers Marie aura valu à ses derniers moments la grâce du repentir. La malédiction de Luther est déjà de bon augure pour ce sentiment, et ce qu'on raconte d'Œcolampade ne vient pas le démentir : on dit qu'il mourut de douleur à la vue des fruits de la Réforme, et dans des sentiments de pieuse résignation. — Biogr. univ.

plus sublime accent sur cette terre, allant joindre celui des Anges dans le ciel.

Les Œuvres de saint Anselme, de ce génie catholique qui a pénétré si haut et d'un vol si philosophique dans la divine essence que le rationalisme de nos jours a osé se réclamer de lui, se terminent et s'exhalent en cette hymne à la Vierge, que ce saint évêque avait composée pour la liturgie de son diocèse de Cantorbéry, dans laquelle respire son génie philosophique, et qui résume tout ce que la Liturgie a jamais fait entendre de plus fort, de plus plein et de plus éclatant à la gloire de Marie.

Ave, Sponsa insponsata
Per quam orbis prorsus lapsi
Facta est ereptio,
Ave per quam primæ matris
Est Evæ redemptio,
Sancta Maria, ora pro nobis.

Salut, Épouse qui n'a pas connu d'époux, par qui de l'univers, profondément tombé, s'est opéré le rétablissement, salut ô vous par qui la première mère Éve a reçu sa rédemption, Sainte Marie, priez pour nous.

Ave, sponsa, etc.

Salut, Épouse, etc.

Altitudo cogitandi
Tu inaccessibilis,
Invisibile profundum
Angelorum oculis,
Χαῖρε κεχαειτωμένη
Θεοτόκος πάρθενε.
Sancta Dei Genitrix, ora pro nobis.

Hauteur que la pensée ne peut atteindre, profondeur invisible que l'œil des Anges ne peut sonder. Salut, Mère pleine de grâce du Tout-Puissant. Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.

Ave, sponsa, etc.

Salut, Épouse, ect.

Omnia portantem portans,
Solium imperii;

Vous qui portez Celui qui porte toutes choses, Siége de

stella demonstrans solem,
Sol diei mystici;
Occidentis astrum mundi,
Luminis conspicui,
Sancta Virgo virginum, ora pro nobis.

l'empire souverain; ô vous, étoile qui indiquez le soleil, soleil vous-même du jour mystique, astre du monde à son déclin, dont la lumière charme les yeux, sainte Vierge des vierges, priez pour nous.

Ave, sponsa, etc.

Salut, Épouse, etc.

Incarnationis divæ
Uterus tu factus es.
Per quam renovatur omnis
Creaturæ species,
Cum qua adoratur factor
Et origo omnium.
Angelorum Domina, ora pro nobis.

De l'Incarnation divine vous êtes devenue le sein. Par vous toute créature a recouvré sa dignité; avec vous est adoré l'Auteur et le Principe de toutes choses. Souveraine des Anges, priez pour nous.

Ave, sponsa, etc.

Salut Épouse, etc.

Tu extans initiatrix
Arcani consilii,
Mirandorum veræ Christi
Operum primitiæ,
Dogmatum illius extans
Tu fons et initium,
Cœlorum Regina, ora pro nobis.

Vous apparaissez l'initiatrice du secret conseil, vraie prémice des merveilles du Christ, vous êtes la source et le premier jet de sa doctrine. Reine des Cieux, priez pour nous.

Ave sponsa, etc.

Salut, Épouse, etc.

Scala tu cœlestis, per quam
Descendit ipse Deus,
Sponsa traducens terrena

Vous êtes la céleste échelle par qui Dieu lui-même est descendu, l'Épouse qui a mené à

Super cœlestia.
Tu Mater innupta omni
Honore superior,
Virgo perpetua, ora pro nobis.

soi les choses de la terre au-dessus de celles du ciel. La Mère chaste, supérieure à tout honneur. O Vierge perpétuelle, priez pour nous.

Ave, sponsa, etc.

Salut, Épouse, etc.

Dæmonum forte lamentum,
Mœror et tristitia;
Angelorum, sed bonorum
Laus, decus, et gloria.
Electorum tu cunctorum
Satians lætitia.
Templum Domini, ora pro nobis.

Lamentation formidable des Démons, leur angoisse et leur stupeur; des Anges demeurés fidèles, la louange, l'honneur et la gloire; vous êtes la joie qui rassasiez tous les élus. Temple de Dieu, priez pour nous.

Ave, sponsa, etc.

Salut, Épouse, etc.

Generans perennem lucem
Et inaccessibilem,
Sophorum super ascendens
Omnium scientiam;
Animarum tu sanctarum
Splendor et prudentia,
Sacrarium Spiritus Sancti, ora pro nobis.

Génératrice de l'éternelle et inaccessible lumière, qui surpassez en hauteur la science de tous les philosophes, vous êtes la splendeur et le génie des âmes saintes. Sacré trésor de l'Esprit-Saint, priez pour nous.

Ave, sponsa, etc.

Salut, Épouse, etc.

Civicam vitæ coronam
Fructu ventris germinans :
Possidens Divinitatem,
Et in ea pullulans;
Nutricans humanitatem

Vous qui du Fruit de vos entrailles produisez la couronne civique de la vie, possédant la *Divinité* (du Verbe), et poussant en elle des rejetons; nourri-

Et eam agricolans,
Tu sola sine exemplo, ora pro nobis.

cière de *l'humanité* vous en êtes cultivatrice. Vous seule, sans pareille, priez pour nous.

Voilà comme l'*ex-voto* de l'esprit humain à Marie.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

Nous avons achevé l'*Exposition liturgique* du culte de Marie. On y a vu, dans son exercice, ce culte d'honneur et d'invocation dont nous avons exposé d'abord la doctrine : cette doctrine même en action, inspirant et réglant les sentiments de la piété chrétienne envers Marie.

Nous avons montré par là, sinon encore dans ses effets, au moins dans son organisme et, pour ainsi dire, dans son appareil, la vie de Marie dans l'Église.

L'Église, le monde chrétien, n'a si fréquemment recours à Marie, et ne la fait entrer pour une si large part dans ses hommages et dans ses vœux, que pour honorer en elle et obtenir par elle la Vie divine, Jésus-Christ : ce qui suppose en Marie la plénitude de cette vie et le ministère de sa dispensation.

Le culte liturgique de Marie nous donne donc comme la mesure de cette Vie dont Marie vit dans le ciel par sa possession, et dans l'Église par sa communication. Cette vie de communication de Marie avec l'Église, étant l'objet que se propose l'Église, et le résultat qu'elle recueille de toute cette ferveur qu'elle met à l'invoquer, respire et circule, en quelque sorte, dans toute la Liturgie. Toutes ces prières, toutes ces hymnes, toutes ces commémorations, toutes ces invocations, toutes ces dévotions de l'Église envers Marie, tous ses organes, pour ainsi parler, liturgiques, sont ainsi pleins de cette vie

divine que Marie puise à sa source et qu'elle nous épanche du sein puissant de sa charité.

Cette vie de Marie dans l'Église, nous l'avons vu dans toute cette *Exposition*, n'est, au surplus, que sa vie évangélique glorifiée dans le ciel et universalisée sur la terre. C'est l'application à l'humanité de ce ministère de Marie préordonné dans le Plan divin et réalisé dans l'Évangile que nous avons étudié dans les deux premiers traités de cet ouvrage. C'est l'épanouissement dans les *membres* de ce que Marie a été dans tous les mystères de notre salut par rapport au *chef*. L'Incarnation, la Nativité, la Visitation, l'Épiphanie, la Vie, la Passion, la Mort, la Résurrection, l'Ascension du Fils de Dieu, la descente du Saint-Esprit et la formation de l'Église, tous ces grands Mystères comprennent Marie dans leur commémoration et leur application à l'humanité, telle qu'elle a été pour eux dans leur événement évangélique. Le Christ ne recommence pas ces mystères de notre salut pour chacun de nous, et cependant il ne nous sauve tous que par ces mystères. D'où il faut conclure que ce qu'il fait pour tous les fidèles qui se succèdent dans l'Église, que cette vie divine qu'il leur communique, coule toujours des mêmes sources, des mêmes mystères qui se sont accomplis une fois pour toujours, et par conséquent que ce que Marie a été à ces mystères, elle l'est à leur universelle et perpétuelle dispensation.

C'est ce que nous avons vu et admiré dans toute la sainte Liturgie. C'en est là l'esprit, et comme le magnifique système : la permanence de tous les mystères de Jésus-Christ, leur extension au monde jusqu'à la fin des temps, par leur commémoration sacramentelle. Cette doctrine toujours en mouvement dans l'Église, à travers les

âges, grandit Marie et étend son ministère en proportion de celui de Jésus-Christ. Et cela doit être, puisque Marie n'a été la Mère de Dieu que pour la même fin qui a porté Dieu a devenir son Fils, pour la fin universelle et perpétuelle du salut des hommes; fin qu'elle a connue, voulue; qu'elle a embrassée et accomplie si généreusement par le concours de sa foi, de sa charité, de son martyre, et qui la rend la Mère des hommes autant qu'elle est la Mère de Dieu, et plus encore, si j'ose ainsi dire, puisqu'elle n'a été la Mère de Dieu que pour être la Mère des hommes.

Ainsi est-il vrai que la vie de Marie dans l'Église n'est que le prolongement et l'épanouissement de sa vie évangélique dans sa fin.

Telle est la grande conclusion de cette *Exposition liturgique*.

Maintenant, comment s'est opéré ce passage, cette transformation de la vie évangélique de Marie; comment s'est faite, en ce qui la concerne, cette extension à l'Église et à l'humanité des divins mystères où elle a pris part: comment en un mot s'est formé et déployé le culte de Marie dans le monde?

C'est ce que nous allons voir dans l'*Exposition historique*.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE. v

PROLOGUE. 1

LIVRE PREMIER. — Exposition théorique du culte de la sainte Vierge. — HONNEUR. — IMITATION. — INVOCATION. 11

CHAPITRE I. — Honneur proportionnel dû à la créature sanctifiée par Jésus-Christ. . . . . *Ib.*

CHAPITRE II. — Honneur dû à la très-sainte Vierge par rapport au culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu seul. 16

§ I. Le culte religieux se borne à Dieu et comprend Jésus-Christ. 16

§ II. Un culte d'honneur est dû à la très-sainte Vierge en commun avec tous les saints. 24

§ III. Un culte est dû à la très-sainte Vierge au-dessus de tous les Saints et de toutes les créatures. 52

CHAPITRE III. — Culte d'imitation. 73

CHAPITRE IV. — Culte d'invocation. 90

§ I. De l'Intercession des Saints. 92

§ II. De la Coopération des Saints. 106

§ III. Réponse aux difficultés concernant la communication des Saints dans le ciel avec les fidèles sur la terre. 111

§ IV. Application de cette doctrine à la très-sainte Vierge. 125

CHAPITRE V. — Résumé de cette première exposition. — Conclusion en réponse à une vieille attaque renouvelée de nos jours. 141

LIVRE DEUXIÈME. — Exposition liturgique du culte de la sainte Vierge. — PRIÈRES. — MESSE. — OFFICES. — FÊTES. — PRATIQUES ET DÉVOTIONS. . 163

CHAPITRE I. — Prières générales et usuelles : Credo, Pater, Ave, Confiteor, Litanies. . . . . *Ib.*

CHAPITRE II. — La Messe. 191

CHAPITRE III. — Offices. 205

§ I. Office général. . . . . *Ib.*

§ II. Offices spéciaux. — Office du samedi. . . . 214

§ III. Petit Office de la sainte Vierge. 225

CHAPITRE IV. — Fêtes de Notre-Seigneur par rapport à la sainte Vierge. 236

L'Avent. 240

Noël. 260

Septuagésime. 285

Le Carême. 290

Pâques. 294

Pentecôte. 299

Fête du Saint-Sacrement. 302

CHAPITRE V. — Fêtes propres à la sainte Vierge. . . . 304

Fête de la Purification. 309

Fête de l'Annonciation. 318

Fêtes de l'Assomption. 324

Fête de la Nativité. 342

CHAPITRE VI. — Suite des fêtes propres à la sainte Vierge. 352

Fête de la Visitation. 352

Fête de la Présentation. 358

Fête de l'Immaculée Conception. 362

CHAPITRE VII. — Petites pratiques de dévotion. . . . 374

CHAPITRE VIII. — Conclusion. 398

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

1864
O
232.931
N31
AUTHOR
Niclas, Augus te
TITLE
La Vie et le Plan Divin
vol. iii
DATE LOANED
BORROWER'S NAME